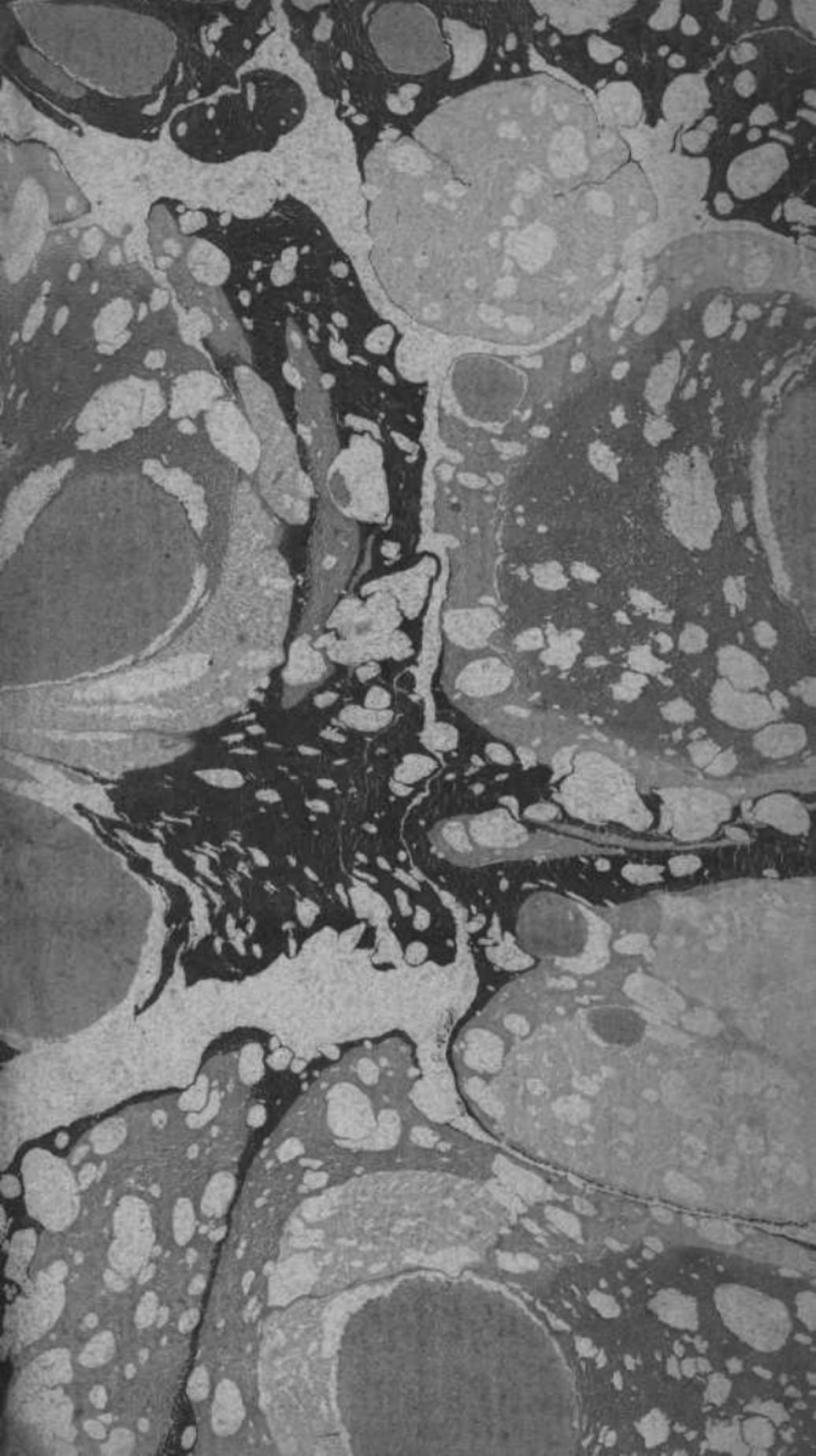


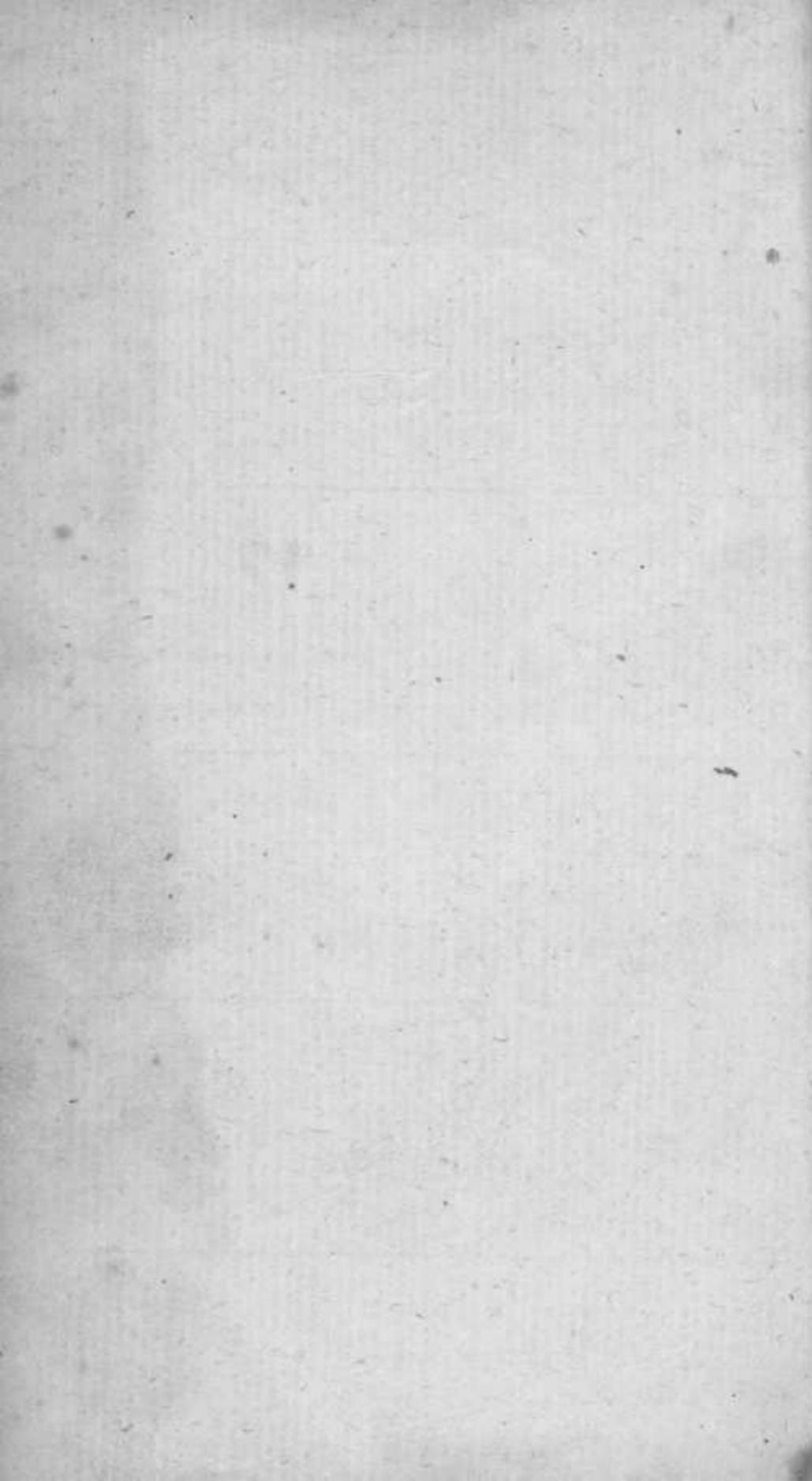
97











A N N É E
C H A M P Ê T R E.

TOME PREMIER.



On trouve chez les Libraires dénommés
au Frontispice, Le Dictionnaire Domestique,
nouvelle édition dans laquelle on a corrigé
toutes les fautes reprises par l'Année Champêtre.

AVIS AU RELIEUR.

Les Planches se placent toutes de suite, à la fin
du premier Volume.

R-4194

ANNÉE CHAMPÈTRE.

PARTIE

QUI TRAITE DE CE QU'IL CONVIENT DE FAIRE
chaque mois dans le Potager.

Et prodesse velint, & delectare Coloni.

TOME PREMIER.



A FLORENCE, & se vend :

A PARIS,

Chez VINCENT, Imprimeur-Libraire, rue St. Severin ;

ET A MARSEILLE,

Chez JEAN MOSSY, Imprimeur-Libraire, au Parc.

M. DCC. LXIX.

NM 426
R, 509

NEW YORK

THE UNIVERSITY OF THE STATE OF NEW YORK

THE STATE EDUCATION DEPARTMENT

THE UNIVERSITY OF THE STATE OF NEW YORK

THE STATE EDUCATION DEPARTMENT

THE UNIVERSITY OF THE STATE OF NEW YORK



THE UNIVERSITY OF THE STATE OF NEW YORK
THE STATE EDUCATION DEPARTMENT
THE UNIVERSITY OF THE STATE OF NEW YORK
THE STATE EDUCATION DEPARTMENT

THE UNIVERSITY OF THE STATE OF NEW YORK



A M O N S I E U R
D E B R U N I,
B A R O N
D E L A T O U R - D ' A I G U E S ,
C O N S E I L L E R
A U P A R L E M E N T D E P R O V E N C E ,

Monsieur,

*Vous ayant offert le premier
Ouvrage que j'ai donné au Public
sur les Fleurs, je viens aujour-
d'hui vous offrir encore celui qui,*
Tome I. à

suivant que mon âge & ma santé m'en avertissent, sera vraisemblablement le dernier. Je ne l'aurois pas entrepris, si je n'y avois été puissamment engagé, d'abord par une forte envie de vous plaire; & ensuite par les secours que vous m'avez fournis pour l'exécution. C'est donc ici une production que je vous dois, & par les sentiments de mon cœur, & comme un bien qui vous appartient. Non seulement c'est vous, Monsieur, qui m'avez inspiré le dessein d'écrire l'Année Champêtre; mais vous m'avez encore soutenu dans les difficultés que l'étendue & la variété des sujets m'ont fait éprouver; vous avez eu de plus la complaisance de me fournir plusieurs livres de votre riche Bibliothèque, que je n'avois pas, quoique j'en aie beaucoup sur cette matière.

Vous trouverez ici ce que j'ai

rapporté de la lecture de ces livres ; j'y ai joint le fruit d'une fort longue & réfléchie expérience. Je ne me flatte pas cependant de vous y apprendre rien que vous ne sachiez déjà. La conduite d'une campagne vous est trop connue , pour vous délasser des fonctions importantes & pénibles de la Magistrature , que vous remplissez avec zèle , & avec tant de dignité ; vous avez cherché une noble & agréable alternative dans ces occupations qui , chez les Grecs & les Romains , ont fait les délices des plus illustres Personnages de l'Antiquité ; rien n'a paru difficile à la pénétration de votre génie qui saisit si aisément ce qui lui plaît ; elle vous a rendu capable d'instruire les autres , plutôt que d'apprendre d'eux. Tout ce que j'ai eu en vue , c'est de vous épargner de longues lectures , ennuyeuses , ou incer-

taines , de réunir dans une juste précision , ce que j'y ai trouvé d'utile , & de vous le présenter dans un ordre relatif à chaque saison.

Cet avantage , tout amateur le trouvera de même ; en attendant qu'à l'aide du temps , ou par le secours de nouvelles découvertes , une main plus habile améiore cette ébauche , après en avoir senti l'utilité. voilà ce que je me suis proposé en vous témoignant le plus tendre respect , & l'inviolable attachement avec lequel j'ai l'honneur d'être ,

Monsieur ,

*Votre très-humble , &
très-obéissant serviteur ,
D'ARDENE ,
Prêtre de l'Oratoire*



¹
PRÉFACE.

EH ! quoi , dira peut - être
quelqu'un , à la seule an-
nonce de cet Ouvrage , cette
intempérie de plume dont le
Sage se plaignoit déjà * , ira-t-
elle toujours en augmentant ?
Quoi encore un nouveau Livre
sur l'*Agriculture* , après tous ceux
qui ont paru ? Une nuée d'anciens
Auteurs , & un peuple de mo-
dernes ont usé cette matière.
De ce nombre combien d'ense-
velis dans la poussière ! Espérez-
vous , me dira-t-on à moi-même ,
un sort plus heureux ? Pour vous
le procurer qu'avez - vous de
mieux à nous dire ?

A cela voici ma réponse : oui ,

* *Faciendi plures libros nullus est finis*
Eccles. cap. 12. vers. 12.

mon cher Lecteur, j'en conviens; on ne cesse de nous inonder d'écrits; c'est la mode du jour. Jusques là que si ceux qui traitent de l'*Agriculture*, n'en ont pas épuisé le fond, du moins ont-ils si fort épuisé les titres des Ouvrages, que j'étois embarrassé pour en trouver un qui n'eût pas été mis en œuvre : mais c'est précisément cette multitude d'écrits qui occasionne celui-ci; & l'oubli que vous reprochez à tant d'Ecrivains, est encore un motif pour moi d'écrire après eux. Expliquons cette espece de paradoxe.

Que quelqu'un, animé de l'esprit de nos Peres, veuille marcher sur les traces de ces grands Personnages de l'Antiquité, de ces Patriarches les plus respectables de tous les hommes, de ces Grecs & de ces Romains

illustres qui faisoient consister leur gloire non dans une molle & oisive opulence, souvent acquise par le crime, & soutenue par des crimes nouveaux : mais qui, contents d'une vie sobre, d'un appareil modeste, d'un revenu légitime, & suffisant à leur simplicité, trouvoient dans les exercices champêtres la santé du corps, la sérénité de l'ame, l'innocence des mœurs; que quelqu'un, dis-je, ait à cœur de faire valoir comme eux, l'héritage de ses Ancêtres; que pour y mieux réussir, il souhaite de s'instruire des leçons & de l'expérience de ceux qui l'ont précédé: que de difficultés n'aura-t-il pas à vaincre! Cet amateur des champs pourra-t-il recouvrer tout ce qu'on en a écrit; entendra-t-il le langage de tous les Auteurs? Suffira-t-il à une lecture de votre

aveu, si immense? Osera-t-il entreprendre la discussion, pour faire le triage du vrai, du faux, de l'incertain? Ne se rebutera-t-il pas des expériences fautives ou douteuses? Ces Auteurs oubliés dans leur sombre retraite, les peut-il connoître? Si cependant il ne les connoît pas, il y perdra; puisque, selon Pline, il n'est point de livre si mauvais qui ne contienne quelque chose de bon à prendre. N'est-ce donc pas obliger ceux qui n'ont ni le loisir de consulter cette multitude de livres, ni la facilité de se les procurer, ni le talent de les approfondir, que de leur épargner un long & pénible soin? Auroient-ils bonne grace de se plaindre de la main qui, pour leur utilité, réunit dans un seul livre l'essentiel des autres qu'il leur importe le plus de savoir,

& qui, comme l'industrielle abeille, s'éloignant des plantes venimeuses, ne cueille que les sucres les plus exquis des fleurs, & des plantes salutaires; semblable encore au Peintre habile qui, pour rendre plus commode un portrait trop en grand, le représenteroit en miniature, y conservant néanmoins tous les traits naïfs de l'original.

Telles à-peu-près sont les vues que je me suis proposées. Ai-je, en lisant, trouvé des instructions trop étendues, des écarts de discours, des superfluités de choses, des répétitions multipliées, des maximes incertaines, des expériences fausses; j'ai réduit comme au petit pied, ces tableaux trop en grand & fautifs; je n'en ai pris que les traits naturels & intéressants pour mes portraits; je les ai placés dans leur vrai

jour ; j'en ai égayé les couleurs ; enfin j'en ai changé l'antique monture. On entend assez par-là que quand j'ai lu, j'ai extrait le bon, critiqué le défectueux, laissé l'inutile, pressé ce qui pouvoit l'être sans perte, & que ne pouvant quelquefois m'approprier en entier des leçons trop vastes, j'ai renvoyé aux sources ; j'ai indiqué des guides plus instruits que moi, à ceux qui seroient bien aises d'aller plus loin que je ne les menois : mais sur ces articles même, comme sur les autres, j'en ai cependant dit assez, pour apprendre à retirer d'une campagne tous les avantages qu'elle peut produire étant bien soignée.

Si j'ai réussi dans mon travail, c'est au Public d'en juger, j'y ai tâché : & il me doit au moins savoir quelque

gré d'une tentative qui peut mettre d'autres sur les voies, pour faire mieux que je n'ai fait, soit en ajoutant de nouvelles expériences à celle de cinquante ans d'après laquelle j'écris, soit en découvrant des vérités que je n'ai pas connues.

Outre les avantages dont j'ai parlé, je m'en suis proposé d'autres dans l'exécution : j'ai voulu que mon Lecteur fût en liberté de ne lire que ce qu'il voudroit, par la distinction que j'ai mise entre chaque matiere; que ce qu'il chercheroit, il le trouvât facilement; que ce qu'il ignoroit, il pût l'apprendre sans l'ennui de trop amples discussions; enfin qu'il l'apprît à temps, pour faire, ou pour ordonner chaque chose en sa véritable saison. Tout cela résulte de l'ordre que j'ai suivi, rangeant chaque matiere sous un

titre particulier, qui se trouve répété à tous les mois de l'année. Il est aisé par-là de connoître à propos ce qu'on cherche, & qui regarde la partie pour laquelle on s'intéresse. Or ces parties sont le Potager, le Parterre, & la Ferme.

Le Potager comprendra toute sorte d'hortolage, & les arbres fruitiers soumis à la taille.

Par le Parterre, on entend le Jardin où l'on cultive des fleurs; on parlera aussi des arbres, des plantes & arbrisseaux qui servent d'ornement dans les Parterres.

Sous le titre de Ferme, il sera traité de la culture des champs, prés & vignes, des pépinières, des bois, de la ménagerie, c'est-à-dire, de toutes les especes de bétail, comme chevaux, beufs, brebis, cochons, volaille, colombier, garenne; en un mot, de

tout ce qui dépend des soins d'un Fermier, & peut rapporter du profit au Maître, ou à lui.

Comme aucun article ne sera épuisé dans un seul mois, le Lecteur qui desirera connoître la suite de la même matiere, peut la rapprocher au moyen de la table qui, pour cet effet, sera dressée avec exactitude, & détaillée.

Quoique ce que j'ai dit, pût suffire à faire connoître qu'il entre dans mon plan de profiter du travail & des richesses d'autrui, j'en fais cependant un aveu plus précis encore ; & je le fais sans peine. Toutes les découvertes, en fait d'arts & de sciences, devant être regardées comme le trésor commun de l'esprit humain, je me crois d'autant plus en droit d'y recourir, que je donne au Public ce qui lui

appartenoit, & que je suis disposé à rendre aux particuliers tout l'honneur qui peut leur revenir de ce que j'emprunte d'eux; ce qui, je crois, éloigne jusqu'au soupçon de plagiat sur mon compte, & ne peut m'attirer le sort honteux du Geai de la Fable. Je déclare donc, si l'on veut, pour valoir en tant que de raison, que j'ai lu quantité d'Auteurs sur le sujet que je traite; & que regardant leur travail comme un patrimoine qui me venoit par succession, j'ai adopté dans chacun d'eux ce que j'ai trouvé d'utile, de judicieux, de digne d'être remarqué, comme feroit un Architecte qui voulant élever un édifice pour l'utilité publique, profiteroit des matériaux qu'il auroit trouvés dans les ruines de quelque antique Palais abandonné. J'ai donné de la

solidité aux fondements ; j'ai ravivé la coupe des pierres ; j'ai changé la charpente ; j'ai fourni le ciment ; j'ai réglé l'ordonnance ; enfin j'ai composé un ouvrage où ceux qui m'ont précédé, ont fourni plus que moi, mais où je n'ai pas laissé de mettre beaucoup, comme l'on en pourra juger. Après tout, il faut convenir que c'est désormais arriver trop tard dans le monde, pour y produire de l'absolument neuf ; au siècle de Salomon tout avoit déjà vieilli *. Le grand art, & la finesse de cet art consistent donc aujourd'hui à savoir profiter de ce qu'on trouve, en y joignant tout au plus une façon nouvelle que les réflexions & l'usage peuvent encore perfec-

* *Nihil sub sole novum, nec valet quisquam dicere: ecce hoc recens est. . . . Eccles. cap. 1. vers. 10.*

tionner , & à donner à de la vieille monnoie , l'empreinte actuellement de cours , & le bon titre.

Je reconnois cependant que malgré le soin que j'ai pris pour rendre cet ouvrage utile , il est néanmoins encore susceptible de *mieux* : mais je serai content , si mes Lecteurs le sont eux-mêmes de mon essai , s'il peut engager de plus habiles mains à le perfectionner. La carrière où je marche , est si vaste , qu'il faut le secours de plusieurs personnes pour tout voir , & pour tout observer avec profit. Il sera du moins flatteur pour moi-d'avoir posé le fondement d'un édifice que de nouvelles découvertes , & une expérience plus suivie pourront élever avec plus de grace & plus d'étendue.

Il ne me reste qu'à dire quelque

chose du Potager qui est la partie par laquelle je commence.

Les dates que j'ai fixées, après une longue expérience, ne sont point cependant invariables dans d'autres contrées : un Jardinier diligent & soigneux doit étudier quelle saison est la plus favorable à l'exposition, & à la qualité de son jardin, pour y commencer son ouvrage. La regle générale qu'il peut suivre en cela, c'est de devancer, soit les semailles, soit les autres travaux, de quelques jours, le terme ici marqué, s'il est en pays plus chaud que la haute Provence, ou de les reculer de même, suivant les saisons, s'il est moins avantageusement placé.

Il me paroît encore à propos de prévenir mes Lecteurs, que j'ai noté d'après plusieurs vérifications, le temps que la plupart des graines restent à lever : si, en

semant, ils éprouvent quelques différences, je prie ces Lecteurs, de réfléchir que ces différences peuvent venir de la nature particulière de leur terrain; qu'elles peuvent encore être occasionnées par la saison, par la température variable de cette saison, par le soin enfin qu'ils prendront de leurs semailles.

J'ai cru cet avertissement nécessaire, pour obvier à tous soupçons d'inexactitude, ou d'infidélité.

Si quelqu'un vouloit aussi me reprocher les répétitions qu'il appercevra, il n'a qu'à considérer qu'il en est de cet Ouvrage comme d'un calendrier qui n'est pas fait pour être lu de suite, mais pour être, au besoin, consulté en détail; & qu'il doit alors répondre sur ce qu'on en attend indépendamment de ce

qui a déjà été dit, ou de ce qui le sera dans la suite.

Après tout, je suis sincèrement disposé à profiter des lumieres qu'on aura la bonté de me communiquer ; je les recevrai avec reconnoissance ; & je m'y conformerai avec docilité.





T A B L E
 DES CHAPITRES
 DU PREMIER VOLUME.

CHAP. I.	<i>DE l'emplacement convenable au Potager, & de la distribution de ses parties,</i>	<i>page 1</i>
CHAP. II.	<i>De l'exposition du Potager,</i>	10
CHAP. III.	<i>Quelle terre est plus propre au Potager,</i>	19
CHAP. IV.	<i>De l'eau & des arro- sements,</i>	30
CHAP. V.	<i>Des différents en- grais, fumiers, & amendements convenables au Potager,</i>	44
CHAP. VI.	<i>Des couches,</i>	76
CHAP. VII.	<i>Des animaux nui- sibles au Potager,</i>	100

TABLE DES CHAPITRES. xxj

CHAP. VIII. <i>De la serre,</i>	176
CHAP. IX. <i>Des graines, pag.</i>	187
CHAP. X. <i>Plantes propres à former les bordures d'un Potager,</i>	197
CHAP. XI. <i>De la pépinière,</i>	240
CHAP. XII. <i>Des greffes,</i>	274
CHAP. XIII. <i>De la taille des arbres,</i>	330
CHAP. XIV. <i>Des outils pour la taille des arbres, & de la façon de s'en servir,</i>	374
CHAP. XV. <i>Du Jardinier; qualités qu'il doit avoir,</i>	387
<i>Explication des Planches,</i>	497

Fin de la Table des Chapitres
du premier Volume.

OBSERVATIONS

PRÉLIMINAIRES.

IL seroit assez inutile de faire ici l'éloge du Jardin Potager; c'est une these depuis long-temps connue, & que personne n'a jamais osé contester. M. Pluche, pour exciter les cultivateurs, dit même qu'il n'y a qu'un goût faux, & une délicatesse dépravée qui rougisse de cultiver un Jardin. Il cite sur cela plusieurs illustres Personnages qui ont fait leur plaisir & leur gloire de cette culture: il rapporte en particulier, l'exemple de Louis XIV. qui ne dédaignoit pas de se mêler lui-même du Jardinage, qui se plaisoit souvent à façonner un arbre de sa main, & qui s'entretenoit sur cela avec M. de la Quintinie, après avoir entendu M. de Turenne, ou M. Colbert *.

L'agrément qu'on trouve dans les Jardins, & les ressources continuelles qu'ils fournissent pour les besoins de la vie, parlent trop hautement, pour ne pas assurer toujours mieux au Jardin Potager un suffrage général.

D'ailleurs des Ecrivains de tous les âges ont chanté les Jardins sur un ton

* Spectacle de la Nature, tom. 2. pag. 103.

OBSERVATIONS PRÉLIMINAIRES. xxiiij
si noblement varié, & en ont dit tant
de choses à leur avantage, qu'ils n'ont
rien laissé à dire, après eux, de nou-
veau, que l'usage n'ait confirmé, ou
qu'on ne sente à la plus légère attention :
il me paroît donc plus à propos de
placer ici, en commençant, des
notions qui réunies, peuvent être plus
profitables que si elles étoient répandues
dans le tissu de l'Ouvrage où elles for-
méroient de trop fréquentes répétitions,
s'il falloit les insérer par-tout où elles
sembleroient être demandées; au lieu
que rapprochées les unes des autres,
& placées ensemble, on les trouvera
plus aisément, quand on les souhaitera.

Les Observations qu'on promet,
intéressent le Maître & le Jardinier :
celui-ci peut y trouver des principes
certains pour son art; & le Maître
plusieurs connoissances qu'il n'igno-
reroit pas sans quelque préjudice; car
ou il doit cultiver lui-même son
Jardin; & il lui importe d'être instruit,
pour opérer utilement, afin que son
Jardin ne soit pas déshonoré; ou il
est d'un état qui, lui assignant d'autres
occupations, ne lui permet pas celle
de son Jardin, & ne le laisse jouir
que de ses douceurs. Dans cette posi-
tion, il lui est avantageux de savoir
au besoin diriger le Jardinier par de

XXIV. OBSERV. PRÉLIMINAIRES.

solides avis, de connoître par lui-même ses fautes ou son habileté, pour le reprendre avec justesse, ou pour le louer de ce qu'il fera de bien; au lieu que le Jardinier qui, de son côté, s'appercévera du peu de discernement qu'a son Maître, ne s'étudiera point à remplir son devoir avec application, & le Jardin en souffrira. Il convient donc à quiconque aime le Jardinage, d'en apprendre les regles, soit qu'il veuille cultiver lui-même son Jardin, soit qu'il le fasse cultiver par autrui: c'est cette connoissance qu'on se propose de donner dans cet Ouvrage; il peut tenir lieu de plusieurs autres, en ce qu'on y rassemble avec précision, ce qui a paru bon, & qu'on a même vérifié par une longue expérience. Le Lecteur intelligent en pourra juger; & le Jardinier, encore novice, se formera, par une pratique fidele des conseils qu'on donne; mais il ne suffiroit pas, ce semble, de savoir le temps de l'année auquel il faut semer ou planter, si l'on ne connoissoit pas encore la nature de son Jardin. On va donc, avant que de commencer l'Année de travail, faire quelques observations sur ces préalables.



ANNE'E



A N N É E

C H A M P E T R E .



CHAPITRE PREMIER.

*DE l'Emplacement convenable au
Potager , & de la distribution
de ses parties.*

IL n'est point donné à tous les amateurs des Jardins de pouvoir opter leur emplacement, & de choisir la situation la plus heureuse. Le plus souvent on n'a de Jardin que celui que l'on tient de ses parents par succession; ou dans une campagne que l'on a achetée, d'où il n'est pas libre de le déplacer; ou enfin dans des villes, & là, des maisons voisines le bornent, & en contrarient

Chap. I.
Emplacement.

l'exposition. Ces cas exigent des soins particuliers qui ne regardent que l'entretien, on en donnera des regles dans le corps de l'ouvrage : il ne s'agit à présent que du Potager qu'on établit de neuf, & de ce qui peut le rendre agréable par sa disposition, & utile par les productions qu'on peut en attendre durant le cours de l'année. Car, à la différence de plusieurs autres terres qui ne donnent qu'une récolte, le Potager en donne plusieurs, & les fait succéder les unes aux autres dans chaque saison, quand la main industrieuse du Jardinier fait les lui demander à propos, & les mérite par son travail.

Tous ne s'accordent pas quand il s'agit de placer un Potager : les uns veulent qu'il assortisse la maison avec symmétrie ; * les autres y cherchent la commodité du maître, pour l'engager à le visiter souvent, & en faire son plaisir ; dans ce dessein l'accès en doit être commode & facile : & pour l'inviter à ces visites, ils disent de le placer en vue des principales fenêtres : il en est au contraire qui l'éloignent pour ménager, disent-ils, le plaisir que cause la surprise, & le relief que lui

* Li Giardini son fatti per le case, e non le case per li Giardini. *Historia e coltura delle Piante, &c.* Di Clarici pag. 8.

donne la nouveauté des objets, si l'on ne les voit pas si souvent des fenêtres, car l'accoutumance affadit les plaisirs. On peut donc en effet donner quelque attention à ces différentes remarques ; mais en particulier, c'est le goût d'un maître intelligent qu'il faut contenter, & la situation du lieu qui doit principalement décider. S'il est question de consulter, c'est l'avis d'un habile Jardinier qu'il faut prendre, plutôt que celui de l'Architecte qui, dans le plan qu'il dresse, travaille en plein drap, & ne suit que ses idées.

On ne détermine point ici la grandeur que doit avoir un Potager ; des règles générales sur cela seroient inutiles, elles ne peuvent convenir ni à tous les maîtres, ni à tous les lieux ; on dira seulement que son étendue doit être proportionnée au besoin qu'on a de ce qu'il rapporte, à la consommation qui s'en fait dans la maison du maître, enfin aux usages qu'on veut faire de l'hortolage.

Cependant, pour prescrire quelque chose qui serve, on dira que si les accompagnements du Potager ne prévalent pas, ou qu'il soit isolé, il doit former un quarré long avec la proportion de trente à cinquante à peu près ; c'est-à-dire, que si on lui donne

trente mesures de large, il doit pour le mieux en avoir cinquante de longueur.

On doit encore examiner si l'on a une eau suffisante, la quantité d'engrais sur quoi l'on peut compter, les ouvriers qu'on veut employer à l'entretien du Jardin.

L'Emplacement étant choisi, après une mûre réflexion, il est question de le distribuer de sorte qu'il soit aussi agréable qu'utile, & qu'il plaise à la vue; on le coupera par des allées & des sentiers qui, de tout coté, facilitent l'abord des planches, & donnent au Jardinier un moyen aisé de secourir ses plantes dans leur besoin: c'est à cette distribution bien entendue que le génie de l'ordonnateur paroît.

On ne peut point établir pour le percement des allées de maximes uniformes & praticables invariablement, mais on peut au moins dire que ces allées doivent être plus grandes à mesure qu'on les suppose plus fréquentées, & que le Jardin est plus spacieux; qu'elles doivent diviser les Potagers en quarrés proportionnés; qu'il faut les séparer par des allées traversières, moins grandes cependant que celle qui répond à l'entrée ou à la façade du bâtiment, allée que, par une idée singulière, le Jardinier Saussay nomme

D U P O T A G E R. 5

l'Allée Métropolitaine. * Celles qu'il convient de trouver autour du Jardin, doivent être à peu près de la même grandeur de la principale dont on vient de parler.

Chap. I.
Emplacement.

Si la situation des lieux ou quelque autre raison exige qu'on n'ouvre l'entrée que par quelqu'un des coins, les principales allées, qui partagent le Potager, seront disposées en sautoir ou croix de S. André.

Voyez
la Planche
première.

Toutes ces allées seront limitées par une bordure de quelque une des plantes dont il sera parlé.

M. l'Abbé Pluche conseille de garnir quelquefois les allées de traverse, moins nécessaires & peu fréquentées, d'une piece de gazon ou d'un tapis de fraisiers : il dit encore de semer dans le milieu un massif de coquelicots doubles, de pavots, d'anémones, de renoncules, d'œillets, de giroflées : ces forêts de fleurs, selon lui, ornent sans frais le terrain inutile, & sont la pépinière du parterre. * Je ne fais si tout le monde approuvera cette économie du terrain & ces enluminures déplacées. Cet Auteur qui a parlé si agréablement du Potager, & donné de bonnes instructions, a-t-il bien pesé le conseil qu'il donne ici ?

* Spectacle de la Nature, Tom. 2.
pag. 127.

Les planches, qui composent l'intérieur des quarrés, sont d'une inégale largeur suivant l'usage de chaque pays, car pour la longueur elles ont ordinairement celle de tout le quarré. Ici où nous arrosons en eau courante, nos planches ont dix ou douze pieds de largeur, plus ou moins, & sont séparées par un petit sentier d'environ un pied. Ailleurs où l'on arrose à la main, les planches n'ont ordinairement & tout au plus, que quatre pieds de large, afin que le Jardinier ne quitte point le sentier pour atteindre de la main jusqu'au milieu de la planche sans y entrer.

Toutes ces planches sont pour l'ordinaire plates & égales au terrain des allées; mais dans la saison froide pour mieux procurer aux plantes le bienfait du soleil & ses regards moins détournés, on dresse ici comme ailleurs, quelques-unes de ces planches en *ados*, c'est-à-dire, qu'on y établit des montagnes & des vallons; ou pour parler sans figure, on en élève le terrain du côté du Nord & on l'abaisse du côté du Midi. La terre ainsi disposée se ménage elle-même un abri contre les vents malins, & par sa pente elle se décharge d'une eau trop abondante qui la rendroit engourdie; la chaleur

du soleil aussi étant reçue plus directement, est par-là presque doublée & agit plus efficacement.

Chap. I.
Emplacement.

Si le Jardin est entouré de murailles, on élève à leur pied le terrain en *ados* aux approches de l'hiver, & quand il a passé, si les plantes le permettent alors, on aplanit encore comme auparavant ce terrain qu'on appelle *costiere*. On lui donne une largeur relative à l'étendue du Jardin, & une bordure qui le limite ou qui sépare les *costieres* des allées.

On ne parle point à présent des arbres qu'on doit y mettre, on en parlera ailleurs.

Si l'on travaille sur un terrain dont la superficie soit plane, il faut le dresser de façon qu'il ait une pente médiocre qui rende facile la conduite de l'eau dont on arrose, & que cette pente soit presque imperceptible dans les allées, comme d'un pouce & demi par toise des allées; mais elle devient rude cette pente, quand elle est de deux pouces ou qu'elle en a davantage; c'est pourquoi, lorsque le terrain est si inégal, qu'on ne peut adoucir ainsi les allées, on doit partager ce terrain en différentes portions, & former de chaque portion des especes de terrasses particulieres, ainsi qu'on est obligé de le faire en des

8 ANNÉE CHAMPÈTRE.

Chap. I
Empla-
cement.

demi-côtes. On partage ces terrasses aussi également que la disposition du lieu peut permettre; suivant qu'elles seront élevées, on descendra de l'une à l'autre par des degrés de pierre ou par un glacis de gazon. Pour l'entretien des allées un peu longues & dont la pente est continue, il convient de placer d'espace en espace de petits arrêts de pierre ou de planches qui ne surmontent le niveau des allées que de quelques pouces seulement, & qui puissent jeter dans les planches l'eau des pluies: sans cette précaution, elle formeroit des creux d'autant plus considérables, que les averse d'eau seroient plus fortes, les allées plus longues, & leur pente plus considérable.

La salubrité de la maison ou du château, l'avantage même du Potager demandent qu'il soit inférieur au raiz-de-chaussée de l'habitation, & qu'on y descende par trois marches au moins, ou par un perron. La vue qu'on jette sur le Jardin d'une certaine élévation, découvre mieux le mérite de l'ensemble, le goût des distributions, la justesse des alignements, la propreté des allées, l'art du cultivateur qui a su donner à chaque espèce de plante un espace suffisant pour son entretien, sans qu'elle puisse nuire aux autres. Des yeux

intelligents découvrent dans cet ordre respectif & général la police, pour ainsi dire, d'un gouvernement bien entendu.

Chap. I.
Emplacement.

Le Potager qui fait partie d'une ferme, doit être placé de sorte que la bale des grains ou la poussière qui s'éleve dans l'aire, lorsqu'on y travaille, ne puisse être portée aux plantés, elles en seroient endommagées. Ce conseil est de Pallade, de l'Empereur Constantin, & il a été renouvelé de nos jours, ce qui m'engage à le rapporter. *

C'est une regle générale qu'un Jardin que l'on plante, doit paroître tenir plus de la nature que de l'art, & n'emprunter de celui-ci que ce qui peut servir à faire valoir la nature.

* *Palladii de re rustica, lib. 1. tit. 34. Constantini Cæsaris selectarum præceptionum de Agricultura libri viginti. Basileæ. an. 1538. lib. tit. 2. Théâtre d'Agriculture du sieur du Pradel lib. 6. ch. 1.*





CHAPITRE II.

De l'Exposition du Potager.

DANS le Traité des Renoncules j'ai
 Chap. II. remarqué avec la Quintinie, que les
 Exposi- Jardiniers entendent le terme d'*expo-*
 tion. sition autrement que les Astronomes &
 les Géographes; je rapporterai en partie
 ce que j'en ai dit, renvoyant à ce traité *
 ceux qui sur cela voudront des éclair-
 cissements plus détaillés, ou à la Quinti-
 nie lui-même, tom. 1 de ses Instruct.
 pour les Jardins, 2 part. ch. 6.

Je dis donc, marchant sur les pas de
 ce célèbre Maître, & en Jardiniste qui
 parle à des Jardiniers ou à quiconque
 veut connoître leur art, que le véri-
 table *Levant*, eu égard aux Jardins,
 en est le quartier que le soleil regarde
 depuis qu'il se leve jusques à Midi;
 que l'exposition du *Couchant* a le soleil
 depuis midi jusqu'à la nuit; que la
 troisième ou celle du *Midi* est éclairée
 du soleil depuis huit heures du matin
 jusqu'à quatre heures du soir; que la
 quatrième enfin est celle du *Septentrion*

* Traité des Renoncules, première édition,
 page 101. troisième édition, pag. 128.

ou du *Nord*, qui ne voit le soleil qu'environ deux ou trois heures le matin & autant le soir pendant le solstice d'Été; encore cet astre ne jette-t-il alors sur nos Jardins que des regards d'indifférence & presque sans chaleur. Toutes les autres expositions sont comprises sous ces quatre principales, & ne diffèrent entre elles qu'autant qu'elles partagent inégalement les faveurs du soleil, jouissant plus ou moins de son aspect.

Tous cependant n'usent pas de la même précision; quelques-uns appellent *Midi* l'endroit où le soleil donne plus long-temps dans la journée; à quelle heure qu'il commence, ou qu'il cesse d'y donner, & ils appellent *Nord*, par un usage de parler assez commun, mais point exact, le côté que le soleil favorise le moins de ses rayons.

Après cette explication qui m'a paru indispensable, je crois qu'on ne s'y trompera pas, & que parlant d'un Jardin ou de ses murailles en particulier, si l'on dit qu'il est au *Levant*, on entendra, sans s'y méprendre, que le soleil donne dessus aussi-tôt qu'il se leve & presque point l'après-d'né.

Si l'on demande maintenant laquelle de ces quatre expositions est la meilleure; je réponds en général que celle

du Levant & celle du Midi sont préférables aux autres. Si l'on demande encore laquelle des deux doit l'emporter sur l'autre; la réponse ne doit se faire qu'avec connoissance du pays, par rapport à la nature des terres, & selon les plantes ou le fruit qu'on veut élever: ainsi, si ces terres sont fortes & par conséquent froides, l'exposition du *Midi* leur est la plus favorable: si au contraire l'on n'a que des terres légères & qui dès-là sont plus faciles à être animées & échauffées, l'exposition du *Levant*, comme plus modérée, produira de meilleurs effets. C'est donc, selon moi, l'exposition que nous devons, s'il est possible, choisir en Provence où le soleil est, pour ainsi dire, brûlant; & il suffit à certains quartiers, comme au nôtre, de jouir de la présence du bel astre durant la première moitié du jour, & d'en être privé dans le moment qu'il est plus élevé sur nos têtes. Il faut convenir cependant qu'on a des objections à faire contre toutes les quatre expositions, comme chacune des quatre a ses utilités, si l'on fait en faire usage, soit pour hâter, soit pour retarder les productions; ainsi un soigneux & habile Jardinier doit s'appliquer à tirer le meilleur parti qu'il peut de toutes ces différentes expositions, où son Jardin

se trouve, & cela relativement au génie des plantes, aux saisons, au pays, & aux inconvénients qui naissent de chaque exposition; car il n'est point d'endroit dont un Jardinier intelligent ne puisse faire usage, & où ses soins ne puissent en quelque sorte surmonter les obstacles qu'il trouve. Dans un pays chaud, par exemple, & durant le fort de l'Été, il plante & sème au *Nord* où la violence de la chaleur n'approche pas; en hiver au contraire il cherche à se procurer les avantages du *Midi*, ce qu'on expliquera en particulier en parlant de la culture des plantes, & l'on y donnera le moyen de racheter par des soins ce qui manqueroit d'ailleurs. Il est vrai de dire, après la *Quintinie*, que chacune des expositions a son bien & son mal, & il faut savoir profiter de l'un, & se défendre de l'autre le plus qu'il sera possible à notre *industrie*. L'expérience vient au secours pour faire connoître à chaque particulier ce qu'il peut se promettre de son Jardin & ce qu'il doit faire pour l'obtenir.

M. Pluche parle d'un moyen de varier les expositions par rapport aux espaliers du Jardin, en variant la disposition des murailles; nous rapporterons ce qu'il en dit, lorsqu'il sera question des arbres.

Si l'on est maître de choisir l'emplacemement de son Potager, ce n'est point assez de le placer de sorte qu'il puisse recevoir toutes les faveurs du soleil qui sont convenables au pays qu'on habite, il faut encore, autant qu'on peut, garantir ce Jardin du désordre que les vents peuvent causer, soit aux fruits, soit aux plantes, car en ce genre d'ennemi, chaque exposition a le sien, il peut porter plus ou moins de préjudice suivant l'accès qu'il trouve, & chaque saison de l'année semble en fournir qui lui soit propre.

Au printemps, il souffle quelquefois un vent fort sec & très-froid; il prend sa naissance entre le couchant & le nord, nous l'appellons *vent de bise*. Les gelées blanches qu'il occasionne, font périr les plantes délicates, il brouit les feuilles qui commencent à pousser, & fait avorter les arbres qui par leurs fleurs flattoient l'espérance du Jardinier; l'exposition du *Levant* n'est que trop sujette à cet accident.

L'exposition du *Midi* dans plusieurs mois de l'été, sur-tout depuis le milieu d'Août jusqu'au milieu d'Octobre, éprouve des vents qui par leur violence portent avec eux la désolation des fruits qu'ils abattent, & des plantes qu'ils fatiguent & dessèchent.

L'exposition du *Couchant* a non seulement à redouter les vents dont on vient de parler & d'autres qui partagent leur malice par des divisions qu'il n'importe pas ici de détailler, autant qu'on le fait sur la mer : mais le couchant est en particulier exposé aux mauvais tours d'un vent qui semble régler son souffle sur le mouvement du soleil, & que nos campagnards appellent à cause de sa marche, *Seguen dou soulou*.

L'exposition du *Nord* seroit assez disgraciée sans que les vents s'en mêlassent ; elle en ressent cependant de furieux qui exercent sur son département un empire & dur & fréquent.

On voit, par ce qu'on vient de dire, que les vents sont préjudiciables au Potager sur lequel ils dominant, & l'on doit en conclure qu'il importe beaucoup de le défendre de leur empire tyrannique : aussi n'est-il point de moyens que les Jardiniers ne mettent en œuvre pour l'en préserver ; mais ils ne sauroient y réussir aussi solidement que ceux qui placent leur Potager dans un vallon ou à mi côte dont la pente, point trop rapide, soit encore corrigée par des murs qu'on revêt d'arbres. Outre la garantie des vents, dans un vallon la terre est pour l'ordinaire meuble ; elle a assez de profondeur ; les pluies

y ont apporté, pour l'enrichir, tout l'engrais qu'elles ont volé dans les hauteurs voisines: la seule précaution que cette situation exige, c'est de prévoir les dérangements que les eaux pluviales pourroient y causer, si elles s'y portotent en trop grande abondance.

Les *mi-côtes* ou le terrain situé à l'adossément d'une côte jouissent d'une partie des mêmes avantages, & en particulier de celui de ne point trop garder des eaux préjudiciables, & d'en recevoir des terres supérieures; ce qui fait qu'en général les terres ne sont ni trop seches ni trop humides. On ne peut que féliciter le maître assez heureux que d'y placer son Potager: cette situation est à souhaiter, comme fort avantageuse, saine & des plus agréables: là il est à l'abri des vents fougueux, & des brûlantes ardeurs du soleil; l'air y est tempéré, les eaux plus faciles à diriger peuvent y produire mille gracieux effets, & trouvent ensuite un écoulement naturel dans les vallées, au lieu de croupir & de nuire à la santé par leur séjour & leur corruption.

Il est vrai qu'une situation en plaine, un peu élevée a aussi ses agréments. Son terrain uni est plus propre à de longues promenades, son entretien est moins coûteux, il n'y faut ni murs ni perrons,

ni glacis comme dans les côteaux, l'air y est tout au moins aussi pur & aussi sain que celui de la mi-côte, la vue a plus d'essor, & peut se répandre sur plus d'objets dont la diversité forme des perspectives variées qui récréent.

Sur ce parallèle qui n'est point flatté ni autrement partial, le lecteur peut opter, s'il lui est libre de le faire, selon son goût.

Dans la concurrence cependant, & s'il s'agit d'un Jardin en général, l'homme de génie préférera toujours le terrain inégal au terrain uni. Il trouvera dans le premier mille moyens d'inventer de nouveaux spectacles, de former des contrastes réjouissants, de produire des surprises agréables, d'éviter une espèce de monotonie languissante, d'admettre du singulier, & de conserver par-tout cet air naturel qui plaît; au lieu qu'ayant à travailler sur un terrain uni, il faudra qu'il mette son imagination à la torture pour éviter les fadeurs d'une symmétrie trop marquée; il aura beau rêver, il sera réduit à faire du commun, & à se répéter sans cesse. Ceux qui dans des Jardins de plaisance ne veulent qu'un terrain uni, cherchent sans doute la commodité de la promenade;

mais ils ignorent en quoi consiste le charme des yeux & le plaisir de l'ame ; ils ne sentent pas que c'est une sorte de défaut qu'une régularité trop méthodique. Ce grand air de symmétrie ne convient point à la belle nature : il faut à la vérité, du choix, de l'ordre, de l'harmonie, mais il ne faut rien de trop gêné & de trop compassé où l'art bien loin d'être caché s'annonce de toute part.

Quel que soit un endroit où l'on veut réunir l'agréable à l'utile, qu'on s'attache à y mettre de la verdure, à le varier, à l'assortir, qu'on ne se gêne point à suivre un dessein trop correct, trop châtié, qu'on y ménage, autant qu'il est possible, les points de vue qui récréent ; qu'on distribue avec intelligence l'eau dans toutes ses parties, qu'on la fasse couler & jallir avec plus ou moins de force & d'abondance, selon que la source la donne en plus ou moins de quantité ; enfin qu'on dispose si bien toutes choses, qu'il y ait de la vue, de l'ombre, de la fraîcheur, & on fera des Jardins vraiment délicieux. Un Potager ne peut que plaire avec ces accompagnements.



CHAPITRE III.

*Quelle terre est plus propre au Potager?
Moyen d'en corriger les d. fauts.*

LA Nature ne se copie guere dans ses ouvrages, & ne répand pas ses bienfaits avec une conformité toujours égale, pour nous faire admirer & la beauté du spectacle dans cette variété de scenes, & le trésor inépuisable de l'Artisan Suprême par qui tout a été fait. Cette inégale répartition de dons a été depuis long-temps remarquée sur les terres en particulier, & l'on vérifie chaque jour qu'elles ont chacune des qualités différentes & ne sont pas toutes propres à toutes sortes de productions; chaque pays en a qui lui sont assignées, & en ce pays même elles sont variées selon le génie, pour ainsi dire, les qualités ou le tempérament que ces terres ont elles-mêmes. L'analyse de ces propriétés convenable à la ferme paroîtroit déplacée ici & seroit trop longue s'il falloit examiner tout ce que les Auteurs ont dit là-dessus de discordant. Mais, comme il est essentiel en Jardinage qu'on travaille sur un fonds qui ne soit point

Chap. III.
Terre
qui lui est
propre.

Chap. III. ingrat, je rappellerai en peu de mots quelque chose de ce que j'ai dit assez au long en parlant des Renoncules. *

Qualités d'une bonne terre. Une terre Potagere, pour être bonne, doit être noirâtre, grasse, meuble, ni froide de sa nature, ni trop légère; il faut qu'elle n'ait point de mauvaise odeur ni de mauvais goût. Bornons-nous à ces qualifications & expliquons ce qu'elles signifient.

Quoique la couleur considérée en elle-même ne soit pas une qualité essentielle à la terre, mais un accident qui n'établit point les qualités, on a d'âge en âge reconnu que les terres de couleur noirâtre sont préférables aux autres, en ce qu'elles reçoivent plus utilement les influences du soleil: ce qui est démontré par la facilité avec laquelle les corps noirs exposés au soleil s'y échauffent, leur tissu lâche les dispose à recevoir & à retenir les rayons solaires, comme il leur en fait réfléchir moins que toute autre surface.

Les autres couleurs sont des indices moins bons, & il est fort rare qu'une terre blanche donne du profit sans des dépenses considérables & sans des soins qu'on n'est pas d'humeur ou en liberté de prendre.

* Première édition pag. 37 & suivantes.
Troisième édition pag. 38 & suivantes.

On doit au reste avoir égard au pays dans le jugement qu'on porte sur la bonté des terres par rapport à leur couleur; car, par exemple, celle qui est rouge, est assez généralement décriée, cependant M. Prevot dans le recueil qu'il a fait de Voyages, rapporte que *le terroir de Juda en Afrique est rouge & aussi fertile; qu'on en peut juger par les trois moissons qu'il produit annuellement.* *

Chap. III.
Terre
qui lui est
propre.

Terre Meuble.

PAR une terre meuble, on entend celle dont la culture est aisée & la consistance moyenne. Les petites parcelles qui composent sa masse, sont moins désunies, moins rudes, moins seches que dans les terres légères où le sable domine, sans néanmoins être aussi intimement liées, aussi compactes, aussi glutineuses que dans les terres franches, que l'argile, la craie, la glaise rendent fortes: un juste milieu entre ces extrémités vicieuses, constitue la bonne terre; ses grains souples, mollasses, poreux, cedent sans peine au fer qui les remue, & sollicitée par les labours, elle se laisse aisément péné-

* Voyez Voyages, &c. par Prevot, tom. 4. liv. 10 ch. 7. pag. 349. sur le rapport de Philipt. pag. 215.

Chap. III. **Terre**
qui lui est
propre.

trer aux fibres tendres ainsi qu'aux plus fortes racines des plantes qui s'y multiplient commodément, l'eau s'insinue avec facilité dans ses pores, & y séjourne assez pour hâter & entretenir la végétation de concert avec l'action vivifiante du soleil.

Terre grasse ou substantielle.

CE ne seroit point assez à un Potager d'être dans un emplacement bien choisi, que sa culture fût aisée, que son exposition réunît tous les avantages dont on a parlé; si ce Jardin bien entendu & bien exposé n'avoit pas avec cela un fonds de terre fertile par elle-même: car sans cette qualité tout ce qu'on y planteroit, ne seroit que languir, & mourroit enfin de pauvreté, sans remercier le Jardinier & sans le récompenser de ses soins. Afin de n'être donc point trompé dans son espérance, il ne doit travailler que sur un bon canevas, sur une terre grasse.

Terre
grasse.

Celle qu'on appelle ainsi, non seulement est d'une juste température de consistance & de mobilité dans ses parties, mais elle abonde encore en sels, en soufre, en huile, &c. Plus elle possède de ces principes végétaux, mieux elle est en état de fournir sans

s'épuiser, ce qu'on en demande; elle doit tenir un peu aux doigts quand on la manie, être douce au toucher, point trop liante quand elle est arrosée; il faut encore qu'elle ne soit point pierreuse, ni, comme on a dit, trop sèche ou trop humide.

Le terrain médiocrement caillouteux & où il ne se trouve que peu de petits fragments de cailloux, est quelquefois avantageux aux arbres, & n'est pas nuisible à l'hortolage; son mélange cependant avec la terre du potager en rend le travail plus difficile & moins propre à l'œil.

Terre sèche ou sablonneuse.

On appelle *sèche* une terre où le sable abonde; ses parties désunies & presque insociables entre elles peuvent bien recevoir dans leurs interstices les principes de la végétation d'où vient la fertilité; mais elles ne les retiennent pas: tout en sort presque aussi aisément qu'il y entre. Ce qui fait la stérilité du fonds, & rend pour l'ordinaire infructueuse la culture de ce qu'on y plante. Combien de personnes ressemblent à ce portrait, si j'avois à en faire la comparaison, quelle ressemblance n'y trouverois-je pas?

Chap III.
Terre
qui lui est
propre.

Terre
sèche.

Terre humide.

La qualité opposée à la terre *seche* est celle d'être *humide*. Cette humidité devient vicieuse ou par l'abord d'une eau trop fréquente ou trop abondante. Dans la terre *seche* les plantes dépérissent d'inanition; dans la terre *humide* elles se corrompent, n'éprouvant pas cette alternative qui fait prospérer les plantes, & à qui le trop ou le trop peu préjudicie également.

Il est encore essentiel, avant que de fixer l'emplacement du Potager, d'examiner, ainsi que le conseillent les Jardinistes de tous les temps, si la terre où l'on le destine, n'a point de mauvais goût ni de mauvaise odeur.

Pour juger du goût on prendra une poignée ou deux de cette terre, on la mettra tremper dans de l'eau du soir au matin; & après l'avoir passée dans un linge, on goûtera cette eau; si elle est âpre ou amère, ou insipide, on décidera sans hésiter; étant certain par l'expérience de plusieurs pays que le vin, les fruits, & l'hortolage même participeroient au goût qu'on aura découvert dans l'épreuve. Ne l'ayant pas faite, il seroit infiniment désagréable dans la suite de ne retirer d'un Jardin, formé

formé avec beaucoup de dépense & de
soin, que des productions d'un goût
rebutant ou tout au moins sans saveur.
Pour faire ces essais on prend de la
terre en différents endroits à cause de
la diversité qui peut se trouver dans
les veines du sol qu'on veut vérifier.

L'odeur se connoît en prenant dans
la main un peu de cette terre qui ne soit
ni sèche ni trop humide; si l'odorat
est fin, on connoîtra, en flairant cette
terre, l'odeur qu'elle peut avoir, &
qu'elle communiquera plus ou moins
aux plantes selon sa force. Ceux qui
sont versés dans l'Agriculture & habi-
tués à la campagne, connoissent fort
bien la différence que cette odeur in-
dique entre les bons & les mauvais
terreins; & en entrant dans un champ,
dès la pointe du jour, ils sont en état
de dire par la vapeur de la terre agitée,
tandis qu'elle est encore trempée de
rosée, ce qu'on doit s'en promettre.
L'humidité favorise toujours la per-
ception de l'odeur; aussi voit-on que
la même terre qui le matin affecte
l'odorat, ne sent presque plus au milieu
du jour &, devient tout-à-fait inodore,
lorsqu'elle a eu le temps de sécher: au
lieu que dans tous les temps une ondée
de pluie réveille cette odeur, & la
porte au nez de ceux mêmes qui ne la

Chap. III.
Terre
qui lui est
propre.

Chap. III.
Terre
qui lui est
propre.

cherchent pas. Cette remarque est pour les terrains où l'on veut établir un jardin; car il ne faut pas chercher cette odeur simple & naturelle dans les jardins anciens; le fumier y a altéré l'état pur de la terre, & à sa place elle exhale une odeur plus forte que celle qu'on veut découvrir. Cette altération que les engrais produisent, est cause aussi que les plantes élevées dans le Potager ont un goût moins doux & moins flatteur que les mêmes especes de plantes nourries dans une terre neuve ou en campagne.

Après avoir parlé des bonnes qualités d'une terre à souhaiter, il convient de dire que celles qui sont tardives de leur nature ou par le défaut de leur exposition, ont de la peine à s'échauffer au printemps. Les semences ne peuvent pas y donner leur première production, & par cette paresse elles ne conviennent pas à un curieux; elles sont moins mal cependant que ces terres légères qui n'ont point de corps. Pour celles qui sont argileuses, lourdes, humides, froides & mal situées, elles ne sont nullement propres au Jardinage; les arbres n'y profitent point non plus que les légumes; ce sont les pires de toutes pour les Jardins. Quand par nécessité un Jardinier est réduit à ces sortes de

terres, il est à plaindre; mais il n'est pas cependant tout-à-fait sans ressource, il peut corriger en partie ces défauts.

Si le fonds est maigre & pauvre, il tâche de le fertiliser par des amendements plus forts & des fumaisons plus fréquentes. Si les grains de la terre sont trop ferrés, ce qui caractérise l'argile, la glaise, la craie, il les désunit par l'apprêt & le mélange de quelque portion de sable ou de limon qui force la terre à s'ouvrir aux influences de l'air : si, au contraire la terre est d'une nature trop désunie, sèche, & par-là trop susceptible des variations de l'air & des saisons, il pourra lui donner du corps, la rendre plus solide & la condenser, y ajoutant une partie de vraie argile; mais il faut observer que l'argile ne soit point en motte ou humide; car en cet état elle ne s'incorporeroit point assez avec la terre que l'on veut améliorer; on doit la répandre en poudre pour la mieux disperser; car elle se dissoudroit difficilement, & ces petites mottes resteroient telles qu'on les emploieroit, ou ne se désuniroient qu'à la longue & à force de travail réitéré.

Avouons cependant que la correction de ces défauts du terrain n'est pas un travail qui en grand soit permis à tout le monde, à cause de la dépense

Terre
qui lui est
propre.

à laquelle ce transport engage : un simple particulier pourroit donc bien se borner à quelques carreaux ; car de renouveler ainsi & corriger tout le fonds d'un Potager, c'est une chose sérieuse, & il est peu de personnes à qui j'en donnasse le conseil.

Je conseille cependant à ceux qui le peuvent, de bonifier quelques planches favorites & privilégiées, en y mettant de la terre neuve de temps en temps. On appelle *terre neuve* celle que l'on tire d'un endroit que la végétation n'a point énermée, ou qui depuis longtemps n'a pas été cultivée. Rien n'est plus utile au Potager que l'addition de ces nouvelles terres, si d'ailleurs elles ont les qualités qu'on a louées ; une expérience journalière confirme ce qu'on dit ici. Ce mélange, la profondeur des labours ou le transport de terre font produire des merveilles étonnantes.

Quand on veut s'assurer de tout & connoître, autant qu'il est possible, le terrain dont on doit faire usage, il faut le sonder en plusieurs endroits pour juger s'il est de la même qualité dans son intérieur qu'à la surface, & s'il a une profondeur suffisante. Cette profondeur doit être à peu près de trois pieds, si l'on doit y planter des arbres ; mais deux peuvent suffire pour les

plantes potageres. Pour sonder à propos le terrain, on fera faire cinq ou six fouilles en différents endroits, comme aux extrêmités & dans le milieu; ces fouilles doivent être de trois ou quatre pieds, si l'on peut aller jusques là; on les fait comme on feroit le trou d'un arbre.

Chap. III.
Terre
qui lui est
propre.

A toutes ces observations qu'on a conseillées pour faire un discernement judicieux de la qualité des terres, on pourroit en ajouter plusieurs autres plus aisées comme d'en prendre dans la main une petite quantité légèrement humectée, & de la presser; * Si au lieu de s'échapper de tout côté sans que les parties se lient ensemble, ce qui dénoteroit la sécheresse & la maigreur, cette terre ainsi pressée forme un corps par sa propre onctuosité plus que par l'effet d'une humidité étrangere, on aura tout lieu d'être content de cette terre; mais la preuve décisive de la qualité & de l'opulence d'un terrain la plus sûre, & la seule qui ne soit point équivoque, c'est l'inspection de ce qui croît naturellement dans ce fonds. Si de lui-même

* Ce moyen est le plus généralement approuvé & les plus célèbres Maîtres le conseillent. *Collum. Livre 2. ch. 2. pag. 46. Pallade, L. VII. tit. 5. De qualitate terrarum. pag. 223, &c.*

Chap. III.
Terre
qui lui est
propre.

il produit abondamment ; si les plantes y poussent avec vigueur, avec célérité, concluez sans balancer en faveur de cette terre. Les yeux instruits par ces faits évidents, décident avec certitude du succès qu'il est permis de se promettre.

CHAPITRE IV.

De l'Eau & des Arrosements.

Chap. IV.
De l'Eau
& des Ar.
rosemens.

L'Eau est non seulement l'ornement du Potager par les agréables & par les De l'Eau superbes décorations qu'elle lui peut procurer, mais elle en fait encore l'opulence & la richesse. Toutes les autres qualités du Potager dont on a parlé, sont convenables pour le mieux, mais l'eau est d'une nécessité absolue pour l'existence de ses plantes. Il en est quelques-unes qui végétent heureusement dans l'eau sans terre, mais on n'en connoît aucune qui puisse vivre dans une terre totalement privée du secours de l'eau, aussi est-elle appelée la *mere de toute production* ; (1) ce qui semble

(1) *L'acqua essendo madre di tutte le cose che dalla terra nascono...* Clarici pag. 12.
Aqua omnium nascentium mater... August.
De Genesi ad litter.

décider entre Van-Helmont, (2) dont les expériences tendent à prouver que tous les Végétaux tirent tout ce qu'ils sont du seul élément de l'eau, & Woodward (3) qui, fondé sur d'autres expériences, soutient que les végétaux ne sont point formés d'eau, que l'eau n'ajoute rien à la substance des plantes, qu'elle ne fait que passer par les pores & s'exhaler dans l'Atmosphère. Il prouve au moins par l'aveu de ces deux Physiciens que l'eau est un agent sans lequel rien ne se fait, d'où résulte la nécessité de connoître sa nature & l'usage qu'on en doit faire.

Chap. IV.
De l'Eau
& des Arrosemens.

L'Eau considérée en général, pour être bonne, doit être *légere*; comme étant moins chargée de parties étrangères, elle doit être *limpide*, ce qui marque qu'elle est dépouillée des parties grossières, n'avoir absolument *aucun goût & aucune odeur*, parce qu'étant insipide, elle ne peut être impregnée ni de soufre, ni de sel, ni d'aucunes particules métalliques ou calcaires,

(2) *Miscellanea curiosa* rapporté dans les Observations curieuses sur la Physique p. 104.

(3) Géographie physique ou Essai sur l'Histoire naturelle de la Terre, traduit de l'Anglois de Mr. Woodward par Mr. Noquez, D. M. in-4. Paris 1735, chez Briffon 2. Part. III. Sect. 1. pag. 74, 75.

Chap. IV.
De l'Eau
& des Ar-
rosemens.

sans exciter quelques sensations; ces trois conditions sont de l'essence de la bonne eau: les effets qui en dépendent, sont de s'échauffer aisément au feu, & de se refroidir bientôt à l'air, ce qui n'arrive que quand l'eau est pure & remplie d'une suffisante quantité d'air: alors le feu met avec facilité toutes les parties en mouvement, & ensuite ces parties reprennent avec la même facilité leur état naturel. Il lui est encore particulier de cuire aisément les légumes, de se mêler intimement avec le savon, & de ne laisser aucune tache en se séchant sur un bassin bien net & bien poli, où l'on auroit jeté quelque goutte d'eau.

Telle doit être l'eau, si l'on veut en boire; & quand celle qu'on a, manque de quelqu'une de ces qualités qu'on vient de remarquer comme lui étant essentielle, on peut en corriger les défauts. On la fait bouillir, & on la laisse ensuite quelque temps en repos, afin qu'elle dépose les parties hétérogenes ou les petits insectes qu'elle peut quelquefois contenir. Boerhaave qui donne ce conseil, dit encore d'y verser après cela quelques gouttes d'esprit de vitriol ou de tel autre acide semblable. La quantité du correctif que ce Chymiste fameux ne détermine pas, Mr. Hales,

de la Societé Royale de Londres, nous l'apprend plus positivement. *J'ai, dit-il, expérimenté très-souvent que trois gouttes d'huile de soufre qui est un esprit acide, mises dans une ou deux pintes d'eau, l'empêchent de se gâter pendant plusieurs mois.* *

Chap. IV.
De l'Eau
& des Ar-
rosemens.

Il n'est pas aisé de connoître quand l'eau peche par quelqu'un des défauts qu'on a remarqués; ce n'est qu'un goût délicat qui quelquefois peut en juger, souvent même il faut le secours de l'art pour connoître qu'une eau est réellement aussi pure qu'elle le paroît au goût & à l'œil. On verse alors dans l'eau que l'on veut éprouver, une infusion de noix de galles; si cette infusion fait prendre à l'eau une couleur rousse, brune ou violette-obscur, on pourra soupçonner qu'elle contient des parties ferrugineuses & vitrioliques. Les eaux crues, comme la plupart de celles de puits ou de quelques fontaines deviennent laiteuses & bleuâtres, lorsqu'on y mêle de l'huile de tartre ou de la dissolution d'argent; elles ont outre cela de la peine à dissoudre le savon, le chocolat & les légumes que l'on y fait cuire. C'est le défaut des eaux qui coulent à travers la glaise, parce

* Dissertation sur la maniere de rendre l'eau de la mer potable, *Seçt. 2. pag. 27.*

Ch. IV.
De l'Eau
& des Ar-
rosemens.

qu'elles s'y chargent d'une mucosité glaireuse ou d'une matiere saline, grossiere & terrestre.

Ceux qui voudront connoître plus particulièrement les sels qui se trouvent dans leur eau, peuvent lire la *Chymie hydraulique de Mr. le Comte de la Garaye*, ils y trouveront la composition d'une eau d'épreuve avec laquelle on distingue ces différents sels; il en est parlé depuis la page 53 jusqu'à la page 58.

Mais dira-t-on peut-être, lorsqu'il ne s'agit ici que de l'arrosement d'un potager, pourquoi faire l'analyse des eaux propres ou nuisibles à boire? Je réponds que l'explication que je donne, m'a paru assez essentielle, & d'un usage assez général pour trouver place ici. D'ailleurs il est constant que l'eau influe quelquefois au goût & à la qualité des plantes qu'elle arrose; il est donc important de la connoître pour choisir la plus convenable; & il ne faut pas déferer aveuglément à la décision du *Jardinier fleuriste* à qui il plaît de dire: "Toute
"eau naturelle est bonne pour arroser:
"les eaux de pluie & de riviere, de
"fontaine, de citerne & de mare pro-
"fitent également, qu'elles soient tirées
"fraîchement ou non; l'expérience
"qu'on fait tous les jours, nous le confir-
"me, ainsi point de scrupule là-dessus,

point d'entêtement. » (1) L'expérience journaliere qu'il cite en garantie, est précisément le témoignage qui détruit son assertion aventurée ; pour s'en convaincre, on peut lire ce que j'ai dit de l'eau en parlant des Renoncules, (2) & au ch. 5. du Traité des Œillets.

Ch. IV.
De l'Eau
& des Ar-
rosemens.

Pour connoître les eaux les plus convenables au Potager, je crois en avoir assez dit dans ces deux Traités, pour ne pas reprendre ce sujet avec le même détail ; je dirai néanmoins que j'ai donné la préférence à l'eau de pluie comme la plus simple de toutes dans son premier état lorsqu'elle s'éleve, & la plus féconde lorsqu'elle retombe sur la terre, ce qui ne doit pas s'entendre de la pluie qui passe par les toits, sur-tout par ceux des maisons à la ville qui sont remplis d'immondices ; mais de celle qui distillée par la nature elle-même, s'éleve en vapeurs dans les airs, & qui retombe après s'y être condensée dans des endroits qui n'en changent pas la qualité.

J'ai sur cela observé que pour les besoins de l'homme, l'eau de pluie lui

(1) Le Jardinier fleuriste, page 28.

(2) Traité des Renoncules depuis la pag. 106. jusqu'à la pag. 108. à la troisieme édition, depuis la pag. 135. jusqu'à la pag. 153.

est moins salutaire lors de sa chute
 Ch. IV. qu'après qu'elle est reposée, & qu'au
 De l'Eau contraire elle profite mieux pour la
 & des Ar. végétation, lorsqu'elle est encore im-
 rosemens. prégnée des matieres dont elle s'est
 chargée en route, & qu'elle n'a pas
 eu le temps de les déposer dans la
 citerne, car *l'eau de pluie*, selon Boer-
 haave, *est la lessive de l'Atmosphere*.
 C'est donc une dépense bien employée,
 quand on peut la faire, * de se
 donner une citerne pour les arrosements
 ordinaires & pour les besoins qui peu-
 vent survenir; elle supplée au défaut
 des sources qui tarissent en quelques
 lieux, & c'est un amas d'eau sûr &
 toujours prêt en bien des cas. D'ailleurs,
 comme on a dit, l'eau de pluie s'en-
 richissant sur sa route des dépouilles de
 l'air propres à la végétation, elle les
 dépose dans son lit, & fournit par-là
 un sédiment préférable à tous égards
 à bien d'autres engrais.

Les pluies les plus favorables à la
 terre sont celles qui tombent dans le
 printemps, parce qu'elles sont alors
 plus propres que dans d'autres saisons
 à y exciter ces fermentations qui font
 sortir les plantes de leur inaction; elles
 sont aussi plus riches, lorsqu'elles

* Tome 1. de sa Chymie, Traité de l'Eau;
 pag. 598.

tombent à la suite d'une grande sécheresse; l'air dans ce cas s'étant plus fourni de corps étrangers, la pluie en tombant se charge de plus de butin & l'emporte avec elle.

Ch. IV.
De l'Eau
& des Arrosemens.

Ce qu'on a dit à l'avantage de l'eau pluviale, peut encore mieux s'appliquer à la neige; elle est d'autant plus féconde, que lors de la congélation elle a plus engainé de substances végétales; qu'elle les y retient comme emprisonnées dans les vésicules d'eau, & qu'elle les communique plus sûrement à la terre, sans leur laisser le temps & la liberté de s'exhaler de nouveau.

Mais, comme on n'a pas, quand on veut, de ces secours salutaires aux plantes; qu'on n'est pas toujours à portée des rivières pour en dériver l'eau dont le Potager a besoin, il n'est à présent question que de décider entre l'eau de puits & l'eau de fontaine. Je répète ce que dit la Quintinie, *que l'eau de puits est la plus misérable des ressources pour les arrosements; dictum* dont la plupart des Agriculteurs & des Jardinistes conviennent & qu'ils répètent. On ne doit donc employer l'eau de puits, sur-tout s'il est profond, qu'à défaut d'autre eau, & en corriger le vice, comme il est observé dans le Traité où j'ai déjà plusieurs fois renvoyé le Lecteur. J'ai dit

Ch. IV.
Del'Eau
& des Ar-
rosemens.

après cela, & je le dis encore, heureux l'amateur qui, ne pouvant procurer à son Jardin les secours favorables du Ciel quand il voudroit, trouve chez soi, pour y suppléer, une fontaine dont l'eau bienfaisante peut le désaltérer dans sa soif. Telle est l'eau dont la source fuit des fentes de quelques rochers, ou se précipite de lieux élevés, & qui, pour venir à lui, traverse un terrain franc & sans vice : les légers obstacles qui semblent s'opposer à son passage, tournent à son amélioration; les cailloux, les graviers, le sable même servent à désunir ses parties par des chocs réitérés, & la perfectionnent en la forçant de se dessaisir de tout ce qu'elle pourroit entraîner d'étranger, pour ne donner à son maître qu'une liqueur salutaire.

Heureux, je le dis encore une fois, heureux le possesseur de ce bien inestimable ! Non seulement une telle eau fertilise tout ce qu'elle arrose, elle décore son domicile, elle égaie ceux qui le fréquentent, soit que l'eau s'élançe dans les airs & retombe en mille perles brillantes, soit qu'elle coule tout uniment en ondes argentées, soit enfin que tranquille dans de vastes cuvettes ou des bassins sous la forme d'une glace liquide, elle rende fidèlement aux

spectateurs les traits naïfs de leur figure.

Ch. IV.

De l'Eau
& des Ar-
rosemens.

Après avoir ainsi marqué, quoique brièvement, parce que je l'ai déjà fait ailleurs assez au long, quels sont les vrais caracteres d'une bonne eau, il me paroît n'être pas inutile d'avertir qu'il y en a qui sont nuisibles aux plantes; telle est l'eau *saumache*, & plus encore celle qui est *salée*; telles aussi sont les eaux *minérales*, qui en général préjudicient toutes aux plantes, mais plus ou moins selon la nature des mines par où ces eaux passent, selon l'étendue des couches qu'elles parcourent, & selon que leur stagnation les y retient.

Je ne dissimule pas que ce qu'on vient d'observer, a ses contradicteurs comme ses partisans. Hé ! qu'est-ce qui n'a pas des uns ou des autres ? Chacun parle sur les expériences particulières de son climat. C'est apparemment sur ce principe que Mr. de Chanvalon dit après plusieurs autres qui ont copié comme lui sans examen, *l'eau de fontaine est bonne, celle de riviere encore meilleure*, pag. 15. Ici, cependant où j'ai des prés à l'arrosage d'une riviere, & d'autres à l'arrosage d'une source; les premiers comme ne buvant qu'une eau dure, crue & sans seve, ne poussent qu'à l'aide du fumier; les autres se

Ch. IV.
Del'Eau
& des Ar-
rosemens.

passent presque d'engrais, & marquent par leur fertilité les endroits par où l'eau bienfaisante de la fontaine passe. Disons pour les concilier, qu'il faut juger des eaux comme de la bonté des terres, & dire que telles & telles eaux sont bonnes ou mauvaises, suivant que le sol qu'elles arrosent, produit bien ou mal. Mais ce n'est point assez de connoître la qualité des eaux, il importe au moins autant d'en savoir user à propos pour les arrosements.

On ne peut en parler ici qu'en général, ils dépendent du besoin des plantes & des temps de l'année. La main du Jardinier doit s'accommoder au besoin sans le prévenir ni l'excéder, pour rétablir les pertes déjà faites & fournir aux dépenses actuelles ou futures de ses plants. En certain temps il n'attend pas la chaleur du jour, en d'autres il diffère jusqu'à ce qu'elle soit passée ou au moins diminuée. On trouvera ces pratiques autorisées par de solides raisons dans le Traité des Renoncules, pag. 120. & suivantes. En arrosant l'on mouille les feuilles avec la plante, ou c'est assez d'humecter le terrain; l'exécution particulière de tous ces usages dépend beaucoup des saisons, du naturel & de l'espece des plantes: ces cas seront expliqués dans le corps de l'ouvrage, &

relativement aux sujets qui y donneront lieu ; on peut encore , si l'on veut des explications plus détaillées , lire le cinquieme chapitre du Traité des Oüillets , celui des Renoncules , pag. 117 , & les suivantes , le Dictionnaire d'Histoire naturelle de M. de Bomare qui a parlé des eaux avec assez d'étendue & de solidité.

Ch. IV.
De l'Eau
& des Arrosemens.

On dira cependant pour ceux qui n'ont pas ces livres , qu'il y a régulièrement sept ou huit mois de l'année pendant lesquels on doit arroser un Potager ; & les arrosements doivent être plus ou moins fréquents , & plus ou moins amples , selon le degré de la chaleur , le besoin de la terre & le volume des plantes. Il faut prendre garde de ne point noyer la terre , parce qu'on empêcheroit l'effet de la végétation : il est cependant vrai de dire que l'excès dans les arrosements n'est rien en comparaison des inconveniens qu'entraînent après eux les arrosements médiocres & insuffisans : ils sont souvent plus nuisibles que si on n'arrosait point du tout : ils ne font qu'altérer la terre , la gercer & ranimer toutes les especes d'animaux terriers que cette douce fraîcheur attire pendant la sécheresse ; ils fouillent la terre & déracinent les plantes que la chaleur , en les pénétrant ensuite , acheve de

de petits bassins pour puiser l'eau, & n'être pas obligé de la porter si loin : on doit placer ces petites mers en des endroits où elles puissent servir d'ornement au lieu de les déparer.

Ch. IV.
De l'Eau
& des Arrosemens.

Il est triste, au reste, il est même assez dégoûtant pour celui qui cherche à s'instruire du Jardinage, de trouver tant de variétés dans les leçons de ceux qui en ont écrit : les uns défendent ce que les autres conseillent; par-tout il voit *le pour & le contre*, mais c'est principalement dans cette foule de Dictionnaires dont le public est inondé; l'un détruit ce que l'autre établit, la plupart ne font que se copier, & nous donnent sans critique, les opinions qu'ils ont trouvées dans les Ecrits d'Auteurs qui n'ont point par eux-mêmes vérifié ce qu'ils enseignent, & ont seulement rapporté ce dont ils ont cru pouvoir grossir leurs livres.

Si je ne dis pas tant de choses qu'eux, du moins les dis-je d'après mon expérience propre; & quand c'est d'après autrui, je cite l'Auteur de qui j'emprunte, pour qu'il soit garant de ce que je rapporte.

Si l'on veut des connoissances plus approfondies sur la nature de l'Eau, on peut consulter l'excellente Dissertation de Mr. *Margraf*, qui est à la

Chap. IV. tête du second volume de ses *Opuscules*
De l'Eau *Chymiques*.

& des Ar- On peut encore lire ce que Mr.
rosemens. *Bertrand, Pasteur à Orbe*, dit de l'*Eau*
relativement à l'Economie rustique, Traité
dédié à la Société Economique de
Berne, grand in-12, à Lyon 1764.



CHAPITRE V.

*Des différents Engrais, Fumiers
& Amendemens convenables au
Potager.*

Ch. V. QUELQUE bonne que la terre du
Des dif- Potager puisse être de sa nature, elle
férents s'appauvrit insensiblement par une
Engrais. dépense continuelle, les principes vé-
gétaux diminuent; les plantes moins
nourries alors, n'ont plus d'embonpoint
& languissent. La terre, cette mere
commune, ennuyée d'avoir assidument
à nourrir les mêmes habitants, ne leur
départ qu'avec une sorte de regret ce
qui lui reste de sa première opulence.
Que peut en ces circonstances le zèle
d'un Jardinier, amateur de ses plantes?
Il essaie de fortifier celles qui se sou-
tiennent encore, & de ranimer celles
qui dépérissent, ou qui ne font point

leur devoir. Les secours qu'il donne aux unes & aux autres, sont de différente nature; &, quand il le peut, il les fait se succéder. Un moyen général & fort simple est d'abord de ne pas ennuyer son terrain en lui donnant plusieurs fois de suite la même espèce d'hortolage à nourrir, c'est une maxime avouée de la généralité des Jardiniers, & dont la nature elle-même semble nous prescrire la pratique à son imitation. La forme & la légèreté de tant de graines, le duvet, les aigrettes qu'elle donne à plusieurs, l'élasticité avec laquelle d'autres graines quittent le berceau qui les a vu naître pour se répandre ailleurs, la transplantation que les oiseaux procurent aux semences plus pesantes; tout cela ne nous apprend-il pas que les plantes sont destinées à changer, sinon de climat, au moins de lieu, & qu'il faut varier leur séjour, si l'on veut qu'elles réussissent.

Mais, ce moyen seul ne suffit pas & n'empêche point le fonds de s'appauvrir insensiblement, ses sels s'épuisent par l'usage, & par la durée de cet usage. En parlant des qualités de la terre, on a dit qu'un des moyens le plus utile à bien des égards, étoit l'addition ou l'apport de quelque terre vierge ou terre neuve, comme on voudra l'appeller.

Ch. V.
Des différents
Engrais.

Chap. V.
Des dif-
férens
Engrais.

On croit avoir prouvé l'utilité de cette dépense en faisant observer que tous les végétaux sont plus naturels & plus sains, s'ils sont produits dans des terres champêtres, ou qui n'ont été améliorées que par le seul travail. D'ailleurs cette manière d'enrichir un Potager par l'addition d'une nouvelle terre, outre qu'elle est plus parfaite, ses bons effets sont de plus longue durée; c'est une vérité que l'expérience atteste, & la comparaison d'une terre engraisée artificiellement avec une terre naturelle la rend plus sensible. Ces raisons ont porté quelques Jardiniers à rejeter absolument du Potager les fumiers produits par les animaux, & à n'y admettre pour engrais que ceux qu'on peut tirer de la terre même, comme par le changement du fonds, ainsi qu'on vient de dire, ou par l'engrais que fournit la putréfaction des plantes qui ont fait leurs cours & seroient inutiles.

Mais, comme le moyen de bonifier un Jardin ou de le soutenir dans un bon état par le changement de sa terre ou par le mélange d'une nouvelle, n'est pas possible à tous; la ressource commune & la plus ordinaire est celle que fournissent les fumiers: leur usage cependant a donné lieu à une grande diversité d'opinions, soit pour définir

la qualité de ces fumiers, soit pour l'emploi de chacun d'eux en particulier. La discussion de tous ces divers sentimens pourroit convenir & trouver sa place, lorsqu'il sera traité de la Ferme; mais, cependant on en dira ici quelque chose & autant que ce qu'on croit devoir dire peut se rapporter au Potager, en attendant de spécifier quel fumier est préférable, pour la plante qui en demandera. Pour faire cette application à propos & la rendre utile, il faut connoître les différentes especes de fumier, & la qualité de chacune de ces especes. Le rang dans lequel ils seront placés, ne décide rien sur le mérite; on en va parler comme ils se sont présentés d'eux-mêmes dans la mémoire.

Chap. V.
Des différents
Engrais.

Fumier des Anes.

L'ANTIQUITE' a toujours fait beaucoup de cas des Anes. Varron, Pallade, Columelle, &c. en ont parlé avec distinction, & parmi nos célèbres Modernes Mr. de Buffon en a relevé les qualités particulières; Mr. Pluche de même, après avoir dit de l'Ane qu'il peut être l'objet d'un éloge raisonnable, *

* Spectacle de la Nature, Tom. 1. Entretien 12.

Chap. V.
Des dif-
férents
Engrais.

le fait lui-même avec cet enjouement qu'il fait joindre à tout ce qu'il écrit. Il parcourt & fait valoir en détail tout ce qu'on peut dire à l'avantage de l'Ane. On reconnoît dans l'agréable portrait qu'il nous en donne, la délicate main de l'habile Peintre. Nous apprenons aussi que chez les Juifs l'Ane étoit en honneur, & servoit de monture aux jours de fête, témoin ce Juge dont les soixante & dix fils paroisoient avec pompe montés sur soixante & dix Anesses. C'est encore le seul animal qui, par prérogative singulière & très-honorable, ait servi à porter le Sauveur du Monde en un jour de triomphe; mais ce n'est point des prérogatives de cet animal dont on parlera ici, il ne s'y agit que de ses excréments.

Le *Dictionnaire Encyclopédique* les qualifie de Fumier le meilleur: il le dit après *Du Pradel*, & celui-ci s'appuie sur le témoignage de *Pallade* qui met ce fient au premier rang pour les Jardins. La raison qu'ils en donnent tous, est « que l'Ane, animal phlegmatique, » mange fort lentement; qu'il en broie » mieux les aliments, ce qui fait qu'étant » mieux digérés, le fumier qui en résulte, est qualifié en perfection. » *

* Théâtre d'Agriculture du Sr. Du Pradel, liv. 2. ch. 3.

Les

Les matieres plus décomposées n'excedent ni en chaleur, ni en humidité, & sont plutôt dénaturées par la putréfaction; de sorte qu'on peut en quelque façon employer ce fumier sur le champ, & qu'il n'est pas nécessaire de le laisser fermenter long-temps en tas pour se mieux faire.

Tous cependant n'accordent point cette préférence au Baudet, quant à la qualité prééminente de ses excréments. Quelques-uns ne les disent qu'équivalents avec ceux du Cheval & du Mulet, & ne font qu'une classe des trois.

Fumier de Cheval.

QUELQUES Economes font peu de cas du Fumier de Cheval; il leur paroît sec & fort chaud; mais les plus intelligents se gardent bien de le mépriser, & ils en usent fréquemment: c'est surtout avec ce fumier qu'on fait les couches, & il est préférable pour certaines plantes; il convient en général à toutes celles du Potager. Il est vrai qu'il pourrit difficilement, mais on peut avancer sa décomposition en l'arrosant avec de la lessive ou avec des eaux rejettées des cuisines. Ce Fumier à demi pourri fournit une chaleur plus ou moins grande, suivant qu'il y a plus

Chap. V.
Des différents
Engrais.

Fumier de
Cheval,

Chap. V.
Des dif-
férents
Engrais.

ou moins de litiere mêlée, & quand il a été exposé un temps à l'air, il fertilise merveilleusement les terres fortes & humides. Quand on dit que ce fumier doit avoir été exposé quelque temps à l'air, ce n'est pas à dire qu'il faille l'y laisser jusqu'à ce qu'il soit presque entièrement consumé, & qu'il ait perdu la plus grande partie de sa chaleur *immodérée*, comme il est dit dans le Journal Economique 1757. Il sert à différents usages, suivant la date de son ancienneté.

L'Agronome, après avoir parlé du Fumier de mouton dont on connoît la valeur, ajoute : *Celui de Cheval a les mêmes qualités, mais il n'est pas gras comme le précédent.* Constantin dit au contraire * que de tous les Fumiers le plus vil & le plus mauvais est celui des Chevaux & des Mulets. Qui doit-on croire ? L'expérience est la pierre de touche.

Fumier des Mulets.

Fumier des Mu-
lets. SELON le Dictionnaire domestique & plusieurs autres, les Fumiers de Cheval, d'Ane, & de Mulet sont de la même qualité. Lorsque le premier est nouvel-

* *Vilissimum & omnium deterrimum est stercus Equorum & Mulorum...* lib. 2. cap. 19.

DU POTAGER.

SI

lement fait & un peu humide, ce n'est, dit-on, que feu, & en cet état, il ne peut servir qu'à faire des couches, il faut qu'il soit tout-à-fait pourri pour amender utilement. Dans un état moyen de putréfaction, il convient à la terre grossiere, s'il est question de l'échauffer en l'ameublissant.

Chap. V.
Des dif-
férens
Engrais.

Fumier de Vache & de Bœuf.

C'EST le moins échauffant de tous, & cette qualité très-connue désigne assez où ce Fumier convient le mieux; ce sont les endroits secs & sablonneux qui s'en accommodent avec plus d'avantage. Il rend la terre plus grasse & plus matérielle, & par ce moyen empêche que les grands hâles du Printemps & les grandes chaleurs de l'Eté ne l'altèrent trop aisément.

Fumier de
Vache &
de Bœuf.

Fumier de Cochon.

IL est d'une substance trop légère & fort médiocre, aussi ne l'emploie-t-on, *vaille que vaille*, que mêlé avec d'autre, & encore en petite quantité. C'est ce qu'en dit un Auteur, encore lui fait-il plus de grace que celui qui le qualifie *pire de tous les Fumiers*: mais un autre en fait l'éloge, le traite de

Fumier de
Cochon.

meilleur. Quelle diversité de langages
 Chap. V. Ces Ecrivains ont-ils fait bien des
 Des dif- épreuves ? Ont-ils seulement vu ce dont
 férents ils traitent ? Ce Fumier cependant mêlé
 Engrais. avec les autres, sert comme eux aux
 mêmes usages &, en particulier, il est
 recommandé par les Agriculteurs, &
 plus encore par les Jardiniers.

Fumier de Lapin.

Fumier de Lapin. QUAND au lieu de vastes garennes
 qui fournissent par an plus de deux
 cents douzaines de Lapins, comme dit
 Mr. de Chanvalon (1) d'après le Sr. du
 Pradel; (2) quand, dis-je, au lieu de
 ces vastes garennes, on n'a qu'un clavier
 médiocre, on peut mettre à profit le
 Fumier des prisonniers qu'il renferme;
 ce Fumier est, par sa bonté, compa-
 rable à celui de Mouton. Ici, quand
 le sol a été imprégné de ses qualités,
 j'en fais enlever la surface à deux ou
 trois pouces d'épaisseur, mêlée avec
 le crottin. Cet amendement fait mer-
 veille quelque part qu'on le mette,
 n'en déplaît à l'Auteur Hollandois

(1) Manuel des Champs, &c. pag. 329.

(2) Théâtre d'Agriculture du Sr. du Pradel,
 liv. 5. chap. 11.

qui dit les crottes des Lievres & des
Lapins inutiles & nuisibles aux plan-
tes.*

Fumier de Mouton.

CE Fumier employé tout récent, & en grande quantité, peut devenir un poison mortel pour bien des plantes, à cause de sa grande chaleur; il abonde en un sel naturellement âcre & piquant, de sorte que, si l'on en fait usage sans beaucoup de prudence, & lorsqu'il est encore nouveau, l'eau qui passe pardessus, loin de le corriger, réveille sa vivacité, l'emporte avec elle, & la communique aux racines qu'il échauffe au point de les brûler. Quand cet accident commence à s'annoncer, pour en arrêter le désordre, on arrose abondamment; mais il est bien difficile de sauver les plantes, si l'incendie est allumé: c'est pourquoi on doit user de ce crottin avec économie, même lorsqu'il a perdu de sa force, ou le répandre à découvert sur la terre, quoique le Journal Economique ne soit pas de cet avis par rapport aux Orangers, (au mois d'Août 1757.) Le *Dictionnaire domestique* a-t-il bien connu cette sorte de Fumier, quand il l'appelle " le plus

Fumier
de Mou-
ton.

* Agréments de la Campagne, pag. 52.

Chap. V.
Des dif-
férens
Engrais.

„ gras des Fumiers, qui contient plus
„ de sel que les autres, qui fertilise
„ mieux la terre, & rend fécondes
„ celles qui sont maigres. „

Fumier de Chevre.

Fumier
de Che-
vre.

QUOIQUE des Auteurs mettent ce Fumier en parallèle avec celui de Mouton, l'usage qu'on en fait, détruit cette bonne opinion. Le crottin de Chevre est peu substantiel & sec, ce qui vient, ainsi qu'il est aisé de l'inférer, de la nourriture de l'animal. Il aime mieux brouter & tondre quelque brossaille, que de pâturer dans le pré le mieux fourni d'herbes : aussi son Fumier n'est-il pas d'un grand usage, & il ne faut pas en juger comme l'Empereur Constantin, qui n'en fait qu'une classe avec celui des Moutons.

Fumier de Pigeon.

Fumier
de Pigeon.

QUOIQUE par *Fumier* on entende, (suivant la façon de parler la plus ordinaire,) un mélange de différentes matières avec les excréments des animaux, ces excréments, lorsqu'ils sont séparés de ces matières, n'en portent pas moins le nom de Fumier : ainsi l'on dit Fumier de Pigeon, de volaille, d'oiseau, &c.

Le Fumier de Pigeon est le plus chaud de tous, & par conséquent très-propre, étant distribué par une main discrète, en saison convenable, en quantité modérée, & à des terres qu'on veut dégourdir; il est d'un grand usage pour le Potager dans le cas où il s'agit de hâter ses productions.

Chap. V.
Des différents
Engrais.

Un Auteur, parlant des Orangers, compare le Fumier de Pigeon à l'Antimoine, & il dit « qu'il est à leur égard, » ce que ce minéral est à l'égard des » hommes; s'il est bien préparé & donné » à propos, il leur fait du bien, & leur » sauve beaucoup de maladies; s'il est » mal préparé & administré mal à propos, il les fait périr. » *

Cet Auteur qui fait beaucoup de cas de la *Colombine*, (c'est ainsi qu'on appelle la fiente de Pigeon,) lui suppose aussi plus de défauts que nous n'en connoissons, & il demande, dans son usage, bien des précautions que nous ne prenons pas ici, non plus qu'en des climats plus froids que le nôtre. Je ne crois donc pas devoir suivre l'Auteur dans toutes les réflexions qu'il fait là-dessus; ceux qui seront bien aises de le faire, peuvent le lire dans le *Journal Economique*, Août 1757.

* *Journal Econom.* Août 1757.

Fumier de la Volaille.

Fumier de la Volaille. CE Fumier ne differe pas beaucoup de celui des Pigeons, ayant à peu près la même force : c'est pourquoy il faut le ménager en l'employant, & ne l'employer qu'avec l'humidité soit du Ciel, soit de la terre; mais je ne croirois pas qu'il fallût s'abstenir d'en user à cause des pucerons qui (selon la Quintinie) se trouvent dans cette fiente & dans la Colombine, & d'ordinaire font tort aux plantes.

Un Auteur a dit qu'il faut semer la fiente de Poule comme une espece d'aromate, en petite quantité, sur la terre déjà préparée pour être ensencée, & qu'à cause de sa chaleur, on ne la jette que lorsqu'on prévoit une pluie prochaine. *

Fumier des Oiseaux.

Fumier des Oiseaux. S O U S le nom d'*Oiseau* on comprend ici tous ceux qu'on nourrit dans les basses-cours, (autres que les Poules & les Dindons,) ceux de la campagne qu'on domestique, & autres; je n'exclus pas de ce nombre les *aquatiques*, pour

* Journal Economique, Février 1751.

rejeter leurs excréments comme nuisibles plutôt qu'utiles, tandis que Columelle, Varron, Pallade & plusieurs autres Ecrivains, tant anciens que modernes, mettent au premier rang des Fumiers celui de la Volaille & des Oiseaux. Je dirai sur ce sujet, qu'un Auteur dont les remarques sont rapportées assez au long dans le Journal Economique de Février 1751, assure que la fiente des Oiseaux de mer, qui se retirent dans les Isles voisines du Continent est le meilleur Fumier que l'on puisse tirer de toute espece d'Oiseaux; & il ajoute en particulier, pour prouver la valeur de la fiente des Canards & des Oies, qu'on déprise comme trop chaude & brûlante, qu'un Econome ayant abandonné à ses Oies pendant douze ans une piece de terre, leur en interdit enfin l'entrée au bout de ce temps, afin d'y faire venir de l'herbe, & qu'elle y vint en effet si épaisse & si forte, que l'on avoit peine à y passer la faux.

Je me souviens encore d'avoir lu dans le *Journal d'Observations, &c. du Pere Feuillet, Minime*, qu'une partie du négoce qu'on fait dans un pays, dont j'ai oublié le nom, je crois que c'est dans le Pérou, consiste en vente de la fiente des Oiseaux de mer, qui viennent

Chap. V.
Des différents
Engrais.

Chap. V. se remiser sur les hautes montagnes situées au bord de la mer, & y passer la nuit.

Des Excréments humains.

Des Excréments humains.

POUR pouvoir honnêtement parler de cette espece de Fumier, la Quintinie l'a appelé *poudrette*, à cause qu'on ne l'emploie que bien sec, réduit en poudre, & en *condanne entièrement l'usage comme inutile*; Théophraste au contraire le dit le premier des meilleurs engrais, ainsi que Constantin. *

On peut prendre le milieu & s'en servir avec de justes précautions: celles que demandent tous ceux qui en ont écrit, c'est qu'il soit long-temps gardé, pour qu'en vieillissant, il s'adoucisse & devienne traitable; car la chaleur de cette sorte d'excréments est au dessus de toute expression, dit un Auteur déjà cité; ils sont pleins d'un soufre impur & brûlant, qui détruit les plantes, & il dit en conséquence, de mêler ces excréments avec de la paille ou feuilles d'arbres, de les laisser exposés pendant un an, ou au moins pendant plusieurs mois, au grand air & à la pluie, ayant soin de les remuer de temps en temps,

* *Præ omnibus humanum stercus, & quod maximum est, & per se magis juvans omnes plantas. . . . De Agricultura, liv. 2. ch. 20.*

afin qu'ils se pourrissent, que leur mauvaise qualité se détruise, & que leur odeur se modere. En prenant ces mesures, on les trouvera aussi utiles, qu'ils sont communément estimés dangereux. Constantin Pogonate qui, tout Empereur qu'il étoit, n'a pas dédaigné de parler de la *Poudrette* dans son Recueil en vingt Livres sur l'Agriculture, place ce Fumier dans le second rang, & le dit être en quelque façon semblable en valeur à celui de Pigeon; il reconnoît ce qu'il a de mauvais par lui-même, quand il est employé tout seul, c'est pourquoi il conseille de le mêler avec d'autre fumier; & il apprend comme en Arabie, on le prépare pour s'en servir. On le fait, dit-il, sécher, & quand il est sec, on le fait macérer dans l'eau, après on le fait sécher, & on l'emploie. * Mais en général quel que soit le Fumier, il n'en veut point de l'année; & parmi les mauvais effets qu'il lui attribue, (selon les anciennes idées d'une Physique peu lumineuse,)

Chap. V
Des différents
Engrais.

* *Præparant autem stercus humanum in Arabia hoc modo: ubi sufficienter exsiccarunt, postea aquâ macerant, rursusque siccant. . . præstat autem propter abominationem reis aliorum stercorum mixtura ejus odium mitigare. . . De Agricultura liv. 2. ch. 19.*

Chap. V.
Des dif-
férens
Engrais.

il pensoit que ce Fumier nouveau produiroit quantité de bestioles, & même des serpents; en conséquence il conseille de n'employer la Poudrette, qu'après trois ou quatre ans, pour lui laisser le temps de s'adoucir & de se dépouiller de son infection; après quoi l'on éprouve que, par une admirable métamorphose, cette matiere si vile & si sale sert & concourt efficacement à nous procurer des aliments dont la bonté ne se ressent en aucune façon de leur origine.

Urine.

Urine. JE ne mentionne point l'Urine de l'homme, comme un excellent engrais pour les Jardins, tandis qu'on en a si peu, & qu'il faut, avant que de s'en servir, la laisser mûrir pendant six mois, suivant l'avis du *Dictionnaire Encyclopédique*, je conseille seulement de la répandre sur les tas de fumier pour y mêler ses sels, & pour qu'elle l'aide à se perfectionner.

Terreau.

Terreau. LE *Terreau*, ou *Terrau*, ou *Terror*, car il a tous ces noms, le premier est cependant le plus usité: c'est un Fumier dénaturé qui, par l'usage ou par l'an-

cienneté, s'est tellement consumé, qu'il n'y reste plus la moindre apparence des matieres qu'on peut avoir mêlées aux excréments : il paroît plutôt approcher d'une terre noire & meuble. Ce Terreau est, comme l'on verra, d'un grand usage dans le Potager; il n'y sert plus à la vérité, comme vrai Fumier; mais sous sa nouvelle forme, il rend bien des services; il conserve encore en quelque degré sa qualité d'abonner; mais de plus il est essentiel aux couches qu'on en recouvre, & profite de même aux semailles.

Chap. V.
Des dif-
férens
Engrais.

On le tire des vieilles couches ruinées, ou du fond des tas de Fumier : son principe & ses qualités le font ranger parmi les autres engrais.

Il est une autre sorte de Terreau formé des feuilles qui se pourrissent dans les forêts : si la putréfaction se fait dans quelque endroit où il n'y ait que les seules feuilles sans addition, ce Terreau est plus léger, & sert à des usages particuliers. Le Terreau fait avec des feuilles bien pourries, & répandu sur les semences nouvellement faites, en conserve la fraîcheur contre le trop grand hâle, empêche que les pluies ou les arrosements ne battent trop la superficie, & y forment une croute dure, en sorte que les graines auroient peine à

Chap. V.
Des dif-
férents
Engrais.

lever. Si au contraire les feuilles ont été emportées dans quelque creux avec de la terre, le mélange qui résulte, est moins léger que le premier Terreau; il sert dans des cas différents, comme pour en garnir le haut des couches, & pour mettre dans les pots & les caisses, pour ameubler certains carreaux, & pour y semer différentes petites graines, car cet engrais participe à la mobilité du franc Terreau; &, à l'aide de la terre, il a assez de consistance pour l'entretien de ce qu'on y sème.

Amendements.

Amen-
dements.

Sous ce nom on comprend en général, tout ce qui est propre à corriger les défauts d'un terrain, ou qui peut le rétablir, lorsqu'il est épuisé.

Quoique le Fumier provenant des bestiaux, fournisse les engrais les plus communs, les moins coûteux, & les plus faciles à se procurer, on ne peut disconvenir qu'il y a une infinité d'autres engrais pour remplacer les Fumiers proprement dits, & qui même, en certains cas, ont plus d'utilité.

Il n'y a rien de ce qui est sorti de la terre, qui ne soit capable de l'amender, quand on le lui rend. Tout ce qui retourne dans son sein, la ranime en

lui procurant ce qu'elle avoit perdu dans les végétations précédentes.

La Quintinie se moque agréablement de ces discoureurs qui font de grandes dissertations pour chercher à connoître quels Fumiers sont les meilleurs, & qui le font avec la même exactitude que les Mathématiciens apportent à décider ce qui est nécessaire pour une ligne droite, &c. j'ajoute du mien, & qui non seulement sont si peu d'accord dans leur décision, mais qui ont dit plusieurs inepties, & sont tombés dans des contradictions que répètent aujourd'hui de bouche en bouche la plupart de ces frivoles Dictionnaires dont le Public est inondé.

Revenons à la Quintinie, & conseillons avec lui, d'aller, comme il fait, *bonnement, simplement, grossièrement*, sachant d'ailleurs que la fertilité des terres ne consiste pas, pour ainsi dire, dans un point indivisible * & exclusif; conséquemment usons des amendements qui peuvent servir d'amélioration, & qui sont à notre portée. De ce nombre on met les boues des grands chemins & des rues, les balayures des maisons, les cendres, la suie, les mauvaises herbes, les coffes des légumes,

* Instruction pour les Jardins, tom. 1. 2. part. ch. 22.

Chap. V.
Des dif-
férents
Engrais.

les chiffons d'étoffe & de laine, la rac-
clure des cornes, la chair, les peaux,
les os des bêtes, le marc des raisins, le
bois des arbres, & quantité d'autres
matieres qui peuvent servir de même
à féconder & abonner les terres du
Potager, si l'on en fait faire usage à
propos : car ces engrais ne lui convien-
nent pas tous également ; par exemple,
on ne doit donner au Potager aucun
de ces engrais dont l'odeur fétide &
désagréable peut passer aux plantes,
ou il faut le faire bien à l'avance pour
laisser à la terre le temps de les déna-
turer par la fermentation, & de ne s'en
assimiler que ce qui peut contribuer à
sa fertilité. Il en est de la fermentation
à peu près comme du feu ; tous deux
purifient les matieres qu'ils corrodent,
ce qui doit rassurer contre la crainte
ou le dégoût que certains engrais pour-
roient inspirer.

Mais le vrai secret pour mieux aller
au devant des difficultés que la délica-
tesse pourroit se faire, & pour empêcher
les Fumiers ou engrais de communiquer
de mauvaises qualités aux plantes, est
de n'employer ces matieres que lors-
qu'elles sont réduites en terreau. En
attendant cette transmutation, l'air
pompe & attire à lui, & les vents
balaient entièrement tout ce que ces

matieres pourroient avoir de déplaisant aux sens ou à l'imagination; mais il ne faut pas pour cela adopter le paradoxe erroné de ceux qui bannissent les Fumiers de toute espece. Il est constant & de fait, que sans engrais on ne peut remettre la terre en train de réparer les pertes que les productions annuelles des plantes lui causent, & en état de faire de nouvelles dépenses. Les influences de l'air, du soleil & des pluies, quelque bienfaisantes qu'elles soient, ne peuvent point fournir elles seules les nourritures végétales à un sol ruiné; il faut alors de nécessité, recourir aux Fumiers. La Nature elle-même nous indique leur importance & leur utilité, puisque dans les bois, les plantes y reçoivent de sa main, les engrais que les hommes ne peuvent leur fournir; elle donne aux unes ce que la vicissitude des saisons fait perdre aux autres; les feuilles des arbres tombant à leur pied, s'y pourrissent & servent de Fumier qui engraisse la terre, l'entretient dans un état de fécondité, lui fournissant les sucus nourriciers, propres aux végétaux qui s'y trouvent. Etudions donc la Nature; plus nous nous rapprocherons de sa marche, plus nous serons dans la voie de réussir en Jardinage, ainsi que dans toute l'agriculture.

Chap. V.
Des dif-
férents
Engrais.

Comme je suis fort éloigné de souscrire au système qui exclut l'usage du Fumier, système qui, malgré la réputation méritée d'ailleurs de celui qui le propose, ne prévaudra jamais sur le témoignage de l'expérience générale, je dirai sous la foi de la mienne, que j'emploie les engrais que l'occasion me présente; & que, pour le Fumier, mon usage particulier est de faire porter indistinctement de toutes les especes que fournit la ménagerie; on met en monceaux ce mélange qu'on remue par intervalle, & on lui laisse le temps de perdre sa fougue, & achever, par sa putréfaction, de devenir comme un Terreau grossier. Quand il est tel, il me paroît propre à bonifier les planches du Potager, sans nuire aux plantes qu'on y cultive; je les lui donne ainsi, & elles en profitent. C'est-là mon Fumier banal propre à tout en général.

Pour conserver à ce mélange de Fumiers différents, toutes les bonnes qualités que chacun en particulier peut avoir; je le fais placer dans un endroit couvert où il ne soit ni lavé de la pluie, ni brûlé par le soleil, & même le moins exposé à l'air qu'il soit possible. Quand on n'a point une pareille attention, les particules les plus spiritueuses du Fumier, &, par conséquent, les plus

volatiles s'ensuient & sont exhalées en l'air ; de telle sorte que le fumier qui lui est long-temps exposé , diminue en bonté , perd considérablement de sa vertu productive , & devient enfin affadi ou comme un marc grossier & inutile. On connoit cette vérité , quoique l'on n'y réfléchisse pas , lorsqu'on passe à côté d'un tas de Fumier , ou lorsqu'on se promene le long d'un champ où l'on a répandu du Fumier sans l'avoir encore enterré , on sent une odeur forte , surtout dans les premiers jours , & qui peu à peu perd de sa force , à mesure que ses parties s'évaporent. Cette déperdition de substance & de particules nutritives est moins abondante , lorsqu'elle n'est pas sollicitée extérieurement. Je propose ma pratique à qui voudra s'en servir ; ce qui ne m'empêchera pas d'avertir , chemin faisant , lorsque je croirai que quelque autre engrais est plus convenable à certaines plantes en particulier. Car , si , d'un côté je ne nie point qu'il n'y ait des occasions où un Fumier soit préférable à un autre Fumier , je n'adopte point aussi ces scrupuleuses & singulieres distinctions que font quelques Auteurs , ne voyant rien qu'on puisse raisonnablement objecter contre l'usage d'aucune espèce de Fumier , quand il sera conditionné comme il doit l'être , &

Chap. V.
Des dif-
férents
Engrais.

qu'on fait l'employer à propos. D'autant mieux qu'on a vu par ce qui a été rapporté, combien les Législateurs Champêtres diffèrent entre eux dans le jugement qu'ils portent sur le mérite de chaque Fumier en particulier; il seroit ennuyeux & peu utile de les suivre dans tout ce qu'ils en ont dit. Constantin, par exemple, que je nomme le premier, par préférence pour sa Dignité, en parle dans cet ordre, d'abord des Oiseaux & des Pigeons dont il place la fiente au premier rang, mettant la Poudrette au second, quoiqu'il convienne que les crottes des Anes portent la fertilité, & sont bienfaisantes à toute sorte de plantes, il ne leur assigne que le troisieme rang, *Tertia laus asinino debetur*; il met au quatrieme celui de Chevre, ensuite celui de Mouton, de Cochon, enfin celui des Chevaux & des Mulets qu'il dit être le pire de tous par lui-même, & ne devenir utile que quand il est mêlé avec d'autre. Or combien cet arrangement n'a-t-il pas de contradictions?

Mais quittons ces matieres infectes sur lesquelles il pourroit paroître à la délicatesse de quelques Lecteurs, que nous nous sommes trop arrêtés. Qu'ils réfléchissent cependant qu'un Empereur n'a pas cru au dessous de sa Dignité de s'en occuper. Du reste l'utilité de ces

engrais achevera de nous justifier auprès de ceux qui veulent s'instruire. Cependant, pour ne point ennuyer par trop de détails, nous renvoyons celui de plusieurs autres engrais qui conviennent plus à la Ferme qu'au Potager.

Chap. V.
Des différents
Engrais.

C'est au Jardinier judicieux de faire attention au climat qu'il habite, & aux circonstances que la Nature lui présente, afin de la pouvoir imiter facilement, & recueillir les avantages qu'il aura lieu de se promettre de son travail par le secours des Fumiers, que des expériences réitérées lui ont fait connoître comme le plus convenable à son Jardin.

Temps & Maniere de fumer le Potager.

QUOIQUE pour un Potager toute l'année soit propre à le fumer au besoin; lorsqu'il s'y trouve des planches vuides qu'on doit ensemer au Printemps, on y porte le fumier dès avant l'hiver, afin que l'eau & la neige en détachent les sels qui engraisent la terre, & lui procurent de nouvelles forces. Le fumier ne doit être employé ni en trop grande, ni en trop petite quantité; l'excès en est dangereux, comme le peu est presque inutile, quand le besoin est grand, relativement à la nature de ce qu'on veut élever. On fume le terrain

Temps
& maniere
de fumer le
Potager.

à l'avance, ou seulement quand on lui a donné la dernière façon; ce qui sera expliqué dans l'occasion. On distribuera ce fumier par petits fumeraux plus éloignés les uns des autres, suivant la richesse ou la pauvreté du sol; mais en général, il faut des fumaisons plus amples & plus fréquentes au Potager qu'aux autres terres, par la raison que le Potager doit produire des herbes qui en peu de temps y croissent en abondance, & se succèdent les unes aux autres sans interruption. Ainsi, sans le secours des amendements, son terrain se pourroit effriter, & laisseroit languir les plantes.

Quoique l'emplacement ait été préparé d'avance, lorsqu'on y porte le fumier, on l'étend également par-tout, & on l'enterre par un nouveau labour de moitié moins profond que le premier, & seulement pour cacher le fumier de manière qu'il n'en paroisse plus au dehors; on ne fouille la terre qu'à demi dans ce travail, pour ne pas l'emporter trop loin, où les racines des plantes ne pourroient atteindre. Les pluies qui surviennent, favorisent ensuite l'intention du Jardinier. L'on conviendra de l'utilité de cet avis, si l'on réfléchit à deux vérités de fait: l'une que le fumier n'engraisse point les terres, & ne leur

procure point la fertilité par ses parties grossières & matérielles, mais par les particules salines, sulfureuses, & nutritives, qui sont unies à ces matières; l'autre vérité, c'est que ces sels mis en mouvement par une humidité qui les dissout, tombent ordinairement avec elle, & vont où leur poids les précipite. Il résulte avec évidence, de ces principes certains, que, si l'on ensevelissoit le fumier hors de la portée des racines des plantes, on les tromperoit sans le vouloir, & contre l'intention qu'on auroit de leur rendre service; ce qui a fait dire à un Jardiniste éclairé, que le seul bon endroit à mettre les amendemens, est la surface de la terre. *

Chap. V.
Des différents
Engrais

Cette façon d'employer le fumier, est la commune; on avertira dans l'occasion, quand il conviendra de la varier.

Mais ce qu'on ne peut trop dire au Jardinier qu'on veut diriger, & pour détruire en général le scrupuleux triage que quelques-uns font des fumiers, c'est que toutes sortes de fumiers pourris, de quelque animal que ce soit, Chevaux, Mulets, Bœufs, Vaches, &c. sont excellents pour amender les terres

* La Quintinie.

Chap. V. Des différents Engrais. » employées en plantes potageres : celui de Mouton a plus de sel que tous les autres, & ainsi il n'en faut pas mettre en si grande quantité « c'est l'avertissement de la Quintinie. (1) Ce Savant remarque encore qu'il est de plusieurs sortes de fumiers; les uns un peu meilleurs que les autres, mais toujours ils sont tous propres à amender. (2)

Composition d'une Terre gardée en réserve pour servir au besoin.

Com-
position
d'une ter-
re en ré-
serve. LES raisons pour lesquelles on a réuni ensemble les divers moyens d'améliorer un Potager, ou de le soutenir dans toute sa valeur, malgré les continuelles productions, engagent à joindre encore ici la maniere de préparer une sorte de terre dont on fait provision d'avance, & qu'on garde pour en user dans l'occasion, soit pour suppléer en quelque maniere à la qualité moins bonne du terrain, soit pour procurer plus d'embonpoint aux plantes qu'on met en place. On les en régale comme d'un viatique qui doit leur servir pendant leur durée, & dont enfin on peut aussi fertiliser quelques planches particulieres.

(1) Instruction pour les Jardinages, &c. Tom. 1. ch. 3. art. 4. de la premiere partie.

(2) Tom. 1. part. 2. chap. 22.

Il n'y a point de Jardiniste qui ne se pique de donner sa composition particulière; ils ont enchéri les uns sur les autres.

Chap. V.
Des différents
Engrais.

J'en ai rapporté plusieurs qu'on peut voir dans le *Traité des Cillets*, pag. 108 & suivantes : en est-on curieux ? on peut y recourir ; j'y ai mis aussi une composition de ma façon : la veut-on ? je la donne encore ici ; elle est simple, peu coûteuse, d'un apprêt facile, & généralement assez bonne.

J'emploie le plus souvent, ou d'ordinaire, deux parties de la meilleure terre qui se trouve au Potager, une partie de débris des couches, & la quatrième partie d'une terre que je fais prendre à l'épaisseur de trois ou quatre pouces, de dessous les tas de fumier de la ferme, lorsque ce fumier est enlevé. C'est dans cette composition ou mélange que j'ai vu croître & prospérer des plantes très-vigoureuses : enfin c'est ma pratique qui, dans sa simplicité, équivalait à bien d'autres compliquées & fastueuses. Je la propose à qui la voudra, comme très aisée à imiter : car qui ne peut se procurer de pareilles curures prises sous des tas de fumier ? Pour les débris des couches qui paroissent plus difficiles à ceux qui n'en font point, on peut leur substituer de

Chap. V.
Des dif-
férents
Engrais.

terreau bien affiné, ou de ces terres noires qu'on voit dans les bois, qui sont devenues telles par la pourriture des feuilles d'arbres.

Comme cet article est essentiel, qu'il convient en beaucoup d'occasions, & qu'il est pour les douze mois de l'année, je ne crains point qu'on désapprouve, si je joins encore quelques réflexions sur l'emploi & la préparation de cette terre, & si à son occasion, je répète quelque chose.

La terre dont je fais entrer deux portions, est-elle trop forte de sa nature? j'y fais ajouter le quart de sablon ou de la terre prise des taupieres; si, au contraire, cette terre est trop légère, je la fortifie avec un tiers de glaise bien subtilement pulvérisée, & mêlée avec le reste, à sec pour éviter qu'elle ne reprenne sa consistance glutineuse; ce qui arriveroit, si elle s'imbiboit d'eau ayant un parfait mélange. Quant au fumier demandé, c'est un ramas de toutes les especes de fumier confondues ensemble, & qu'on a mis se pourrir dans un creux fait pour cet usage en lieu frais & à l'ombre. On a soin de remuer ce magasin de temps en temps; & pour en accélérer le parfait mélange, on l'humecte au besoin avec quelque eau grasse, & sur-tout avec de la lessive,

ce qui excite une fermentation convenable, & fait, pour ainsi dire, une seule matiere de toutes ces différentes especes, toutes propres à féconder la terre où on la met. Mais j'insiste à conseiller de soustraire cette Composition aux atteintes des rayons du soleil, & au lavage des pluies. J'ai donné, en parlant des Renoncules, des raisons assez solides, ce me semble, pour autoriser cette pratique; ceux à qui elle laisseroit des doutes, peuvent recourir au Traité, pag. 46 & 47. Je n'en cite que ce peu de mots. „ Les pluies trop continuelles desaleroient notre Composition, le soleil „ y reprendroit plus par l'attraction des „ exhalaisons, qu'il ne peut lui rendre; „ les mauvaises herbes diminueroient „ l'opulence de ce riche fonds. „ Voilà comment je prépare la terre qui me sert de base dans toutes les opérations, quand il convient de donner de l'embonpoint à mes plantes en général. Lorsqu'il s'agit des plantes particulieres, je fais ajouter à cette terre mixtionnée les friandises que je connois le plus au goût de cette plante, ce que j'expliquerai dans l'occasion. Car, c'est suivant l'analogie qu'on reconnoît à une infinité de traits entre le regne animal & le regne végétal; comme certains animaux se nourrissent de chair, d'autres

Chap. V.
Des différents
Engrais.

Chap. V. Des différents Engrais. de poissons, de feuilles, de fruits ou de grains, de même aussi parmi les plantes, les unes se plaisent dans la terre glaise, les autres dans la terre fraîche, grasse ou maigre, le sable, le gravier, la craie, &c.

CHAPITRE VI.

Des Couches.

Chap. VI. Des Couches. **A**PRÈS avoir parlé du Fumier comme un Engrais de la terre, qui fertilise le Potager, il convient de le considérer comme un agent qui sert à hâter la production des plantes, afin de jouir de meilleure heure, de ce que la Nature ne donneroit que plus tard, ou point du tout. C'est par le secours des Couches qu'on se procure cet avantage & ce plaisir.

Les Couches sont un amas de fumier entassé proprement, comme l'on dira; il sert aux semailles anticipées que le Jardinier fait, pour ainsi dire, en dépit des saisons qu'il semble braver. Il y a pour les Jardins, deux sortes de Couches; l'une est élevée sur la terre, & n'a point de nom particulier; l'autre est faite de la même manière, mais elle est placée dans une tranchée faite exprès; elle s'appelle *Couche sourde*.

Le fumier de cheval, d'âne, ou de mulet, est celui dont on se sert pour former des Couches; il doit être neuf, c'est-à-dire, nouvellement tiré de dessous les bêtes, & ne leur avoir servi de litiere qu'une nuit ou deux. Quand on en a assez de cette espece, on n'en emploie point d'autre; mais dans le cas contraire, on peut y ajouter du vieux fumier, pourvu qu'il soit sec, & point encore pourri; car, s'il l'étoit, il auroit moins de cette chaleur qu'on souhaite dans les Couches. On en rejette par cette raison, le fumier de bœuf, de vache, & de cochon; j'y ai, au contraire, quelquefois fait mêler de crottin de mouton & de colombine; je le faisois répandre par étages, ce qui n'a point gâté la besogne.

On doit faire ces Couches d'une maniere qui satisfasse l'œil, & profite à ce qu'on y doit élever. L'emplacement est en quelque sorte relatif à la saison, pour les exposer plus ou moins à l'abri; la hauteur & le large dépendent aussi des saisons. Les Couches, par exemple, qu'on fait en Décembre, Janvier & Février, doivent avoir trois pieds d'élevation, & deux pieds & demi de largeur, pour être plus facilement réchauffées: celles qu'on fait dans le mois suivant, doivent avoir quatre

Chap. VI.
Des Couches.

pieds de largeur, & deux d'élevation, parce qu'alors elles ont moins de froid à craindre, & sont plus secourues des rayons du soleil.

On vient de dire qu'il faut, suivant les saisons, choisir l'abri le plus ou le moins sûr : ce n'est point tout, il faut encore chercher dans un Potager, l'endroit le plus sec, & qui donne plus de liberté à l'eau, dont on arrose les Couches, de s'échapper, quand elle est surabondante : un sol léger & sablonneux a cet avantage sur les terres fortes. Dans le premier terrain, l'eau se filtre plus aisément, au lieu que celui qui est argilleux, retient l'eau, & cette humidité est cause que le fumier pourrit plutôt, que le froid succede, & que, quelquefois même, les plantes fondent & périssent à vue d'œil, quelque remede qu'on tente d'y apporter.

Dans le cas où l'on n'auroit qu'un sol différent de celui qu'on vient de préférer, on peut faire à ces Couches un fonds artificiel, & on les assied sur un lit de plâtras ou de pierraille de l'épaisseur environ d'un pied, & on le recouvre d'un demi-pied de terre légère & sablonneuse; après quoi on construit la Couche sur ces fondements : mais, pour sauver le désagrément que causeroit le trop de hauteur qu'auroit

l'édifice du Potager, & l'appareil de ce fondement, on creuse dans la terre autant qu'il le faut pour y placer cette difformité toujours utile, & indispensable en certains cas.

Ch. VI.
Des Couches.

Il y auroit encore quelques remarques à faire sur l'emplacement des Couches; mais comme ces remarques dépendent du nombre des Couches qu'on est obligé de faire; que ce nombre ou cette pluralité de Couches exige différentes dispositions, la construction des murs, ou l'usage des brise-vents, des cloches, chassis, litiere, paillassons, pleyon, &c. la dépense à quoi tout cela engage, n'est point communément pour ce pays; d'autant mieux que l'hiver en général y est moins rude, & qu'on se passe souvent du secours des Couches. C'est la froidure, mortelle aux plantes, qui les a fait inventer, pour prévenir les incommodités où elles sont exposées dans les climats septentrionaux; car avec les Couches bien soignées, il n'est point de plante, même étrangere, si délicate & si sensible aux touches du froid qu'elle soit, qu'on ne détermine à vivre dans nos Jardins: on oblige aussi les autres à s'y montrer beaucoup plutôt qu'elles ne feroient, si elles n'étoient que guidées par la simple Nature. On lui fait ainsi une

espece de violence pour la faire sortir de son état d'engourdissement, & on en arrache des primeurs qu'elle réservoir pour d'autres saisons, dans ses allures ordinaires. On trouvera bon cependant que je renvoie le Lecteur qui auroit besoin de plus amples instructions, à ce qu'en a dit utilement l'*Ecole du Potager*.

Cependant, comme l'Auteur de cet excellent livre approuve les leçons que la Quintinie a données sur les Couches, & qu'il assure qu'il ne sauroit faire mieux que de les copier, je vais de mon côté l'emprunter aussi avec d'autant plus de droit & de liberté, qu'avant que d'avoir lu ces préceptes, j'en avois à peu près suivi l'essentiel. J'avertis, à ce sujet, de la faute, sans doute d'impression, qui s'est glissée dans la citation : il y est marqué Tom. 2. pag. 291 au lieu de Tom. 2. pag. 99. parmi les *Ouvrages du mois de Janvier*; écoutons donc la Quintinie que nous rend Mr. de Combe.

On destine d'abord, & on marque la place de la Couche, qui doit être exposée au Midi; de sorte qu'un de ses bouts regarde le Levant, & l'autre, le Couchant; après quoi l'on creuse la terre un demi-pied, pour que la Couche paroisse moins haute dans ce

creux qui doit être de la largeur donnée, & d'une longueur à volonté, c'est-à-dire, réglée sur le plus ou le moins de consommation que chacun peut faire. On met le fumier non en monceaux, mais par assises, observant de le battre avec le dos de la fourche, ou y marchant à pieds joints, pour n'y point laisser de défauts, la Couche devant être également garnie par-tout, en sorte qu'il n'y ait point de partie plus foible l'une que l'autre. Cette assise étant ainsi bien égalisée & marchée, on continue toujours par assises ou par lits, jusqu'à ce que la Couche ait la longueur, la largeur & la hauteur qu'elle doit avoir. Cette hauteur est régulièrement de deux à trois pieds, quand on l'a faite, & elle diminue d'un grand pied, lorsqu'elle est affaissée.

La Quintinie & l'*Ecole du Potager* qui le rappelle, parlent d'une façon de retrousser le fumier en dedans de la Couche; mais cette façon n'est point pour ce pays, où le fumier est court, la litiere qui y sert, étant de paille assez brisée à l'aire.

Ce que cet habile Maître (la Quintinie) n'a point cependant dit, & qu'il est néanmoins à propos d'observer, c'est que, si le fumier dont on fait les Couches, n'est point assez humecté

par le pissat ou par les crottes des animaux, on y répandra de l'eau, pour éviter que les parties ignées du fumier ne se dissipent trop vite, & que la moisissure ne leur succède; il faut pourtant prendre garde aussi de n'éteindre pas ou d'amortir ces parties par une trop grande mouillure; de sorte qu'en hiver on emploie moins d'eau, & plus au printemps, à mesure qu'on approche de l'été.

Les Couches étant de leur hauteur, doivent être chargées d'une certaine quantité de terreau bien menu, d'abord qu'elles sont faites. Ce terreau, par sa pesanteur, contribue à faire affaisser les Couches, & à s'échauffer plutôt; il empêche encore que les vapeurs du fumier ne portent immédiatement sur les jeunes plantes, ce qui les brûleroit. Selon leur destination, par exemple, on y met de six à sept pouces, si c'est pour y semer des plantes ordinaires, ou l'on y en met un pied pour d'autres; ce qui sera déterminé dans l'occasion, à l'article de chaque plante. Ce terreau ne sauroit être trop fin pour les semences; afin d'en avoir de tels, il est bon qu'il soit passé à la claie. On ne risque point, lorsqu'on en charge les Couches plus qu'il faut, sur-tout dans le temps d'hiver; la quantité sert à mieux aider

la Couche à s'échauffer; & lorsqu'on vient à la dresser pour la semer, le Jardinier en retire ce qu'il y a de trop pour l'usage auquel il destine la Couche.

Ch. VI.
Des Couches.

Avant que de rien semer ou de planter une Couche nouvellement faite, la première précaution requise est d'attendre six à sept jours, & quelquefois, dix ou douze, pour lui donner le temps de s'échauffer, & donner ensuite le temps à cette chaleur qui est violente d'abord, de se modérer convenablement. On en juge, quand toute la Couche s'est affaïssée, & quand enfonçant la main dans le terreau, on peut souffrir la chaleur; on doit alors dresser comme il faut, ce terreau, c'est-à-dire, l'unir également; on se sert pour cela, de quelque planche large, d'environ un pied: on la place sur les côtés de la Couche, à deux pouces environ du bord: cette planche ainsi placée, on la soutient ferme, tant de la main gauche que du genou, & de tout le corps; ensuite avec la main droite on commence par un bout à presser ce terreau contre la planche, & à le presser si bien, qu'on lui fasse acquérir une manière de consistance; en sorte que la planche étant ôtée, quelque meuble que soit le terreau de sa nature, il se soutient

tout seul, comme s'il étoit un corps bien solide. Quand ce terreau est ainsi dressé de la longueur de la planche, on la change de place pour faire dans toute sa longueur la même opération. Si la planche est un peu longue, par conséquent lourde, il faut être deux ou trois personnes à travailler tous de la même manière, & s'aider en même temps à la soutenir. Si le Jardinier est seul, il faut qu'il la soutienne avec de petits bâtons fichés sur le bord de la couche. Cette opération finie, le terreau doit avoir en tous sens un demi-pied moins d'étendue que le dessous de la Couche; & dans son quarré long, il doit paroître aussi uni, que si c'étoit une planche dressée en pleine terre; on peut ensuite y faire les semences ou plantations qu'on a destinées. C'est dans ce point de chaleur qu'on doit la prendre; car plutôt ou plus tard, il s'en trouveroit trop ou trop peu. Il faut imiter la Nature, autant qu'il est possible, & ne pas excéder ses limites: au surplus pourvu qu'on ait soin de faire des observations réfléchies quand on agit, le travail de deux ou trois Couches instruira beaucoup mieux que toutes les règles qu'on pourroit prescrire; car il y a des Couches qui s'échauffent plutôt les unes

que les autres, & dans lesquelles la chaleur dure plus long-temps ; cela dépend de l'état & de la nature du fumier dont la Couche est composée, ainsi que la façon de la construire. On peut voir dans l'explication de la planche 2. une façon de construire des Couches aisées à réchauffer également.

Ch. VI.
Des Couches.

La chaleur de la Couche peut subsister en état de bien faire, pendant dix à douze jours ; mais après ce temps, elle s'affoiblit. Si on s'apperçoit qu'elle mollit trop, alors il y faut, avec du grand fumier neuf, faire des réchauffements tout au tour, afin d'y renouveler & entretenir la chaleur.

Il n'est pas toujours cependant nécessaire d'employer des fumiers neufs, assez souvent il suffit de remuer de fond en comble celui qui s'y trouve autour des Couches, pourvu qu'il ne soit pas trop pourri ; ce remuement est capable d'exciter encore la chaleur pour huit ou dix jours : mais, si le ralentissement est considérable, on peut y mêler un tiers ou moitié de fumier neuf, en remuant l'ancien.

Il y auroit bien d'autres observations à faire sur la construction des Couches, & de plus essentielles encore pour l'entretien de ce qu'on y élève ; mais comme cet article, tout essentiel qu'il

est, & utile qu'il put être en lui-même pour un Maître aisé & pour de curieux Cultivateurs, ne l'est pas en cette Province où les Couches sont d'une nécessité moins capitale, je me contente de conseiller aux Amateurs du singulier, de lire dans l'*Ecole du Potager*, ce que son Auteur en a sagement écrit dans un détail où nul autre, que je sache, n'étoit entré comme lui : aussi avoue-t-il que, suivant les préceptes qu'il donne, « ce n'est pas un petit » soin que la conduite d'une douzaine » de Couches, qu'il occupe presque » entièrement un homme pendant sept » ou huit mois, » * indépendamment de la dépense en attirails nécessaires.

Il suffira donc, ce me semble, d'avoir rapporté la pratique de la Quintinie, adoptée par de Combe, & que j'ai jusqu'ici moi-même suivie ; on ne risque rien de marcher dans des routes battues & frayées, quand on a devant soi des Précurseurs aussi éclairés.

On ne doit pas comprendre de ce nombre l'Auteur de l'*Agronomie* ; non seulement il paroît n'avoir jamais fait, ni vu faire des Couches, pas même avoir lu aucun des bons Auteurs qui

* *Ecole du Potager, Tom. 1. chap. 2. pag. 54.*

en traitent : l'écouter, ce ne seroit pas chercher à s'instruire, mais plutôt vouloir s'égarer.

On auroit en vain semé & planté, si on ne protégeoit pas contre les injures du temps, ce qu'on a semé & planté, & qu'on ne procurât pas le secours du soleil dont il faut ménager l'action à propos; car la chaleur du soleil est la plus naturelle; elle réjouit les plantes; sans la participation de ces rayons solaires, plus ou moins fréquents, toute pareille culture réussit mal, comme il sera expliqué dans le corps de cet Ouvrage, à l'article particulier de chacune des plantes qui en fourniront l'occasion : car il ne faut pas croire que les fumiers operent seuls tout le bien qu'on attend des Couches.

Des Couches sourdes.

ON appelle ainsi celles qui sont Des Couches enfoncées dans la terre; en sorte que ch. VI. leur superficie s'étant affaïssée, se trouve Des Couches des. ne pas excéder le niveau du terrain, à cela près, on les prépare comme les autres Couches.

Ces sortes de Couches sont ici les plus ordinaires; on ne les fait qu'au printemps, & leur usage principal est

d'y former la pépinière des plantes qu'on met ensuite en pleine terre : elles prennent dans cette espece de berceau, plus de force, & elles devancent de quelques semaines, les plantes de même espece. Au surplus cette espece de Couche ne demande pas des soins particuliers ; il ne faut qu'arroser convenablement les plantes qu'on y a confiées, & les garantir, sans beaucoup d'apprêt, du froid qui pourroit les endommager, au lieu de la dépense considérable & les soins extraordinaires que causent les autres sortes de Couches dont on vient de parler, mais aussi n'ont-elles jamais tant de chaleur que les autres.

Couches avec des feuilles d'arbres.

Couches avec des feuilles d'arbres. EN Hollande, nous dit-on, on fait des Couches avec les feuilles qui sont tombées des arbres, & on les fait un peu plus épaisses que celles du fumier de cheval. On cultive beaucoup mieux les plantes en hiver sur de pareilles Couches, parce que ces Couches exhalent moins de parties ignées & nitreuses, donnent une chaleur plus égale & plus durable. *

* Agréments de la Campagne, pag. 287.

Couches Angloises.

Ch. VI.

BRADLEY dit qu'en Angleterre, au fumier de cheval on mêle les cendres de charbons de terre, & qu'à défaut de fumier, on se sert de la paille trempée deux ou trois jours dans un étang, de cendres de tourbe, de grains dont on a fait la biere, du son gâté; selon cet Auteur, tout cela mis en tas, fermentera & s'échauffera autant qu'aucun fumier que l'on puisse souhaiter. Liv. 4. Du *Jardin Potager*, chap. 1.

Couches Angloises.

Couches de Tan.

ON fait encore dans le même pays, des Couches avec le Tan qui a servi à préparer les peaux, mais comme ces sortes de Couches ne sont point d'usage ici, je ne rapporterai pas d'après autrui, la façon de les construire & de les gouverner; ceux qui voudront s'en servir, peuvent trouver tous les éclaircissements nécessaires dans le *Supplément aux observations de Bradley sur le Jardinage*, troisieme Tom. pag 329 & suivantes; ils peuvent encore lire les *Agréments de la Campagne*, pag. 389. Je dirai seulement que plus le Tan est nouvellement sorti de la cuve, plus il

Couches de Tan.

Ch. VI.
Des
Couches.

est chaud, & plus long-temps il échauffera la Couche : il peut communiquer aux plantes pendant six mois entiers, une chaleur égale & comme naturelle, pourvu qu'on humecte, comme il faut, le Tan, & que le soleil réjouisse les plantes par ses rayons procurés à propos: de sorte qu'une telle Couche dressée au mois de Mars, subsiste en état jusques en Août, & même jusqu'en Septembre.

Couches pour les Champignons.

Couches
pour les
Champignons.

IL en est de cette sorte de Couche, comme de celle de Tan, dont on vient de parler; c'est-à-dire, qu'elle n'est pas plus en usage dans ce pays, où les Champignons sont assez abondants en Campagne, suivant les saisons, & varient en différentes especes. On peut manger des uns, les autres sont nuisibles à la santé, quelques-uns même causent la mort, si l'on n'est pas secouru promptement & à propos; ce qui a fait dire à Pline de tous les Champignons en général, *Qua tanta voluptas accipitis cibi, an usque aded vita tædet, ut eam tam vili offâ permutemus, mortemque semper in procinctu stantem ultrò sollicitemus.*

Les Anciens étoient extrêmement en garde contre ce mets, & ils en proscrivoient l'usage sans exception. Aujourd-

d'hui cependant on s'est un peu plus, & peut-être trop familiarisé avec cette nourriture équivoque; car on ne peut disconvenir que le Champignon, de quelque nature qu'il soit, est toujours dangereux, toujours suspect, & souvent voisin du poison par les circonstances. Une longue suite d'événements funestes a confirmé ce sentiment, *Malignus semper exitialium qualitatum apparatus instructus est fungus*. C'est pourquoi les paysans de la Bourgogne qui sont extrêmement avides des Champignons, qui n'ont pas toujours la prudence de les bien discerner, & qui les ramassent indistinctement, les font bouillir dans une première eau qu'ils jettent ensuite; avec cette seule précaution, ils espèrent satisfaire plus impunément leur gourmandise. Ce leur seroit un degré de sûreté de plus, s'ils ajoutoient un peu de vinaigre à cette eau: ici l'on en mange impunément, & même avec plaisir, de quantité d'espèces, que je n'entreprendrai pas de détailler, n'étant pas question de ce détail dans cet Ouvrage. J'avertis seulement qu'il faut être extrêmement réservé sur le choix, & qu'on n'en doit point manger sans les connoître d'une connoissance confirmée par une longue expérience. Je donnerai même à la fin de cet article,

le remede qui a paru le plus spécifique contre le dangereux effet d'une cruelle méprise en ce genre. Mais revenons à l'espece à laquelle on s'est habitué depuis plus de cinquante ans, comme dit l'*Ecole du Potager*, & dont on peut user sans inconvénients, pourvu qu'on en use sans excès.

Quoique l'espece dont il s'agit, se trouve en campagne comme bien d'autres, on les fait venir artificiellement sur des Couches en certains pays, pour en avoir à portée, & plus longtemps.

Le Champignon alimentaire, ou pour servir à table, connu par le Bauhin Pin. 370. sous le nom de *Fungus pileolo lato & rotundo*, est appellé par Jean Bauhin 3. 824. *Fungus campestris, albus, supernè rubens, &c.* C'est la premiere espece dont fait mention Tournefort, pag. 556. & dont l'*Ecole du Potager* fait une description fort exacte.

Il en est fait l'éloge dans le même livre: la maniere de le préparer y est rapportée, & aussi celle de les élever, mais avec un soin si détaillé, qu'on peut juger sans témérité, que l'Auteur en est partisan, & les aime autant pour lui, que pour les autres; on peut donc s'en rapporter à ses leçons claires & solides. On me permettra de ne pas les

rapporter, comme étant de peu d'usage parmi nous; à la vérité, nous recevons moins, & moins souvent de ce fruit, quand la Nature seule nous le fournit; mais aussi il est plus parfait & plus odoriférant, que celui que l'art nous procure; c'est de quoi convient l'*Ecole même du Potager*; je dirai seulement qu'on prépare les Couches qui servent de matrice aux Champignons, en différents mois de l'année: quelques Jardiniers les dressent ordinairement en Mars & en Septembre; d'autres, en Avril & en Décembre, & suivant le *Ménage des Champs* & d'autres Livres, on en fait dans toutes les saisons. Ces Couches, nous dit-on, sont trois mois à se disposer pour fructifier. Lorsque le fumier a perdu sa chaleur, il se chancit, c'est-à-dire, qu'il commence à blanchir, & alors il fait ces petits filaments qui sont le commencement des Champignons; & quand une fois elles ont commencé à produire des Champignons, elles donnent toute l'année; mais est-il bien vrai qu'une même Couche peut servir deux ou trois ans, & donner toujours des Champignons, comme il est dit dans le *Dictionnaire Universel d'Agriculture*? Est-il vrai seulement qu'une même Couche donne des Champignons toute l'année? La

Nouvelle Maison Rustique ne lui reconnoît que trois ou quatre mois de fertilité.

Il est peu de plantes sur lesquelles on ait tant fait de remarques, & qui naissent avec tant de différence : elles jettent sur le fumier, sur la terre, sur les arbres, sur certaines plantes, dans les prés, jusque sur les pierres. Oui des pierres tiennent lieu de Couches à un Champignon qu'on peut manger; mais, comme *Non omnis fert omnia tellus*, aussi toute pierre n'est pas propre à nourrir des Champignons. Celle qui a cette propriété, est spongieuse, molle; on en trouve en Italie, sur le Mont Gargan & au Mont Vésuve : mise à la cave, couverte de terre, & arrosée d'eau tiède, elle produit de temps à autre des Champignons qu'on laisse croître pendant l'espace de cinq à six jours, & qu'on peut manger. J'en ai vu dans un Jardin, de ces pierres qui étoient placées à l'ombre d'une muraille, dans un terrain un peu humide, & qui y produisoient assez bien. *Tabernamontanus* décrit ce Champignon sous la nomenclature de *Polyporus ex ingenti & tuberosa radice in singulos menses plerumque nascens, supernè rufescens, infernè cum pediculo albus.* Tob. 71.
Fig. I.

Ceux qui souhaiteront être instruits plus particulièrement de la formation & de la culture des Champignons, pourront lire les Observations qu'en a donné Tournefort dans l'Histoire de l'Académie des Sciences de l'année 1707. pag. 46. & pag. 48. Ils peuvent lire encore l'article des Champignons dans les Observations curieuses sur toutes les parties de la Physique, Tom. 1. pag. 395. On trouvera aussi dans le *Traité des Drogues de Lemerî*, la production singulière de Champignons venus en nombre & successivement sur des éclisses mises aux jambes d'un jeune enfant, malade du rachitis, & dans le même Mémoire de l'Académie des Sciences, année 1678, quelles sont les racines du Champignon qui se forme dans les crottes moissies de cheval; ce sont-là des Observations curieuses; mais il en est de plus utiles qui deviennent de pratique, sur-tout à la Campagne, où quelquefois on voit arriver de terribles accidents, causés par méprise, ou qui viennent des Champignons mêmes, qui, quoique alimentaires, ont resté trop long-temps sur la terre, y ont éprouvé une fermentation qui les a rendu noirâtres, ou bleus, ou rouges, & les a changés en poison mortel. Aussi Lemerî dit que le Champignon est appelé,

Ch. VI.
Des
Couches.

Fungus à funus & ago. comme qui diroit:
 Ch. VI. *je fais les funérailles & je donne la mort.*

*Remede contre les accidents causés
 par les Champignons.*

Remede **QUAND** on a eu le malheur de
 contre les manger de mauvais Champignons, ou
 Champi- des bons, mais viciées par accident,
 gnons. le plus prompt & le meilleur remede
 qu'on puisse faire en cette occasion, est
 de donner de l'émétique au malade,
 dès qu'on s'est apperçu du mal, afin de
 décharger l'estomac, autant qu'on peut,
 de ces Champignons nuisibles. Si l'on
 n'a point l'émétique qu'on desire,
 comme la guérison dépend de la promp-
 titude du secours, on peut mettre du
 sel marin dans de l'eau tiède, en faire
 boire au malade quantité coup sur
 coup; cette eau dissout le Champignon,
 irrite l'estomac, & provoque au vomif-
 sement: on débarrasse aussi les intestins
 de ce poison, s'il y étoit déjà passé,
 faisant prendre des lavements. On peut
 après cela, combattre plus aisément
 l'impression du mal déjà faite, par les
 remedes que prescrivent en ces cas,
 l'Emeri, Chomel, Garidel & plusieurs
 autres; mais Mr. Halle, Médecin de
 Paris, nous apprend par une longue
 suite d'observations, que le vinaigre
 est

est non seulement propre à garantir les Champignons alimentaires de leur qualité vénéneuse, dans laquelle ils dégènerent par vétusté, mais qu'il est aussi le contrepoison du Champignon vénéneux, en ce qu'il détruit l'activité de ses corpuscules malins.

Ainsi, dès qu'on a satisfait à l'indication toujours indispensable dans tous les cas de poison, c'est-à-dire, à l'indication du vomissement, on doit faire prendre aussi-tôt du vinaigre étendu dans beaucoup d'eau, (ce qui est la même chose que l'Oxicrat,) afin que cette liqueur, en agissant par sa qualité d'Antidote sur les derniers atomes du poison, qui ont pu pénétrer dans les intestins, ou se nicher dans les replis de l'estomac, en détruise l'action, & leur ôte tout pouvoir de nuire.

Ce Médecin assure que ce remede a réussi dans des cas où l'on avoit inutilement tenté de faire avaler beaucoup d'huile, de l'eau tiede, donner quelques prises de thériaque, &c.

L'utilité essentielle de ce secours, les cas où il peut être employé à la campagne, la facilité de le trouver sous la main, & le peu de dépense qu'il exige, m'ont engagé à le publier, quoique je n'écrive point en Médecin. J'ajoute même, afin de rendre ce remede plus

utile généralement, qu'il est encore spécifique contre les mauvais effets de toutes les plantes stupéfiantes, telles que la Jusquiame noire, la Ciguë, la Belladonna, &c. dont le poison est souvent mortel, & toujours à craindre dans tous ces cas; & contre tous ces différents ennemis de la santé, on doit commencer par l'émétique, ensuite faire prendre l'Oxicrat ou un verre de vinaigre: mais si le venin avoit déjà fait quelque progrès, on doit user de Thériaque vieille, donnée à petites doses, réitérées suivant le besoin; on fait prendre du lait, on y joint des absorbants, tels que les écailles & pates d'écrevisse, les coquilles d'œufs, la corne de cerf, &c. selon les indications qui l'exigeroient.

Si, par la crainte de me trop arrêter sur un même sujet, & dans l'envie de procurer des connoissances plus étendues, je renvoie quelquefois les Lecteurs aux sources où j'ai moi-même puisé; je crois néanmoins utile de les préserver des faux pas qu'ils pourroient faire, en les avertissant des erreurs que j'ai remarquées dans ces livres aujourd'hui si multipliés, qui promettent la science universelle à bon marché, & qui n'en donnent assez souvent que l'apparence; leurs Auteurs plagiaires

moutonniers ne disent que ce que d'autres ont dit, & ils le disent sans examen & sans vérification.

Ch. VI.
Des
Couches.

L'un, par exemple, dit que „ pour „ avoir des Champignons, on fait une „ Couche avec du terreau préparé, & „ qu'il ne manque guere d'en lever, lorsqu' „ que la Couche est bien faite... On la „ fait avec de fumier de mulet ou d'âne, „ en mettant dessus quatre doigts de „ menu fumier dit terras. „ Ces documents sont du *Dictionnaire Universel d'Agriculture*; il ne demande point le fumier de cheval qui est le meilleur, & généralement employé pour cet usage: c'est à la lettre, ce qu'avoit dit, avant lui, le Dictionnaire de Chomel.

Le *Manuel des Champs* veut qu'on n'emploie „ pour les Couches que de „ fumier de cheval, de mulet, qui ait „ été fait avec de la paille de froment, „ & jamais de seigle, ce qu'il dit après „ la *Nouvelle Maison Rustique*; il les „ fait couvrir non de terreau, mais de „ la fouille qu'on a faite... il veut „ qu'on laisse cette Couche jusqu'à ce „ qu'elle soit toute couverte d'herbes, „ alors on coupe ces herbes, dit-il, & „ l'on foule ensuite cette terre avec „ les pieds pour la mêler avec le „ fumier „ &c.

Le *Dictionnaire portatif d'Histoire*

Ch. VI.
Des
Couches.

Naturelle propose d'élever une Couche de crottin de cheval, de mulet, & de fiente de pigeon, le tout bien mêlé, placée dans une cave, & disposée en talus, couverte d'un demi-pouce de terreau, arrosée d'eau tiède, avec quoi il promet qu'en jetant des épluchures de Champignon, au troisième jour cette Couche portera des Champignons, & en donnera pendant trois ou quatre années consécutives, si on l'arrose de temps à autre. On a du moins la liberté de se moquer sans croire.

Mais à quoi ne m'engagerois-je pas, si j'entreprendois de relever tout ce qui me paroît peu vraisemblable ou *contre* les règles. Ainsi faisons grace aux autres, en gardant le silence à leur égard : on ne peut pas tout observer, & tout dire.



CHAPITRE VII.

Des Animaux nuisibles au Potager.

Ch. VII.
Des
Animaux
nuisibles.

SI ce qu'on a dit étoit vrai, & qu'on pût mettre sûrement en pratique ce qui est écrit, nous ne manquerions pas de ressource contre les déprédations des ennemis de nos plantes ; on trouveroit même mille moyens de prévenir le dégât

qu'ils font. Mais, soit crédulité, soit superstition, les antiques Auteurs ont la plupart raconté des pratiques, non seulement dépourvues de vérité, mais encore de vraisemblance, ainsi qu'on en trouve de colligées dans le *Geoponica Geoponicorum*, dans *Weker*, *Alexis*, *Porta*, &c.

Ch. VII.
Des
Animaux
nuisibles.

Les premiers Docteurs dont on rapporte les leçons, ont eu des disciples qui, par respect pour leurs maîtres, ont, sans examen, adopté leurs fables, & des uns aux autres, nous les ont transmises. C'est ainsi que les erreurs, comme les semences, se multiplient à l'infini. Dans l'occasion j'en rapporterai quelques preuves; mais, en attendant, j'en citerai un exemple qui s'offre, & qui est conseillé pour tout Jardin en général: je l'ai lu dans ce que nous avons de l'Empereur Constantin Pogonate. „ Voulez-vous, dit-il, qu'un Jardin soit toujours verd & fleurissant, „ ayez soin d'y mettre au milieu le „ crâne d'un âne. * „

Si pareil trait peut d'un côté dérider le front du Lecteur, il doit de l'autre,

* *Viridis & floridus evadet Hortus. . . si asini calvariam in medium Hortum deposueris.*
Constantini Cæsaris de Agricultura lib. 12. cap. 6.

Ch. VII. le mettre en garde contre les antiqués
Des Animaux nuisibles. puérités. Nous leur opposerons des
 vérités appuyées de l'expérience, ou
 duement autorisées sur la foi des Au-
 teurs qui méritent d'être crus.

Des Oiseaux.

Des Oiseaux. LES Oiseaux ne sement, ni ne mois-
 sonnent, ainsi ils prennent leur nourri-
 ture où ils la trouvent.

Dans le Printemps que la terre ne
 leur fournit point encore de graines,
 ils viennent en chercher dans les Pot-
 gers, où souvent ils détruisent en peu
 de jours, toutes les semailles des Jar-
 diniers. Ce sont principalement les
 Moineaux, les Pinçons, la Fauvette,
 le Charbonier, &c. qui sont les auteurs
 du dégât. Comme cette saison exige
 qu'on seme dans des lieux bien abrités,
 & que la terre est mouvée, ces circon-
 stances attirent les Oiseaux : ils se plai-
 sent à y gratter, & à secouer leurs ailes
 pour en nettoyer les plumes. Cet exer-
 cice ne peut se faire, sans endommager
 les graines nouvellement semées; mais
 le pire, c'est que, quand les semences
 viennent à percer leur couverture, elles
 se montrent alors revêtues encore de
 leur écorce; ce qui arrive en particulier,
 aux choux, aux raiforts, de telle sorte

que les Oiseaux affamés, béquetant cette graine, arrachent les plantes avec elle.

On peut, ou punir le larcin, ou l'empêcher : pour punir les voleurs, on leur dresse des pièges, on leur tend des lacets, on place des gluaux, on tire dessus, &c.

Pour les écarter simplement, il faut placer au devant de la pépinière quelques épouvantails, tels que de petits moulinets de carte, garnis de grelots bien légers, des plumes suspendues par des liens qui les arrêtent lâchement sur de petits piquets fichés en différents endroits, des carrés de papier, des morceaux d'étoffe de couleur, &c. le moindre vent agitant ces choses, elles épouvantent les Oiseaux, & les empêchent d'approcher. Mais pour qu'ils ne s'y accoutument pas, il faut de temps en temps diversifier ces ruses; chacun peut les varier à son gré.

Même, si les semailles sont d'une certaine conséquence, & que leur emplacement n'ait pas une trop grande étendue, on tend par dessus des filets qui servent à prendre les Oiseaux, ou à leur rendre l'abord des plantes inaccessible.

Ch. VII.
Des
Animaux
nuifibles.

Des
Taupes.

LES Taupes se font mille routes souterraines, coupent tout ce qui s'oppose à leur passage, & , quand la terre remuée, les embarrasse, elles en percent la surface, & y élevent de petites montagnes à leur mode, qu'on appelle, *Taupinieres* ou *Buteraux*. Tout cela ne peut s'exécuter qu'au préjudice du Potager, où ces animaux fréquentent, & se multiplient; c'est donc, sur-tout en Février & jusqu'en Mars, saison de leur accouplement, qu'on doit tâcher de les détruire : le *Dictionnaire Economique* enseigne divers moyens d'y procéder, mais j'en ai tenté plusieurs que j'ai trouvés faux; d'autres m'ont paru n'avoir pas de vraisemblance, quelques-uns se contredisent expressément. On pourra choisir dans ceux que je vais rapporter. Le dégât que ces bestioles causent, vaut bien le soin qu'on prendra pour les détruire, je dis détruire, car celui de les chasser, je l'ai inutilement essayé : ni la fiente de pourceau, ni le chanvre, ni le stramonium, ni le palma Christi, ni le sureau, n'y font rien. Les fortes odeurs conseillées ne sauroient se communiquer dans toutes les sinuosités obscures, où

se réfugient ces animaux, fussent-ils même molestés par quelque fumigation. Toute la ressource se réduit au poison, aux pieges, à la vigilance.

Pour empoisonner les Taupes, on prend des tronçons du blanc des porreaux, on infinue de l'arsenic en poudre dans le milieu, & l'on met cet appât dans la taupiere la plus fraîchement remuée, observant de ne point trop déranger les promenades de ces mineurs. On emploie pour le même usage, des quartiers de pomme, des figues, des noix grillées, écrasées en pâte, y mêlant de l'arsenic. Ces moyens simples & faciles m'ont ordinairement réussi contre les rats, mais peu souvent contre la Taupe qui paroît se défier de ce qu'on a touché.

L'usage des pieges semble avoir quelque chose de plus satisfaisant que le poison : celui-ci laisse quelque temps dans l'incertitude sur la défaite de l'ennemi ; au lieu que sa prise rassure d'abord contre de nouvelles attaques ; mais, comme la description de ces pieges seroit trop longue, je renvoie, pour s'en instruire, aux livres qui en parlent, & qui en donnent les figures.

Le *Dictionnaire Economique* en décrit quelques-unes à l'article de la *Taupe*, mais sans instruire beaucoup. Je n'en

dis pas de même du *Journal Economique* : on trouve au mois d'Août 1751, une nouvelle *Taupiere* bien décrite, avec sa figure, & d'utiles observations sur son usage.

Le *Jardinier François*, pag. 154. parle d'une autre façon de piège qui paroît avoir son utilité; je le cite, parce qu'il est bon d'avoir à choisir; &, par la même raison, je cite encore la *Théorie & la Pratique du Jardinage, &c.*... à la Haye, 1715. in-4. page 200. On y trouvera la description d'un autre instrument pour prendre les Taupes.

Je ne dis rien des pots cachés en terre un peu au dessous des traces faites par les Taupes pour les y faire tomber; des terrines enfouies avec une Taupe vivante qu'on y tient en prison, pour y en appeller d'autres : ces ruses qui peuvent quelquefois réussir, sont des spéculations trop fautives, pour s'y fier.

Le plus sûr de tous les expédients est de guêter ces ouvrières, lorsqu'elles soulèvent la surface du terreau par où elles passent, ou le percent pour se dégager du superflu qui embarrasse leur course. Observant bien alors l'endroit où se fait le mouvement qui indique où l'animal se trouve, on le frappe d'un maillet garni de pointes de fer un peu longues, & dont le manche

aura quatre ou cinq pans; on se hâte après de fouiller la terre, & on en retire la Taupe écrasée ou étourdie; on peut, au lieu du maillet, se servir d'abord de la pioche pour enlever la Taupe toute vivante hors de terre.

Ch. VII.
Des
Animaux
nuisibles.

Il en coûte quelque chose dans cette chasse; car il faut être diligent, & avoir la patience d'attendre le gibier en repos & en silence: aussi commet-on à cela quelque domestique à qui une étrenne servira de réveil, & l'animera pour exécuter cette sorte de justice.

Il doit être instruit que les Taupes se nourrissent de vers; & ceux-ci s'enfonçant plus dans la terre pendant le froid, les traces des Taupes sont aussi plus profondes alors: au lieu qu'elles sont superficielles en Été; parce qu'en cette saison, & sur-tout en temps de pluie, les vers sortent ou labourent à la superficie de la terre.

Qu'il sache encore quelles sont les heures du travail: c'est ordinairement au lever & au coucher du soleil, quelquefois c'est dans la journée, ou dès que le soleil quitte leur chantier; ce qui arrive en particulier, lorsqu'il est fréquenté par les jeunes Taupes, qui, en Juillet & Août commencent à être émancipées, & cherchent leur nourriture par elles-mêmes.

Ch. VII.
Des
Animaux
nuisibles.

Un second moyen sûr pour se défaire des Taupes, quand la situation du terrain le permet, c'est de faire couler abondamment de l'eau dans les conduits creusés par ces animaux; se voyant inondés, ils fuient, & arrivés au bout de leur retranchement, ils percent leur habitation, pour gagner l'air. Il faut, durant cet exercice, jeter les yeux de tout côté, pour découvrir la fugitive bête qui, quelquefois, ne montre que le museau hors de terre, & préfère d'essuyer dans tout le reste de son corps, un bain forcé, plutôt que de se livrer. On comprend aisément que, pour la réussite du projet, il faut que l'eau soit supérieure, & qu'elle puisse parcourir tout le petit labyrinthe des ces Animaux.

Des Rats, Mus.

Des Rats. Sous ce nom on comprend ici toute la famille vêtue de fourrures. Ceux qui en sont revêtus, ne diffèrent entre eux qu'à certains égards. Ce sont les *Rats* proprement dits, les *Souris*, les *Mulots*, les *Musaraignes*, & les *Loirs*. Chacun de ces animaux a des habitudes & des procédés particuliers, suivant lesquels ils exercent leurs pirateries en différents temps.

Je ne suivrai point Mr. de Buffon dans l'histoire détaillée qu'il fait de tous les Rats. Il ne s'agit ici que de ceux qui font du dégât dans nos Potagers : l'un est appelé, Rat domestique, *Mus vulgaris domesticus*, & habite les granges, les maisons, & tout le monde le connoît. Il quitte quelquefois les grottes sombres pour faire des courses dans les Jardins qui sont à sa portée.

Les autres habitent les bois, & sont appelés, *Mus silvestris*; ils ont la queue fort longue, & couverte de très-petites écailles; toute la partie supérieure du corps, & l'extérieur des jambes sont d'un fauve clair; mais la partie inférieure du corps, & l'intérieur des jambes sont blanchâtres.

La troisième espèce est celle des Rats des champs, *Mus campestris*; celui-ci a, comme le Rat domestique, la queue longue, grosse & arrondie; tout son corps est couvert de poil brun, excepté aux côtés.

Tous ces trois Rats sont carnaciers, & même *Omnivores*, & ils attaquent l'hortolage & les fruits des arbres : les premiers volent en tout temps, quand l'intérieur des maisons ne fournit pas à leur entretien; & les autres, quand la froidure ou la neige leur interdisent la campagne.

Pour se défaire de ces voleurs, je ne propose pas de mettre au haut des bâtimens, des Cigognes en sentinelle pour découvrir dans nos Jardins, & fondre sur l'ennemi, (1) ni quand on a pris un Rat en vie, de lui écorcher la tête, & de le lâcher ainsi chauve, afin que tous les autres délogent à l'aspect (2) d'un si cruel supplice; je n'ai pas non plus foi à la conjuration contre les Rats, que Constantin rapporte; comme lui je dis: *Non probo.... absit, imò omnibus idem consulo ut ne illi talium risu dignorum animum advertant.* (3) Non, il faut des moyens plus faciles & moins ridicules; ces moyens sont des trapes, des ratieres, ou autres pieges: or l'on en fait communément la fabrique, & le moyen d'en faire usage; tant de Livres apprennent la maniere de punir ces ravageurs, que je ne pense pas qu'on l'ignore. Si cependant le Lecteur ne connoît point encore ces Auteurs, j'en marquerai quelques-uns

(1) Voyez Spectacle de la Nature, Tom. 2. Entret. 7. pag. 157. & le Prædium du Pere Vaniere, liv. 6. pag. 178.

(2) *Si verò, uno apprehenso, caput ipsius excoriaveris, & dimiseris, reliqui fugabuntur.*

(3) *De Agricultura*, liv. 13. chap. 5.

en note. (*) Je donnerai même à la fin de cet article, quelques formules de poison contre cette engeance mal-faisante.

Ch. VII.
Des
Animaux
nuifibles.

Souris, Mus.

LA Souris est beaucoup plus petite que le Rat, mais sa famille est en revanche beaucoup plus nombreuse que celle du Rat, plus commune & plus généralement répandue. L'instinct des deux especes est le même, ainsi que le tempérament. La Souris ne differe guere du Rat, que par sa foiblesse & par les habitudes qui l'accompagnent : elle est timide par nature, familiere par nécessité; la peur ou le besoin font tous ses mouvements; elle ne sort de son trou que pour chercher à vivre; elle ne s'en écarte guere, y rentre à la premiere alerte.

Souris.

Quoiqu'elle n'aille pas, comme le Rat, de maison en maison, à moins qu'elle n'y soit forcée par la disette, elle fait des courses dans le Potager,

(*) Apulée Pallade, *liv. 1. tit. 35.* Constantin Pugnoato, *De Agricultura, lib. XIII. cap. 4. 5, &c.* Ferrari dans sa *Flora, lib. 3.* depuis la *pag 264,* jusqu'à la *pag. 274.* Divers autres Auteurs que je tais, ont écrit sur ce sujet, & ont enseigné à détruire les Rats.

& pénétre sur tout dans les serres, lorsqu'elles sont garnies, & y rongé ce qui est de son goût; je m'en suis plaint amèrement, je m'en plains encore, & j'en déferé toute la race auprès du Jardinier, vengeur des torts que ces bestioles font. Il est d'autant plus obligé à leur faire une guerre continuelle, que la fécondité de cette espece-là multiplie étonnamment.

Les Souris produisent dans toutes les saisons, & plusieurs fois par an; leurs portées ordinaires sont de cinq ou six petits qui, dans peu de jours, prennent assez de force & de malice pour savoir & faire le métier de leurs parents. En preuve de cette prodigieuse fécondité, Mr. de Bomare nous rapporte, d'après autrui, que Aristote ayant mis une Souris pleine dans un vase à ferrer du grain, il s'y trouva, peu de temps après, cent vingt souris, toutes issues de cette mere; il veut par-là donner une idée de leur multiplication, & y réussit, si le fait est vrai.

Pour les détruire, il y a plusieurs artifices. On les attire au piège par des appâts trompeurs, on leur donne la mort par des mets empoisonnés.

Les pièges se font d'une infinité de manieres, peu de gens les ignorent; c'est pourquoi on ne les décrit pas ici:

On amorce ces ratieres de lard grillé à la chandelle, de noix grillées de même, de semence de courge, de fromage, de figues, & autres aliments. Si l'on veut les empoisonner, il n'est rien de plus meurtrier que l'arsenic. On en mêle dans de la farine, si l'on doit placer l'appât en lieu que les chats fréquentent; mais, si c'est dans un endroit inaccessible aux chats, on cloue une couenne de lard sur une piece de bois qui ne puisse pas être emportée, & on la saupoudre d'arsenic. Il n'est rien de plus efficace pour détruire toute la légion larronne : mais on doit bien prendre les précautions convenables, qui peuvent obvier aux accidents dont on a plusieurs histoires funestes. Pour les éviter sûrement, je me fers d'une petite caisse où ces animaux seuls peuvent s'infinuer par des ouvertures proportionnées que j'y laisse à ce dessein, j'y fixe différentes préparations capables d'attirer la chasse; & soit dans les terres, soit dans le Potager, cette façon ne manque guere de produire l'effet qu'on s'en promet.

Ch. VII.
Des
Animaux
nuisibles.

Musaraigne ou Muset, Musaranæus.

LA *Musaraigne*, plus petite encore que la *Souris*, ressemble à la *Taupe* raigne. *Musa-*

Ch. VII.
Des
Animaux
nuisibles.

par le museau, ayant le nez beaucoup plus allongé que les mâchoires; par les yeux qui, quoique un peu plus gros que ceux de la Taupe, sont cachés de même, & sont beaucoup plus petits que ceux de la Souris; par le nombre des doigts, en ayant cinq à tous les pieds; par la queue, par les jambes, sur-tout celles de derriere qu'elle a plus courtes que celles des Souris; par les oreilles, & enfin par les dents.

La couleur ordinaire de la Musaraigne est d'un brun mêlé de roux, mais il y en a de cendrées, de presque noires, & toutes sont plus ou moins blanchâtres sous le ventre. Ce très-petit animal a une odeur forte qui lui est particuliere, & déplaît aux chats: ils poursuivent bien, & tuent la Musaraigne, mais ils ne la mangent pas comme la Souris; elle est du nombre des malfaiçteurs dont on a traité; on lui fait aussi la guerre comme aux autres, par ces pieges ou le poison. On dit qu'elle donne autant de petits que la Souris, mais moins fréquemment. La Musaraigne habite les fermes, les bois, les trous d'arbres, ainsi que des trous en terre; elle n'est pas, à beaucoup près, aussi agile que la Souris: quand on l'a découverte, on la prend aisément parce qu'elle voit & court mal.

Mulot, *Mus agrestis*.

Ch. VII.

LES *Mulots* varient beaucoup par la grandeur & par la figure, ce qui les a fait appeller différemment, selon les endroits : on leur a donné le nom de *Rat-Sauterelle*, parce qu'ils vont toujours par sauts, *Rat à grande queue* ; il y en a pourtant une espèce dont la queue est courte ; Mr. de Buffon qu'on peut consulter, la distingue des *Mulots* ordinaires, & l'appelle *Campagnol* ; mais, comme ils ont tous une même allure, nous les réunissons ici dans un même article. Mulots.

En général le *Mulot* est plus petit que le *Rat*, & plus gros que la *Souris*, il n'habite jamais les maisons, & ne se trouve que dans les champs & dans les bois.

Campagnol.

LE *Campagnol* se trouve dans les bois, dans les champs, dans les prés, & dans les Jardins : il est connu dans ce pays, sous le nom de *Rate-Courte*. Il fait beaucoup de ravage par-tout où il fréquente ; sa longueur, depuis le bout du nez jusqu'à l'origine de la queue, n'est, tout au plus, que de trois pouces ; Campagnol.

cette queue est courte, tronquée, n'a qu'un pouce de long, & est garnie de poils, au lieu que celle du Mulot en est dépourvue. Ces petits animaux produisent quelquefois en si grand nombre, dans de certaines années, qu'ils détruiroient tout, s'ils subsistoient longtemps; car les femelles produisent au Printemps & en Eté; & leurs portées ordinaires sont de cinq ou six, quelquefois de sept ou huit petits, mais ils se détruisent eux-mêmes & se mangent dans le temps de disette: ils servent d'ailleurs de pâture aux Mulots, de gibier ordinaire aux renards, aux chats, à la marte, & aux belettes.

Pour diminuer encore leur nombre, lorsqu'ils sont sous terre, on se sert de l'arbalette dont Ferrari, dans sa *Flora*, donne pag. 273. une exacte figure, & la décrit fort intelligiblement. Au surplus, comme les Mulots & les Campagnols, en particulier, quittent leur caverne pour picorer sur la terre, on peut leur tendre des pièges auprès des trous qui sont ouverts pour venir dans les Jardins. On peut encore, comme ils sont fort friands du grain, opposer un précipice à leur course; on place un pot de terre bien vernissé par dedans & un peu large, ou un vase de verre; on remplit l'un ou l'autre d'eau,

à quatre doigts près du bord supérieur ; on masque l'eau avec de la bale du bled, & l'on met par dessus quelques épis : les marodeurs attirés par le grain, & trompés par la solidité apparente du plancher mobile, se précipitent dans cet océan, & y périssent, n'ayant ni bateau, ni échelle pour en sortir.

Ch. VII.
Des
Animaux
nuisibles.

Le *Jardinier solitaire* pag. 353. conseille, pour garantir les fruits du Potager, du pillage des Mulots, de leur tendre un piège avec moins d'apprêt, à peu près cependant comme celui qu'on vient de décrire ; „ il faut mettre au „ pied de l'arbre, une de ces cloches de „ verre qui servent aux couches ou bien „ un autre vaisseau semblable, & y „ mettre de l'eau à moitié ; le Mulot „ vient ordinairement la nuit, pour „ monter au treillage ; mais, comme la „ cloche ou la terrine est à fleur de „ terre, il ne manque jamais de tomber „ dans l'eau, & il se noie. J'en ai „ trouvé une fois, dans une cloche, une „ douzaine qui s'étoient noyés pendant „ une seule nuit. „

Si l'on veut se servir du poison, on peut faire bouillir des légumes, tels que pois, fèves ou autres grains avec de l'arsenic, & jeter ce mets fatal dans les endroits que fréquentent tous ces animaux déprédateurs : mais au moins

qu'on n'oublie pas que le pot qui a servi pour la cuisine de ces animaux, ne doit plus servir à d'autres usages.

Écureuil, Sciurus.

Écureuil. CE quadrupede, quoique habitant des bois, n'est qu'à demi sauvage, car on le domestique fort aisément, & il se fait aimer par sa gentillesse & par sa docilité; il est propre, lesté, vif, tout alerte, éveillé, très-industrieux, il a les yeux pleins de feu, la physionomie fine, le corps nerveux, les membres très-dispos, sa tête & son manteau sont d'une couleur fauve, plus ou moins éclaircie, & le dessous du corps blanc: il grimpe sur les arbres avec une extrême agilité, même sur ceux dont l'écorce est la plus lisse, saute de branche en branche avec une adresse surprenante, quand il est poursuivi; il porte une belle queue en forme de panache, qu'il relève jusques dessus sa tête, & s'en sert de parasol sous lequel il se met à l'ombre.

Le portrait avantageux que Mr. de Buffon fait, encore plus en détail, de la jolie figure de l'écureuil, ni ce qu'il atteste de l'innocence de ses mœurs, ne sauroient le réconcilier avec un Jardinier qui lui voit gâter & enlever ses

fruits; il n'oublie rien pour le surprendre & le punir; il n'est cependant pas aisé de s'en défaire; je n'ai pu réussir ici, qu'en faisant tirer sur lui des coups de fusil; c'est par ce moyen que je m'en suis délivré.

Ch VII.
Des
Animaux
nuisibles.

On peut aussi essayer de les prendre au traquenard.

Des Loirs ou Lairs, Glis.

ON pourroit encore ranger ici le *Loir* comme un animal ravageant le Potager, moins dans les plantes que dans les fruits. A ce reproche justement fondé, je devrois renvoyer à la Ferme, les accusations qu'on peut former contre cet animal, joint à cela qu'il n'est pas commun en ce pays; j'en dirai cependant quelque chose, pour le faire connoître, & pour prouver ce que j'avance.

Des
Loirs.

Mr. de Buffon distingue trois especes de *Loirs*: l'un, qui est le plus gros, a la queue longue, couverte de poils rangés de maniere qu'elle paroît ronde, ses oreilles sont pointues, son museau est oblong.

Le second, qu'il appelle gros *Muscardin*, qui n'est pas plus gros que la *Souris*, a la queue couverte de poils plus courts que le *Loir*, avec un gros

Ch. VII.

Des
Animaux
nuisibles.

bouquet de longs poils à l'extrémité; je n'en ai vu qu'une fois, un que la chate apportoit à ses petits.

La troisieme espece, ce s'avant Naturaliste l'appelle *Lerot*. Il tient le milieu entre les deux autres, dont il differe non seulement par la taille; mais par des marques noires qu'il a près des yeux, & par sa queue couverte de poils très-courts, avec un bouquet de poils à l'extrémité.

Ces trois especes de Loirs ont du blanc sous la gorge & au ventre, mais ces couleurs different encore l'une de l'autre: sur le *Lerot*, elle est d'un beau blanc, le *Loir* n'est que blanchâtre, & le *Muscardin* est plutôt jaunâtre que blanc dans toutes les parties inférieures.

Le *Lerot* a le corps & la tête plus courte, les oreilles plus longues, & le museau un peu plus pointu que le *Loir*.

Tous les Loirs ennemis du froid, passent l'hiver cachés dans une torpeur ou engourdissement des membres, qui est produit par le refroidissement du sang. On les trouve alors comme endormis dans des arbres creux, & dans des trous des murs exposés au midi, ayant les yeux fermés, & paroissant privés de tout usage des sens.

Si

Si le froid les engourdit, la chaleur de la belle saison les ranime; ils s'accouplent au printemps, produisent en été cinq ou six petits.

Des trois especes, le *Lerot* est le plus préjudiciable aux Jardins; & il y en a peu qui n'en soient infestés. Il se niche dans les trous de muraille, & court sur les arbres en espalier, grimpe sur les autres, choisit les meilleurs fruits, & les entame tous dans le temps qu'ils commencent à murir. Au défaut de fruits, il mange des graines légumineuses, il en transporte quantité dans les retraites qu'il pratique dans terre ou dans des arbres creux. Voilà des griefs capitaux qui méritent bien qu'on s'attache à détruire ceux qui en sont accusés.

On parvient à arrêter le cours de leur ravage, en leur tendant des pièges: ils en veulent sur-tout aux abricots, aux pêches & aux raisins; on ne les voit que le soir bien tard. Le *Jardinier Solitaire* qui l'appelle *Laires*, pag. 554. dit en avoir pris plusieurs avec des quatre de chiffre où il y avoit un morceau de lard, un peu grillé au lumignon de la chandelle, ce qui le fait sentir de loin.

On peut encore, pour tous ces animaux, préparer un mets qu'on peut dire

Ch. VII.
Des
Animaux
nuisibles.

de dure digestion. Prenez de l'éponge, & coupez-la par morceaux gros comme le bout du doigt, faites-la bien frire dans la graisse ou l'huile, & mettez-la sur le passage de ces animaux; ils mangent de cette éponge qu'ils ne digèrent point, ils s'enflent & ils crevent.

Le *Gentilhomme Cultivateur* prescrit contre tous ces animaux, une pâte qui ne leur est pas moins fatale, & que je crois devoir rapporter, comme n'étant pas, d'une certaine façon, nuisible aux autres bêtes, quoiqu'il faille toujours aller au devant du danger par des précautions convenables: on va marquer les doses comme l'Auteur les rapporte. Chacun préparera de ce poison, la quantité qu'il croira lui être nécessaire.

„ Mêlez ensemble la huitième partie
„ d'un boisseau de farine d'orge, une
„ livre de racine d'ellébore blanc, quatre
„ onces de staphysagria. Passez le tout
„ par un grostamis; ajoutez ensuite une
„ demi-livre de miel & une suffisante
„ quantité de lait pour réduire le tout
„ en pâte. „

Rompez cette pâte en plusieurs petits morceaux, répandez-les sur le champ, lorsque vous savez que les Souris doivent paroître; elles en mangeront & périront infailliblement, *

* Tom. 4. pag. 288.

Je ne change, dans cette formule, que le lait; à sa place, j'y mets de l'eau, pour y moins attirer d'autres animaux que les Rats, Souris, &c.

Ch. VII.
Des
Animaux
nuisibles.

Courtiliere, Grillo-Talpa, Stafflinus.

CET insecte, connu encore sous le nom de Courtille, ou *Taupe-Grillon*, ou *Taupette*, & en Provençal, *Taillecebe*, est un insecte hideux, abhorré des Jardiniers & des Fleuristes, à cause de l'étrange désordre qu'il cause chez eux.

Cour-
tilliere.

Il est de la longueur du doigt, de couleur grisâtre, il a six pieds, & ses pattes de devant se terminent par de doubles éminences, crenelées comme des dents de scie; ses jambes sont articulées, dures comme celles d'une écrevisse, & formées de façon à s'en servir pour mouvoir la terre par côté & dessous. Cet insecte a quatre ailes dont deux sont pliées en éventail, & sont plus longues que son corps; ses dents sont très-aiguës, & il s'en sert comme d'une scie, pour couper tout ce qui s'oppose aux courses qu'il fait sous terre, où il passe la plus grande partie de sa vie, cherchant, par préférence, les lieux humides; il sort cependant la nuit, & même dès le

Ch. VII.
Des
Animaux
nuisibles.

coucher du soleil, marche lentement; il fouit, & élève de petits monceaux de terre comme la Taupe. Il est le fléau des Jardins où il abonde plus ou moins; quelquefois, en moins d'une journée, cet insecte bouleversera tout un quartier de semailles, sur-tout si la terre est fraîche & meuble; de sorte qu'il mérite certainement qu'un Jardinier s'attache à le détruire, autant qu'il est possible, c'est pourquoi je rapporterai ici ce que j'en ai dit, d'après mon expérience, dans le *Traité des Renoncules*.

Ce n'est pas au seul dégât qu'on connoît où la Courtilliere fréquente; on le connoît encore au bouleversement de la terre, & l'on doit la chercher dans les endroits qui paroissent nouvellement remués. On pratique une ouverture qui puisse communiquer dans ces routes ténébreuses: on y répand environ le quart d'une cueillerée d'huile, & tout de suite, assez d'eau pour inonder la petite mine, observant que le trou ne se comble point par aucun éboulement. Cette eau ainsi versée avec attention, parcourt tout le chemin de la Courtilliere, & va lui porter la liqueur fatale qui doit la faire périr. Elle essaie en vain de l'éviter en quittant son manoir; le grand air qu'elle veut chercher, ne fait qu'assurer sa mort.

Pour plus d'exactitude, il convient de remarquer qu'on peut employer les huiles d'olive, de noix, de lin, & sur-tout, celle de térébenthine; plus ces huiles sont fortes, mieux elles opèrent: l'effet est plus prompt, lorsque la Courtilliere se trouve au fond d'un trou creusé perpendiculairement; que quand la Courtilliere s'est écartée dans des sinuosités horizontales. On peut encore moins réussir, quand ces sinuosités sont plus élevées que l'entrée par où l'on a versé l'huile, ou quand cette huile se perd, avant que d'atteindre où se trouve la bête fugitive, ainsi qu'il arrive dans un sol léger & entr'ouvert; c'est donc ordinairement en vain qu'on attaque la Courtilliere dans des couches, à cause de la facilité que l'huile trouve à s'échapper, au lieu qu'il est rare de la manquer dans des terres fortes; il est cependant difficile d'exterminer entièrement la Taupe-Grillon à cause de sa fécondité. Elle est telle, qu'on a compté cent cinquante œufs d'une seule ponte. Quelle nombreuse postérité!

Fourmi, Formica.

COMME je n'ai point à parler Fourmi des Fourmis en Naturaliste qui veut donner leur histoire, & que je ne m'in-

Ch. VII.
Des
Animaux
nuisibles.

téresse ici que pour le Potager, je n'examinerai point leurs ruses, leur dextérité, leur travail pénible, leur diligence assidue, & cette économie exemplaire que l'Antiquité a célébrée par de grands éloges; je ne rabattrai rien non plus, avec nos Ecrivains modernes, de cette prévoyance prétendue qui les fait se précautionner contre la disette de l'hiver, au milieu de l'abondance de l'Eté. Prévoyance inutile selon eux, pour faire des provisions à pure perte, si, comme ils disent, les Fourmis, pendant la mauvaise saison, restoient dans leur souterrein, engourdies, sans aucun mouvement, * entassées les unes sur les autres, & si ce n'est qu'aux premières chaleurs du Printemps, qu'elles commencent à se réveiller de leur état léthargique, & qu'elles vont alors chercher & l'air & leur nourriture. Non, je ne viens point faire de la sage police de leur République, un récit affoibli par le temps, & dont la certitude leur est aujourd'hui contestée. Je viens au contraire accuser les Fourmis des désordres qu'elles commettent dans nos Potagers, & exhorter les Jardiniers à leur faire une guerre sérieuse, continue & meurtrière.

* *Nouv. de la Rép. des Lett. 1689. Tom. 2. pag. 106.*

Ils doivent, quand ils ont reconnu l'entrée de leur sombre manoir, bouleverser la terre, sur-tout en temps pluvieux. Outre que plusieurs Fourmis sont accablées sous les débris de leurs grottes abattues, l'eau de la pluie qui leur tombe dessus, fait périr celles qui pourroient échapper au danger de la démolition.

Ch. VII.
Des
Animaux
nuisibles.

On peut encore les forcer à déloger en répandant à l'entrée de la fourmil- liere, un peu d'huile de térébenthine, d'olive ou de noix : on y versera aussi de l'eau bouillante pour s'en défaire plus promptement. Un autre expédient dont l'effet est plus sensible & plus assuré, c'est de mettre où les Fourmis fréquentent, des bouteilles dans lesquelles il y ait du miel mêlé avec quelque peu d'eau : on observe avec cela, de frotter légèrement le goulot de ces bouteilles avec du miel pur, afin de mieux attirer les Fourmis. Quand il y en est entré une certaine quantité, on enlève les bouteilles, & on étouffe les prisonnières avec de l'eau chaude ; après quoi l'on regarnit de nouveau la bouteille comme auparavant, pour le même usage, ce qu'on réitere jusqu'à ce que toute cette race importune soit détruite.

Un autre moyen d'employer le même

Ch. VII.
Des
Animaux
nuisibles.

appât avec plus de facilité, c'est de répandre un peu de miel sur du papier qu'on place à portée de la fourmilliere; &, quand les Fourmis sont amassées autour de ce mets, croyant d'en bien favoriser la douceur en toute sûreté, on jettera le papier dans l'eau.

Ce qui sert à peu près de même, c'est de mettre auprès de la fourmilliere un os à demi décharné; les Fourmis carnacieres par goût, s'assemblent pour le ronger, &, quand il est bien garni de ces bestioles voraces, on plonge subitement cet os dans l'eau chaude, ensuite on le redonne à de nouvelles Fourmis qui n'étoient pas du même repas, ce qu'on réitere autant de fois qu'il est nécessaire.

S'il ne s'agissoit que de déplaire aux Fourmis & de les fatiguer dans leur marche, il suffiroit de répandre autour de leur habitation, de la suie, de la cendre, de la sciure de bois, du son, de la chaux en poudre; sentant ces poudres remuer sous leurs pieds, elles fuient, & craignent de s'approcher. Mais j'ai trouvé, pour s'en débarrasser totalement, un moyen plus efficace. J'ai quelquefois fait répandre à l'entrée de la fourmilliere, de la chaux vive en poudre; &, sur cette chaux, j'ai fait verser de l'eau bouillante qui portant

la poudre dans les appartemens où la petite République des Fourmis est rassemblée, consume toutes celles qui s'y trouvent.

Ch. VII.
Des
Animaux
nuisibles.

Ces ruses faciles & sûres dont les yeux d'ailleurs peuvent décider, m'ont toujours paru préférables au conseil que Constantin (1) donne, & que Liger répète avec plusieurs autres : ils disent qu'il faut brûler quelques-uns de ces insectes pour mettre les autres en fuite par l'odeur, & laisser quelques cadavres des suppliciées gissants sur la place. Ce ne seroit, dirai-je, que donner de l'exercice aux soins que les Fourmis prennent d'ensevelir leurs morts, s'il faut en croire le Pere Sautel qui a fait la Carte de l'habitation de ce Peuple souterrain, & l'a divisée en trois logements. Ce Jésuite en parle en Poëte enjoué. (2) Le Pere Ferrari s'est de même étendu sur ce sujet, & a aussi recueilli ce que les plus célèbres Auteurs ont enseigné contre les Fourmis (3)

(1) *De Agricultura*, lib. XIII. cap. 10.

(2) *Lusus poetici allegorici, sive Elegiæ oblectandis animis & moribus informandis accommodati*, Aut. P. Petro Justo Sautel, S. J. in-12 Lugd. 1667. lib. 3. Eleg. 2.

(3) *Flora*, lib. 3. cap. 4. pag. 289.

Observations sur l'Agriculture & le Jardi-

Ch. VII.
Des
Animaux
nuisibles.

Quoiqu'il ne fasse pas un judicieux discernement des pratiques qu'il rapporte, on profitera cependant à le lire.

Je pourrais citer encore plusieurs autres Auteurs; mais la plupart des conseils qu'ils donnent contre les Fourmis, ou tiennent de la superstition, ou manquent de vraisemblance: ce que j'en ai dit, doit suffire à qui voudra le mettre en œuvre.

J'ajouterai seulement que, s'il s'agit d'un arbre dont les Fourmis attaquent le fruit, on peut, non pas pour les détruire, comme dit un Auteur, mais pour leur interdire l'abord des arbres; on peut, dis-je, garnir le pied avec de la laine de mouton récente, & qui ait encore sa graisse naturelle; on en met de la largeur de quatre doigts, cela forme une espèce de brossaille que les Fourmis ne peuvent pénétrer, aussi ne s'y engagent-elles pas: il n'est donc pas exact de dire *qu'on s'en défait aisément, lorsqu'elles sont prises de cette laine*, * elles en fuient même l'odeur. On peut encore entourer le pied de l'arbre d'une meche de coton imbibée d'huile.

nage, &c. par Mr. Augrau, in-12 Paris, chez Prudhomme, Tom. II. ch. 3. pag. 51.

* Ménage des Champs, pag. 148.

Une espece de vase fait avec de la cire autour du pied de l'arbre, ou de la glu dont on fait un cercle qui entoure l'arbre, sont autant de moyens pour empêcher les Fourmis de monter.

Ch. VII.
Des
Animaux
nuisibles.

Mais, si l'on veut réellement se débarrasser de ces insectes, on peut avoir de petits cornets ou coffrets de cartes, percés en plusieurs endroits avec un poinçon, dans lesquels, pour appât, on met de l'arsenic broyé avec du miel, & l'on les attache sur l'arbre; les Fourmis allant manger cet appât, s'empoisonnent. Il faut prendre garde de ne faire pas les trous si grands, que les mouches à miel y puissent entrer, car elles mourroient aussi.

Le vieux Manuscrit d'un Amateur Châlonnois enseigne que, pour chasser les Fourmis d'un arbre, & empêcher qu'elles n'y montent pour endommager les jets ou les fruits, il faut prendre des cosses de poivre d'Inde, de celles qui sont toutes rouges, les faire bouillir dans de l'eau, pour qu'elles soient un peu ramollies, & en frotter le tronc de l'arbre à un demi-pied de terre.

Je n'ai point éprouvé cette façon, je la rapporte cependant, parce qu'on ne sauroit essayer trop de choses contre cette vermine ravageuse.

Ch. VII. *Grillon, Grillet ou Grillot, Gryllus silvestris.*

Grillon. CET insecte est des plus fréquents dans nos Jardins, où il fait en Eté, beaucoup de ravage; il est fort avide & vorace, il broute les feuilles tendres des herbes, il attaque sur-tout les jeunes plants dont on garnit les carreaux du Potager, comme les choux, les laitues, les melongenes, &c. de sorte qu'on a quelquefois de la peine à les tenir complets par des remplacements réitérés, de ce que cet animal a détruit; il est non seulement vorace à l'égard des plantes, mais cruel envers ses semblables, il les attaque, & ne les épargne pas dans sa faim : leur combat se fait avec acharnement, & le victorieux dévore le vaincu. Si les Grillets ne faisoient que s'entre-tuer, je dissimulerois leur cruauté; mais ils en veulent à nos plantes, & je dois les protéger contre l'attaque de ces animaux : commençons par donner leur signalement.

Cet insecte est noirâtre, & a la tête ronde, luisante; la queue de la femelle est en forme de trident, ses yeux sont gros, & ses cornes velues; ses ailes sont jaunâtres, le ventre est gros, & soutenu par six pieds armés de crochets; ceux

de derriere sont plus gros & plus longs, & lui servent à sauter; il a devant chaque œil une soie raboteuse, très-articulée, & qui se meut en tout sens; cette soie est creuse, & contient une liqueur écumeuse; la mâchoire inférieure porte une moustache, mais déliée & mobile; la mâchoire est composée de deux portions armées de dents recourbées, & finissant en pointe triangulaire: ces petits animaux serrent fortement ce qu'ils attrappent.

Ch. VII.
Des
Animaux
nuifibles.

Les Grillons sauvages, ou Grillets font leur trou parallele à la superficie de la terre, afin que le soleil y puisse pénétrer aisément; ils repoussent avec leurs pieds ce qui leur nuit; ils ne vont que par sauts & par bonds; ils marchent également en avant & à reculons.

Lemeri donne aux Grillons une figure gigantesque, lorsqu'il dit que leur corps est plus long que celui de la cigale.

Comme ces insectes sont très-préjudiciables au Jardin, il seroit assez intéressant de savoir comment on peut les exterminer; mais le moyen que Mr de Bomare propose, ne me paroît pas praticable: *On peut, dit-il, attraper des Grillons en leur donnant, pour appât, des Fourmis attachées par le milieu du corps avec un cheveu.* * On ne connoît point

* Dict. raisonné universel d'Hist. naturelle.

ici de moyen plus sûr que celui de l'arrosement.

Ch. VII.
Des
Animaux
nuifibles.

Quand on a lâché l'eau dans une planche, elle s'insinue dans les canaux où ces insectes demeurent, les inonde, & souvent elle en fait sortir les habitants qu'on sacrifie à une vengeance très-permise. Un vieux Jardinier qui restoit ici, avoit élevé des poules pour être les ministres de ces exécutions : elles y étoient si fort accoutumées, que, dès que le Jardinier ouvroit à l'eau, elles la précédoient pour observer sa route, & se jettoient sur le gibier, sans lui laisser le temps de s'écarter; elles s'accommodoient si bien de cette chasse, qu'elles ne quittoient le champ de bataille, que quand le Jardinier cessoit d'arroser.

Puceron, Aphis.

Puceron. VERS le milieu du Printemps, la douceur de l'air fait éclore des insectes extrêmement nombreux, & divisés en classes. Ce sont des Pucerons qui attaquent les pousses des arbres & de certaines plantes. Nous ne parlerons ici que de ceux qu'on voit dans les Jardins.

Il en est de deux couleurs, de verts & de noirs; ils ont des goûts différents: les noirs, par exemple, s'attachent à l'extrémité des fèves, les autres pré-

ferent les plantes d'artichaux, &c. Ces prédilections durent, & ce choix de mets ne varie guere. * Ces insectes trop abondants au gré du Jardinier, & trop fertiles à se reproduire, vivent en société, & pompent le suc, soit des plantes & herbages, soit des arbres, & en particulier, du pêcher, du prunier, du chevrefeuille, &c. vivant tantôt à découvert, sur les feuilles, tantôt les faisant replier en façon de cornet, pour y être plus en sûreté; & ils font insensiblement périr les parties où ils s'attachent, les exténuant, & tournant à leur profit la nourriture qu'ils volent.

Quoique tout le monde connoisse les Pucerons, pour peu qu'on ait fréquenté les Jardins & la campagne, on donnera la description de leur figure.

Ces insectes qui sont mis au rang des plus petits animaux, sont tranquilles où ils se gisent; ils portent sur la tête deux antennes, & à leur partie postérieure deux cornes, dont l'usage est de donner passage à une liqueur sucrée qui en découle, & qui prend, en séchant, la consistance d'un miel épais, plus agréable au goût, que celui des abeilles. Les fourmis qui en sont très-friandes; y accourent pour se nourrir de cette

* Mémoires pour servir à l'hist. des Insect. par Mr. de Réaumur, part. 1. Mém. 1.

liqueur sucrée, & ne font point aux plantes tout le tort qu'on s'imagine, & dont on les accuse. Les Pucerons ont outre cela, pour organe, une trompe fine qui leur sert à percer les feuilles dont ils détournent la sève qu'il s'approprient; ils ont trois pattes de chaque côté, & la tête petite; leur figure est longue & arrondie, ils croissent considérablement dans l'espace d'un mois ou environ.

Ce ne seroit point assez de connoître l'ennemi, si l'on ignoroit le moyen de s'en défendre, & de le détruire.

Comme ceux-ci, de tout temps, ont été connus, les Anciens ont dit ce qu'ils en pensoient; & les Modernes ne les ont pas non plus oubliés. Pallade dit d'employer le jus de Jusquiame mêlé avec de fort vinaigre. (1)

Ferrari conseille d'employer d'huile de Pétrole. (2) Ce sont les armes pour combattre & dépeupler ces cohortes malfaisantes; il est cependant des moyens plus aisés & moins coûteux de les punir du ravage qu'ils causent.

La suie fine, le tabac subtilement pulvérisé, quand on en jette sur les endroits attaqués, tuent ou font dé-

(1) Pallade, *De re rustica*, lib. 1. tit. 35.

(2) Flora, lib. III, cap. 4 pag. 290.

ferter cette vile engeance. On réussit mieux néanmoins en y répandant une forte décoction des herbes suivantes, absynthe, tanaïsie, tabac, ellébore blanc, rhue, petite centaurée, porreau, coloquinte, * &c. Tout cela n'est pas nécessaire à la fois, mais je nomme plusieurs de ces herbes que le témoignage des Auteurs ou l'expérience m'ont fait juger les plus efficaces, afin que dans le nombre, chacun puisse en connoître quelqu'une qui lui soit facile à trouver. C'est dans le même dessein, que j'ai rapporté différents remedes contre ce mal.

Ch. VII.
Des
Animaux
nuisibles.

Si cependant ce que j'ai proposé ne suffisoit pas, & que la plante en méritât la peine, on peut, en la ménageant, écraser sur la place, la troupe qui lui nuit, ou avec la barbe d'une plume la culbuter sur une feuille de papier, pour l'écraser à terre; &, si la plante peut le souffrir, on enleve toute la partie investie par ces animaux, comme l'on fait aux fèves, & on enterre le tout loin de là.

* Cardan, *De varietate rerum*, liv. 71. ch. 30.

Théologie des Insectes, Tom. II. liv. 2. partie 3. ch. 5. *Des moyens propres à exterminer les Insectes.*

Ch. VII.
Des
Animaux
nuisibles.

Pendant l'hiver les Pucerons se retirent dans des trous d'où ils sortent au commencement du Printemps, pour pondre leurs œufs.

Il n'est pas concevable à quel point les Pucerons se multiplieroient, s'il n'avoit été établi qu'ils serviroient de pâture à un grand nombre d'autres especes d'insectes très-voraces; tels sont entr'autres, les *Lions de Pucerons*, ce sont des mouches qui ont été des *Formica-leo*, & qui déposent leurs œufs où les Pucerons sont établis. Les vers qui sortent de ces œufs, trouvent en naissant, de quoi se nourrir aux dépens de ce petit peuple pacifique, qui n'a été pourvu ni d'armes offensives, ni d'armes défensives, & qui reçoit sans se venger, les coups mortels que lui portent ces vermissieux. Entourés d'une abondante provision de gibier, ils chassent plus à leur aise, que tout autre animal de proie; car couchés au milieu des Pucerons, ils les sucent pendant quelque temps, & ils les jettent, après les avoir desséchés. Ces vers, véritables lions par leur cruauté, n'épargnent pas même leurs semblables; &, lorsqu'ils peuvent attraper un autre ver de leur espece, ils le sucent aussi impitoyablement, que si c'étoit un Puceron. Leur durée est courte & précipitée;

car le *Lion-Puceron* qui en naissant, est extrêmement petit, acquiert en moins de quinze jours, à peu près toute la grandeur qu'il doit avoir; après quoi touchant au dernier terme de sa vie, il se prépare à la métamorphose qui change ce petit lion en une fort jolie mouche. Mr. de Réaumur l'a rangée parmi l'espece de demoiselle.

Mr. Bonnet, * observateur attentif, n'épargne ni ses soins, ni le temps, pour ne rien laisser à desirer sur tout ce qui peut donner une connoissance exacte des Pucerons. On peut y recourir; je n'en rapporte qu'une vérité qu'il a solidement prouvée, c'est que les Pucerons se multiplient sans le secours de l'accouplement; ils sont des especes d'hermaphrodites du genre le plus singulier, des hermaphrodites qui se suffisent à eux mêmes. (page 116.) Ainsi chaque Puceronne est fertile d'elle-même, comme il est assuré, par exemple, de celles que l'Auteur a tenues en solitude dès leur naissance; il n'est donc

Ch. VII.
Des
Animaux
nuisibles.

* *Traité d'Insectologie, ou Observations sur les Pucerons*, par Mr. Charles Bonnet de la Société Royale de Londres, & Correspondant de l'Académie Royale des Sciences de Paris, première partie. A Paris, chez Durand, Libraire, rue S. Jacques, à S. Landry & au Griffon, 1745.

pas surprenant que la race de ces bestioles soit si nombreuse.

Ch. VII.
Des
Animaux
nuifibles.

„ Le nom de Pucerons, dit Mr. de Réaumur, n'auroit dû être donné, ce semble, qu'à des insectes vifs, sautant avec agilité, comme les puces. Nos Pucerons sont cependant des insectes fort tranquilles, ils ne marchent que rarement, & leur démarche, pour l'ordinaire, est lente & pesante. *Mémoire sur les Insectes*, Tom. 3. pag. 283. „

Le même auteur observe encore qu'il n'est pas sûr que chaque plante ait son espece particuliere de Puceron, il est certain seulement qu'en général, des plantes de différentes especes ont différentes especes de Pucerons, & que souvent plusieurs sortes de Pucerons aiment la même plante. Non seulement il y en a qui vivent sur les feuilles, sur les fleurs, & sur les tiges, il y en a aussi qui vivent sous terre, & s'attachent aux racines.

Chenille, Eruca.

Chenille. C'EST une des plus variées & des plus nombreuses familles d'insectes que nous connoissons dans la nature, que celles des Chenilles. *Jean Geodart* en a remarqué jusqu'à cent cinquante especes dans son *Histoire générale des*

Insectes, à quoi, depuis cet Auteur, on en a encore ajouté d'autres qui lui avoient échappé. Mr. Pluche les fait monter à plus de trois cents. Ce n'est pas notre affaire de passer en revue cette légion malfaisante; ceux qui seront curieux de connoître toutes ces bestioles en détail, peuvent recourir aux Ouvrages de Mr. de Réaumur qui en a donné une histoire savante, distribuée en classes, en genres, & en especes; ils y verront des faits singuliers de ces insectes, qui sont véritablement dignes des recherches des Naturalistes. Pour nous, nous ne sortirons point du dessein qui nous restreint à ce qui intéresse le Jardin; nous ne rapporterons même que ce qui peut le plus servir au Jardinier dont nous prenons la défense contre les malversations de la Chenille. Celle principalement qui ravage les choux, ainsi que quelques autres qui en sont friandes, est ornée dans toute la longueur de son corps, de trois raies d'un bleu pâle ou noir; elle se change en un papillon diurne, dont les ailes sont d'un citron clair, piqué de points noirs. Ces papillons sont très-fréquents dans les Jardins, depuis le Printemps jusqu'à la fin d'Octobre; ainsi que les papillons blancs qui se nourrissent aussi du choux, lorsqu'ils

Ch. VII.
Des
Animaux
nuisibles.

Ch. VII.
Des
Animaux
nuisibles.

font sous l'uniforme des Chenilles. Ces papillons voltigent de fleurs en fleurs, de feuilles en feuilles, pour se nourrir du suc des fleurs; ils se cherchent les uns les autres pour la multiplication de leur espece; les femelles de leur côté, voltigent en particulier pour pondre. Cette pénible fonction exige qu'elles prennent de fréquents repos. On les voit passer de la fleur où elles vont butiner, à la feuille de chou, pour y déposer un ou deux œufs; elles retournent après de nouveau sur les fleurs, ou voltigent à travers les airs, ensuite elles viennent déposer un nouvel œuf; en sorte que ces œufs se trouvent dispersés çà & là sur les feuilles de chou.

Quand on approche à mesure que le papillon se retire, on voit un petit œuf long, jaune, & fixé de bout sur la feuille. Dans certaines années, elles en sont toutes garnies, & ces œufs y éclosent; les Chenilles qui en naissent, se cachent pendant le jour, & ne vont à la picorée, que la nuit; c'est ce temps qu'il faut choisir, pour les surprendre à la lueur d'une lanterne.

Chenille commune.

Chenille C'EST ainsi qu'on appelle celles commune, qu'on ne voit que trop communément,

& presque toutes les années, dépouiller diverses especes d'arbres de leur verdure, qui rongent les fruits naissants, & jusques aux bourgeons des arbres fruitiers.

Ch. VII.
Des
Animaux
nuisibles.

Cet animal ravageur est d'autant plus à craindre, qu'il multiplie étonnamment; chaque année en fait voir deux générations. Il y a peu de mois où il ne paroisse quelque'une de ces Chenilles; une seule changée en papillon, pond jusqu'à trois ou quatre cents œufs qui deviennent autant de Chenilles, dont la fécondité est la même; de sorte que, dès la seconde génération, une seule Chenille peut être mere d'un million d'enfants.

La Chenille commune est de moyenne grandeur, d'un rouge brun; elle vit d'abord en société avec ses parents; &, dès le mois d'Avril & Mai, toute la famille se met en campagne pour dévorer les feuilles qui les environnent, moissonnant d'avance les plus flatteuses espérances du Jardinier.

Lorsque leur rôle est fini, ou, quand elles sentent l'approche de l'hiver, elles se pratiquent des nids pour le passer chaudement. Ces nids sont formés de toiles qu'elles filent à l'extrémité des branches, avec une adresse que je n'exposerai point. Je l'admirerois en

Ce. VII.
Des
Animaux
nuisibles.

Historien de la Nature, mais en Jardiniste, je conseille de détruire en diligence toutes ces toiles & ces nids, aussi-tôt qu'on les apperçoit; attendre leur naissance pour écheniller, c'est permettre à l'ennemi de se multiplier.

Je dirai néanmoins que l'étoffe des nids de ces Chenilles, suivant quelques Auteurs, seroit bien propre à être gardée, si on vouloit essayer d'en faire quelque usage.

On est déjà assuré qu'elle peut servir à faire du papier. Mr. *Guétard*, de l'Académie Royale des Sciences, en a fait l'épreuve; elle a donné au papier toute la force & la beauté qu'on peut desirer; il ne lui manque qu'un peu de blancheur qu'il ne seroit peut-être pas impossible de lui procurer avec d'autres préparations.

Quoiqu'il y ait d'autres Chenilles, & que, dans certaines années, elles ne paroissent malheureusement que trop dans les Jardins pour les ravager; je me borne aux deux especes dont je viens de parler; je n'entre pas même dans tous les détails qui leur sont propres. Cet insecte étant assez connu, il paroît plus intéressant & plus conforme à nos vues, de dire comment on peut détruire ces peuplades effrontées.

La chaleur du Printemps ranimant
l'Univers,

l'Univers, fait éclore les œufs des Chenilles, car on n'en voit point avant le mois d'Avril. Il ne faut pas attendre leur accroissement, mais les détruire alors dans leurs berceaux, même avant qu'elles se dispersent, & rendent leur punition d'autant plus difficile, qu'elles occuperont plus de place. Ces berceaux sont les endroits où l'on trouve leurs œufs; il n'est personne qui n'ait observé quelquefois autour des jeunes branches d'arbres, une espee d'anneau de cinq ou six lignes; cet anneau est formé par quatorze & jusqu'à dix-sept rangs d'œufs rangés en ligne spirale, & très-serrés; il s'y trouve quelquefois jusqu'à trois cents œufs; voilà le nid dangereux qu'il faut détruire sans égard à l'admirable arrangement qui s'y trouve. D'autres fois les Chenilles construisent leur tombeau en forme de coque ou de toile, & s'y ensevelissent. Quelque part qu'on découvre ces ingénieux mausolées, il faut les abattre; si l'on y manque, on en voit sortir un peuple qui, dans l'enfance, vit fraternellement; mais dont la société se disperse bientôt, pour ne plus se réunir, car chaque Chenille va ravager ce qui est à sa portée & de son goût; & , après cette dispersion, il n'y a d'autres secours à attendre, que du Ciel dont

les pluies continues peuvent nuire aux
 Ch. VII. Chenilles, ou des oiseaux qui les en-
 Des levent, & en nourrissent leurs petits.
 Animaux On a, pour les dénicher, un instru-
 nuisibles. ment qu'on appelle échenilloir; c'est une
 Voyez la espece de grand ciseau qu'on fait ouvrir
 figure au & fermer par le moyen d'un ressort &
 Tom. 2. d'une ficelle; il est arrêté au bout d'un
 Plan. manche de cinq ou six pieds de lon-
 gueur, afin d'atteindre aux branches
 éloignées, où l'on ne peut point porter la
 main. Ce n'est point assez d'abattre ce
 couvain, & d'en décharger les arbres,
 il faut le ramasser & le brûler ou l'en-
 terrer. Le temps de ce travail est celui
 de la nudité des arbres, depuis la chute
 des feuilles jusqu'à leur renaissance.

Mais, si l'on n'a point usé de précau-
 tions à propos, il est encore divers mo-
 yens de réparer cette négligence, &
 d'obvier à la continuation du désordre.
 S'il s'agit des arbres, & que les Che-
 nilles y viennent d'ailleurs, il faut frot-
 ter le bas de leur tige avec du fain-doux,
 de la largeur de deux bons pouces, à
 un pied de terre. Si les Chenilles avoient
 éclos sur l'arbre même, je n'y fais pas
 d'autre remede, que celui de ramasser,
 comme l'on peut, & aussi-tôt qu'il est
 possible, ces vagabondes, lorsque leur
 famille n'est point encore divisée: car
 je n'ajoute point foi à ce que dit le

Diſtionnaire portatif d'Hiftoire Naturelle,
de prendre du genêt, de le couper
menu, de le faire infufer dans de l'eau
pendant la nuit, & le lendemain d'en
aſperger avec un goupillon les arbres
ou autres plantes où ſont les Chenilles.
Le défaut de cet uſage ſe fait aſſez
ſentir.

Ch. VII.
Des
Animaux
nuifibles.

S'il eſt queſtion des herbes potageres,
il eſt peu de livres qui, ſur ce ſujet,
n'aient indiqué quelque pratique: mais
les unes ſont ſuperſtitieufes ou fauſſes,
quand on en fait l'eſſai, les autres
manquent même de toute vraiſem-
blance. Celle, par exemple que Conſ-
tantin & pluſieurs autres rapportent,
me paroît avoir tous ces défauts.

Qu'une femme, dans certaines cir-
conſtances, les cheveux épars, & vêtue
d'une certaine façon, entrant dans un
Jardin que les Chenilles ravagent, le
parcours trois fois, & enfin ſorte par le
milieu, cette étrange & indécente maſ-
carade ſuffit, diſent-ils, pour faire
bientôt diſparoître les Chenilles. *

* *Ubi multæ ſunt Eruca, mulierem menſ-
truatam in hortum inducunt diſcalceatam,
ſparſis crinibus, unico tantum palliolo indu-
tam, & nihil omnino præterea habentem, neque
perizonate ullo circum pudenda velatam, neque
aliâ ullâ re teſtam. Hæc enim ter hæc figurâ
ac habitu hortum circumiens, & per medium*

Le *Dictionnaire Universel d'Agriculture* dit encore de prendre des Chenilles d'un autre Jardin, de les faire bouillir dans de l'eau avec la graine d'aneth, & d'en arroser les herbes; les Chenilles qui y font, meurent, à ce qu'il promet. Le croie qui voudra; toutes les recettes de ce livre font répétées dans le *Dictionnaire Domestique*; & l'un & l'autre parlent de même que *Chomel* dans son *Dictionnaire*: les échos ne font pas plus fideles dans les sons qu'ils imitent.

J'ai lu dans plusieurs Auteurs, mais fans que leur pluralité m'ait perfuadé, que trois ou quatre tiges de seigle vertes, liées au pied de l'arbre, en chassent les Chenilles, lors même que les arbres se trouvoient dans une terre ensemencée de seigle. La bonne Physique ne me donnant point une explication sensible de cet effet, j'ai négligé d'en essayer la cause.

Voici encore une méthode pour détruire cette vermine dans les Jardins & en de petites places. On fait bouillir du tabac dans de l'urine, on y ajoute de la lie de savon, & on arrose de ce mélange les Chenilles qui dans l'instant

egressa, statim Erucas disparere faciet. Const. de Agricultura, lib. XII. cap. VIII. Pallad. lib. 2. tit. 35.

se gonflent, & s'enflent, au point qu'elles ne peuvent manquer de périr.

Ch. VII.
Des
Animaux
nuifibles.

Quoique je n'aie point éprouvé cette dernière recette, je la crois utile, & je la conseille. Le *Journal Economique*, pour prouver l'efficacité du savon contre les entreprises des Chenilles, rapporte en ces termes, un effet que le hazard fit découvrir : „ quelqu'un, „ dit-il, avoit sous les fenêtres de son „ appartement, des choux que les „ Chenilles dévoroient ; à peine y eut- „ on jeté quelquefois, sans dessein „ néanmoins, l'eau savonneuse dont on „ s'étoit servi pour le raser, que les „ Chenilles délogerent, sans qu'il en „ restât une sur les choux. „

Comme il convient au public de bien constater ce qu'on lui propose d'avantageux, je dirai que j'ai fait arroser amplement des groseilliers épineux qu'un nombre de Chenilles dépouilloient de leurs feuilles, avec de l'eau de savon ordinaire, sans que ces bestioles voraces en aient voulu cesser le pillage. Le *bon Jardinier, Almanach pour l'année 1765*, rappelle ce secret, imprimé, dit-il, à l'Imprimerie Royale ; voici ce qu'on ajoute : „ Mettez du „ savon noir, une quantité suffisante dans de l'eau, pour le faire „ bien mousser ; on prend ensuite un

Ch VII.
Des
Animaux
nuisibles.

„ goupillon avec lequel on asperse les
„ plantes ou arbres couverts de Che-
„ nilles. On prétend que cette eau les
„ fait crever promptement. „

Ce dernier savon , ou l'opération seroit-elle plus efficace sur l'hortolage , que sur les groseillers ? ou certaines Chenilles redouteroient-elles plus le savon que des especes différentes ? Pour moi qui ne cherche que la vérité , je ne dis aussi que ce que je fais.

Disons encore quelque chose d'une espece de Chenille qui se nourrit dans les Jardins , mais à qui cependant les Jardiniers n'ont pas des reproches capitaux à faire. Elle mérite bien plutôt les hommages du spectateur , tant par sa singularité , que par la beauté de son papillon ; on l'appelle *Chenille du fenouil*. C'est en effet sur cette plante que j'en ai trouvé ; elle se nourrit aussi de feuilles de carotte. Voilà , dans le Potager , le seul fonds de sa cuisine ; sa couleur est d'un beau verd , traversé sur chaque anneau , par une raie noire qui en fait le contour ; toutes ces raies sont coupées chacune en six endroits , par des taches d'un rouge orangé.

Le papillon qui naît de la chrysalide anguleuse de cette Chenille , est des plus beaux ; le citron & le noir sont ses seules couleurs , mais elles sont

distribuées d'une maniere agréable ; ses ailes inférieures sont ornées d'un œil feuille-morte, nué & entouré de bleu, avec six taches, dont les unes sont rondes, & les autres taillées en croissant, & d'un beau bleu. Ces Chenilles sont donc moins coupables par le tort fort léger qu'elles causent, que dignes d'être admirées par les riches parures de la famille.

Ch. VII.
Des
Anuimax
nuifibles.

Ceux qui voudront connoître en particulier, les especes de Chenilles, & sur quelles plantes elles paroissent par prédilection, peuvent lire leur histoire dans un livre composé par Mlle. Flétian qui, dans cent cinquante quatre planches de sa façon, & fort bien gravées, a dépeint ces animaux dans tous leurs âges, & leurs différentes transmutations ; les plantes qu'elles attaquent pour se nourrir, & le temps auquel elles paroissent sur la scene, ainsi que plusieurs autres circonstances qui rendent cet ouvrage curieux, autant qu'il satisfait les yeux. L'Edition dont je parle, & que j'ai lue, est un petit format donné au public par le fils de cette savante, sous ce titre : *Erucarum hortus, alimentum, & paradoxa metamorphosis, &c.* Per Mariam Sibyllam Merian in-4. Amstelodami, apud Joannem Oosterwyk.

Ch. VII. *Limaçons* Limas, ou *Limace*, *Limax*.
Des

Animaux
nuisibles.

TOUT pesants que sont les insectes, ils ne laissent pas de parcourir le Jardin, & d'y causer un vrai dommage, quand on n'a pas soin de courir sus. Tandis qu'il est en maraude, le Limaçon se découvroit lui-même par la mucosité répandue qu'il laisse dans les endroits par où il a rampé; mais, pour ne point être trahi par ce témoignage qu'il laisse après lui, il se cache dans les réduits obscurs de quelque mur, ou derriere quelque branche d'arbre, & il s'y tient caché pendant le jour; car il ne fait pour l'ordinaire ses larçons, que quand les ombres de la nuit semblent lui en promettre l'impunité.

En général on compte deux especes de *Limaces* ou *Limaçons*: les uns sont sans robe, *Limax nudus*, & les autres portent une coquille qui les couvre.

Les Naturalistes font mention de plusieurs especes de *Limaces*, qui ne different des *Limaçons*, que parce qu'elles sont plus alongées, & n'ont point d'habit: ils les distinguent en noires, en grises tachetées ou non tachetées, en jaunes, semées de taches blanches, ou brunes, ou presque rouges: mais ce n'est pas notre affaire

d'entrer ici dans tous les détails que nous en font ces Scrutateurs de la Nature, & qui divisent encore la famille, en *Limaçons de Jardin*, en *Limaçons de Vigne*, en *Limaçons de Mer*, en *Limaçons de Riviere*. Nous ne parlerons que de ceux qui intéressent les Jardins.

Ch. VII.
Des
Animaux
nuisibles.

Les Limaçons de terre, *Cochlea terrestris*, qui est le Limaçon, *Escargot* commun, ou Limace à coquille, est un insecte oblong, sans pieds, composé d'une tête, d'un col, d'un dos, d'un ventre, d'une sorte de queue, enfermé dans une coquille d'une seule piece, qui est plus ou moins grande, d'où il sort en partie, & où il entre à son gré; sa bouche est assez ample, béante, forte, armée de dents rouges, & formée de deux mâchoires, &c.

Les Limaçons, ainsi que les Limaces se nourrissent d'herbe, de fruits, de champignons, de papier même, quand ils en trouvent.

On peut par-là, juger du ravage que ces animaux causent au Jardin, quand on n'a pas le soin de les détruire: étant sur-tout, aussi féconds, qu'ils le sont, & hermaphrodites, ils s'accouplent, dit-on, jusques à trois fois l'année, en six semaines, de quinze en quinze jours. Environ dix-huit jours après l'accouplement, les Limaçons pondent

une grande quantité d'œufs, qu'ils cachent en terre avec beaucoup de soin & d'industrie. On a d'ailleurs remarqué qu'à la différence de plusieurs autres insectes dont la durée est courte, celui-ci vit cinq ou six ans. Quelle fourmillicière de malfaiçteurs ne doit-il pas en naître, si on laisse prospérer les parents ?

Le Limaçon demeure six à sept mois sans mouvement, & sans prendre aucune nourriture, tapi dans son bâtiment qu'il place en quelque retraite sûre, & dont il ferme l'entrée, y formant avec sa bave, un petit couvercle blanchâtre ; pour l'ordinaire, il l'amarre contre quelque corps solide : mais, quand le Printemps ramene les beaux jours, il ouvre sa porte, & va chercher de quoi réparer ses forces un peu épuisées par le jeûne de l'hiver : il rampe en se jetant avec appétit sur les plantes potageres, & continue ses déprédations pendant tout l'Eté. Il choisit par préférence, la nuit pour se mettre en course ; en temps pluvieux, il devance le moment où la nuit couvre la terre de ses voiles ; il faut donc qu'un Jardinier vigilant choisisse son temps, pour faire la guerre à ces animaux ; il va faire la patrouille dans son Jardin, à la lueur d'une lanterne, & il met en prison dans un panier, les coupables qu'il

rencontre, en attendant leur exécution. Il peut aussi le matin surprendre les traîneurs qui n'ont pas été assez soigneux de se cacher. Si la chasse est moins abondante en temps sec, & lorsque le vent souffle, son zèle ne doit pas se ralentir à cause de cela, ni ses visites être moins fréquentes, principalement durant le Printemps; car c'est alors que la famille des Limaçons est plus vorace, & qu'elle croît en plus grand nombre.

Il y auroit encore bien des choses à dire sur les nombreuses sortes de Limaçons terrestres à coquilles, si j'étois leur historien: mais je ne fais le rôle que de Jardiniste; en cette qualité, je dirai encore que, pour prévenir ces vols nocturnes des Limaçons, & pour les écarter des semailles, il faut mêler de la chaux en poudre & de la suie nouvelle, parties égales, & en garnir les avenues. Ces insectes n'aiment point les allées sablées ainsi: la chaux tombant sur ces animaux, les tue; le goût même de ces matières se conservant pendant plusieurs jours sur le sol, devient un préservatif contre leurs entreprises.

Du Vermisseau à six pattes.

CET animal que je ne connois point Du Ver-
par son nom propre, fait beaucoup de misseau.

Ch. VII.
Des
Animaux
nuifibles.

ravage dans les Jardins; il attaque les plantes entre deux terres, en coupe la racine dans laquelle il s'insinue, & en dévore le cœur. Les laitues en particulier, de tout âge & de toute grosseur, lui servent de pâture, & périssent; de sorte qu'une laitue prête à cueillir, on la voit quelquefois flétrir, tout-à-coup pencher la tête, & se dessécher totalement dans peu de temps; elle ne tient plus à la terre, toute communication avec elle est coupée. Il en arrive de même aux endives & à plusieurs autres plantes. Pour unique remède à ce mal, je ne fais & ne propose que le soin de fouiller au pied de la plante attaquée, dès qu'elle paroît en avertir par sa langueur: rarement manque-t-on de surprendre sur le fait le voleur qui la cause; il ne peut ni s'échapper par l'agilité qu'il n'a pas, ni se défendre contre le Jardinier qui l'a découvert, & qui doit l'écraser pour la conservation des autres plantes. Cet insecte est d'un jaune clair ou blanchâtre, long environ d'un pouce, épais d'une ou deux lignes, avec une tête dure & rouge; ses pattes fort courtes sont placées près de la tête.

Des Tigres.

Des Tigres. CES insectes, à ce qu'on dit, n'ont pas toujours été habitants de ce pays,

mais ils y sont domiciliés étrangement au préjudice bien sensible des arbres qu'ils attaquent; ils en veulent principalement aux poiriers plantés en espalier, dans un terrain sec & sablonneux, & qui, outre cela, sont exposés au Midi. Mais n'en déplaît au *Jardinier solitaire*, * & à ceux qui l'ont copié comme *Angran*, l'Auteur de la *Nouvelle Maison rustique*, &c. qui assurent affirmativement que les *Tigres infectent seulement les poiriers en espalier, & jamais les arbres en buisson*. Ils les attaquent fort bien, quoique moins vivement, & en petit nombre. Ils se jettent encore sur les pommiers, & même quelquefois sur des pruniers en buisson: ils rongent & salissent de leurs excréments le dessous des feuilles dont ils pompent le suc; jusques-là que les feuilles de ces arbres exténués, perdent leur lustre & leur couleur; les feuilles appauvries dépérissent, se dessèchent, & tombent d'une chute forcée: le fruit ne reçoit plus une nourriture que ces insectes ont dévorée; il tombe aussi avant la maturité, sans embonpoint, & presque rôti par l'ardeur du soleil que l'ombrage des feuilles ne tempéroit plus. C'est

Ch. VII.
Des
Animaux
nuisibles.

* Le *Jardinier solitaire* ou *Dialogue*, &c.
in-12. Paris, chez Rigaud, 1704. pag. 349.

pitié de voir le triste état des arbres que ces insectes ont traités véritablement avec une cruauté de Tigres.

Ce n'est pas auprès du *Jardinier solitaire* que le Cultivateur affligé doit chercher sa consolation : il lui répondroit que *Plusieurs Curieux se sont étudiés à exterminer les Tigres, mais toute leur étude a été inutile; ainsi c'est un mal sans remede.*

Cherchons donc ailleurs du conseil contre ce ravage, *Angran* nous en donne, qu'il dit *avoir expérimenté, pour faire périr ces maudits insectes; voici ce qu'il conseille: „ On prendra de la „ fougere qu'on fera bien sécher; on „ la mettra au bas des arbres; c'est- „ à-dire, à trois pieds, du côté où le „ vent souffle, & ensuite on y mettra „ le feu; la fumée qui en sortira, ira „ sur toutes leurs feuilles, & fera périr „ tous les Tigres qui y seront. Ou bien „ on amassera à la fin d'Octobre, toutes „ les feuilles que l'on trouvera au pied „ de ces arbres, & on les jettera aussi- „ tôt au feu; quinze jours après on „ fera encore la même chose: & „ quand il n'y aura plus de feuilles à „ ces arbres, on ratifiera doucement „ leurs branches avec un couteau de „ bois, ce qui fera tomber les œufs de „ ces insectes sur la terre, & les fera*

„ périr. La vapeur de la chaux vive,
 „ aussi bien que la décoction d'absyn-
 „ the, sont aussi d'excellents remedes.
 „ On peut encore chercher ces Ti-
 „ gres dans les murs de l'espalier, quand
 „ il n'y aura point du tout de feuilles
 „ aux arbres. Pour cet effet, on se ser-
 „ vira d'un petit plumaceau avec lequel
 „ on les fera tomber sur un morceau
 „ de toile qui sera mis sur la terre,
 „ & qu'on secouera ensuite fortement
 „ sur le feu, ce qui en fera encore
 „ périr un très-grand nombre. Il y en
 „ a qui disent qu'il faut jeter de l'eau
 „ sur les feuilles des poiriers que ces
 „ insectes auront attaqués, avec un
 „ goupillon, dans laquelle eaul'on aura
 „ auparavant fait tremper du tabac. „

L'Auteur de la *Nouvelle Maison ruf-*
tique qui répète à la lettre tout ce
 qu'on vient de dire d'après *Angran*,
 n'en differe qu'en ce qu'il dit de prendre
 du genêt commun ou de la fougere, &
 il recommande de la faire bien sécher,
 mais il me semble que ces plantes bien
 seches s'enflammeront, sans donner
 beaucoup de fumée, qui est cependant
 essentielle pour le succès. Je crois donc
 qu'il faudroit que la totalité de ce qu'on
 brûle, ne fût pas seche, mais mêlée
 d'une partie de plantes qui n'auroient
 pas perdu toute leur humidité.

Ch. VII.
Des
Animaux
nuifibles.

L'un & l'autre de ces Auteurs rapportent, sur le dire d'autrui, d'asperger les arbres d'une eau où l'on ait fait tremper du tabac. On comprendra l'inutilité du remede, si l'on veut réfléchir que cette eau ne peut atteindre aux Tygres qui ne quittent point le revers des feuilles.

Saussai conseille, pag. 53. de semer autour & dessous les arbres attaqués des Tygres, de *Cheneviere* pendant plusieurs années, jusques à ce que les Tigres aient entièrement abandonné les arbres. Ce Jardinier a, sans doute, voulu dire du *Chenevi* ou graines de chanvre. Quel remede ! combien satisfaisant à la vue, & qu'il est prompt dans son effet !

Le même Auteur de la *Maison rustique* voulant ajouter quelque chose à ce qu'il dit d'après Angran, donne cette description des Tigres : *Ce sont de petits insectes gris, ronds, & faits à peu près comme une punaise.* Qui ne fait au contraire, que le Tigre a des ailes, dont par fois il se sert ; qu'il porte sur sa tête une espee d'aigrette ; qu'en un mot, le microscope le fait voir aussi agréable aux yeux du Naturaliste, qu'il est détesté du Jardinier.

D'*Ahuron* augmente la foule de ceux qui jugent par autrui, & souvent ne s'entendent pas eux-mêmes ; car, après

avoir dit, pag. 201. ce qu'on vient de rapporter de la *Maison rustique*, que les Tigres sont de petits insectes qu'il nomme encore, *Lutins ou Diablotins*; il ajoute que *Ce sont des vers qui ont la tête grosse & noire*, pag. 285. de son *Nouveau Traité de la Taille des arbres fruitiers*. Quand on écrit, on devroit le faire avec connoissance de son sujet, & d'après une expérience bien certaine, pour ne pas laisser le Lecteur dans le doute sur la variété des leçons qu'il trouve, & ne pas lui donner lieu de faire de fausses démarches.

J'ai encore lu dans un Manuscrit, car je dis là dessus tout ce que je fais, que la forte décoction d'oignons écrasés dont on arrose les arbres, & frotte les branches & troncs, est un des meilleurs remèdes contre les Tigres.

Du Tiquet.

CEN'est pas toujours par la taille de l'ennemi qu'on doit juger du mal qu'il peut faire. Quelque petit que soit le *Tiquet*, il est étonnant de voir le grand préjudice qu'il porte aux semailles qui sont dévastées par les morsures de cet insecte vorace : elles avortent & dépérissent, sans avancer depuis l'attaque. Veut-on en tirer raison? Toutes ces petites

Ch. VII.
Des
Animaux
nuifibles.

Du
Tiquet.

bestioles trouvent leur salut dans l'agilité de leur fuite, & se dérobent au danger qui les menace, par le ressort de leur pied de derriere, dont la détente les élance sur le champ, à une assez grande distance, & les met hors d'insulte.

Cette sorte d'insecte que l'on appelle *Niéron* dans ce pays, est l'ennemi du jeune plant de raiforts, de navets, de choux; il est fort avide, sur-tout, des premières parties de ces plantes, & en dévore les oreilles ou amandes, comme étant les plus tendres; il les crible, & par-là, vole la nourriture destinée aux plantules qu'on voit ensuite dessécher d'un jour à l'autre, & s'évanouir.

Le remede le plus simple & le plus aisé, c'est de mouiller fréquemment la pépiniere; mais, comme il n'est pas toujours sûr, on en a cherché d'autres: je vais en rapporter plusieurs que je connois, pour qu'on ait à choisir, attendu que tout le monde ne peut pas la même chose, & pour qu'à défaut d'un moyen, on en emploie un autre; car tout n'a pas toujours le même succès; & tel a manqué l'année dernière, qui celle-ci se trouvera efficace pour prévenir ou arrêter le dégât.

L'on choisit dans la matinée, le

temps auquel les plantes sont encore baignées de rosée, ou on les bassine légèrement, après quoi, à l'aide d'un tamis, on répand dessus de la cendre, de la chaux, de la suie, ce qu'on réitere plusieurs jours, & l'on observe laquelle de ces matieres opere le mieux.

J'ai lu, mais je n'ai pas encore éprouvé, que, pour garantir les choux de la nielle & des chenilles, il faut faire tremper la graine pendant une demi-heure dans une égale quantité de suie, d'eau-de-vie & d'urine, la faire ensuite sécher au soleil, & la semer; ce secret facile à exécuter, montre assez de vraisemblance.

L'on m'a encore assuré que la poussiere qui tombe de la laine, quand on fait rebattre les matelas, empêche les insectes d'attaquer les semailles, si on les en saupoudre. On peut l'essayer sans dépense.

Perce-oreille, ou Forbicin, ou Oreillere, Forficula seu Auricularia.

QUOIQUE le *Perce-oreille* ne fasse pas dans le Potager, un dégât si piquant, que dans le parterre, & tel que je l'ai dit en traitant de l'œillet, il ne laisse pas d'être odieux au Jardinier dont il détruit plusieurs plantes, & signale encore

Ch. VII.
Des
Animaux
nuisibles.

Perce-
oreille.

Ch. VII.
Des
Animaux
nuisibles.

mieux sa conduite sur les fruits en particulier; il les perce & les ronge; il a de plus mille ruses pour se soustraire à la punition qu'il mérite. On ne peut point ici employer contre lui tous les moyens que j'ai conseillés pour le salut des œillets. Je rapporterai néanmoins ceux qui sont convenables.

Si, par exemple, il s'agit d'un arbre isolé, il faut, comme on a dit en parlant des fourmis, mettre sur son pied, une bande de glu, l'entourer de coton en rame, ou de laine grasse non cardée, à la hauteur d'un à deux pouces.

Le *Perce-oreille* ne peut franchir ces obstacles; ils sont pour lui des immenses brossailles dans lesquelles il n'ose s'engager, tant que la laine ou le coton ne sont pas mouillés. Voilà pour les arbres isolés: mais, s'il s'agit d'espalier, ou de plantes en pleine terre, il faut alors recourir à d'autres moyens, & attaquer les dangereux ennemis, au lieu de ne faire que les écarter.

Dans cette vue, & pour les détruire, on pose de petites baguettes sur le chemin qu'ils fréquentent, près des fruits qu'ils ont rongés, & à l'extrémité des baguettes ou de quelque autre manière la plus convenable, on met de ces ongles, qu'on tire à la cuisine, des pieds de moutons, ou des bouts de

corne creuse. Les Perce-oreilles attirés par l'odeur, & qui de plus cherchent une retraite où ils puissent se mettre à couvert après leur maraude, se cachent le matin dans ces petites cavernes, où ils se croient en sûreté contre les recherches & contre les injures du temps. Cependant plusieurs Dictionnaires qui se copient les uns les autres jusques dans leurs erreurs, disent que le *Perce-oreille se retire pendant la nuit*. Si leurs Auteurs avoient examiné les allures de ces vagabonds, ils sauroient que, tant que la nuit tient la terre sous ses voiles, ces insectes passent le temps à fourrager à leur mode, parce que l'obscurité leur fait espérer qu'ils peuvent le faire impunément : & dès le matin ils cherchent à se cacher dans ces antres, d'où je ne fais pourquoi l'*Agronome* & le *Dictionnaire portatif d'Histoire naturelle*, disent l'un après l'autre, qu'ils ne peuvent sortir : ils auroient pu dire avec plus de vérité, que la chaleur ou la crainte les y retient; ce qui le prouve, c'est que ces insectes aiment la fraîcheur, on le voit; car, si l'on met quelque morceau de linge humide en un lieu où fréquentent les Perce-oreilles, ils s'amassent sous ce linge, pour éviter la chaleur du jour.

Au défaut d'ongles ou de cornes,

Ch. VII.
Des
Animaux
nuisibles.

on peut se servir, quoique moins utilement, de tuyaux de canne, de petits cornets de papier, de carton, ou d'étoffe. Les Perce-oreilles se logent où ils peuvent, tout gîte leur est bon, pourvu qu'ils se cachent. En allant le matin visiter ces logements trompeurs, on y trouve encore ces insectes, & on les noie dans l'eau, ou on les écrase.

J'ai encore lu dans les *Mémoires de l'Académie des Sciences*, 1728. pag. 330. que les Perce-oreilles ne peuvent tenir contre l'odeur de l'huile de térébenthine, ou la fumée de tabac : je le rapporte, afin qu'on en fasse usage, lorsqu'il sera convenable.

On a souvent vu cet insecte sous les feuilles de choux, dans les creux des arbres, dans les tiges des plantes dont les feuilles pouvoient leur offrir une retraite, dans les trous des murailles, dans la terre même; cette diversité d'habitations rend leur perquisition moins sûre & plus difficile.

Il y a plusieurs especes de Perce-oreilles qui different en taille & en couleur; les médiocres sont les plus communs, ce sont ceux-là que je dénonce comme vrais ennemis de nos Jardins.

Cet insecte est fort agile, de couleur de châtaigne, & courant vite; il a de

petites cornes à la tête, & six pieds, la queue est fourchue, son corps long de cinq ou six lignes, plat, blanchâtre sous le ventre, uni & poli. Après s'être métamorphosé en Nymphé, il paroît avec des ailes à étuis comme les autres scarabées.

Ch. VII.
Des
Animaux
nuisibles.

Le Perce-oreille s'est attiré ce nom, parce qu'il cherche préféralement les oreilles, pour s'y introduire en effet avec subtilité: y étant, il cause alors de terribles accidents; on en peut voir des exemples dans le *Tome second des Ephémérides d'Allemagne*, 1672. *Observation* 266. indépendamment de bien d'autres rapportés par les Physiciens, par les Médecins & par les Naturalistes; ce qui fait connoître combien il est imprudent de dormir sur l'herbe & sous les arbres, quand la campagne abonde en insectes qui sont toujours dangereux. C'est un avis que je crois devoir donner aux Jardiniers. On peut lire aussi sur cet article, le *Dictionnaire raisonné* de Mr. de Bomare.

Des Vers, Vermis.

CE nom comprend une classe très-nombreuse d'insectes, dont quelques-uns sont utiles, mais il y en a plus encore de nuisibles. Ils sont comme

Des Vers.

Ch. VII.
Des
Animaux
nuisibles.

semés dans toute la terre; l'on en trouve sur-tout aux endroits gras & humides. Ainsi que les autres animaux, ils viennent par la voie de la génération. Les Vers naissent dans les hommes, dans les animaux terrestres & aquatiques, dans toute sorte de végétaux, dans la neige même, & dans une infinité d'autres substances où la Providence assigne à chaque espece, son pain ordinaire & particulier, avec un tel ordre & une telle sagesse, que St. Augustin l'admirant, a dit que Dieu n'étoit pas moins grand dans la création des vermiculeux, que dans celle des Anges, *Deus creavit in Cælo Angelos, in terra vermiculos : nec major in illis, nec minor in istis.*

L'énumération de ces insectes est un champ trop vaste, pour le parcourir; d'autant mieux que ne prenant intérêt à leur histoire, que pour les Jardiniers, dès-lors nous n'avons à parler que du *Ver de terre* qu'on appelle *Lombric* ou *Aché*, *lumbricus*. Ce ne sera pas pour l'accuser de crimes capitaux, comme fait le *Gentilhomme Cultivateur* qui leur reproche d'attaquer les bleds, & qui nous assure qu'on a quelquefois vu ces insectes détruire les deux tiers de la récolte. D'autres, pour défendre contre lui l'innocence de ces bêtes accusées, soutiennent

soutiennent que ces vers ne goûtent jamais les racines des arbres, ni des autres productions de la terre; que c'est la terre seule qui fournit la nourriture des animaux de cette espèce: ce qui paroît les blanchir, c'est qu'on trouve toujours l'intestin de ces vers, rempli d'une terre très-menue & comme palpable. Sur l'assertion de leur avocat, je ne me plaindrai donc pour les Jardiniers, que des routes souterraines que ces insectes pratiquent dans le Printemps, dans l'Eté & dans l'Automne; car pendant l'hiver ils se tiennent cachés en paix sous la terre; leurs routes éventent les jeunes plantes semées en pépinière, & les petits monticules de terre qu'ils sortent, peuvent les accabler. Mais d'autre part, si quelqu'un plaideroit pour les vers, il pourroit encore avancer que ces ouvertures qu'ils font dans la terre, servent pour ouvrir un passage à l'eau du Ciel ou des arrosements, & que, sans ces espèces de bouches par où l'eau s'insinue, la terre seroit trop compacte, & n'admettroit dans son sein, qu'avec peine, ce secours qui fait valoir les richesses.

Quoi qu'il en soit, le *Sanedrïn* du Jardinier a délibéré qu'on doit se débarrasser des vers, autant que l'on peut: il faut pour cela les guetter, lorsqu'ils

Ch. VII. sortent de terre, ce qui arrive ordinairement en temps de pluie & de brouillards, ou avant la pluie que leur instinct leur fait pressentir; ils s'exposent encore à l'air pendant la nuit, lorsqu'il tombe beaucoup de rosée; car ils aiment d'être rafraîchis par l'eau du Ciel; mais il faut faire cette sorte de chasse avec attention, sans quoi le gibier gagne sa retraite. Quoique ces sortes d'animaux paroissent privés de leurs organes, ils savent cependant sentir, goûter, & rentrer dans leur gîte au moindre bruit que l'on fasse. Ces animaux sont hermaphrodites, ovipares, & très-féconds: ils se multiplieroient encore davantage, si les oiseaux, les taupes & les lézards n'en détruisoient pas quantité. On voit par ce qu'on vient de dire, que nous différons de l'*Agronome* qui veut que les Vers s'engendrent de la terre.

Ce ne sont point ici tous les insectes qui nuisent au Potager, il y en a d'autres encore: mais, outre qu'ils ne sont pas d'autant de conséquence, que ceux dont on vient de parler, le Chapitre est assez long, pour le terminer. Ce qui pourroit rester à dire, on le dira parlant de la Ferme.

JUSQUES ici, écrivant sur les fleurs, je n'ai point relevé les forfaits des Araignées, & je ne les ai point même comprises parmi les insectes nuisibles, contre qui il falloit veiller; j'ignorois leur malice; je ne leur ai reproché que de légers défauts qui ne méritoient point le dernier supplice: mais mon Jardinier vient de me dénoncer plusieurs especes de ces insectes qu'il a surpris en flagrant délit; c'est pourquoi je les dénonce à mon tour auprès de tout horticulteur soigneux de veiller à la sûreté de ses semailles; afin que, s'il surprend ces vils malfaiçteurs dans des cas semblables, il les punisse suivant l'exigence des cas; &, pour faire connoître les coupables, ainsi que leurs excès de malice & de voracité, je leur dirai que mon Jardinier m'a apporté trois différentes especes d'Araignées dont chacune détruisoit différentes plantes; l'une avoit percé sous terre plusieurs graines de melons, & en rongeoit actuellement, quand elle fut saisie; l'autre dépouilloit des haricots dès le temps de leur germination; la troisieme s'en prenoit à une tige de tubéreuse, & l'avoit déjà fort endommagée, lors-

Ch. VII.
Des
Animaux
nuisibles.

qu'elle fut découverte sur le fait. Si, pour l'exactitude, il convient de mentionner le temps du délit; c'est au milieu d'Avril que ces trois Araignées ont voulu tromper la diligence du Jardinier, qui dans ses visites néanmoins a découvert plusieurs fois de ces voleurs encore aux prises avec la graine des melons & des haricots, mais une fois seulement sur la tige de tubéreuse ancienne, qu'on venoit de sortir de la serre, & qui entroit en fleur. L'exact & habile Naturaliste Mr. de Réaumur, donneroit le portrait de ces coupables, & pourroit décrire ce en quoi elles different entre elles.

Comme un détail scrupuleusement exact ne piqueroit pas plus un surveillant, & ne l'instrueroit pas davantage sur le danger de ses plantes, je me contente de l'avertir que l'Araignée des melons est noirâtre, & la plus petite des trois; que la seconde qui attaque les haricots, est le double en grosseur, que son corps est blanchâtre, & que ses pattes semblent tigrées par les taches grises qu'elles portent alternativement avec d'autres marques blanches; la troisième qui en veut aux fleurs est d'un volume moyen entre les deux autres; son corps est gris, & ses pattes sont d'un rouge terne & uni. Voilà le crime constaté & le

signalement de l'accusée; c'est aux intéressés d'en faire Justice dans l'occasion. Ch. VII.

Autre Insecte.

LES choux, les raves, les raiforts n'avoient-ils pas, en naissant, assez éprouvé de périls de la part des tiquets? Falloit-il encore que dans leur dernier âge, ils fussent exposés à de nouvelles attaques, & que de nouveaux Insectes vinssent empêcher la formation de leur postérité? Il arrive pourtant, & il n'arrive que trop souvent au gré des Jardiniers, que ces plantes montent & fleurissent fort bien, mais qu'on ne leur laisse pas la liberté de donner de la graine.

Autre
Insecte.

Des Insectes que nos Provençaux appellent, *Buons de nouestre Seigne*, sont les auteurs de ce désordre au Printemps. Je ne connois point leur nom françois ni le latin; je les décrirai cependant d'une manière assez exacte, pour être entendu de tout Lecteur.

Cet Insecte du nombre des *Coléopteres*, c'est-à-dire, qui a des fourreaux par dessus les ailes, est d'une forme assez aplatie; son corps a deux lignes de large ou environ, sur quatre de longueur; il marche à l'aide de six jambes, & vole quand'il veut; il porte deux

antennes; son habit agréablement façonné est d'un fond rouge, relevé de plaques noires par dessus; car le dessous du corps est presque tout noir; ses ailes au nombre de quatre, ne sont apparentes, que lorsque l'animal vole, pour être plutôt sur les branches où il veut se transporter, ou quand on en fait la recherche au gros du jour; la tête tient au corps par une espece d'étranglement.

Tout nuisible qu'est cet Insecte, & quelque intéressant qu'il fût d'en délivrer nos Jardins, je n'ai trouvé nulle part qu'on enseigne le moyen de s'en défendre. Je ne fais moi-même que celui de visiter les plantes, lorsque la fraîcheur du matin tient encore engourdies ces bêtes ravageuses: on étend un drap à terre, & l'on secoue les plantes; ces bêtes moins agiles alors tombent sur le drap où l'on les ramasse pour les écraser. Quelques visites attentives suffisent ainsi pour garantir les plantes qu'elles dépouilleroient, si on n'en arrêtoit pas le ravage.

Ce ne sont pas là tous les animaux qui vivent aux dépens de nos Jardins; plusieurs autres Insectes attaquent les herbes potageres, mais je n'en ai point entrepris une histoire générale. Il m'a paru suffire de faire connoître les plus notables de cette tribu malfaisante,

& de prescrire les moyens qu'on peut employer pour éviter tous les dégâts qu'ils causent. C'est ce que j'ai fait de mon mieux.

Ch. VII.
Des
Animaux
nuifibles.

Chaque espèce d'animal reçut à sa création un goût dominant & déterminé pour certains mets qui lui doivent servir de nourriture; ce qui montre l'infinie Sagesse du Créateur qui a voulu pourvoir au besoin de tous, sans préjudicier, par l'entretien des uns, aux nécessités des autres; & prouve une prévoyance que nous ne saurions trop admirer: car enfin, si tous les animaux, sans distinction, n'avoient, pour se nourrir, de l'attrait que pour un seul & même aliment, où se trouveroit une abondance de cet aliment, capable de fournir à la table générale? De quel usage seroit tout le reste? Si l'homme borné dans ses sombres & courtes lumières, murmure quelquefois de cette distribution qui lui paroît n'être réglée qu'à son désavantage; que le sage réfléchisse qu'il ne lui est pas donné de pénétrer dans les secrets de Dieu, pour découvrir ses desseins toujours adorables: & qu'il sente que, si tout ne correspond point à ses desirs & à ses soins, cette contrariété est un effet de sa Justice qui veut le punir, ou de sa Bonté qui veut exercer sa patience

Ch. VII.
Des
Animaux
nuisibles.

pour couronner sa soumission. L'homme doit donc se faire un mérite de ce qui, sans ces dispositions, ne lui tourneroit qu'en désagrément inutile. Il lui est permis néanmoins de se défendre des animaux qui l'attaquent ou personnellement ou dans ses ouvrages. C'est en conséquence de ces vérités que j'ai dit ce qu'il convenoit de faire, pour garantir nos Jardins de la déprédation des animaux.

Après avoir vu comment on peut sauver un Potager des mains de ses ennemis, voyons ce qu'on peut faire, pour garantir les plantes de la rigueur de l'hiver, & comment il faut leur ménager un asyle qui les dérobe à sa mauvaise volonté. La retraite n'est point déshonorante en ce cas.



CHAPITRE VIII.

De la Serre.

Ch. VIII.
De la
Serre.

COMME la température des saisons n'est pas égale toute l'année, & qu'à la modération des chaleurs pendant l'automne, succèdent les rigueurs du cruel hiver, cet impitoyable ennemi des Jardins en général, & de quantité

de plantes en particulier, a fait chercher aux Jardiniers soigneux un asyle où ils pussent réfugier & conserver en sûreté leurs richesses potageres. Cet asyle est ce qu'on appelle *Serre*. Peut-être n'en auroit-on parlé qu'en parlant du Parterre, si Mr. de Chanvalon ne venoit pas tout récemment de défigurer l'idée qu'on en doit avoir ; ce qui a fait croire qu'il étoit convenable d'en donner plutôt une description, qui, quoique succinte, fuffise pour faire connoître l'endroit défiguré par cet Auteur.

Ch. VIII.
De la
Serre.

„ Il y a, selon lui, trois sortes de
 „ Serres : la premiere est la fruiterie ; la
 „ seconde Serre est celle où l'on conserve
 „ les légumes ; ce n'est d'ordinaire, dit-
 „ il, qu'un *Caveau* ou *Cellier* voûté,
 „ dont on ferme exactement les sou-
 „ piraux & les avenues durant la gelée,
 „ & dans les temps humides. On y
 „ entretient dans le sable les racines
 „ & légumes d'hiver ; on y fait croître
 „ & blanchir le céleri & la chicorée
 „ sauvage ; on y peut faire comme à
 „ l'air, une moisson de champignons
 „ sur couche. Cette Serre est proprement
 „ le Potager d'hiver. Elle contrefait
 „ les faveurs du printemps ; & on y
 „ prolonge l'automne. „ *

* Manuel des Champs, imprimé à Paris, en 1764. chap. 1. pag. 6.

Ch. VIII.
De la
Serre.

A ce portrait richement coloré, les experts reconnoîtront-ils l'original? Et l'Auteur montre-t-il un judicieux discernement en copiant ainsi à la lettre, ce que l'*Agronome* avoit dit avant lui, & donnant à la Serre le peu convenable nom de *Caveau*?

La Serre est proprement un bâtiment couvert où l'on enferme, & où l'on garde, durant la mauvaise saison, les arbres, les arbustes, & les arbrisseaux frilleux qui sont encaissés, les fleurs & l'hortolage. Il n'est question que de donner une place convenable à chaque chose, & de lui procurer la sûreté qu'elle ne trouveroit point en plein air.

Comme l'on ne peut s'accommoder aux dispositions particulieres de chaque lieu, ni aux facultés, non plus qu'au goût de tous les particuliers, quand il s'agit de former une Serre, que d'ailleurs on trouve quantité de desseins dans les livres, ou qu'on peut consulter des Architectes, je m'en tiendrai à des observations générales, qui peuvent cependant servir dans la construction de toutes les Serres.

L'édifice & ses principales dimensions dépendent de ce que le maître y veut loger; c'est donc ce qu'il faut consulter sur ce point. Que la Serre doive être

grande ou petite, le *Solage* ou l'exposition en est l'article essentiel. Souvent on ne peut choisir; alors il est de l'industrie de compenser, au mieux ce qui manque à la bonne exposition; mais, si on est libre dans le choix, il faut abrier la Serre du côté du Nord, & l'ouvrir au Midi; plus elle aura le soleil, plus elle sera avantagée : toujours les murs & le couvert seront construits de façon à ne pas se laisser pénétrer par aucun endroit au froid le plus malin. Garantir les plantes des insultes de cet ennemi, c'est la première intention qu'on se propose en bâtissant une Serre; c'est aussi par conséquent celle qu'on doit le moins perdre de vue : les ouvertures auront une juste & agréable proportion; le bon goût décidera de leur ordre; mais la sûreté des plantes prévaut à sa décision; les moyens de la procurer cette sûreté, ne sont pas les mêmes, ni en tout pays, ni chez tous les curieux.

L'on réussiroit en vain à prémunir comme il faut, toutes les ouvertures d'une Serre contre le froid, si l'on ne réussissoit de même à en exclure aussi toute humidité : l'un de ces deux ennemis feroit périr ce qu'auroit épargné l'autre. On doit ne rien négliger, pour se défendre de ce dernier; il est

Ch. VIII.
De la
Serre.

le pire par son opiniâreté à tenir bon ; quand il est établi en quelque lieu. La moisissure ne tarde pas après l'humidité, à s'emparer des pots, & à la moisissure succede une pourriture mortelle. L'avis est important, on ne doit pas le mépriser : examinez vos murs ; si, par malheur, il en suinte quelque humeur, remédiez-y ; & , après la réparation, pour plus de sûreté encore, tendez une natte en forme de tapisserie : mais, comme c'est ordinairement par le sol que le mal se communique, prévoyez-le d'avance en bâtissant votre Serre : pour cela évitez de l'enfoncer au dessous du niveau du terrain extérieur ; & , si vous voulez encore mieux la dessécher, comblez le bas avec des pierres ou du mache-fer, & pavez de brique ou carreaux de terre cuite, qui boivent promptement l'humidité, & ne suent jamais comme le marbre ou les pierres dures ; ou laissez du vuide sous le plancher. Ce qui contribue aussi beaucoup à entretenir une Serre en bon état, c'est qu'elle soit percée à propos, afin de pouvoir en ouvrir les portes & les fenêtres, chaque fois que le soleil est favorable, ou qu'il souffle des vents secs, sans être froids ni malins.

Pour pouvoir plus aisément procurer ces avantages, ainsi que pour mieux

admettre & laisser passer les rayons du soleil jusqu'au fond de la Serre, sa largeur ne doit pas être plus grande, que sa hauteur, à compter depuis le plancher, jusqu'au plafond; il convient encore que la façade qui regarde le Midi, soit garnie d'autant de vitrage qu'il sera possible: la muraille du dessous qui le porte, ne doit pas s'élever sur la terre plus d'un pied ou deux, pour ne pas causer trop d'ombre.

Ch. VIII.
De la
Serre.

Les vitrages du devant de la Serre, soit qu'ils soient portés par des châssis à coulisse, ou des fenêtres ordinaires, doivent être placés de manière à glisser tout-à-fait au dessus ou au dessous des châssis de bois, ou à pouvoir être ôtés entièrement, quand il est question de donner de l'air aux plantes. On doit laisser les fenêtres ouvertes jour & nuit, environ pendant trois semaines, après avoir mis les plantes dans la Serre, & aussi long-temps avant que de les en ôter, pour les exposer en plein air, pourvu qu'il ne fasse point de gelées, ou de grands vents piquants.

Ces observations mises en pratique, sont propres à dissiper toute la moiteur nuisible, & on doit en profiter, quelque sec que puisse être un bâtiment, ne fût-ce que pour ménager par intervalle, à l'air du dedans, un jeu & une facilité

d'ondulations absolument nécessaires à la santé des plantes; elle leur conserve cette agréable verdure qui ne manque guere de pâlir dans un air trop resserré, ou quand les plantes sont trop entassées entre elles.

La transpiration des plantes n'étant ni salutaire, ni libre dans un air renfermé & plein de vapeurs, la seve croupit dans ses vaisseaux, & les plantes se moisissent, ou deviennent languissantes, en attirant les vapeurs nuisibles de cet air renfermé. Il est donc aussi important de donner aux plantes le moyen de se décharger de cet air infecté, qu'il l'est de les garantir du grand froid de l'air extérieur. J'approuverois fort, dit Hales, (Statiq. des *Végét.* ch. 7. p. 316.) la méthode de ceux qui bouchent les jours de leurs Serres avec du canevas, & dans le froid extrême, avec des volets de paille, ou des roseaux par dessus le canevas, afin que l'air puisse toujours entrer dans la Serre, mais en si petite quantité à la fois, que le froid ne puisse incommoder les plantes. C'est imiter la Nature qui garantit les animaux du froid par de bonnes couvertures, ou de poil, ou de plumes, & qui, en même temps, laisse à travers ses couvertures une infinité de passages à la transpiration: mais, à mon avis, il est des moyens plus

sûrs pour soutenir la santé des plantes prisonnières.

Ch. VIII.
De la
Serre.

Tel est celui-ci, de former à l'entrée de la Serre une espèce d'antichambre, par laquelle on passera durant l'hiver, pour que la porte ordinaire & les fenêtres du devant restent bien fermées. Chaque fois qu'on ouvrira cette antichambre, elle se remplira d'air nouveau; & , ouvrant ensuite la porte qui de cette antichambre communique à la Serre, l'air nouvellement entré se mêlera avec celui du dedans qu'on suppose usé, & lui fournira des parties élastiques, plus propres à la conservation & à la croissance des plantes. Il seroit peut-être superflu d'avertir que les deux portes ne se doivent point ouvrir à la fois, mais successivement, & avec un petit intervalle de temps. Si l'emplacement ne permet point cette antichambre, on pourroit y suppléer, en formant comme un tambour qui produit à peu près le même effet; ou enfin, si les murs ont une épaisseur suffisante, on y placeroit deux portes en façon que l'une s'ouvrît en dehors, & l'autre en dedans, pour tirer la première sur soi, avant que d'ouvrir la seconde.

Quoique l'on puisse recourir au feu pour l'opposer aux rigueurs d'un froid

extraordinaire, je ne crois pas qu'il faille se presser d'échauffer une Serre par une chaleur artificielle : usez auparavant de toutes les autres précautions, pour que la froideur externe ne se communique point au dedans, ou que l'air qu'il est nécessaire de renouveler de temps en temps, puisse y être admis, corrigé de façon qu'il entretienne les plantes, comme je viens de le dire. Ou, si l'on veut absolument employer du feu dans certains cas extraordinaires, il faut veiller sur les inconvénients de cet usage. Je ne m'arrête point à celui d'allumer ce qu'il peut y avoir de combustible dans la Serre, la prudence la plus commune fait le prévenir; mais j'opposerai le mauvais effet que produira sur les plantes la fumée du feu découvert, l'inégalité de chaleur qu'il répand, suivant la distance des plantes ou sa propre durée; car, tandis que les plantes trop voisines du feu souffriront de sa proximité, les plus reculées n'en ressentiront aucun bénéfice; d'ailleurs le feu venant à s'affoiblir ou à s'éteindre, les plantes dont la chaleur avoit ouvert les pores, sont autrement susceptibles de gelée, que si elles n'avoient point été attendries par le feu. Si cependant l'on veut par besoin, par goût, ou par ostentation, user de feu, l'on construira

dans l'épaisseur du mur, un ou divers poëles, dont l'entrée pour le service, sera ouverte par dehors, & les tuyaux faits de tôle ou de fer blanc, seront conduits en dedans le long des murs, à la hauteur d'un pied ou deux, au dessus du plancher; ils seront percés de divers trous proportionnés à leurs distances; c'est-à-dire, que plus ils s'éloigneront du poële, plus ces trous doivent être grands ou fréquents. Les tuyaux ainsi distribués communiqueront sans fumée, ni étincelles, une chaleur qui, d'elle-même, monte & se répand plus uniment, que celle d'une cheminée ou d'un fourneau dans la Serre même.

Mr. l'Abbé Pluche, cet agréable Historien de la Nature, donne une autre façon d'échauffer l'air sur son passage du dehors au dedans. (Spect. Tom. 2. pag. 154.) Ceux qui voudront du recherché, & ne craignent point la dépense, pourront y recourir; ils trouveront encore des façons de cheminées dans les *Observations de Bradley*, tom. 2. chap. IX.

Ce n'est point assez pour un Jardinier instruit, & amateur de ses plantes, d'avoir réfugié à propos, les plus délicates dans la Serre; il doit les y suivre, pour ainsi dire, & ne pas les négliger

Ch. VIII.
De la
Serre.

dans leur retraite; il y observe fréquemment d'un œil attentif, si quelque chose souffre, languit, a besoin de secours; il ôte les feuilles jaunes ou pourries, pour éviter la contagion des autres, &c.

Il ne donne de l'eau à ses plantes, que dans la nécessité, jamais à celles qui peuvent s'en passer: il s'applique essentiellement à prévenir l'entrée du froid, pour s'assurer de la réussite de ses soins, ou du danger; il place près des ouvertures, & distribue entre les plantes de petites soucoupes avec quelque peu d'eau dessus, ou des linges mouillés; & le matin il en observe l'état: s'il trouve que l'eau soit glacée, il en conclut ou que les avenues n'ont pas été bien munies, ou que le froid est devenu violent, à un point qu'il exige plus de précautions. Dans le premier cas, il examine par où le froid a pu s'introduire, & il fortifie les endroits foibles. Dans le second cas, il a recours à des précautions plus capables de procurer la sûreté de ses plantes. Ordinairement des contrevents & des vitres suffisent à défendre les Serres bien construites; dans une augmentation de froidure, on ajoute à ces barrières, celle des chassis garnis des deux côtés d'un papier enduit de cire ou d'huile. Il peut se faire que ce ne soit point

assez; alors on doit tirer intérieurement sur cela un épais rideau, fait de quelque étoffe grossière, ou pour le mieux, calfeutrer exactement les embrasures des fenêtres avec du fumier de litiere sec & éteint. Un thermometre fidele est d'un grand secours, pour connoître sûrement ces variations de temps, qui demandent des soins variés. Un Jardinier soigneux qui fait employer à propos ces soins, en est agréablement récompensé.

Ch. VIII.
De la
Serre.



CHAPITRE IX.

Des Graines.

A PRES avoir dit comment on peut garantir les plantes contre les injures des saisons, on croit utile d'examiner encore comment on doit conserver les graines, afin qu'elles ne perdent rien de leur bonté, & puissent servir tout le temps de la durée qui est assignée à chaque espece.

Ch. IX.
Des
Graines.

On entend par graine, la semence que produisent les plantes pour se reproduire, & conserver l'espece. Or, comme elle est l'origine & la source de la végétation, elle en est aussi le terme & la fin.

Cette Graine succede aux fleurs, & a des qualités, pour ainsi dire, personnelles; l'on ne sauroit par conséquent en donner une idée générale qui convînt en même temps aux graines de chaque plante.

L'essentiel est d'examiner si les Graines ont acquis la forme & le volume convenables à l'espece; si elles sont bien nourries, pleines de suc, & si elles ont un œil de santé, c'est-à-dire, si elles sont avec leur couleur native, sans qu'il paroisse en elles rien d'altéré, ni de ridé par le défaut de maturité. De telles Graines ainsi conditionnées, après avoir été exposées au grand air qui les décharge de l'humidité superflue qui pourroit les faire chancier, on les ferme dans des sacs ou boîtes, sans craindre qu'elles s'échauffent en fermentant, pourvu qu'on les dépose en lieu sec, car rien n'est plus contraire à leur conservation, que l'humidité. Il n'est ni nécessaire, ni possible, sans des inconvénients qu'on prévoit assez, d'étendre les Graines en un grenier, de les visiter de temps à autre, & de les remuer, comme on fait du bled, ainsi que conseille *Angran*. Avec les soins qu'on vient de prescrire, les semences sont propres à végéter durant plus ou moins de temps, selon qu'il est donné à chacune en particulier

de le faire, ce qui sera pour l'ordinaire déterminé dans le cours de cet ouvrage. Cette durée des Graines peut cependant être un peu prolongée par certains soins, comme quand on les conserve dans leurs bales, leurs enveloppes, leurs coffats, ou filiques, dont la Nature les a pourvues.

Ch. IX.
Des
Graines.

Mais, afin de connoître sûrement l'âge de ces Graines, il faut les étiqueter avec soin, & ajouter à leur nom le temps auquel on les a récoltées. C'est le moyen d'éviter les méprises où l'on seroit exposé en semant des Graines qui n'ont plus de valeur, & qui sont devenues, par leur vieillesse, incapables de végéter; on connoît aussi par-là combien on doit peu compter sur ces fastueux catalogues qui fixent despotiquement la durée de chaque Graine. Pour ne pas m'attirer le reproche dû à ceux qui se font ainsi maîtres dans un art qu'ils n'ont jamais exercé, ni vu exercer, & qui ne connoissent rien que sur le dire d'autrui, je ne parle qu'après mon expérience; & quand elle ne m'a rien dit, je ne dis rien aussi: ou pour ma décharge, je nomme les Auteurs sur la foi de qui je parle.

C'est une règle que je me suis faite, & à laquelle je me conforme fidèlement, persuadé qu'on entre toujours

en défiance contre un Auteur qui ne cite point, lorsqu'il dit des choses extraordinaires, ou simplement singulieres. Le Lecteur défiant se prévient contre lui, & croit qu'il n'en use ainsi, que pour débiter plus hardiment ses idées ou ses fictions : en conséquence il est porté à révoquer en doute tout ce qui paroît sortir de l'usage ordinaire; il faut donc le mettre à portée, par le moyen des citations, de se convaincre qu'on n'a rien avancé, que sur de bons garants qu'il est libre à lui de consulter.

Grew, le savant Grew, anatomisant en détail les Graines, a découvert en elles une structure si merveilleuse, des opérations si constantes & si uniformes dans toutes les parties dont elles sont composées, qu'il faut absolument y reconnoître la main puissante du Créateur. C'est elle qui forme, & met en mouvement tous ces ressorts avec justesse; c'est elle qui fait varier leur jeu avec tant de précision & de diversité: mais ce qui est encore plus admirable, c'est ce que nous rapportons après Levenhoeck de la Société Royale d'Angleterre, qui l'a remarqué fort distinctement à l'aide d'un microscope.

Chaque Graine, (dit cet exact & curieux Physicien, *) non seulement

* *Epist. 64. ad Regiam Soc. Londinensem,*

contient le germe de la plante qu'elle doit produire, mais encore la plante entiere avec tout ce qui la compose, c'est-à-dire, ses racines, ses tiges, ses feuilles, ses fleurs, son fruit, ou ses Graines, le tout organisé sans confusion, & arrangé si parfaitement, que l'adresse de tous les hommes, les plus industrieux appliqués au même dessein, ne pourroient jamais imiter un tel modele. L'orgueilleuse raison étonnée, a de la peine à concevoir la possibilité du fait. Elle est encore plus surprise, quand on lui propose de suivre dans ses progressions, le détail de cette merveille, & qu'on assure, après une enquête fidelle, & une induction certaine, que la Graine qui se trouve dans la petite plantule, en renferme d'autres pour des générations sans limites.

On ne doute cependant pas en Physique, que „ chaque Graine, pour „ petite qu'elle soit, ne contienne son „ arbre, quelque grand qu'il puisse „ être; c'est-là même une des meilleures „ preuves que l'on puisse apporter, „ pour montrer qu'il est impossible de „ concevoir jusqu'à quel point la matière est divisible. * „

Tom. I. pag. 159. de ses Lettres intitulées : *Arcana Naturæ.*

* *Diſſ.* de Physiq. par le P. Paulian, Jéf.

Ch. IX.
Des
Graines.

De ces principes que ne refuse point la saine-Philosophie, on peut conclure que la terre ne produit plus de nouvelles plantes, & que celles que nous voyons en sortir, sont aussi anciennes que le monde même; que le sage & puissant Architecte, par la parole de qui tout fut fait, ayant commandé à la terre de produire les plantes, elle obéit en cet instant & pour l'avenir. Les plantes qu'elle produisit alors, renfermoient dans leurs semences toutes les plantes qui devoient en naître dans la suite des siècles; de sorte que celles que nous voyons présentement, ne font aujourd'hui & ne feront jusqu'à la fin que se développer, & se montrer par des apparitions successives. * Cette propagation économique non seulement est surprenante, mais elle est inconcevable, & on ne peut en être persuadé, qu'en la regardant comme l'ouvrage d'un Dieu aussi admirable que puissant dans tout ce qu'il opere; tout porte la marque ineffaçable de la Divinité, pour qui fait la connoître.

C'est de l'admission de ces vérités, que résulte la possibilité de cette multiplication des Grains qu'on cherche,
3 vol. in-4. Avignon 1761. au mot *Graine*.

* Entret. Physiques d'Ariste & d'Eudoxe;
Tom. 3. Entretien 14. pag. 207. & suivantes.

&c

& à laquelle tant d'Auteurs ont essayé de réussir. Car enfin, s'il est constant que le germe contienne réellement les plantes qui en doivent naître, tous les Grains & toutes les plantes qui en naîtront dans la succession des siècles, il ne s'agit que d'ouvrir le trésor renfermé dans l'intérieur de chaque Grain, & de développer en un an ce qui ne se développeroit qu'en trois ou quatre ans. La multiplication ne consiste pas dans la formation de nouveaux germes, mais à dilater le sein de la graine; de telle sorte que l'art mis de la partie, engage la Nature à donner en une fois, la naissance à plusieurs de ces petits embryons qui sont contenus dans la plantule, que plusieurs milliers de siècles qui se succèdent, ne peuvent pas tout-à-fait développer, & encore moins épuiser. L'esprit est en défaut à l'examen de ces générations, pour ainsi dire, perpétuelles : mais, comme dit sagement l'Abbé de *Vallemont*, * c'est que cette étendue de fécondité ne reconnoissant point de bornes, n'est pas de sa compétence. Qu'importe ? Est-ce qu'il nous est donné de tout connoître ? & l'esprit humain n'a-t-il pas des bornes qu'il ne peut franchir, sans

Ch. IX.
Des
Graines.

* *Curiosités de la Nature, Tom. 2. Ch. 27.*
Tome I.

tomber dans des égarements qui le
Ch IX. déshonorent?

Des
Graines.

C'en est un , par exemple , d'oser avancer que la formation d'une plante soit l'effet du concours fortuit de quelques sucs diversement agités , & que ce concours fortuit produise régulièrement , dans chaque espèce , une infinité de plantes tout-à-fait semblables , si fort limité cependant qu'il ne produise jamais aucune espèce qui ait été jusqu'alors inconnue.

Difons donc que la production des plantes ne peut venir que des graines ou germes chargés de se reproduire. Si l'on y observe quelque variation , les causes secondes y donnent occasion. Malgré cependant ces écarts de la règle générale , les plantes reviennent à leur état primitif , ou conservent encore quelque caractère qui fait connoître en elles celui de leur famille.

Une autre vérité qui n'est pas moins incontestable , c'est que la libéralité du Créateur a répandu en tous les pays du monde , une infinité de semences de toutes sortes de plantes ; si elles ne croissent point cependant par-tout , c'est qu'elles ne trouvent pas dans chaque pays les sucs ou les préparations qui leur sont nécessaires. Plusieurs expériences confirment la certitude de ce que l'on avance.

Lorsqu'on creusa les fondemens de l'Observatoire de Paris un Académicien fit prendre de la terre du fond où jamais aucune fouille n'étoit allée, il exposa cette terre à l'air avec toutes les précautions convenables pour empêcher qu'aucune semence ne lui fût communiquée; il la soigna d'ailleurs, & cette terre produisit des plantes, telles à la vérité, que celles qui naissent aux environs de Paris.

Voilà qui prouve que la terre contient dans son sein des graines ou semences qui lui sont déposées, & qui ne doivent paroître que selon l'ordre, & dans les circonstances réglées par le *Semeur éternel* dont la volonté s'exécute toujours.

Pour prouver aussi qu'il naît quelquefois des plantes étrangères aux pays où l'on ne les avoit jamais vues, l'incendie arrivé à Londres peut servir d'exemple, & être cité en témoignage. Il est dit qu'en plus de deux cents arpents de terre où cet incendie étoit arrivé, on vit croître une espece de plante appelée *Erysimum latifolium*, dont il n'y avoit dans ce lieu aucun vestige avant l'incendie : on peut sur cela, lire l'histoire de l'Académie des Sciences 1707. page 49. Mais, sans recourir aux pays étrangers, on peut citer le nôtre, & celui des Provinces

voisines. Dans les Landes brûlées surgissent, pour certain temps, des pavots & autres plantes qui disparoissent ensuite jusqu'à nouvel ordre du Grand & Souverain Maître. Je puis, si l'on veut même, rapporter en petit, ce que j'ai vu de mes yeux; j'ai trouvé chez moi des plantes que je n'y aurois point soupçonnées, & qui n'y avoient jamais paru: elles se sont montrées, & ont cessé d'être; d'autres que j'avois élevées, ont de même péri; & après une éclipse de quelques années, elles m'ont surpris en reparoissant dans mon Jardin, sans y être semées de nouveau.

Si toutes les plantes n'ont pas le même sort, c'est que toutes ne s'accoutument pas d'une même qualité de terre, ni de la même température de climat, & qu'elles attendent, afin de paroître, certains accidents favorables qui n'arriveront peut-être jamais pour plusieurs d'entr'elles.



CHAPITRE X.

Plantes propres à former les bordures
d'un Potager.

Absynthe ou Alvyne, *Absynthium*.

CETTE plante, loin d'être potagere, *Absynthe*.
& de servir en aliment, est au contraire
très-désagréable par son amertume : ce
ne seroit donc point ici sa place, si l'on
n'en faisoit point d'autres usages dans
les Jardins : mais quelquefois elle y sert
pour déterminer des planches.

Parmi plusieurs especes comptées
chez les Botanistes, il y en a trois dont
les Jardiniers font usage.

L'une est la commune, *Absynthium*
Ponticum seu Romanum officinarum, ou
Absynthium vulgare. C'est l'*Absynthe*
ordinaire : elle peut servir à faire des
bordures dans de grands endroits,
pourvu qu'on la tienne souvent rasée.
l'*Ecole du Potager* dit que sa racine est
d'une saveur aromatique, agréable, sans
amertume. Lemeris au contraire lui re-
connoît une grande amertume en toutes
ses parties. Qu'ils s'accordent entr'eux.

Ch. X.
Plantes
pour les
bordures.

La seconde c'est celle que le vulgaire appelle *Pichot-encens*, & C. B. Pin. 138. *Abfynthium Ponticum*, *tenui-folium incanum*.

La troisieme, *Abfynthium feriphium gallicum* C. B. Pin. 139. vulgairement dit, *Encens marin*.

Ces trois Absynthes servent à faire des bordures, si l'on veut les diversifier dans un Jardin. La premiere appelée par les gens de campagne, *gros encens*, sert pour les grandes pieces, comme la petite Absynthe & l'Absynthe marine servent aux moindres; elles ne demandent toutes qu'à être mises en place & un soin général, étant tout-à-fait champêtres, puisqu'on trouve la grande espece à la montagne de *Lure*, même en assez grande quantité, pour en nourrir le bétail durant l'hiver. Les deux autres especes sont aussi très-communes en plusieurs lieux de la Province où elles prospèrent malgré l'intempérie des saisons.

On les plante plus ou moins éloignées, suivant l'espace qu'elles occupent; on les multiplie plutôt de plant enraciné, qu'on ne les sème. En général on renouvelle les bordures de trois en trois ans, ou de deux, selon qu'on les voit dépérir, ou subsister en bon état.

La grande Absynthe forme de grosses

touffes d'où partent beaucoup de tiges qui s'élevent à la hauteur de trois pieds ou environ; elles sont ligneuses, blanchâtres, rameuses, pleines de moëlle; ses feuilles sont profondément découpées, mollasses, blanchâtres, d'une odeur forte, aromatique, d'un goût très-amer; ses branches sont garnies tout autour d'un grand nombre de petites fleurs menues qui sont autant de petit bouquets arrondis, composés de fleurons, évafés en étoiles, de couleur fauve; il leur succede de semences menues, renfermées dans des calices arrondis & écailleux. Cette graine dispersée par le vent, leve avec facilité dans tous les endroits où elle est portée.

Ch. X.
Plantes
pour les
bordures.

La plante est vivace, & dure plusieurs années en toute terre, & sans craindre aucune rigueur des saisons.

On ne décrit que cette espece pour abréger: on dira seulement des deux autres qu'elles sont beaucoup moins grandes, & qu'elles ne se ressemblent que par leur maniere de fleurir & de grainer.

Auronne, Abrotanum.

SANS entrer dans le détail des diffé- **Auronne:**
rentes Auronnes qui sont en nombre,
je dirai que cette plante étant vivace,

Ch. X.
Plantes
pour les
bordures.

& d'un port assez gracieux, on peut en faire des bordures, pourvu qu'on les contienne par la taille; elles font un fort bel effet. On ne la caractérise pas en particulier, étant sujette à des changements qui varient, comme l'a remarqué Tournefort dans sa seconde *Herborisation* autour de Paris.

Petit Cyprès-garde-robe, Santolina.

CETTE plante vivace que C. B. & la plupart des Auteurs mettent au rang des auronnes, & nomment *Abrotanum fœmina*, Tournefort l'appelle *Santolina*, & en mentionne plusieurs especes. Nous en connoissons ici deux en particulier, qui nous servent à former des bordures agréables dans nos Jardins: l'une a les feuilles blanches; & l'autre est d'un verd obscur. Les fleurs des deux especes sont un bouquet à plusieurs fleurons ramassés en boule, évasés en étoile, portés chacun sur un embryon, séparés les uns des autres par des feuilles pliées en gouttiere, & soutenus par un calice écailleux. Lorsque la fleur est passée, l'embryon devient une graine ordinairement un peu longue, rayée, & de couleur obscure. Toute la plante a une odeur forte & assez agréable; son goût est âcre & amer.

La *Garde-robe* s'accommode de toute terre, & ne craint point la sécheresse.

Elle porte le surnom de *Garde-robe*, parce qu'on lui attribuoit anciennement la qualité de préserver de la teigne les étoffes; mais aujourd'hui l'usage a fait connoître qu'elle n'avoit point cet effet; Mr. de Réaumur le lui a contesté, & mon expérience m'a confirmé ce que cet habile Physicien en a dit; & qu'il n'y avoit absolument que l'huile essentielle de térébenthine qui fut capable d'écarter & faire périr la teigne. On en imbibe des feuilles de papier, & l'on met ces feuilles parmi les habits & meubles, sans qu'on doive craindre au surplus qu'ils puissent être gâtés.

Ch. X.
Plantes
pour les
bordures.

Hysope, *Hyssopus*.

CETTE plante n'a dans les Jardins, d'autres usages que celui d'y former des bordures. Nous en avons ici de deux especes qui ne different qu'en ce que la feuille de l'une est velue, & l'autre est lisse ou unie. Quoique dans l'*Ecole du Potager* il soit fait mention de trois especes distinguées par la couleur de leur fleur, & parfaitement semblables en tout le reste, y est-il dit: cette *Hysope* velue croît dans notre terroir, & a été connue de C. B. qui l'appelle *Hyssopus hirsuta*,

Ch. X.
Plantes
pour les
bordures.

Pin. 218. Garidel a trouvé l'autre en plusieurs endroits, & la nomme en provençal *Mariarmo*. Quand on touche cette plante, elle répand une odeur forte, aromatique & agréable, principalement avant qu'elle soit en fleur. On en fait de belles bordures, lorsqu'on a soin de l'entretenir; elle se multiplie de graines & de rejettons, mais plutôt de cette dernière façon, comme plus prompte & plus facile. On la plante en Mars & en Septembre, en terre qui ne soit ni grasse ni maigre, mais bien exposée au soleil.

Il ne faut pas au reste s'imaginer que l'Hysope aime l'association des pierres, & qu'elle croisse mieux dans les murailles que dans la terre, parce qu'il est dit 3. *L. Reg. c. 4.* que Salomon a traité des arbres depuis le cedre du Liban jusqu'à l'Hysope qui sort des murailles: *De arboribus à cedro Libani usque ad Hyssopum quæ erumpit à pariete.* Des Auteurs ne conviennent point que le Sage eut en vue notre Hysope, & disent que le contraste n'auroit pas été parfait; il le seroit encore moins, si l'Hysope que Dom Calmet * appelle un *Arbrisseau*, s'élevoit à une si grande hauteur, pour que les Soldats ayant rempli une éponge de vinaigre,

* Dom Calmet, Dict. Tom. 1. de l'Hysope.

la missent au bout d'un bâton d'Hyssope, & la présentassent à la bouche de Jesus-Christ en Croix ; il cite en garantie le ch. 19. de S. Jean, verset 29. Mais l'Évangéliste parle-t-il de bâton ? il dit : *Spongiam plenam aceto Hyssopo circumponentes* ; c'est-à-dire, joignant de l'Hyssope avec le fiel, & la myrrhe dont il est parlé dans les autres Évangélistes, afin de rendre ce vinaigre encore plus désagréable. L'Auteur de la vie déclara la soif extrême qu'il souffroit, pour accomplir ce qui manquoit encore à la plénitude de sa passion, & montrer jusqu'au dernier soupir, qu'il étoit l'arbitre de ses souffrances, & le maître de sa mort.

On croit même que la *Ruta muraria* est la plante que Salomon a voulu opposer au cedre ; il faut convenir que cela s'accorderoit avec la très-petite taille de la *Ruta muraria*, & à sa constance qui ne la fait croître que dans les rochers & les murailles. *

Il faut renouveler l'Hyssope de deux en deux ans : laissée plus long-temps en place, elle se déränge.

* *Similitudinum ac Parabolaram quæ in Bibliis ex herbis atque arboribus desumuntur, dilucida explicatio, &c.* Levino Lemnio Sacrarum Litterarum studioso Auctore. . . . c. 26.

Ch. X. ~~Plantes~~
pour les
bordures.

L'Hysope pousse plusieurs tiges à la hauteur d'un pied ou d'un pied & demi, dures, nouées, rameuses, garnies tout au long de feuilles longues & étroites : ses fleurs naissent en épis, formées en gueule, ou tuyau découpé par le haut en deux levres : les semences sont enfermées quatre dans chaque capsule qui a servi de calice à la fleur ; elles sont oblongues, brunes & odorantes.

Cette plante ne veut être arrosée que dans une forte sécheresse, aimant peu l'humidité ; il faut la tondre dès la fin de l'été, pour qu'en automne elle pousse avant le froid. Ses sommités séchées & mises en poudre, servent d'assaisonnement dont quelques personnes s'accoutument dans des ragoûts.

Lavande, Lavandula.

L'USAGE que l'on fait dans les Potagers de cette plante aromatique ne demande point un détail exact de toutes ses especes ; nous le laissons aux Botanistes & aux Médecins ; il n'en est ici question, qu'autant qu'elle sert à former des bordures. Nous nous servons pour cela plus communément de la Lavande

De Hysope... à la fin de Francisci Valesii de Sacra Philosophia, &c in-8. Lugduni, 1652.

qui vient en abondance sur nos collines incultes; & nous n'en distinguons par conséquent que deux especes : l'une *Lavandula latifolia* C. B. Pin. 216. appelée en françois *Aspic*, & en provençal *Espic*; l'autre *Lavandula Angustifolia* C. B. Pin. 216. connue vulgairement sous le nom de *Lavando*; ce qui distingue ces deux especes entr'elles, c'est la grandeur des feuilles; & quand elles sont montées, c'est la forme de la tige : elle est sans division dans la Lavande; & dans l'*aspic* elle se partage en branches.

Ch. X.
Plantes
pour les
bordures.

Cette plante se plaît dans un terrain sec, ne redoute aucune saison, & veut seulement être exposée au soleil. On peut la multiplier de graine ou de rejettons; mais, comme elle est fort commune en ce pays, on n'y manque pas de jeunes plantes pour s'en fournir, ou l'on éclate & divise de vieux pieds.

La petite Lavande est celle qu'on choisit par préférence à l'*Aspic* ou *Nard* comme on l'appelle encore.

La Lavande pousse des tiges dures, ligneuses, quarrées, les fleurs sont en gueule, petites; elles naissent à la cime des tiges, disposées comme par anneaux, & en épis, de couleur bleue ou violette, quelquefois blanche; les semences sont menues, oblongues,

Ch. X.
Plantes
pour les
bordures.

enfermées quatre dans une capsule qui a servi de calice à la fleur : l'odeur de la Lavande est moins forte que celle de l'Aspic ; mais dans toutes les deux especes , elle est aromatique & agréable.

On la replante au printemps & dans l'automne. Elle reprend aisément, & se soutient dans la même place deux ou trois ans, après quoi il faut la renouveler, si l'on veut qu'elle figure bien. On coupe ses épis, lorsqu'ils sont en pleine fleur, pour servir à beaucoup d'usages : un des plus simples est de les employer à parfumer le linge qu'on blanchit, sans les détacher de la tige. La graine se recueille au mois d'Août, ou en celui de Septembre, sur les épis qu'on a laissé sécher.

Si les fleurs ne sont pas nécessaires, ou qu'on en ait ailleurs, on tient les bordures rasées, elles en ont meilleure grace, & durent plus long-temps.

Marjolaine, Majorana.

Marjo-
laine.

L'Ecole du Potager fait mention de plusieurs especes de Marjolaines, & y comprend entre autres l'*Origan* que Tournefort en sépare. Il ne sera fait mention ici que de la Marjolaine

commune, appelée par Bauhin, *Majorana vulgaris*, Pin. 224. & de la *Majorana tenui-folia*, C. B. Pin 224.

Ch. X.
Plantes
pour les
bordures.

Ce sont ces deux especes qui servent seules à faire des bordures, encore ne les distingué-je que par déférence pour les Maîtres qui les ont distinguées; car je crois que la variété qui s'y fait remarquer ne dépend que du sol; que c'est lui qui la cause. Selon qu'il est fertile, la plante mieux nourrie est plus en chair, a des feuilles plus grandes; la couleur est aussi plus ou moins blanche, ses mutations sont plus sensibles, quand on la sème: j'ai plusieurs fois semé de la graine cueillie sur de la Marjolaine fine & blanchâtre, qui m'a donné du plant dont la feuille étoit double en grandeur de celle qui m'avoit fourni la graine; sa couleur étoit tout-à-fait verte; le même changement de port & de teinte, je l'ai aussi éprouvé sur des plantes transportées d'un terrain maigre & sec en un terrain gras & frais.

Quoi qu'il en soit de ce changement ou de cette diversité, la Marjolaine est une plante gracieuse dans un Jardin par son odeur aromatique, par sa verdure qui est de toutes les saisons, par sa durée de plusieurs années; car j'en fais chez un particulier une plante qui y est depuis plus de quinze ans en

Ch. X.
Plantes
pour les
bordures.

possession de son gîte, au pied d'une muraille bâtie de terre; elle y pousse encore des tiges de deux pieds de hauteur, tandis que communément les tiges de la Marjolaine n'excedent pas un pied. Ces tiges sont ligneuses, rameuses, légèrement velues, garnies de feuilles molles, blanchâtres, d'une odeur très-agréable, quand on les touche; ses fleurs naissent aux sommités, ramassées en maniere d'épis, ou de tête formée de quatre rangs de feuilles posées par écailles; ses fleurs sont petites, en gueule, ou en tuyau, découpées par le haut en deux levres, de couleur blanche. Quand ses fleurs sont tombées, il leur succede des semences menues, presque rondes, rousses & odorantes.

La Marjolaine se multiplie de graine ou par division, comme la plupart des plantes qui forment des touffes. Cette multiplication se fait au printemps & en automne. On peut semer presque toute l'année; car cette plante ne craint point les froids ordinaires en ce pays, & y redoute peu les chaleurs.

Je ne marque point la durée de la graine en bonté, n'ayant rien de vérifié là-dessus.

Marum-Cortusi.

Ch. X.

LES Auteurs ne s'accordent pas sur Marum-
la place qu'on doit donner à cette Cortusi,
plante : C. B. l'appelle *Tragoriganum*
latifolium, Pin... & Tournefort la range
parmi les *Chamadrys* ou *Germandrée*,
sous le nom de *Chamadrys maritima in-*
cana frutescens, foliis lanceolatis 204. il
croît aux Isles d'Hieres vers Toulon.
J'en ai vu des bordures magnifiques au
Jardin du Roi à Marseille, hautes de
près de deux pieds : communément
pendant cette espece de *Chamadrys*
n'est point si audacieuse ; elle pousse
beaucoup de branches ou petites verges
rondes, ligneuses, blanchâtres, revê-
tues de feuilles plus grandes que celles
du Thym, pointues en fer de pique,
vertes en dessus, blanchâtres en dessous ;
ses fleurs paroissent dans les aisselles
des feuilles, le long des branches ; elles
sont en gueule, comme celles des *Cha-*
madrys ordinaires, de couleur purpu-
rine, soutenues par un calice velu &
blanchâtre, dans lequel, après elles, on
trouve quatre graines presque rondes.
Toute la plante est d'une odeur très-
forte, pour peu qu'on la presse entre
les doigts. Cette plante se multiplie de
graines, & d'éclats détachés de la

Ch. X.
Plantes
pour les
bordures.

souche avec quelques brins de racines, comme toutes les autres plantes aromatiques employées en bordures.

Les chats ont pour le *Marum* une prédilection qui va en eux, pour ainsi dire, jusqu'à la folie; ils le flairent de loin, ils y courent, ils se jettent dessus, ils s'y frottent, ils le mâchent, &c.

Tout terrain convient à cette plante. *Bradley* dit que le *Marum* a une odeur rafraîchissante : que veut-il dire par là ? Il dit encore que *les chats aiment fort à en manger, & que c'est pour eux un poison* * ; apparemment qu'il est de cette plante, comme des pêches qui en Perse ont du venin, & sont un délice pour nous ; ou les chats Anglois sont d'une constitution différente de celle des chats François, si l'Auteur dit vrai.

Mélisse, ou Herbe de Citron, ou Citronnelle, Melissa hortensis, C. B. Pin. Tournefort.

Mélisse. QUE l'on distingue ailleurs plusieurs especes de Citronnelle, nous n'en connoissons ici, pour en faire des bordures dans les Potagers, qu'une seule qui y

* *Nouvelles Observations sur le Jardinage, Tom. 2. pag. 293. & pag. 294.*

soit propre : nous la tirons de la campagne ; elle y vient naturellement , & en abondance ; elle croît parmi les buissons & les orties , espérant éviter sous leur défense , les morsures des bestiaux qui la recherchent avec soin , & la mangent avec avidité.

Ch. X.
Plantes
pour les
bordures.

La Citronnelle ou Mélisse pousse des tiges en nombre , hautes de deux pieds , presque quarrées , dures , rameuses ; les feuilles sont oblongues , assez larges , pointues , rudes au toucher , couvertes de petits poils courts , dentelées en leurs bords , de couleur verte , brune , luisante , d'une odeur de citron fort agréable , d'un goût un peu âcre ; ses fleurs naissent dans les aisselles des feuilles , rangées par anneaux , mais qui ne sont pas entiers autour de la tige ; ni tout-à-fait verticillés ; les fleurs sont petites , en gueule , blanches , tirant sur le rouge ; chacune a un tuyau découpé en deux levres , & est soutenu par un calice fait en cornet , velu. Après les fleurs , on trouve quatre graines presque rondes , jointes ensemble dans le calice de la fleur.

Cette plante qui a de très-grandes propriétés en Médecine , outre qu'elle figure bien autour des grandes pieces du Potager , sert encore de fourniture de salades à ceux qui les aiment relevées

Ch. X.
Plantes
pour les
bordures.

par l'odeur de quelque plante aromatique, mais il l'y en faut en petite quantité, & en feuilles naissantes.

Quoique la Mélisse se multiplie en campagne par semence, lorsqu'on la veut multiplier dans les Jardins, on emploie plus ordinairement de vieux pieds, divisés en plusieurs jeunes rejettons. Cette multiplication se fait au mois de Mars, mieux que dans une autre saison.

Il faut à cette plante une bonne terre, & une situation un peu ombragée, pour la servir de son goût : car, comme on a dit, elle vient aux champs, à l'ombre des buissons où la feuille des arbres se ramasse, pourrit, & sert d'engrais. Avec ces soins, on ne la voit pas dégénérer en ce pays, comme l'a dit un Auteur.

Dans le mois de Juillet & d'Août, que ses tiges sont dans toute leur force, on les coupe pour différents usages, & en automne, on rase tous les montants à fleur de terre. On n'a pas besoin autrement d'user de précaution pour la prémunir contre les saisons; elle n'en craint aucune, & se soutient longtemps en bon état.

Romarin, Rosmarinus.

Ch. X.

QUOIQUE cet arbrisseau ne soit *Romarin*. point Potager, à proprement parler, mais naturellement sauvage, il est cependant admis dans nos Jardins, soit pour figurer isolé, soit pour en former des bordures d'une certaine élévation, lorsqu'il s'agit de cacher à la vue quelque terrain qu'on veut lui dérober. C'est à ce titre-là qu'il est rangé ici; nous sommes d'ailleurs très-à portée de nous en fournir; car, quoique Léméri qui le reconnoît en Espagne, en Italie, en Languedoc, ne mentionne point notre province, le *Romarin* croît cependant en telle quantité dans la haute & dans la basse Provence, que l'on en chauffe les fours en certains endroits.

Dans son sol natal, il s'éleve trois ou quatre pieds, & pousse plusieurs rameaux longs, grêles, cendrés, chargés de feuilles étroites, dures, d'un verd brun en dessus, blanches en dessous, peu succulentes, d'un odeur forte, aromatique, très-agréable, & qui ranime les esprits; la fleur formée en gueule, naît parmi les feuilles, & est de couleur de bleu lavé, tirant sur le blanc; elle est appelée *Anthos*, dérivé d'un mot Grec qu'on lui applique,

Ch. X.
Plantes
pour les
bordures.

pour marquer qu'elle est une fleur par excellence; son odeur est plus douce que celle des feuilles. Les semences qui sont renfermées dans une capsule qui leur a servi de calice, se trouvent quatre ensemble. La grande fleurison du Romarin est en Mai & Juin; mais en ce pays cet arbrisseau a des fleurs toute l'année.

Mr. de Combe qui dit y avoir quatre especes de Romarin, avoue qu'il n'en connoît que deux, & qu'il n'a pu avoir les deux autres, quelque recherche qu'il ait faite. Pour moi, avec la même ingénuité, je dis que je ne connois qu'un Romarin qui est celui de ce pays, car si quelques plantes fleurissent en épi, ce n'est qu'une variété qui même n'est pas constante.

Sauge, Salvia.

Sauge. Nous n'avons point ici toutes les Sauges des Botanistes, ni même autant qu'en nomme l'Ecole du Potager; mais nous avons les especes essentielles qui sont la grande Sauge, *Salvia major* aut *Sphacellus Theophrasti* C. B. Pin. 237. Tournef. 180.

La petite Sauge ou Sauge franche, *Salvia minor aurita*, & non *aurita*, C. B. Pin. 237. Tournefort, 181. & la Sauge frisée, *Salvia latifolia, servata*, C. B.

Pin. 237. Tournefort 181. Ce sont-là du moins les especes que j'ai, & qui peuvent servir à meubler un Potager, & à distinguer les grandes planches. J'en ai vu des bordures de deux pieds de hauteur, & d'un grand pied de large; mais ici nous ne plantons pour cet usage, que la petite espece; ou, si l'on emploie la grande, nous ne lui laissons pas la liberté de tant croître; nous évitons encore de lui donner des engrais qui, par trop d'embonpoint, la feroient dégénérer, & diminueroient ses qualités: dans cette vue même, j'en ai de plantée aux champs, en des lieux secs & pierreux, abondonnée, pour ainsi dire, à la disette de nourriture; c'est-là celle qu'on préfere, & dont on prend pour l'usage, comme ayant conservé la délicatesse de sa taille, & la supériorité de ses vertus que n'ont pas au même degré les plantes élevées dans l'opulence & la graisse des Jardins. L'effet de ce changement de régime est tel, que, suivant quelques Auteurs, toutes les diverses Sauges ne sont que des variétés de celle qui croît naturellement dans ce pays, & qu'elles ont été diversifiées par le semis, par la culture, par le changement de terrain & de climat. D'autres assurent contre ce sentiment, que ces especes de Sauge,

Ch. X.
Plantes
pour les
bordures.

Ch. X.
Plantes
pour les
bordures.

si on les plaçoit sur des rochers de la Provence, elles y conserveroient toujours les mêmes caractères qu'elles ont ailleurs. Pour concilier ces opinions, il faut, ce me semble, ne pas porter un même jugement de toutes les espèces diversifiées, mais on peut l'appliquer à quelques-unes : car si l'on ne voit pas que les Sauges rapportées dans leur pays originaire, reprennent l'uniforme primitif, on les verra sans doute produire, par le moyen des semences, de nouvelles variétés, & prouver ainsi la possibilité des changements déjà faits. Je donne ce sentiment à qui voudra le recevoir, & ne critique personne là-dessus.

Description de la grande Sauge.

Grande
Sauge.

LA grande Sauge pousse des tiges ligneuses, rameuses, velues, d'un verd blanchâtre, garnies de feuilles oblongues, larges, obtuses, ridées, épaisses, cotonneuses, seches, spongieuses, d'une odeur forte, pénétrante, d'un goût aromatique, amer, un peu âcre, échauffant la bouche; ses fleurs naissent comme en épis, aux sommités de ses rameaux, verticillées, formées en gueule ou en tuyau découpé par le haut en deux levres, odorantes, de couleur bleue, tirant sur le purpurin, rarement blanche, soutenues

sur un calice ample, formé en cornet, & découpé en cinq parties. Quand cette fleur est passée, il lui succede quatre semences presque rondes, noirâtres, enfermées dans une capsule qui vient du calice.

Ch. X.
Plantes
pour les
bordures.

Petite Sauge.

CE que la petite Sauge a de différent avec la grande, c'est que ses feuilles sont plus petites, & moins larges, plus blanches, ridées, rudes, d'une odeur & d'un goût encore plus fort & plus aromatique; elles sont ordinairement accompagnées en bas de deux petites feuilles en façon d'oreillettes ou de pinules.

Petite
Sauge.

Sauge frisée.

LA Sauge frisée a les feuilles larges, presque rondes, dentelées, & frisées sur les bords; elles sont portées sur une longue queue d'un verd pâle, & douce sous le doigt, d'une odeur moins pénétrante que les autres.

Sauge
Frisée.

Les qualités de la Sauge sont si connues & si fort exaltées, qu'on la croit propre à guérir tous les maux, & on lui a donné le nom de *Salvia* tiré de celui de *Salvus* ou *Sain*.

Ch. X. Quoiqu'on la puisse multiplier avec
Plantes les graines, on emploie plus commu-
pour les nément les éclats des vieux pieds qu'on
bordures. divise; on y procede au printemps ou
 en automne. Cette plante n'est nulle-
 ment délicate; elle ne craint ni la gelée,
 ni le chaud, ni le sec, ni l'humide, &
 se soutient en place autant que l'on
 souhaite.

Si l'on veut garder la Saugé pour en
 prendre l'infusion comme du thé, on
 la recueille en plein midi, par une
 journée qui ne soit point humide; &
 après l'avoir fait sécher au grand air,
 à l'ombre, suffisamment, on la serre,
 pour servir au besoin.

Bradley dit qu'en Angleterre on a
 une espèce de Saugé rouge.

*Tanaïsie ou Tanésie, Tanacetum vul-
 gare Luteum, C. B. Pin. 132. Pit.
 Tournefort, 461.*

Tanésie: JE ne comptois point de mettre la
 Tanésie parmi les plantes dont on peut
 faire des bordures dans les Potagers;
 mais j'y ai été porté par la lecture de
 Bradley qui la dit *si estimable, qu'on
 doit ne pas en manquer*: il en parle
 d'après l'épreuve qu'il a faite sur lui-
 même de son utilité pour la goutte dans

l'estomac : & il se reprocheroit, dit-il, *s'il laissoit passer l'occasion d'indiquer la maniere de s'en servir.*

Ch. X.
Plantes
pour les
bordures.

Il n'entre pas, il est vrai, dans mon plan de parler des plantes autrement qu'en Jardiniste, & si quelquefois je m'en écarte, je touche avec sobriété ce que j'en dis. Je rapporterai ici cependant l'avis de cet Anglois, parce que son livre n'est pas commun, parce que la Tanésie est très-facile à trouver, parce que la goutte est plus commune que les remèdes qui la soulagent ou la guérissent, parce enfin que le remède est facile à préparer, & que d'ailleurs son succès est éprouvé, à ce qu'on nous assure. Voici la méthode de l'Auteur.

„ Faites bouillir une demi-poignée
„ de cette herbe dans une demi-pinte de
„ bon vin blanc, & buvez de cette
„ décoction la plus chaude que vous
„ pourrez. „ J'ai toujours trouvé que
cette boisson appaisoit les douleurs en
moins d'un quart d'heure. Afin d'en
avoir pendant l'hiver, on en garde de
seche, Bradley, Tom. 1. *Des nouvelles
Observations, &c. sur le Jardinage,*
pag. 297.

Description de la Tanésie.

CETTE plante s'éleve deux ou trois
pieds, pousse des tiges rondes, rayées,

Descrip-
tion.

Ch. X.
Plantes
pour les
bordures.

moëlleuses; ses feuilles sont grandes, longues, étendues, découpées comme par paires, & dentelées en leurs bords, de couleur d'un verd jaunâtre; ses fleurs naissent à l'extrémité des tiges, par gros bouquets, arrondies, d'un jaune doré, luisant, soutenues par des calices écailleux; les semences qui succèdent, sont menues, oblongues; elles noircissent en mûrissant; toute la plante a une odeur forte, qu'on trouve agréable, ou qui déplaît suivant les personnes; son goût est amer. Je n'entre pas dans le détail des autres qualités spécifiques que l'on trouve à cette plante.

La Tanée croît le long des chemins, dans les champs, & sur-tout proche des haies; avec un tempérament si robuste que lui donne la Nature, pourroit-elle ne pas s'accommoder dans les Jardins d'une culture la plus grossière?

De la Rhue, de la Sarriette, du Serpolet, du Thym commun, du Thym Citronné, &c.

De la Rhue, &c. OUTRE les plantes dont on a parlé en détail, il en est d'autres encore qui peuvent servir, & que chacun peut

employer selon son goût : mais, comme les dernières que je viens de mentionner, sont très-communes ici, & que naturalisées dans des endroits sauvages & incultes, elles ne demandent point certains soins, on ne croit pas devoir faire de chacune un article particulier ; on se contente de dire, en général, que pour leur culture, on doit se conformer à ce qui a été dit des autres plantes vivaces. On les plante aussi, bien plus souvent qu'on ne les sème. Le temps convenable pour le faire en général, est : Février & Mars, Septembre & Octobre ; on les tond, suivant qu'elles poussent.

Ch. X.
Plantes
pour les
bordures.

Quoique l'on emploie quelquefois en bordures dans les Potagers le Buis, les Violettes, les Marguerites, &c. il est plus ordinaire cependant d'en faire des bordures aux parterres ; ainsi l'on réserve d'en parler d'une certaine façon, quand on traitera du Jardin à fleurs.

Lorsqu'on a plusieurs pièces à border, & qu'on veut de la variété dans les bordures, on peut employer encore de ces plantes potagères qui sont vivaces en certain temps, comme le Persil, la Chicorée sauvage, le Maceron, &c. On trouvera dans le cours de l'Ouvrage, quelle doit être la culture de toutes ces plantes.

Ch. X.
Plantes
pour les
bordures.

La table indiquera l'article où il est traité de celles qui ne sont que mentionnées ici.

De la Statice.

De la
Statice.

QUOIQUE le nom soit latin, la plante le garde néanmoins en françois, & c'est celui sous lequel elle est le plus connue des Auteurs : j'ai cependant vu des Jardiniers qui l'appellent *Gazon de Paris* ; & Bomare, dans son *Dictionnaire raisonné universel d'Histoire naturelle*, est plus libéral en noms : il lui donne ceux de *Staticée*, ou *Gazon d'Olympe*, ou *Æillet de Paris*, ou *Herbe à sept tiges*. Cette plante est ordinairement admise dans les parterres, pour en faire des massifs qui le décorent beaucoup par l'émail de ses fleurs ; mais elle n'est point rejetée des Potagers, quoique Liger, Auteur du *Jardinier Fleuriste*, l'exclue des Jardins de grande étendue : *cela est trop colischer*, selon lui ; mais, ne lui en déplaît, la Statice sert fort bien à border quelques allées ; & , lorsqu'elle est en fleur, son effet est assez gracieux, & sied bien par-tout.

Parmi plusieurs espèces de Statice que mentionne Tournefort 341. il y en a deux à l'usage des Jardiniers : l'une est plus grande que l'autre ; c'est par-là

seulement qu'elles different: leur naturel sauvage a conservé beaucoup de facilité à les élever. *Les deux especes, dit Lemeris, croissant aux lieux montagneux & humides, proche de la mer & des rivieres.* D'Aléchamp dit au contraire que la *Statice* croit en lieux secs & pierreux, même elle sort quelquefois des fentes des rochers; tellement que pour l'arracher entière, il faudroit rompre la pierre. Selon le Jardinier Fleuriste, elle croît heureusement dans toute sorte de terre, & il a raison; car j'en ai trouvé sur la montagne de Lure, dans des endroits secs & totalement stériles, & nous l'avons ici en abondance dans des secherons ou prés qui n'ont d'eau, que celle que le Ciel veut bien leur départir. Malgré la disette où elle se trouve souvent, elle fournit assez bien son rôle; mais transplantée en bonne terre, & soignée dans les Jardins, elle fait encore mieux.

On peut la planter au printemps ou en automne, comme toutes les bordures vivaces.

Cette plante pousse beaucoup de feuilles assez longues, renversées sur terre, étroites à peu près comme celles du gramin, & de couleur de verd de mer; il s'éleve d'entre elles plusieurs tiges hautes d'un pied, droites, rondes, sans nœuds ainsi que le jonc, terminées

Ch. X.
Plantes
pour les
bordures.

par un bouquet presque sphérique, composé d'un amas de petites fleurs à cinq pétales, blanches, tirant sur le purpurin, disposées en ceillets, & soutenues par un calice formé en entonnoir qui est particulier à chaque fleur. Ce bouquet de fleurs est encore soutenu en total, par un calice commun; du fond de ce calice s'éleve un pistile qui devient ensuite une semence pointue, le plus souvent par les deux bouts, enfermée dans la capsule qui a servi de calice particulier à la fleur.

Ces deux especes dont on fait usage dans les Jardins, ne différent entr'elles qu'en ce que l'une reste plus basse que l'autre, & que la fleur de cette dernière est un peu plus chargée de purpurin.

Cette différence ne peut-elle pas être occasionnée par la culture? Le Botaniste de cette province, Garidel a oublié la *Statice*, malgré l'abondance que nous en avons; & le *Dictionnaire universel d'Agriculture* qui a fait une description assez exacte de la fleur, paroît ne pas connoître de même la plante, car il la dit fort délicate, au lieu qu'elle est habitante fort aisée, & montre par-tout où l'on la loge, sa bonne volonté de plaire.

Du Fraïsier, *Fragaria*.

Ch. X.

QUOIQUE par un usage assez commun, mais point exact, on appelle du nom de *Fraise* la plante & le fruit qu'elle porte, en latin on distingue constamment l'un de l'autre : le Fraïsier est appellé *Fragaria*; & la Fraise qui en est le fruit, *Fragum*.

Du Fraïsier.

Description du Fraïsier.

Les feuilles de la plante sont oblongues, moyennement larges, veinées, velues, dentelées dans leur tour, vertes par dessus, & blanchissant par dessous; elles sont au nombre de trois sur un même pédicule ou même queue qui est assez longue; ses tiges s'élevent plus ou moins, suivant l'espece, jusqu'à la hauteur d'un pied; elles se divisent en quatre ou cinq branches dont chacune est chargée de fleurs composées de plusieurs pétales, blanches, disposées en rose, & soutenues par un calice d'une seule piece, mais découpée en dix parties; après la fleur le pistile qui occupe le centre, se change en fruit dont la grosseur & la forme varient, comme il sera dit; mais toujours il est formé

Description.

Ch. X. de plusieurs semences menues, entassées
 Plantes les unes sur les autres, & enveloppées
 pour les de substance pleine de suc.
 bordures.

C'est le plus hâtif & le plus délicieux fruit du printemps, quand il est mûr; il est d'une odeur agréable, d'un goût doux & vineux, & plaît à tous ceux qui en mangent.

La plante produit encore pour l'ordinaire, quelques fibres, filaments, ou traînasses qui serpentent à terre, où ils prennent racine par plusieurs endroits, & doment ainsi du plant qui sert à multiplier l'espece. Il y en a cependant une qui ne pousse point de ces filaments, & qu'on ne multiplie qu'en divisant les rejets du pied.

Especies de Fraises.

Especies. CETTE plante spécialement destinée à border les planches & les allées du Potager, est en effet très-propre à cela, & très-estimable; sa verdure est de toute l'année; ses bouquets de fleurs la décorent une partie du printemps, & son fruit qui ouvre la scene aux autres, a le suffrage de tous les goûts. On les divise en Fraises des bois & Fraises des Jardins ou cultivées: mais ne pourroit-on pas dire qu'elles ont toutes été confondues dans les champs, & qu'elles

ont la même origine, vu que par traitement les du tout sauvages s'affranchissent, dit le Sr. du Pradel. Il paroît donc mieux de les diviser par espèces, mais c'est l'affaire du Botaniste, plutôt que du Jardinier, d'embrasser ce détail que je n'entreprends pas ici, pour ne parler que des espèces que j'ai.

La Fraîse rouge commune, la ronde, & la longue, la Fraîse blanche, la Fraîse à étoile, c'est-à-dire, celle qui séparée de la tige, porte, sur l'endroit par où elle y tenoit, une étoile blanche, occasionnée par le calice qui a empêché cette partie de rougir comme le reste du fruit; le Fraisier qui fruite naturellement au printemps & en automne; le Fraisier qui ne pousse point de traînasses, ou n'en pousse que peu & rarement, pullulant du pied; le Fraisier du Canada ou de Virginie, dont le fruit plus gros que les autres, les devance par sa maturité, reste caché sous le feuillage de la plante, & est de couleur jaunâtre; son goût est plus doux, mais moins relevé que celui du commun des Fraîses; le Fraisier des bois ou de montagne, dont le fruit est plus délicat, plus franc, plus haut en couleur rouge, d'un parfum plus suave & plus étendu, tantôt arrondi, tantôt pointu, en forme de toupie; les Caprons qui sont appelés

Ch. X.
Plantes
pour les
bordures.

Ch. X.
Plantes
pour les
bordures.

Capitons par Tournefort, ce n'est pas proprement une espece distincte, mais une dégénération de fruit qui arrive sur des plantes que trop d'embonpoint a gâtées; les Fraises en sont moins abondantes & plus fades, mais plus grosses; les Fraises du Chily, quoique cette espece que j'ai reçue depuis quelques mois seulement, n'ait point encore porté du fruit, je la nomme comme l'ayant dans mon Jardin, puisqu'elle y a fort bien repris; j'en dirai du fruit ce que nous en apprend le Pere Feuillet, Religieux Minime né à Mane, Village qui est à une lieue d'ici, près de Forcalquier, quoiqu'il soit appelé *Feuillée*, natif de Marseille dans le *Dictionnaire de Mr. l'Advocat, Professeur en langue Hébraïque en Sorbonne.*

Ce célèbre Astronome rapporte dans le *Journal de ses Voyages*, Tom. 1. p. 315. qu'à la Conception, Ville du Royaume de Chily, on lui servit des Fraises d'un goût merveilleux, dont la grosseur égaloit celle de nos plus grosses noix, d'un blanc pâle; &, quoiqu'elles n'aient ni la couleur, ni le goût des nôtres, elles ne laissent pas d'être excellentes.

Mr. Fresier * qui a écrit après le Pere

* Relation du Voyage de la Mer du Sud aux Côtes du Chily & du Pérou, fait pendant les années 1712, 1713, & 1714. dédiée à

Feuillet, & qui le releve sur plusieurs chefs, parle ainsi de cette plante, & il en donne une figure qui représente le fruit de vingt lignes en longueur, & de dix-huit de grosseur.

Ch. X.
Plantes
pour les
bordures.

Dans le Chily on y cultive des campagnes entieres d'une espece de Fraisiier différent du nôtre par les feuilles plus arrondies, plus charnues & fort velues; ses fruits sont ordinairement gros comme une noix, & quelquefois comme un œuf de poule; ils sont d'un rouge blanchâtre, & un peu moins délicats au goût, que nos fraises de bois.

J'ai encore reçu d'Angleterre la graine d'une autre espece sous le nom de *Fraises éternelles*, ainsi dites, parce qu'elles donnent du fruit presque toute l'année, pourvu qu'on prenne des plantes tout le soin qu'elles demandent. J'ai semé la graine à la fin de Février & au milieu de Juillet, j'en ai mangé du fruit, il n'est pas gros, mais bon; il est pointu, d'un rouge vif, & a beaucoup de parfum. C'est la premiere année que je l'ai; &, actuellement que j'écris, les plantes ont des boutons, des fleurs, du fruit verd, & du fruit mûr.

S. A. R. Monseigneur le Duc d'Orléans,
Régent du Royaume, par Mr. Frérier, Ingé-
nieur ordinaire du Roi. In-4. Paris, 1726.

Culture des Fraisiere.

Culture. LA diversité des especes n'en exige point cependant pour la culture de chacune en particulier, toutes demandent une terre bonne d'elle-même, point trop enrichie par les amendements, légère & sablonneuse, quoique Bradley dise que les *Fraisiere* ne se plaisent dans aucun terrain, tant que dans celui qui est un peu argilleux *. Cet Ecrivain est Anglois.

Il suit de ces remarques, que, quand on fume les planches du Potager, il faut éviter que le fumier n'aille point jusqu'aux *Fraisiere* qui les bordent, car ce n'est pas seulement chez les hommes que le trop d'opulence corrompt ceux qui en abusent, les *Fraisiere* se corrompent aussi par plus d'engrais qu'il ne leur en faut; les plantes deviennent plus vigoureuses qu'à l'ordinaire; & enorgueillies de leur embonpoint, elles commencent par pousser des feuilles plus amples; elles les font paroître élevées au dessus des autres, mais cette somptueuse parure n'est point accompagnée de fertilité. On ne trouve sur ces fieres plantes

* Tom. 2. Des Observations sur le Jardinage, pag. 81.

que des fruits clair-semés, & quelquefois on n'en trouve point du tout; aussi le Jardinier expérimenté a-t-il soin de détruire ces especes de frêlons, ou n'en conserve que très-peu.

Ch. X.
Plantes
pour les
bordures.

Quelles que soient les especes, on les multiplie de plant enraciné; c'est-à-dire, des pieds qu'on éclate, ou de nouvelles plantes que produisent les traînasses, ou enfin même de graine, si l'on n'a que le fruit à sa disposition, car la seule nécessité peut réduire à ce dernier moyen de multiplication, dont on ne se sert guere à cause de sa lenteur.

Temps de planter les Fraisières.

ON plante les Fraisières dans les deux saisons du printemps & de l'automne, mais le succès n'en est pas égal; & si rien ne l'empêche, on doit préférer de planter, suivant la saison, dès la fin de Septembre, ou en Octobre, & en Novembre, mais non en Mai, & au commencement de Juin, comme dit le *Jardinier Botaniste* *.

Temps de
planter.

Si l'on plante alors, que le plant soit bien conditionné, & qu'on le soigne, il portera du fruit à la saison prochaine,

* Le *Jardinier Botaniste* par Mr. Besnier, Paris, 1705. in-12. pag. 158.

au lieu que, si l'on ne plante qu'au printemps, rarement aura-t-on du fruit dans la même année, à moins que ce ne soit l'espece *Bis fructum ferens*, qui porte deux fois l'année.

On doit encore moins attendre du fruit à la prochaine récolte, si, au lieu de profiter du mois de Février ou de Mars, quand les Fraises commencent à renaître, on alloit ne planter qu'en Mai ou Juin, comme dit le *Dictionnaire universel d'Agriculture*: il ne me paroît pas non plus à suivre dans le conseil qu'il donne de faire des pépinières du petit plant, &c. L'autorité de l'Auteur qu'il a copié, ne garantit pas la pratique. On désaprouve encore plus le *Dictionnaire de Chomel*, en ce qu'il dit que *Le vrai temps de planter les Fraises est dans le mois d'Août*.

On peut, si les plantes sont petites, en mettre deux ou trois ensemble, pour être plus sûr de leur reprise, & pour qu'elles forment plutôt leur touffe; on espace à un pied de distance une plante de l'autre, soit qu'on les mette en bordure, ou qu'on en fasse des planches.

Dans ce dernier cas, & pour faire durer la saison du fruit, on a soin de donner aux plantes des expositions variées; c'est-à-dire que pour les hâter, on en place sur des ados, au pied d'un

mur qui ait le midi. Quelques curieux même, pour avoir du fruit plus printanier, emploient les couches, les cloches, les chassis, & les réchauds. Dans une vue contraire, on plante au Nord; on cherche l'ombrage que les Fraisières aiment originairement, ce qui retarde la maturité de leur fruit; car un mois après qu'il a passé dans nos Jardins, on nous en apporte d'une Montagne voisine, où la Fraise vient à l'ombre des arbres.

Quel que soit le domicile qu'on assigne aux plantes, on aura soin de les labourer, de les tenir nettes d'herbes, & de les arroser selon le besoin. Mais, quand elles entrent en fleur, je ne leur fais point cette sévère amputation que des Auteurs recommandent * : ils veulent qu'on ne laisse à chaque pied que quatre montants des plus forts, & sur chaque montant que trois ou quatre fleurs, des premières venues, les plus près de la tige : pour moi, je laisse venir tout ce qui fait espérer, & je m'en rapporte à la bonne volonté des plantes.

Lorsque le fruit a cessé, on doit couper les vieux montants, les feuilles

* Nouvelle Maison Rustique; Dictionnaire universel d'Agriculture, &c.

Ch. X. Plantes pour les bordures. seches, supprimer toutes les traînasses, & donner au plant une plus ample mouillure pour le rajeunir, & réparer les forces qu'il a épuisées dans la fructification; on caresse ainsi ces plantes dans le cours de Juillet, ou au commencement d'Août.

Renouveler les Fraisiers.

Renou- Pour conserver franches & dans leur
veller les bonté propre, les especes de Fraisiers
Fraisiers. qu'on a, on les change de place tous les trois ans: c'est trop différer, que d'attendre cinq ou six ans, comme dit l'Auteur Anglois; une résidence continuée dans un même endroit, les fait dégénérer. Quant aux Fraisiers qui viennent des bois, je leur ai assigné un quartier particulier, & chaque année j'en renouvelle un tiers avec du plant que je fais prendre à la montagne; on le substitue aux anciennes plantes, après avoir bien labouré, amendé convenablement, & laissé reposer la planche pendant quatre ou cinq mois. Par l'amendement dont il s'agit, il faut entendre du fumier converti en terreau, ou du débris des vieilles couches.

Ce renouvellement se fait pour le mieux, mais on ne doit pas en conclure que *les Fraisiers ne durent que deux ans,*

comme dit le Jardinier Botaniste, désa-
voués par la Nature qui les perpétue dans
les bois ; ici même j'en ai dans certains
endroits qui pourroient dater depuis
plus de trente ans.

Ch. X.
Plantes
pour les
bordures.

*Moyen d'avoir des Fraises en
Automne.*

CEUX qui n'auront point de Fraiser Moyen
qui fruite deux fois l'année, & qui d'avoir
voudront avoir des Fraises dans l'au-
tomne, pourront essayer un moyen qui en automne
m'a souvent réussi, sans me contenter ne
toujours.

Lorsque les Fraisières ordinaires com-
mencent à montrer des tiges à fleurs,
je les leur fais couper, ainsi que les
feuilles, & on néglige les plantes pen-
dant quelque temps : mais ensuite dans
le mois d'Août, pour leur témoigner
un retour d'amitié, qu'on aura, sans
doute, raison de croire intéressé, je fais
donner à mes plantes mutilées un bon
labour qui les dégage de toutes les
herbes importunes du voisinage, & une
ample mouillure qui les ravive, comme
dans le jeune âge ; moyennant quoi
souvent dociles à ma volonté & aux
soins que je leur fais continuer, elles
oublient l'affront passé, & cherchent
à reconnoître les bienfaits présents, en

Ch. X.
Plantes
pour les
bordures.

donnant du fruit dont les plantes contemporaines sont surprises.

Le seul état des saisons peut produire le même effet que les soins dont on vient de parler ; & il m'est arrivé quelquefois ce qui est dit pour la Hollande * :

„ Après un été très-sec , il fit une
 „ automne passablement chaude &
 „ pluvieuse , & peu de gelée en hiver ;
 „ dans cet été les Fraisières produisirent
 „ très-peu , mais ils commencèrent à
 „ la fin de Septembre , ayant repris
 „ leur pousse , à donner du fruit tout
 „ comme en été , ce qu'ils continuèrent
 „ de faire dans les mois d'Octobre ,
 „ Novembre , Décembre , & même
 „ en Janvier , mais toujours moins ;
 „ ces fruits étant aussi d'une couleur
 „ plus pâle , moins agréables au goût ,
 „ & même insipides à la fin. „

Ce que je viens de dire sur les Fraisières , est d'après l'expérience ; on peut y compter. Les Auteurs ont donné des leçons si différentes , que le Lecteur crédule qui voudroit s'y rapporter en tout , ne sauroit à quoi s'en tenir , ayant tout lu , peu d'articles étant aussi dissimblables dans les livres , que celui des Fraisières.

* Amusements de la Campagne , pag. 34.

Du Buis ou Bouis, Buxus.

Ch. X.

Buis.

QUOIQUE le Buis soit principalement d'usage dans les parterres, pour en marquer les desseins, & limiter les parties, on s'en sert néanmoins quelquefois dans le Potager, pour en différencier les bordures ou cordons autour des planches. Par cette raison, on en dira quelque chose ici, attendant d'en parler avec plus d'étendue, lorsqu'il s'agira du parterre.

On distingue communément deux especes de Buis: *Buis nain*, *Buis d'Artois*, *Buis de Hollande*, *Buis fin*. On s'en sert par préférence, dans les parterres, parce qu'il croît moins haut.

L'autre espece est plus grande: Bradley dit qu'il en est quelques-uns d'assez gros, pour aller de pair avec toutes les especes d'arbres de haute futaie *; est-ce là ce qu'on appelle hyperbole?

Il ne prend point chez nous un si grand essor; & le ciseau le retient suffisamment, pour en faire des bordures dans le Potager.

Un Auteur Hollandois dit que le Buis ne monte pas autant que l'If, & qu'on n'en doit faire que des haies basses.

* Tom. 2. chap. 57. pag. 241.

Ch. X.
Plantes
pour les
bordures.

Le Buis est fort modéré dans ses appétits, & il s'accommode fort bien de tout terrain, quelque pauvre qu'il soit; il vient naturellement sur les montagnes de craie, dans les bois, & aux lieux pierreux, cependant le sol d'un Jardin ne lui déplaît pas.

Le *Gentilhomme Cultivateur* dit qu'il n'y a point de méthode qui soit plus avantageuse que celle de l'élever de semence: mais ici, sans qu'on soit obligé de le semer, on trouve des nouveaux nés autour des grosses plantes qui les ont produits de leur graine répandue. Si cependant on veut en semer, on doit le faire dès la maturité de la graine, ou la garder dans du sable pendant l'hiver, pour la semer au printemps.

On multiplie encore le Buis de boutures, de rejetons, & de marcotes. Le temps le plus favorable de l'année pour les marcotes, c'est-à-dire, pour coucher les branches & leur faire prendre racine, est le mois de Septembre; on peut en planter aussi depuis ce mois, jusqu'à celui d'Avril; il supporte l'hiver le plus rude; il dure plus de vingt ans, sans le renouveler: c'est ce que disent les Auteurs; j'ai cependant des bordures qui ont plus de quarante ans, & qui n'ont dérogé qu'en largeur.

Il ne faut pas tondre le Buis nouvellement planté; on le tond avec un croissant, ou avec des ciseaux, selon l'habileté du tondeur. Cette tonte se fait deux fois l'année, au commencement de Juin, & à la fin de Septembre.

Ch. X.
Plantes
pour les
bordures.

Outre les deux espèces mentionnées de buis, on en voit encore un autre dont les feuilles sont panachées de blanc, mais il est rare ou peu commun. Je n'en ai vu qu'une plante chez un ami; Bradley trouve qu'il fait fort bien dans un parterre; & l'Auteur des *Agréments de la Campagne*, pag. 197. n'est pas d'avis qu'on en plante, parce, dit-il, que si l'on estime ces Buis à cause de leur rareté, ils sont, dans le fond, moins beaux à la vue. Voilà comme les Auteurs s'accordent. Quel peut être le fruit d'une docilité trop crédule de la part d'un Lecteur novice, dans des occasions plus essentielles que celle-ci?



CHAPITRE XI.

De la Pépiniere.

De la Pépiniere. **L'**HORTOLAGE assortit le Potager par son choix & par sa quantité, mais les arbres en sont l'ornement; leur fruit est sa richesse, & fait les délices du Maître. Un Jardin qui manqueroit de ce côté, paroîtroit, pour ainsi dire, dépouillé; les allées qui ne seroient point accompagnées d'arbres, seroient sans honneur & sans goût. Il est donc essentiel, quand on a un Jardin, d'avoir des arbres pour le meubler; mais ce qui l'est encore plus, c'est que ces arbres puissent porter des fruits choisis. Or on ne peut être assuré de trouver ces deux choses que par le secours d'une Pépiniere. Mr. Pluche semble ne conseiller d'en former une chez soi, que *quand on n'est pas à portée de bonnes Pépinières publiques* * : & moi, je crois donner un utile conseil à quiconque a des Jardins, en lui donnant celui d'avoir une Pépiniere proportionnée à ses besoins, pour qu'il en dispose, & où il puisse trouver invariablement les especes des fruits qu'il souhaite.

* Tom. 2. Entretien 7. pag. 145.

Car il arrive, & n'arrive que trop souvent, qu'on est trompé, lorsqu'on est réduit à l'achat des arbres dont on a besoin; & il est, en vérité, bien triste, après avoir planté un arbre, & en avoir attendu durant plusieurs années la production, de ne voir mûrir que du mauvais fruit, au lieu des fruits excellents qu'on s'étoit promis; inconvenient qui réduit à la fâcheuse nécessité de garder ces arbres tels qu'ils sont, ou d'en substituer de bons en leur place, soit par greffes, soit par remplacement; procédé qui retarde beaucoup le temps de la jouissance. Mais, dira-t-on, est-ce qu'on peut trouver des fruits de rebut chez les Pépiniéristes? Oui, sans doute, je répons, & c'est parce qu'on a greffé de ce mauvais fruit: mais quoi, dira-t-on, quoi, ces marchands d'arbres ont-ils voulu nous tromper gratuitement, puisqu'il ne leur auroit pas plus coûté d'appliquer une greffe de bon fruit, que d'en appliquer une de mauvaise espece? Je répons encore que ce n'est pas précisément pour tromper, qu'ils en agissent ainsi, mais parce que l'expérience leur a fait connoître que les arbres qui portent de bons fruits, sont plus délicats que les autres. La délicatesse qui d'ailleurs semble annexée à la beauté, en fait

~~Ch. XI.~~ d'arbres, s'étend à la bonté du fruit :
 Ch. XI. si les enteurs, par exemple, mettoient
 De la des greffes de certains fruits délicats,
 Pépiniere. outre qu'une partie des entes man-
 queroit, l'autre croîtroit si foiblement,
 que le sujet ne pousseroit pas en deux
 années, autant que le sujet greffé d'un
 fruit rustique & ignoble pousse dans un
 an; ainsi les arbres greffés de mauvais
 fruit, poussent des jets vigoureux qui
 préviennent favorablement les ache-
 teurs, & font que l'arbre est plutôt en
 état d'être vendu, outre que cette frip-
 ponnerie met dans la nécessité d'acheter
 de nouveaux arbres.

Une autre raison qui fait qu'on est
 trompé, c'est la négligence que les
 Jardiniers apportent à marquer soigneu-
 sement les especes de leur fruit, d'où
 il suit que, sans que la malice s'en
 mêle, ils donnent une espece pour une
 autre : joignez à cela que des arbres
 qui sont élevés dans le même terrain,
 & au même air, profitent mieux, ne
 changeant pas de régime; que ne les
 tirant pas de dehors, on évite le trans-
 port qui les altere, & plusieurs autres
 accidents qui peuvent les détériorer, &c.
 Pour toutes ces raisons, & pour d'autres
 encore, je conseillerai toujours à ceux
 qui ont des Jardins, & des fruitiers,
 d'établir chez eux une Pépiniere, parce

qu'ils y feront greffer les fruits qu'il leur
 plaira, & les especes qui conviendront
 le mieux à la nature de leur terrain,
 parce qu'enfin ils épargneront la dé-
 pense en gagnant la sûreté des fruits,
 & une reprise plus certaine des sujets.
 Voyons présentement ce qu'il convient
 de faire, pour dresser, comme il faut,
 cette Pépiniere.

Ch. XI.
 De la
 Pépiniere.

Etablissement d'une Pépiniere.

SI l'on veut que la Pépiniere devienne
 une source féconde des arbres qui sont
 nécessaires au Potager, soit qu'on com-
 mence à le former, soit qu'on ait des
 remplacements à y faire; sa destination
 exige en général un double soin qui
 consiste à choisir & préparer l'endroit
 où l'on doit établir la Pépiniere.

Empla-
 cement.

L'autre regarde le remplissage; cha-
 cune de ces deux parties en contient
 d'autres dont on s'occupera en détail.

L'emplacement demande ce qu'on a
 dit sur l'exposition du Jardin, Chapitre
 premier & second; on peut les consulter,
 de même que ce qu'on a dit sur la
 nature de la terre au Chapitre troisieme.

On remarque cependant ici que la
 terre d'une Pépiniere ne doit être ni trop
 grasse, ni trop maigre; on s'y contente
 d'un sol de moyenne qualité: il n'y
 auroit pas même du mal qu'il fût moins

bon de quelque degré, que celui où l'on transplantera dans la suite les jeunes arbres; afin que ce passage qui les affoiblit, soit promptement réparé par la bonté d'une nouvelle nourriture, & qu'ils ne dégénèrent pas en passant d'un bon fonds dans un moindre.

On doit encore observer que la Pépiniere aime d'être placée en grand air libre, & n'être point ombragée par des hauts murs ou par des bois.

Comme l'on ne doit rien négliger pour le bien-être, l'éducation & l'avancement des sujets qui doivent former la petite République, il faut commencer à leur préparer la place; ce qui consiste d'abord à fouiller convenablement la terre dans toute l'étendue de la Pépiniere projetée.

Rien n'est plus avantageux à la croissance des arbres, ainsi qu'à leur fécondité, que la fouille des terres; leur remuement en ranime les sels qu'on agite; la chaleur du bel astre fait mieux sentir sa bienfaisance; les pluies s'insinuent avec plus de facilité, & portent avec elles mille nouveaux principes de végétation, dont leur eau est richement chargée; enfin le plant qui trouve une terre ameublie & aisée à parcourir, se fortifie tout autrement que si la terre n'avoit reçu qu'une simple & ordinaire

façon. La maniere de procéder comme il faut, à cette fouille ou défoncement, est assez expliquée au mois de Janvier, pour qu'il ne paroisse pas nécessaire de rapporter ici ce qu'on en dit à cet endroit. On passe donc à la seconde partie intéressante pour la Pépiniere qu'il est question de former. On la fournit de pepins, de noyaux, de boutures, de plant enraciné. Chacun de ces articles mérite qu'on en dise quelque chose en particulier.

Ch. XI.
De la
Pépiniere.

Des Pepins.

LA Pépiniere ayant pris son nom des Pepins, il convient de commencer par eux; ils méritent aussi la meilleure place, & l'on ne doit pas la leur refuser.

Des
Pepins.

Par Pepins on entend les graines qui se trouvent renfermées dans différents fruits, comme pommes, poires, coings, &c.

On les ramasse de ceux de ces fruits que l'on mange, ou qui pourrissent durant l'hiver; & on appelle *francs* les arbres que produisent les Pepins semés.

On sème ces Pepins, dès que les grandes gelées ont cessé; on en fait des planches, la terre étant bien meuble & bien préparée: on y trace des rayons avec un bâton qu'on enfonce de la

Ch. XI.
De la
Pépinere.

profondeur d'un pouce, & les rangs doivent être éloignés l'un de l'autre environ d'un pied; dans le fond de ces rayons on met les Pepins distants d'un pouce & demi à deux pouces; étant semés, on recouvre les rayons avec du bon terreau, ou l'on applanit simplement la planche avec le dos du rateau.

Ce semis peut se faire aussi dès le mois de Novembre: mais alors il convient de jeter du grand fumier ou de *paille brûlée* sur la planche, pour garantir les semences du froid durant l'hiver.

Lorsque les Pepins commencent à pousser, on dégage ces nouveaux nés de l'oppression des mauvaises herbes qui prendroient empire sur eux, & les étoufferoient; on a soin de donner des labours pour le temps, & avec égard à la foiblesse de leur enfance: on les soigne ainsi pendant deux ans, au bout desquels on les éclaircit, soit les sujets dans chaque rang, soit le rang même qui est entre deux; de sorte que les sujets qu'on laisse en place, soient éloignés chacun de son voisin environ d'un pied & un peu plus, & qu'il y ait entre les rangs qui subsistent, deux pieds d'intervalle: cet espace est nécessaire pour greffer les sujets, & pour les arracher facilement, sans offenser ceux du voisinage.

Il faut néanmoins observer que plus le jeune plant est serré dans la Pépinière, plus il pousse droit : étant tiré de la contrainte, de cette première éducation, on le voit mieux prospérer au sortir de la Pépinière, lorsqu'il est transplanté dans un sol convenable.

Ce qu'on a arraché ne doit point être rejeté, mais on le plante en agrandissement de la Pépinière avec le même ordre, & observant, s'il se peut, que l'un des bouts regarde le Midi, & l'autre le Septentrion; on raccourcit les racines du plant, & on le rogne à la hauteur environ d'un pied & demi.

Des Noyaux.

QUOIQUE l'on puisse semer dans une Pépinière de toutes les espèces de Noyaux, la coutume cependant la plus générale est de semer, par préférence, des amandes, parce que l'amandier porte assez naturellement, & avec assez de succès, les greffes des pêchers, des abricotiers, des pruniers, & des cerisiers; ce qui est une voie plus assurée pour se procurer ces sortes d'arbres, que quand on les sème de Noyaux. Les pêchers & les abricotiers venant mieux dans des terres chaudes légères & sablonneuses, quand ils sont entés sur

amandier dont la racine qui pique ou pivote, va chercher sa nourriture plus avant en terre, que ne fait le prunier, & se défend par conséquent dans des temps de sécheresse, tandis que le pêcher sur prunier y périroit par la raison que la seve du prunier dans les terres légères n'est pas assez abondante pour nourrir la greffe du pêcher qui pousse beaucoup en bois. Si la terre a du corps, si le fonds est tuf ou glaise, le prunier est préférable, parce que sa racine se contente de peu de terre, & ne cherche qu'à courir sur la superficie où elle se nourrit suffisamment. D'ailleurs dans les terres humides & pesantes où le pêcher greffé sur le prunier fait des merveilles; s'il est greffé sur l'amandier, il ne fait que languir, & périra bientôt.

On greffe peu sur les sujets venus d'un Noyau de pêche, d'autant qu'ils sont trop exposés à la gomme.

Pour les pruniers & les cerisiers, ils tracent assez en terre, & poussent plusieurs rejetons qu'on peut greffer; ils sont, par cette raison, plutôt d'usage, que les sujets venus de semence. On ne laissera pourtant pas de dire comment on doit se servir de tous ces Noyaux, en cas qu'on veuille en faire usage.

Les Noyaux de pêches, de prunes, & d'abricots, demandent d'être mis en terre, dès qu'on en a mangé le fruit; car, si l'on attend au printemps de les semer, plusieurs ne levent pas; j'en ai l'expérience souvent répétée. On met ces Noyaux tout de suite en place, si on l'a destinée, & qu'elle soit prête; ou, si elle ne l'est pas, on tient ces Noyaux dans le sable jusqu'au printemps, on les y dépose, ainsi qu'on dira en parlant des amandes.

Ch. XI.
De la
Pépinier.

On ne sème cependant les Noyaux de pêches, que quand on veut essayer d'acquérir de nouvelles especes; car rien ne varie tant que ce fruit, quand on le sème, y en ayant très-peu qui persévèrent dans leur nature, comme la pêche violette, la pêche de Pau, la Persique, la Pavie jaune d'automne, la Pavie à chair rouge, ou la Pavie betterave, les brignons, &c. qui viennent bien de Noyaux; le général dégénere toujours: c'est pourquoi il vaut beaucoup mieux enter; mais ces entes durent si peu, & ils sont si sujets à manquer, que, pour enter, on préfere les jeunes amandiers, comme l'on a déjà dit, & comme on va le mieux dire encore.

Les amandes qu'on destine à la Pépinier, doivent être des douces; on les prépare dans le mois de Novembre,

Ch. XI.
De la
Pépinière.

& cette préparation consiste à leur faire passer l'hiver dans du sable, terreau, ou terre ordinaire : on les arrange par lits, dans une caisse, mannequin, ou panier ; on met d'abord au fond un bon pouce ou deux de sable gras sur lequel on arrange les amandes, de façon qu'elles ne se touchent pas, & que le sable puisse couler entre deux. Les Noyaux étant arrangés, on les couvre d'un second lit de sable de deux pouces, sur lequel on met encore des amandes, & on les couvre, continuant ainsi jusqu'à ce que le vaisseau soit plein, observant que le dernier lit d'amandes soit couvert de deux pouces de sable, afin que la fraîcheur s'y conserve, & l'on mettra ce vaisseau dans la cave ou dans la serre. Au printemps suivant, quand les fortes gelées sont passées, on retire les amandes en renversant le vaisseau sans dessus dessous, & l'on sépare les amandes l'une après l'autre, prenant garde de rompre celles qui auroient germé. Il les faut arranger dans des rigoles profondes de quatre à six pouces, distantes l'une de l'autre de dix-huit ou vingt pouces : quand les amandes seront sûres, ce qui paroîtra par leur germination ; car, si elles n'avoient pas encore poussé, on les mettroit plus près ; on les aligne au

cordeau, laissant d'une ligne à l'autre deux pieds & demi de distance, pour faciliter le passage, les labours, &c.

Ch. XI.
De la
Pépinière.

Les amandes tendres de cette province qu'on y appelle *Amandes pistaches*, ayant l'écorce si peu dure, qu'on les peut casser en les pressant avec les doigts, levent plus vite, & réussissent mieux que toutes les autres.

Boyceau de la Baraudiere, Intendant des Jardins & Maisons Royales, conseille „ de casser les amandes, sans „ offenser le Noyau; ou, l'ayant fait „ ouvrir par la chaleur du fient, de „ les planter ainsi; ce qu'il dit des „ noix comme des amandes; mais il „ ajoute qu'elles demandent d'être „ mises au lieu où l'on desire que „ l'arbre soit pour toujours; car ils „ craignent le transport plus que „ tous les autres: & de fait, si vous „ prenez un noyer en l'âge de six ans, „ & qu'au même jour vous les transplantiez, en plantant une noix proche de lui; douze ans après, le noyer venu de la noix, sera plus grand que l'autre, quoiqu'il ait un tiers moins d'âge „*.

Un Jardinier de Bourgogne conseille également de casser les Noyaux de

* *Traité du Jardinage, Chap. 6. pag. 38.*

Ch. XI.
De la
Pépinier.

pêches, abricots &c. & de planter les amandes ou couchées, ou la pointe en haut, & il assure que toutes viennent & poussent bien, sans qu'aucune manque.

Avec tous ces soins pris exactement, & ceux que la saison demande, étant continués comme il faut, jusqu'à la fin du mois d'Août de cette même année, le nouveau peuple déjà crû, & assez fortifié, pour la plupart, est en état de recevoir l'écusson; on les greffe alors à deux pouces de terre; on expliquera ailleurs le détail de cette opération; on dira seulement ici qu'on doit avoir soin de lâcher un peu les ligatures, un mois après, si l'on s'aperçoit qu'elles serrent trop la greffe.

Au printemps suivant, c'est-à-dire, dès la seconde année, dès que l'œil de l'écusson commence à agir, on lâche tout-à-fait les liens, sans les ôter, & on rabat en talus, précisément au dessus de la greffe, le sujet qu'on n'avoit point rogné en le greffant: l'œil s'allonge bientôt après, & forme son jet.

Au mois d'Octobre suivant, si le pêcher se trouve formé, comme il arrive aux sujets vigoureux, on peut alors l'arracher & le mettre en place; car il ne doit pas rester plus long-temps en minorité dans la Pépinier, ou, tout

au plus, jusqu'au mois de Mars. Au reste cette émancipation hâtée ne regarde que les arbres qui doivent rester nains; car, si l'on destine ces amandiers greffés à former des tiges, & de demi-tiges, il leur faut trois ou quatre ans de résidence dans la Pépinière. Pendant quelque temps on les aide à s'élever de bonne grace, soit par des appuis, soit en coupant d'année en année, les branches inférieures; mais il ne faut pas d'abord les couper à fleur de la tige; on les coupe pour la première fois, à quelques pouces de distance, & l'année d'après on les recoupe à fleur, pour que le pied s'enracine mieux. Il ne faut pas non plus laisser une trop grande dissipation à la sève, pour que le maître brin profite & s'éleve: c'est l'objet qu'on se propose; on doit par conséquent, tenir un milieu. Lorsque ensuite il est arrivé à un point de grosseur raisonnable, on le greffe dans le même temps & de la même manière que les nains, à quatre, cinq ou six pieds de terre, suivant que la tige le permet, & qu'on le juge convenable.

On a déjà remarqué que les racines des cerisiers étant assez superficielles, il en sort souvent des rejets hors de terre, dont on peut fournir la Pépinière: si cependant on en veut davantage, on

Ch. XI.
De la
Pépinier.

peut, pour les multiplier, semer des Noyaux; comme on a dit, de semer les pepins de poires & de pommes; on peut aussi mettre couvrir ces Noyaux, de la même maniere qu'on fait couvrir les amandes.

Noyaux
de prunes.

On en agit de même pour les Noyaux des prunes; on peut cependant dire de ces especes d'arbres, qu'il est encore plus aisé d'en avoir des rejetons; car le prunier ne pullule que trop; c'est un reproche qu'on lui fait; ainsi, sans les semer, on peut les multiplier dans les Pépinières avec ces rejetons, pour être greffés en fente ou en écusson, lorsqu'ils se seront fortifiés convenablement, ce qui demande quelques années de patience, sur-tout pour les sujets qu'on a semés. Il est vrai que si la durée de la vie donne le loisir d'attendre, on gagne quelquefois en semant, des especes nouvelles: je puis sur cela, citer mon expérience; car ayant, à dessein, laissé croître sans greffer, de jeunes pommiers quatre ou cinq ans, ils ont donné du fruit qui, par son goût & sa beauté, feroit honneur aux fruitiers les mieux assortis; ainsi je ne doute pas qu'en semant de Noyaux de cerises ou de prunes, on ne pût acquérir de nouvelles especes: c'est peut-être par ce moyen qu'on a trouvé dans les bois des poires & des pommes

de distinction, telles que l'*Amadote*; l'*Ambrete*, le *Bon-Chrétien d'hiver* en poires, &c. la *Pomme d'Api* en pommes, &c *. Dans un bois, même du voisinage d'où j'ai fait tirer des sauvages, on en a trouvé un qui ayant un feuillage plus parant que les autres, n'a point été greffé, & a dans la suite donné des pommes fort belles par leur coloris, par leur grosseur, & par leur bonté, sans que rien dans ce fruit, annonce la forêt & le sauvage. Il y a lieu de croire, & il se peut bien, que quelqu'un ait porté en cet endroit la semence en mangeant de ces fruits dont on vient de parler.

Ch. XI.
De la
Pépinier.

Des Boutures.

C'EST encore ici un des moyens dont on se sert pour fournir la Pépinier. Des Boutures. Dans l'envie de satisfaire ceux qui pourroient les souhaiter, & de ne rien omettre de ce qui peut leur plaire, je mentionne les Boutures, quoique je n'en aie pas usé : c'est donc d'après autrui que je dis que, pour faire des Boutures, on prend des branches bien unies, de la grosseur que l'on veut,

* Nouveau Traité *De la Taille des Arbres* par Dahuron, pag. 31.

pourvu qu'elles n'excèdent pas un pouce, parce que plus grosses, elles auroient peine à prendre racine : on doit choisir les branches en qui il paroît plus de vivacité, les ayant prises de quinze ou dix-huit pouces de longueur, on les aiguise en pointe par le bas, & d'un côté seulement, pour donner plus de force à la coupe de l'écorce qui y reste, & qui doit couvrir un côté de la bouture : on la taille ainsi en biseau ou en bec de flûte, pour donner à la nourriture qui lui doit venir de la terre, un moyen plus facile pour s'introduire dans la Bouture, & à la Bouture, encore plus de facilité à produire des racines : quelquefois aussi, suivant l'espece de Bouture & son état de grosseur, on peut la tordre, l'ouvrir ou la fendre ; toutes ces préparations tendent à la même fin. On plante ces portions de branches encore toutes fraîches dans le lieu du Jardin où elles puissent trouver une humidité modérée qui leur facilite le moyen de pousser des racines ; au lieu que la chaleur & la sécheresse resserrent les pores, empêchent les humeurs de circuler, & font que les Boutures mises en terre au printemps dans des endroits fort exposés au soleil, prennent rarement racine, à moins qu'on en ait des soins particuliers.

On fiche ces bâtons par rangs, six ou huit pouces avant dans la terre, si l'on n'aime mieux faire une rigole de six pouces de profondeur, & autant de largeur, dans laquelle on arrange ces bâtons ou morceaux de branches, à neuf pouces près l'un de l'autre, afin que, s'ils prennent tous racine, on en puisse lever un entre-deux, & les planter ailleurs : les ayant ainsi posés, vous remplirez la rigole, & dans la suite vous leur donnerez de petits labours, & les tiendrez nets de toutes mauvaises herbes, jusqu'à ce qu'ils soient assez forts, pour être écussonnés.

Tous les arbres qui ne sont pas chargés de gomme ou de résine, peuvent être multipliés par le moyen des branches coupées, qui étant mises en terre, prennent racines.

Les coignassiers cependant s'enracinent de Boutures mieux que tout autre arbre ; on en prend des branches unies, les plus droites & les mieux nourries, on les plante en rigoles, si l'on veut, larges d'un fer de beche, & creuses d'autant ; on y couche un peu les boutures, n'en laissant paroître hors de terre, que trois ou quatre doigts ; on les couvre, & on foule la terre avec le pied, pour la bien approcher ; ou, quoique moins bien, on se

contente de ficher ces Boutures dans une terre bien disposée, les y enfonçant environ à un pied de profondeur.

C'est là ce qu'on peut dire des Boutures; pour moi, j'ai toujours trouvé du plant enraciné, autant qu'il m'en a fallu: je l'ai tiré des semences, des rejetons qui naissent au pied des arbres, & en particulier des coignassiers; j'en ai encore tiré des bois; tout cela me paroît ne devoir pas être rangé sous le même titre que les Boutures, ainsi que *Daburon* a fait. *Pluche* donne aussi le nom de Boutures aux rejetons qu'on a détachés dans les bois sur des sauvageons; (1) il est vrai qu'il le dit d'après la *Quintinie*: mais pourquoi donner un même nom à deux choses très-différentes? Il vaudroit mieux approprier le terme de *Pétreaux* aux rejetons des arbres forestiers, ainsi que quelques Jardiniers disent, comme le remarque la *Quintinie* lui-même (2), si l'on veut appeller *Sauvageon* tout sujet qui n'est pas greffé; car il y a beaucoup de différence entre les Boutures qui sont des portions de branches sans racines, (comme disent les bons Auteurs, ainsi que tous les

(1) Spectacle de la Nature, Tom. 2. Ent. 7. pag. 146.

(2) Tom. 1. pag. 37.

Dictionnaires que j'ai lus,) & le plant enraciné; l'on doit donc faire la distinction de deux choses par deux noms, & en donner un propre à chacune, si on veut s'énoncer spécialement, & se faire entendre sans confusion & sans équivoque.

Ch. XI.
De la
Pépinier.

Des Plants enracinés.

JE viens de dire d'où l'on peut tirer ce Plant enraciné; j'ajouterai cependant que les coignassiers fournissent la principale provision; car ils poussent naturellement beaucoup de rejetons du pied, qui s'enracinent d'eux-mêmes, pour peu qu'on les y laisse: mais, si l'on a besoin d'une certaine quantité, car c'est sur le coignassier qu'on greffe les poiriers destinés en espalier ou en buisson, voici ce qu'on peut faire.

Des
Plants.

Choisissez des coignassiers de la meilleure espèce, plantez-les en Novembre, en Décembre ou en Mars, dans la meilleure terre, & en un bon lieu, à trois pieds l'un de l'autre; rabattez à trois pouces environ sur terre ces Plants qui, dans cet usage, sont appelés *Meres coignasses* par les Jardiniers; quand ils auront poussé de petites branches d'un pied & demi de hauteur, butez chaque arbre d'un bon pied de

Ch. XI.
De la
Pépinier.

terre. Lorsque vous aurez ensuite lieu de croire que les petites branches ont fait des racines, on les déchauffe, & on les sépare de leur mere, pour les mettre en pépinier, & on recouvre cette mere féconde dont on attend de nouvelle famille.

Ces enfants ainsi serrés, on les met dans de petites tranchées à la Pépinier, observant pour la distance des sujets & des rangs, ce qui a été dit une fois pour toutes, & on les laisse en place, jusqu'à ce qu'ils soient en état d'être greffés.

Pour gagner du temps, on peut quelquefois greffer ces pousses encore entre les bras de leur mere, quand cela est possible sans inconvénient : mais on ne peut approuver la précipitation inconsidérée de ceux qui ayant séparé ces sujets, les greffent ainsi arrachés, avant que de les planter; c'est donner tout à la fois trop de travail au sujet qui auroit à reprendre, & à fournir en même temps à l'entretien de la greffe; aussi arrive-t-il que l'une ou l'autre manque, & quelquefois toutes les deux; il est donc plus à propos d'attendre de greffer que le Plant ait acquis dans son nouveau domicile, des forces suffisantes, pour faire honneur au Jardinier qui les greffera.

Quoiqu'il doive être traité assez amplement de l'Art de greffer dans le Chapitre suivant, on dira cependant ici que greffant dans la Pépiniere, on doit le faire à six pouces sur terre, par la raison que, si l'enture ne réussit pas, il reste de l'étoffe pour y revenir une seconde fois : l'on avertit encore que, si le sujet manqué en fente, pousse un jet vigoureux, on peut l'écussonner dans sa saison, tout comme l'écusson n'ayant pas réussi, l'on peut recourir à la fente : ainsi ces deux façons peuvent devenir subsidiaires l'une à l'autre, & gagner du temps.

Ch. XI.
De la
Pépiniere.

Des Sauvageons.

DANS les bois, si l'on les parcourt, on trouve des arbres sauvages qu'on appelle véritablement *Sauvageons*: quoiqu'il ait plu aux Jardiniers d'appliquer ce terme à tous les sujets qui n'ont pas été greffés; parmi ces arbres quelques-uns, malgré leur dénomination, ont donné des fruits si bons & tels, qu'ils ont obtenu n'être enrôlés dans les meilleurs Jardins. En général néanmoins, ils ne donnent que des productions de rebut & informes, on s'en sert cependant comme de sujets propres à greffer; mais on ne doit pas le faire aussi-tôt

Des
Sauva-
geons.

Ch. XI.
De la
Pépiniere.

qu'on les a transplantés, si l'on veut qu'ils plient docilement au gré des enteurs; il faut que leur seve revêche s'adoucisse avant, & qu'ils prennent, pour ainsi dire, un air plus poli & plus traitable, que celui qu'ils ont apporté de leur pays. Avec ce délai & la précaution de ne leur laisser qu'un pied de haut, ils servent fort bien à former dans la suite, des pommiers & des poiriers à plein vent; on les plante à deux pieds l'un de l'autre.

Il y a des greffes particulieres qui conviennent mieux à chaque espece d'arbres, que d'autres. Ceux qui viennent de pepins, autrement dits *Francs*, s'écussonnent pour en faire des arbres nains; &, quand on les veut à hautes tiges, ils se greffent en fente, pourvu qu'ils soient suffisamment gros. Les Sauvageons des bois se greffent en fente, ainsi que les pommiers francs: il n'y a proprement que les pommiers de *Paradis* qu'on écussonne. Les coignassiers veulent aussi être écussonnés. *C'est la seule greffe qu'ils reçoivent*, à ce qu'en dit Mr. de Baumare *. Les francs pruniers s'accoutument de l'écusson, quand c'est pour nains, & de fente,

* Diction. Domestique, au mot *Pépiniere*, Tom. 3. pag. 319.

pour arbres de tige. On écuffonne les
amandiers, pour avoir des pêches &
des abricots, &c.

Ch. XI.
De la
Pépinierie.

Lorsqu'on leve les Sauvageons du
bois, on doit les choisir de brins non
éclatés de la foughe; s'il se peut, qu'ils
aient une écorce luisante & unie, qu'ils
soient assez garnis de racines, & de la
grosseur d'un pouce; en les plantant,
il ne faut les mettre en terre qu'environ
à la profondeur où ils étoient dans leur
désert, leur laisser la tige d'une hauteur
semblable aux autres sujets, & accourcir
leurs pivots ou racine qui piquoit en
fond.

On les plante depuis la fin d'Octobre
jusqu'en Mars, de même que les plants
venus de noyaux, & avec les mêmes
attentions.

Catalogue à tenir des Pépinieres.

UN article essentiel pour le Jardinier, *Catalogue.*
c'est de garder un tel ordre dans sa
Pépinierie, que Jamais il y naisse de la
confusion, afin qu'il trouve sans équi-
voque, les sujets de l'espece dont il a
besoin, ou qui lui est demandée. Cet
ordre touche tout à la fois son hon-
neur, son intérêt & sa probité: son
honneur, parce qu'il fait connoître
qu'il entend son métier; son intérêt,

Ch. XI.
De la
Pépiniere.

il s'attire des pratiques en gagnant la confiance des acheteurs; sa probité, en ce qu'il sert fidelement son monde. Si la pépiniere n'est que pour son Maître seulement, il lui prouve par son exactitude, le desir qu'il a de le contenter, en faisant son devoir au mieux; &, quand une espece de fruit vient à manquer, il n'est point embarrassé, pour trouver de quoi le remplacer par le secours de sa Pépiniere.

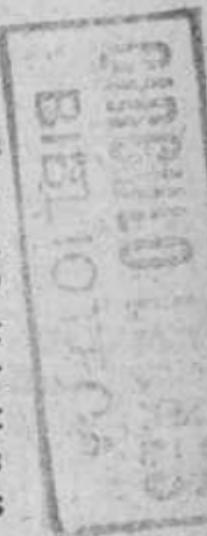
S'il veut donc jouir de tous ces avantages, il doit, en greffant, commencer par un bout de la planche, & avoir un registre, sur lequel il marque bien distinctement, tels rangs contiennent telle espece, & ainsi de suite. Quand il aura besoin d'arbres, il consulte son Catalogue, & arrache dans l'ordre du livre, c'est un moyen infailible d'être assuré des especes: car, quoique la connoissance des fruits par le bois de l'arbre, puisse s'acquérir par une longue expérience, jusqu'à un certain point, elle est néanmoins très-souvent fautive, & toujours incertaine; chaque pays altere l'extérieur de quelque façon. Il n'en est pas de toutes les especes de poiriers comme de celui du bon Chrétien, du Doyenné, de la Bergamote Suisse, & de quelques autres especes toujours constantes dans leur
air

air de famille en général. La qualité du terrain ou la diversité du climat peut mettre, & met quelquefois en défaut les plus expérimentés Jardiniers.

Ch. XI.
De la
Pépiniere.

Conduite de la Pépiniere.

AU mois de Mai on ébourgeonne les sauvageons de poirier ou de pommier, qui commencent à pousser ; en sorte qu'on ne laisse qu'un bourgeon sur chaque brin. Vers le mois de Juin on donne un bon labour à la Pépiniere avec la pioche, & dans le milieu des rangées seulement, pour ne pas offenser les racines des arbres. Vers le mois de Novembre on doit déchausser le plant, c'est-dire, y faire autour une espee de rigole. Le mois de Mars suivant est le temps propre à labourer la Pépiniere, comme on l'a dit. Si elle n'avoit pas bien profité, on y répand du fumier à demi pourri, avant que de la labourer ; il faut émonder les sauvageons, lorsqu'ils commencent à former leur tige. Ces divers plants étant ainsi cultivés peuvent être greffés environ le temps de leur troisieme pousse, ou quand ils sont en état : on leur coupe aussi chaque année, toutes les branches qui sont au dessous du montant, pour les entretenir droits, & pour qu'ils fassent de belles tiges.



Ch. XI.
De la
Pépinier.

Il faut cependant n'être pas si sévère dans ce retranchement, tandis que les sujets sont encore foibles & jeunes, parce que la seve ne faisant que passer en montant, pour aller aux branches, ne nourrit point assez la tige, ne s'y arrêtant pas en chemin, comme si elle y rencontroit quelque branche. Il arrive de plus que, si la tête a beaucoup de volume, & que son soutien ait peu de force, les grands vents font plier & tordre le pied de l'arbrisseau, si l'on manque alors de donner un appui au plançon affoibli par une opération devancée.

Il ne suffit pas qu'un arbre fruitier ait une belle tige, il faut aussi qu'il ait une belle tête. Pour la lui acquérir, on doit couper & arrêter cette tige à la hauteur environ de six pieds, suivant sa destination : cela se doit faire en Février, peu de jours avant que la seve soit en route, pour monter à l'arbre. Cette ente ainsi arrêtée poussera au haut de sa tige des jets qui formeront une tête, & on la façonnera pour la taille de l'année suivante, au même mois : un autre bon effet, c'est que la seve, ayant bien de la peine à percer l'écorce, sera obligée de se répandre en partie sur les racines, & en particulier le long de la tige, ce qui la fera beaucoup grossir.

Quand les sujets sont bien en état, on peut les placer à demeure, ou pour regarnir quelque vuide, ou pour figurer ailleurs.

Autres Pépinières.

ON ne parle point ici des autres Pépinières d'arbustes & d'arbrisseaux, tels que lauriers, jasmins, ifs, althæa & autres qui servent à orner les parterres, ni de grands arbres, soit fruitiers & autres qu'on peut employer dans les grandes allées, & à former des bois ou bosquets, comme tilleuls, marronniers, hêtres, &c. Ces sujets regardent ou la ferme ou le parterre; c'est donc là qu'il en doit être traité.

Autres
Pépinières.

De la Batardière.

UN amateur de son Jardin dont les espaliers paroient les murs élégamment, n'y peut voir avec indifférence les tristes vuides que quelque arbre mort laisse tout-à-coup, ou que, par le même effet, l'arrangement de ces arbres nains soit défiguré. Ces sortes de pertes, inévitables de temps en temps, lui font supputer avec chagrin, l'espace de temps qu'il faudroit attendre, pour réparer le mal, en substituant aux arbres

De la
Batardière.

qui viennent de manquer, de nouveaux sujets tirés de la Pépiniere. Ces réflexions ont conduit à chercher un moyen pour abrégér cette longue & ennuyeuse attente; l'on s'est avisé, pour cela, d'avoir des arbres tout prêts à regarnir les places vaquantes sur le champ; de telle sorte qu'il ne paroisse pas qu'elles aient été dégarnies. Voilà ce qui a fait destiner un endroit où l'on puisse élever de jeunes arbres qu'on fait succéder à ceux qui meurent, ou qui ne profitent pas, & qu'on est dès-lors obligé d'arracher.

Il a plu à ceux qui nous ont précédé, de donner à cet endroit le nom de *Batardiere*; c'est un magasin de réserve où l'on trouve, au besoin, des arbres tout venus, & formés selon qu'on le desire, soit en buisson, soit en espalier.

La façon de fonder cette *Batardiere*, & de la conduire, est toute simple, & ne demande que des soins ordinaires.

On puise dans la Pépiniere les sujets dont on veut la fournir. Ces sujets doivent s'être un peu fortifiés depuis la greffe; on les transplante dans la *Batardiere* environ à cinq ou six pieds de distance l'un de l'autre, sur des alignements tirés au cordeau. Pour éviter la confusion, & garder quelque ordre, on évite de mêler les fruits à

noyaux avec les fruits à pepins ; & l'on a soin de noter l'espece des arbres avec la même exactitude que dans la Pépiniere. C'est donc fort mal pour le sens & pour l'orthographe, qu'il est dit dans un Dictionnaire qui se trouve à la fin du second Volume de la Quintinie : *Batardiere est un plant confus d'arbres entés & à enter.*

Ch. XI.
De la
Pépiniere.

On soigne les arbres ainsi mis en entrepôt, comme s'ils étoient placés à demeure : on les y laboure tout de même ; & on les taille selon la figure qu'on souhaite qu'ils aient à l'avenir, pour servir au remplacement dans l'occasion, & opérer cet ingénieux artifice par lequel un espalier ou des rangs de buisson d'où un arbre a manqué, paroît tout-à-coup rajeuni.

Comme le bon ordre & la régularité font plaisir par-tout, on ne doit pas confondre ensemble les sujets destinés à remplacer un espalier, & ceux qui doivent figurer avec les arbres nains évafés : on peut même tourner en agréments cette diversité de figures ; on le fait, si, ayant déterminé le lieu de la Batardiere, on l'entoure de sujets que l'on taille en éventail, tandis que dans l'intérieur du terrain on taille les sujets en buisson ; ou, si l'on veut encore, on peut former les rangées alternativement

Ch. XI.
De la
Pépinier.

d'arbres taillés, les uns pour les espaliers, les autres pour les buissons.

On les consigne dans ce domicile, pour y rester jusqu'à ce qu'on en ait besoin. Ce temps venu, on arrache l'arbre avec le plus de motte qu'il est possible; il y a plusieurs moyens de les arracher ainsi, & on en parlera ailleurs; on a même inventé une machine qui sert à transporter les arbres en motte.

Pour ne point laisser vuide la place d'où l'on a enlevé les arbres de remplacement, & pour ne pas dégrader la Batardiere, on met à la même place, un nouveau sujet greffé qu'on tire de la Pépinier.

On a imaginé un autre moyen pour avoir des sujets de rechange : il consiste à planter de jeunes sujets greffés dans des mannequins, comme s'ils étoient en pleine terre, & de les tailler, suivant ce qu'on veut en faire, espalier ou buisson; on met en terre le mannequin avec l'arbre qu'on y a planté, & l'on en prend les soins ordinaires. Lorsque l'on en a besoin, on déchauffe le mannequin, ôtant la terre du tour, sans blesser les racines qui peuvent avoir poussé à travers; quoique ce mannequin ait pourri, il sert néanmoins encore pour conserver la motte à l'arbre; l'on creuse ainsi jusqu'au dessous de son fond, & on

enleve l'arbre avec tout son domaine, pour le placer honorablement en bonne compagnie.

Ch. XI.
De la
Pépiniere.

Comme cette dernière manière de conserver des arbres pour ressource, a la même fin que l'établissement de la Batardiere, j'ai cru pouvoir les joindre ensemble.

Je ne dis point que, pour éviter la pourriture des mannequins, on a des espèces de caisses faites avec des bandes de fer, dont on se sert à leur place. Cette mode qui est coûteuse, ne peut être suivie en bien des Jardins; on se contente en général de grands paniers faits avec des jets ou branches d'osier assez fortes.

Quelques Jardiniers, au lieu d'enterrer les mannequins, les mettent en lieu ombragé par des murailles qui regardent le Nord ou le Septentrion, & les y laissent jusqu'à ce qu'on mette en place les arbres avec le mannequin. C'est le conseil que donnent deux amis qui ont travaillé de concert au même Ouvrage *, & qui disent que les *Mannequins se font de gros osiers qui doivent être hauts d'un pied & demi, &*

* Méthode pour bien cultiver les arbres fruitiers, par les Srs. de la Riviere & du Moulin, chap. 4. pag. 38.

Ch. XI.
De la
Pépinierre.

d'autant de diametre, dont le fond soit fort & assez solide, pour porter, sans crever la pesanteur de la bonne terre du Jardin dont on les remplit.

Mais outre plusieurs autres inconveniens attachés à cette seconde maniere de se ménager des arbres en réserve, on remarque de plus qu'ils ne peuvent pas long-temps séjourner dans ce poste, & beaucoup avancer dans un domicile si borné : c'est pourquoi l'on préfere de s'en tenir à la Batardiere qu'on a décrite, & l'on n'est pas tout à fait rassuré sur la parole de *Dahuron*, lorsqu'il dit „ qu'on „ peut avoir toute sorte d'arbres en „ mannequin, même de haute tige ; „ mais qu'en ce cas, les mannequins „ doivent être faits exprès, & avoir „ du moins un pied & demi de dia- „ metre *.

Les Auteurs disent aussi que l'on fait passer les arbres de la Pépinierre à la Batardiere, trois ans après qu'ils ont été greffés, & qu'ils peuvent y rester jusqu'à dix ou douze ans. Le *Dictionnaire universel d'Agriculture & du Jardinage* dit

* Nouveau Traité de la *Taille des Arbres* ; pag. 67.

L'Auteur de la *Nouvelle Maison Rustique*, qui se plaît si fort à copier les autres, le fait ici Tom. 2. pag. 162. sur ce que *Dahuron* a dit.

au contraire des arbres greffés dans une Pépinière, & transportés dans la Batardière, „ il importe que le jet ne soit „ que d'un an, ils seront assez bons „ à être replantés. „ C'est ainsi que les Auteurs s'accordent; mais, au lieu de cette date si précise qu'ils se répètent par unisson, pourquoi ne pas dire tout simplement, on prend des sujets à la Pépinière, bien en état, & on les retire de la Batardière, quand on en a besoin? Ce seroit parler avec moins d'apparence de savoir, mais sans ostentation, & avec plus de profit.

Ch. XI.
De la
Pépinière.

Comme les arbres sont plantés assez au large dans une Batardière, & que, tandis qu'ils sont encore jeunes, ils laissent beaucoup de terrain à nud; on peut dans les entre-deux, sans néanmoins trop approcher des arbres, semer quelques graines ou légumes; les arbres loin d'en être incommodés, y gagneront des labours plus fréquents; aucune herbe sauvage ne s'y établira, les arrosements seront plus fréquents.

Il faut au reste régler l'étendue de la Batardière sur le besoin qu'on peut avoir des arbres. Un petit terrain, s'il est bien ménagé, vaut mieux qu'un plus grand qu'on entretiendroit mal. Les petits emplacements se cultivent avec plus de facilité, &, s'ils sont bien soignés, on

en retire plus de profit que des grands
 qu'on néglige.

Ch. XI.
 De la
 Pépiniere.

Outre les avantages qu'on peut
 retirer de la Batardiere, & qui sont
 essentiels, comme on vient de le dire;
 on a de plus l'agrément qu'elle orne
 bien un endroit, & qu'on en retire des
 fruits, avant qu'on ait besoin des arbres;
 on ne sauroit donc s'en passer dans un
 endroit un peu soigné, soit par le besoin
 qu'on en a soi-même, soit par le plaisir
 qu'on trouve de communiquer à quel-
 que ami, des arbres tous venus qu'il
 ne trouveroit point ailleurs.



CHAPITRE XII.

Des Greffes.

Ch. XII.
 Des Greffes.

L'ART de Greffer, est sans contredit,
 ce qu'il y a dans le Jardinage de plus
 merveilleux; c'est l'opération la plus
 surprenante d'un Jardinier industrieux;
 on peut dire que dans tout le reste il
 écoute la Nature, en suit les regles,
 ou facilite sa marche; mais par la Greffe,
 il lui impose des loix nouvelles, il se
 l'assujettit, & lui fait à son gré, prendre

une allure différente. Est-il en effet, rien de plus surprenant que la métamorphose de l'arbre greffé ? Quel charmant spectacle ! de voir un sauvageon qui n'étoit auparavant paré que d'un ornement agreste, sans ordre & sans éclat, qui ne portoit que peu ou point de fruit, & d'un suc acerbe, qui loin de flatter le goût, le révoltoit ; que ce sauvageon, dis-je, docile à la volonté du Jardinier, accepte ses ordres, & prenne une figure différente de la première. Le port de cet arbre ennobli, a plus de grace ; son feuillage devient plus vif & plus beau ; il y mêle richement des fruits d'une chair fine, tendre, fondante, relevée par une eau douce & sucrée qui les rend délicieux au goût, autant qu'agréables à la vue.

Le changement est tel, que *Virgile* * n'a pas fait difficulté de donner du sentiment au sauvageon, pour admirer l'éclat de la nouvelle parure ; il est tout surpris de la qualité d'un fruit qu'il se connoît incapable d'avoir produit de son fonds : il adopte néanmoins avec plaisir ces productions étrangères, se résout à vivre désormais avec elles dans une parfaite intelligence, à leur

* *Miraturque novas frondes, & non sua poma.*
Géorg. liv. 2. vers 82.

fournir tous les secours nécessaires, pour qu'elles prospèrent, & prend avec elles une liaison si étroite; & les embrasse si tendrement, qu'elles paroissent être ses enfants légitimes.

Mais qui nous a frayé cette route agréable, & si utile à la société? Quel est ce Jardinier qui le premier osa captiver ainsi la Nature, & put triompher d'elle? De qui reçut-il les leçons d'une pareille hardiesse? C'est ce qu'on ignore parfaitement; aucun de nos Livres d'Agriculture n'en dit rien de solide; *Théophraste* & *Pline* n'en instruisent pas non plus; car ce qu'ils nous content, a tout l'air d'une fable. Ainsi, loin de chercher ce qui nous est caché, voyons les moyens de réitérer dans nos Jardins de semblables merveilles, à qui nous devons tant; car, sans leurs secours, nous serions encore réduits, comme les premiers habitants de la terre, à nous contenter des fruits que le climat nous auroit donnés, bons ou mauvais; au lieu qu'à l'aide des Greffes, nous pouvons acquérir & nous approprier ce qu'on possède de meilleur dans d'autres pays, & qu'on peut nous le communiquer sans perte du fonds.

Des différentes façons de Greffer. Ch. XII.

POUR réussir dans l'art de Greffer, il faut non seulement savoir d'abord la façon de le faire, mais encore choisir la saison qui lui est convenable.

Des
différentes
façons de
Greffer.

La façon de Greffer n'est pas unique, on y procède de plusieurs manières : les plus connues sont la *Greffe en fente ou en poupée*, la *Greffe en couronne*, la *Greffe en flûte*, la *Greffe en écusson*, la *Greffe en approche*, la *Greffe à emporte pièce*. Chacune de ces façons de Greffer demande une explication particulière, on va la donner pour celles qui sont plus usitées dans les Jardins Potagers.

De la Greffe en fente ou en poupée.

CETTE espèce de Greffe est la plus commune, celle qu'on emploie, tant sur les tiges d'arbres que sur plusieurs branches étronçonnées de ces arbres ; elle est principalement en usage dans les Pépinières, sur des pieds qui doivent ordinairement avoir deux ou trois pouces de tour, quoiqu'on en puisse Greffer d'une moindre grosseur.

De la
Greffe en
fente.

On scie d'abord le sujet à Greffer, dans l'endroit le plus convenable pour la hauteur, & le plus uni ; l'on doit

aussi-tôt ragréer, c'est-à-dire, couper la superficie que la chaleur de la scie a comme brûlée; on découvre par-là les pores du sujet, que l'action de l'instrument avoit bouchés, & on les met en état d'agir, sans quoi la Greffe ne pourroit jamais s'attacher comme il faut, au sujet, ni le recouvrir que plus difficilement, & moins avantageusement. Cela établi vrai par expérience, dira-t-on avec *Liger*, dans son *Théâtre d'Agriculture*, pag. 453, que cette façon n'est que pour plus grande propreté seulement, non pas qu'on en puisse craindre aucun inconvénient?

On fend ensuite le sujet avec un couteau ou serpette qu'on enfonce en le frappant d'un maillet; c'est ce que disent d'employer tous les Auteurs qui ont écrit là-dessus. Je trouve plus commode par bien des raisons, une espece de ciseau bien affilé qui, à son extrémité, porte une coudure servant à le retirer d'un coup de marteau, lorsqu'il a frayé le chemin à la Greffe qu'on y doit insérer; je dis un marteau, parce que je m'en suis toujours servi

Voyez
la Fig. 1.
Plan. 4.

comme plus commode qu'un maillet; je n'en donne pas la raison, on la sentira dans la pratique. Cette fente doit aboutir de chaque côté, dans l'endroit où la tige est le moins raboteuse,

& la plus unie, prenant garde sur-tout de ne pas faire la fente sur la moëlle, mais à côté. Cette fente dans les gros sujets, doit être plus longue qu'il ne faut, pour placer les Greffes commodément, afin qu'étant moins serrées, elles aient plus de facilité pour grossir & pour recouvrir plutôt le sujet.

Pour ne point éventer l'arbre, on retire le ciseau, afin que la fente se rejoigne; dans ce temps-là on taille le rameau ou portion de branche qui est la *Gresse* proprement dite; sa longueur doit être de deux ou trois pouces à peu près, & porter au moins trois bons yeux; on la taille par le gros bout, au dessous des yeux, en forme de coin à deux faces, de la longueur d'un bon pouce, qui est le double de la longueur que lui déterminent quelques Auteurs; si cependant le sujet est petit, il la faut moins longue; il faut observer que le côté de la *Gresse* qui va dans l'intérieur du sauvageon, soit tant soit peu moins épais que l'extérieur, & que l'écorce soit conservée des deux côtés. Il est essentiel sur-tout, que la taille soit bien unie, c'est-à-dire, qu'elle n'ait aucune bosse qui pût empêcher l'union ou adhérence entière de la *Gresse* dans toute son étendue avec le sauvageon, & former un obstacle à la communication

Ch. XII.
Des
Greffes.

Voyez la
Figure 2.
Plan. 4.

mutuelle de la seve. La Greffe ainsi préparée, on la tient à la bouche, pour qu'elle ne se seche pas; ou on la met dans un gobelet avec de l'eau, tandis qu'on introduit un autre outil dans la fente pour l'ouvrir autant qu'il faut, afin d'agencer la Greffe à la place qu'elle doit occuper. C'est ici l'essentiel de l'opération, & l'on doit soigneusement observer que les écorces tant du sauvageon que de la Greffe répondent si bien l'une à l'autre, que la seve venant du pied, trouve autant de facilité à enfiler l'entre-deux du bois & de l'écorce de la Greffe, qu'elle en avoit à continuer sa route dans l'entre-deux du bois & de l'écorce du sujet greffé; ainsi ce ne sont pas précisément les écorces du sujet & de la Greffe qui doivent s'effleurer par le dehors; car quelquefois l'écorce du sauvageon est épaisse, & celle de la Greffe est mince; mais c'est la route qu'on doit faciliter à la seve, pour qu'elle aille à la Greffe, & pour cela il faut observer exactement que les canaux de l'un & de l'autre, qui en font la voiture, se rencontrent bout à bout, & se soudent ensemble.

Comme, suivant qu'il est remarqué, la Greffe doit être taillée, en sorte qu'il ne reste à sa surface aucune tubérosité qui empêche de sa part l'union intime,

& par-tout égale, de la Greffe avec le sauvageon, il faut de même observer si la fente du sauvageon est bien unie, & si elle ne l'étoit pas, il faudroit l'appplanir avec la pointe d'une serpette bien tranchante qu'on conduit de bas en haut, afin que tout soit si juste & si conforme à la figure de la Greffe, qu'étant mise en place, il ne paroisse point de jour entre elle & les côtés de la fente.

L'on doit, suivant la grosseur du sujet, y mettre deux Greffes, une à chaque côté, si l'on peut; mais si l'on n'en peut placer qu'une, le côté vuide sera coupé en bec de flûte ou en biais.

Les Greffes étant bien placées, on retire le coin avec un coup de marteau qu'on donne à la coudure, ce qui se fait sans rien déranger.

Mais il faut avoir la précaution de mettre dans le côté où la fente n'a point de Greffe, un petit coin qui serre moins que la Greffe.

Ce coin doit être de bois verd, afin que séchant petit à petit, les Greffes soient toujours mieux serrées.

Cela empêche que dans les chaleurs la fente qui n'a point de Greffe, venant à se trop resserrer, n'entr'ouvre l'autre côté où la Greffe est appliquée, & ne la fasse périr: on ôte cependant ce coin,

Ch. XII.
Des
Greffes.

lorsqu'il cesse d'être nécessaire, afin de laisser consolider la plaie.

Plusieurs veulent que la Greffe soit toute entiere de la même année; d'autres prétendent qu'en y laissant du bois de deux ans, les arbres en rapportent plutôt du fruit, selon leur expérience; mais la même expérience montre que ces Greffes de deux seves ne poussent pas si fort.

Si cependant on veut se servir de telles Greffes, que ce soit sur de vieux sujets, le vieux bois sera dans la fente, & le reste de la Greffe qui est dehors, sera du bois de la dernière seve.

Il importe, pour le succès de l'opération, de la garantir des inconvénients que l'air, le vent, la sécheresse, ou la pluie peuvent produire: on les prévient en les arrêtant à la porte; pour le faire, on couvre d'abord toutes les fentes de la tête, & des côtés avec des écorces tirées des branches qu'on a retranchées, & qu'on adapte à l'usage qu'on en veut faire; on couvre le tout de terre glaise pètrie avec un peu de foin suivant la méthode commune des Greffeurs: au lieu de foin, je mêle à la glaise de longue mousse, de même que le foin; elle empêche la glaise de fendre, & le mélange, plus doux à manier, est aussi propre. On recouvre l'appareil d'un

morceau de linge qui enveloppe tout, hors les Greffes qui ne doivent point être gênées. Or, comme cela présente quelque air des poupées d'enfant, il a plu à quelqu'un d'appeller cette méthode, *Greffer en Poupée*.

Ch. XII.
Des
Greffes.

Ces précautions qui ne sont rien moins qu'indifférentes pour la réussite des Greffes, font comprendre que, quand on veut les faire, on doit choisir, autant qu'il est possible, un temps doux & beau, sans vent orageux, ni pluie, l'un & l'autre étant fort contraire à cette sorte de travail : le temps de pluie fait que l'eau, si elle parvient à la Greffe, l'empêche de se coller au sauvageon, & dérange le cours de la sève ; le vent est tout aussi nuisible en desséchant cette précieuse humeur qui doit lier ensemble les parties, & les faire végéter par une action unique.

Pour compléter l'instruction, je dirai au curieux encore nouveau, que, si le pied paroît ne pas suffisamment serrer la Greffe, il convient de le serrer avec de l'écorce d'osier refendu, pour que la Greffe soit bien assurée, ou d'autres liens qu'on peut avoir.

Mr. de *Chanvalon* * qui assure qu'il faut faire tremper la Greffe dans l'eau,

* Manuel des Champs, pag. 113.

environ deux heures avant que de l'introduire dans la fente, doit se mieux expliquer, & dire que, si les rameaux qui doivent servir pour Greffer, sont un peu desséchés, on les fait tremper dans de l'eau, pour les ranimer; car, si on suivoit le conseil qu'il donne après les Srs. de la Riviere & du Molin (1), & qu'on fit tremper pendant deux heures, la Greffe même, n'auroit-on pas à craindre que rassasiée d'eau, elle n'ouvrit point d'entrée à la seve du sauvageon, qui refluant, n'opéreroit point ce qu'on se promet. D'ailleurs on nous avertit que la moindre humidité qui s'introduit entre le bois & l'écorce, fait mourir la Greffe (2) Le Nouveau Théâtre d'Agriculture de Liger s'explique plus clairement, & prescrit ce qu'on désapprouve. (3)

Il est vrai que les Auteurs copiés par Mr. de Chanvalon mettent tremper les Greffes dans un gobelet d'eau, pendant qu'on dispose le sujet, mais ce n'est qu'un instant; j'en fais de même, tandis que le Jardinier opere, afin que la Greffe ne se desseche pas: mais je le

(1) Méthode pour bien cultiver les arbres à fruit, &c. pag. 84. & pag. 94.

(2) Les Agréments de la Campagne, pag. 97.

(3) Le nouveau Théâtre d'Agric. pag. 454.

répète, ce n'est qu'un instant que la Grefse trempe, & en la tirant de l'eau, je l'en dégage tout-à fait en la secouant avec attention.

Différents Ciments pour les Arbres.

QUOIQUE d'ordinaire on ne se serve pour les greffes, que de la terre glaise, préparée comme on vient de le dire; si cependant on veut employer à a place quelque sorte de Ciment, j'en rapporterai différentes formules, afin qu'on ait à choisir celle qui conviendra le plus.

Différents
Ciments.

Les Srs. de la Riviere & du Moulin donnent cette composition, pag. 80.

„ Sur onze parties, il en faut mettre
 „ huit de poix blanche, comme étant
 „ moins coulante que la noire, deux
 „ de poix noire pour faire mieux attacher le mastic au sujet, & l'onzieme
 „ partie de cire jaune, pour rendre le
 „ mastic plus lié, & moins sujet à se
 „ crevasser. „

Lauremberge dans son *Horticultura*, pag. 102. & pag. 108. prescrit deux formules.

„ Prenez, dit-il, de cire une once;
 „ térébenthine une once & demie, de
 „ poix résine deux onces; faites fondre
 „ ensemble pour l'usage. „

Ch. XII.
Des
Greffes.

Autre formule : „ Faites fondre sur
„ le feu, autant de cire que vous vou-
„ drez; ajoutez-y poix de Bourgogne
„ & d'huile d'olive ce qu'il faut pour
„ rendre la composition assez molle ;
„ quand le tout est fondu & bien mêlé,
„ on le jette dans l'eau froide, ensuite
„ on le maniera pour l'assouplir. „

Daburon le Jardinier donne encore la
composition suivante, pag. 200, sous
le nom de goudron pour couvrir les
Greffes en fente, ou les branches
coupées.

„ Prenez une livre de poix noire,
„ un quarteron de cire jaune, & demi-
„ quarteron de poix résine; faites-les
„ fondre & les mêlez ensemble; puis
„ jetez-y la moitié d'une chandelle; le
„ tout étant fondu, mêlez-le bien avec
„ une spatule de bois; & , quand vous
„ voudrez vous en servir, ayez un
„ réchaud avec du feu, & un petit
„ pot dans lequel vous mettrez chauf-
„ fer de ce goudron, & en prenez
„ avec la spatule, pour couvrir toutes
„ les fentes, & coupures des branches;
„ il ne faut pas craindre que le soleil
„ le fasse fondre. „

Ce sont-là les Ciments que j'emprunte
d'autrui, ne les ayant jamais employés.
Ceux dont je me suis quelquefois servi,
sont ceux-ci.

„ Prenez un tiers de cire neuve, un
 „ tiers de poix résine & un tiers de suif Ch. XII.
 „ de chandelle ou autre graisse; fondez Des
 „ & mêlez bien le tout ensemble. „ Greffes.

L'usage de cette cire est très-aisé à manier, & sert, soit pour couvrir les plaies des arbrisseaux & jasmins qu'on Greffe, ou arbres délicats, soit pour couvrir les entes; il faut seulement avoir la précaution de frotter ses doigts avec un peu d'huile, si l'on veut éviter que cette composition étant refroidie, & maniée, n'adhère & ne s'attache aux mains.

„ Prenez cire neuve & poix de Bour-
 „ gogne, de chacune, huit onces,
 „ térébenthine commune, deux onces.
 „ Faites fondre le tout ensemble
 „ dans un pot de terre vernissé, re-
 „ muant souvent pour bien mêler;
 „ vous laisserez refroidir cette compo-
 „ sition au moins douze heures, puis
 „ la romprez par morceaux, la tenant
 „ dans l'eau tiède l'espace de demi-
 „ heure, la maniant & divisant, pour
 „ l'appliquer plus facilement. „

Je me sers, dans l'usage ordinaire, de la première composition, & de la seconde, pour y tremper, quand elle est fondue, de la toile dont on peut couvrir les trop grandes plaies; elle y sert comme d'emplâtre, & épargne beaucoup

Ch. XII. dudit Ciment. On peut aussi avec cette
Des Greffes. toile couvrir la fente qui reste entre
les Greffes, & généralement tous les
endroits qu'on veut préserver de l'eau.

Grefse en Croix.

Grefse en Croix. PLUSIEURS Auteurs, en parlant de la *Grefse en fente*, disent que, si le sujet est assez fort, au lieu de deux Greffes, on peut y en mettre quatre, faisant une seconde fente qui croise la première à angles droits, observant d'ailleurs dans la façon d'opérer, tout ce qu'on a remarqué dans la première : mais n'est-ce point une cruauté trop suivie, que d'avoir abattu les bras, coupé la tête, & vouloir encore après cela écarteler le reste ? Sans doute ce seroit trop inhumain. Parlons sans figure, & disons que partager ainsi le sauvageon en croix, ce seroit donner lieu à une trop grande dissipation de la sève, à la sécheresse du tronc, & laisser trop de travail à faire à tous, pour réparer les blessures que ces fentes multipliées auroient occasionnées ; d'où il pourroit arriver que la Grefse ne reprît pas, & que même tout périt : au lieu donc de ces Greffes en Croix, il est plus convenable, si le tronc est trop épais ; ou si l'on prévoit qu'il ne puisse se fendre à propos,

propos, ou enfin qu'en le fendant, on ébranle trop l'arbre; dans tous ces cas on *Greffe en Couronne.*

Ch. XII.
Des
Greffes.

Temps de Greffer.

ON fait assez en général qu'on ne greffe pas tout le long de l'année, mais que chaque méthode de greffer a sa saison particulière qui lui est exclusivement propre, si on veut le faire avec succès.

„ On pourroit, dit la Quintinie,
 „ *Greffer en fente* pendant Novembre,
 „ Décembre & Janvier; mais il n'y a
 „ nulle avance à le faire, & au con-
 „ traire il y a fort à craindre que les
 „ Greffes n'y sechent & n'y périssent
 „ entièrement, parce que pendant ces
 „ trois mois elles ne recevoient aucun
 „ secours d'un pied qu'on peut dire,
 „ à cause du froid, perclus de toutes
 „ les fonctions végétales. Tout le mois
 „ de Février, & même une bonne
 „ partie de Mars, sont admirables pour
 „ les *Greffes en fente*, mais cela s'entend
 „ quand, à cause de la durée du
 „ froid, les années sont peu avancées,
 „ & que par conséquent les arbres ne
 „ sont pas encore entrés en seve; c'est-
 „ à-dire, que l'écorce ne se détache

„ plus du bois ; car du moment qu'elle
 „ se détache , tel arbre ne se peut plus
 „ Greffer en fente * . „

Me sera-t-il permis & oserai-je contredire ce savant Jardiniste, & me servir de ses propres raisons, pour soutenir une pratique opposée à la sienne.

J'ai, à la vérité, plusieurs fois fait des Greffes dans le mois de Février & au commencement de Mars : mais ce que j'ai fait depuis le milieu de Mars & les premiers jours d'Avril, sur des coignassiers dont les boutons fort enflés commençoient déjà à s'épanouir ; ces Greffes, dis-je, tardives au jugement de la Quintinie, ont le mieux & le plus généralement réussi ; ils n'avoient qu'à se mettre à table, ils la trouvoient déjà servie de tout ce qui pouvoit les secourir & contenter leur goût ; les mets étoient prêts, il ne leur falloit que de la disposition & de l'appétit : pour la leur procurer, je n'avois cueilli ces Greffes que dans les premiers jours que la sève commençoit à remuer, & à mieux ouvrir leurs bouches. Ces Greffes adaptées en cet état au sauvageon, en attiroient avidement les sucs offerts, & donnoient bientôt signe de vie & de reconnoissance, sans languir, &

* Tom. 2. chap. 13. pag. 59.

sans avoir le temps de souffrir par ce défaut de nourriture, que le Pere des Jardins fait appréhender pour les Greffes trop hâtées.

Ch. XII.
Des
Greffes.

Ce qu'on a dit de la *Gresse en Fente* doit s'appliquer aux *Greffes en Couronne*; j'ajoute cependant qu'il seroit beaucoup mieux, au lieu de faire cette seconde fente au sauvageon, de n'en faire qu'une à l'ordinaire, & de placer deux autres Greffes entre l'écorce & le bois, de la maniere qu'on va l'expliquer.

Gresse en Couronne.

ON a fait remarquer, en parlant de la *Gresse en Fente*, en quel cas celle-ci est préférable. Voici la méthode pour la faire à propos.

Gresse
en Cou-
ronne.

„ On ne fend point le tronc qui
 „ doit avoir au moins trois ou quatre
 „ pouces de diametre; mais on prend
 „ un petit coin de buis, de bruyere,
 „ ou d'autre bois également dur,
 „ mieux qu'un coin de fer, dont
 „ cependant on peut se servir, à défaut
 „ d'autre; on introduit cet outil entre
 „ le bois & l'écorce du sujet scié &
 „ préparé, pour faciliter l'introduction
 „ de la Gresse, sans écarter plus qu'il
 „ ne faut, l'écorce du bois; ce coin
 „ précurseur doit avoir la même forme

Voyez
la Fig. 6.
planch. 4.

„ que la Greffe, ou la Greffe doit être
 „ taillée comme le coin; c'est-à-dire,
 „ que la taille doit être au moins d'un
 „ bon pouce de longueur, faite seu-
 „ lement du côté qui s'applique au
 „ sujet, de sorte que le côté opposé
 „ reste totalement couvert de son
 „ écorce. Le coin & la Greffe, l'un &
 „ l'autre doivent porter un cran ou
 „ entaille jusqu'au milieu de l'épaisseur
 „ de tous les deux. Cette entaille sert
 „ au coin, pour qu'on ne l'enfonce
 „ point trop ou inégalement; elle sert
 „ à la Greffe, pour ne pas aussi être
 „ trop enfoncée, & pour qu'elle
 „ porte plus solidement sur le sujet
 „ d'où elle doit tirer sa nourriture;
 „ mais elle ne doit pas avoir un bon
 „ demi-pouce de grosseur, comme veut
 „ *Liger* *. Quoique les Greffes soient
 „ contenues en place par l'écorce du
 „ sujet, il faut néanmoins les arrêter
 „ encore avec des liens convenables,
 „ après quoi on couvrira le tout de
 „ terre grasse, &c. „

Cette espèce de Greffe se fait plus tard que la *Greffe en Fente*, parce qu'il faut attendre que les arbres soient en pleine sève, & que leur écorce cède aisément au petit coin qui la séparera

* La Nouvelle Maison rustique, pag. 157.

du tronc. Comme l'on doit pour cela, attendre un certain temps, il faut avoir cueilli les branches à greffer dès la fin de Janvier, & les avoir conservées dans la terre, en lieu frais & ombragé, surtout par quelque mur au Septentrion.

Ch. XII.
Des
Greffes.

On place trois Greffes sur le même sujet, mais je n'ai jamais vu qu'on en place huit ou dix, comme il est dit dans le *Spectacle de la Nature* *. Les Srs. de la Riviere & du Moulin disent d'éloigner les Greffes de trois pouces & demi en trois pouces & demi. (2)

Les Greffes ainsi multipliées à une même table, ne pourroient s'y loger, sans soulever & désunir de son bois l'écorce du sauvageon, ce qui empêcheroit de donner du secours à cette génération adoptée. Je crois cela si fondé, que je n'ai jamais posé que trois Greffes sur un même pied; &, quand je lui ai trouvé une écorce trop forte, je lui ai fait une incision avec la pointe de la serpette, sans l'inciser totalement, & seulement, afin qu'ayant moins de force, elle devînt plus souple, & se plaquât mieux, pour ne pas laisser lieu à l'évent.

(1) Tom. 2 Entret. 7. pag. 161.

(2) Méthode pour bien cultiver les arbres à fruit, &c. par les Srs. de la Riviere & du Moulin pag. 101.

Ch. XII.
Des
Greffes.

Les Greffes ainsi posées, on les fixe au moyen de liens, & on couvre le tout, comme on a dit, en parlant de la Greffe précédente.

Greffe en Ecusson.

Greffe
en Fente.

CETTE maniere de greffer à qui *la Quintinie & l'Abbé Pluche* donnent après *Pallade & Columelle*, le nom d'*Inoculation*, est tout-à-fait différente de ce que signifie ce terme qui est si à la mode aujourd'hui. On s'en sert pour signifier une opération par laquelle on veut donner certain mal à qui ne l'a pas, & notre Greffe se fait pour abonner ou améliorer un sujet.

C'est la façon qui est plus d'usage, sur-tout pour les fruits à noyau. On ne fait point à l'arbre de cruelles & profondes incisions qui pénètrent jusqu'à son cœur; il y a cependant des mesures essentielles à prendre, dont les unes regardent la Greffe, & les autres regardent le sujet à greffer: on doit prendre un rameau de l'arbre dont on veut acquérir ou multiplier l'espece, qui soit fécond; on le choisit sur une branche à fruit, ou tout au moins il faut que l'arbre soit vigoureux & non languissant, observation qui doit avoir lieu dans toutes les Greffes que l'on cueille.

Le rameau doit être de l'année, bien aoûté, & avoir de bons yeux, bien aoûtés aussi, qui soient des premiers formés depuis le printemps; les derniers venus sont trop tendres pour réussir. Dès que ces rameaux sont coupés, il faut en retrancher les feuilles jusques auprès de l'endroit où elles tiennent à leur queue; on empêche par-là les yeux de se faner si-tôt; on peut conserver ces rameaux jusqu'à trois ou quatre jours, pourvu qu'ils aient le gros bout dans quelque matiere humide, soit eau, soit glaise, soit fruits comme concombres, &c. ces rameaux, outre cela, ne doivent pas être plus longs, que d'environ un demi-pied; s'ils le sont davantage, on peut les couper en différents tronçons: observant toutes ces précautions, les rameaux bien conditionnés d'ailleurs peuvent souffrir le transport. Il est cependant mieux & d'une réussite plus certaine, quand ils n'ont été gardés que du jour au lendemain.

On enleve adroitement de ces rameaux une petite piece d'écorce en forme de triangle; c'est-à dire, qui soit plus large par le haut que par le bas, ou ayant à peu près la figure d'un V consonne, comme étoient autrefois certains écussons, d'où cette Greffe a pris

Voyez la
Figure 8.
plan 4.

Ch. XII.
Des
Greffes:

le nom, au lieu de celui d'*Emplâtre* que les anciens Agriculteurs lui donnoient, Cet Ecusson doit porter dans son milieu un ou deux boutons qui sont les branches à venir. L'essentiel est de lever à propos cet Ecusson, ce qui ne se fait facilement que quand on trouve une pleine seve; on commence à faire avec la serpette des incisions par des lignes qui tracent sur le rameau la figure qu'on a dite: ensuite on pousse modérément l'Ecusson par le côté, sans toucher à l'œil, & on tâche de l'enlever ainsi, & avec lui d'enlever en entier le germe du bouton sur qui l'on fonde son espérance, & qui doit former l'arbre futur; car si ce germe manque à l'Ecusson, ce seroit peine perdue que de l'employer, il faudroit alors en lever une autre. Pour ne pas tomber encore dans le même inconvénient qui peut être causé par le manque de seve dans le sujet, ou d'adresse dans la main, il faut s'y prendre d'une autre façon.

Après avoir fait les incisions qui tracent le contour de l'Ecusson, on glisse pardessous la lame du Greffoir, qui doit être petite, bien tranchante, & peu épaisse; on coupe un peu de bois adhérant à l'Ecusson, non pas que le bois serve à sa reprise, mais pour conserver au germe toute son intégrité; il faut

observer, en levant ainsi l'Ecusson, de n'en point séparer cette petite portion de bois qui vient avec lui.

Tous au reste ne conviennent pas qu'on puisse indifféremment laisser du bois contre le germe intérieur. *Angran* (1) dit formellement qu'il empêcheroit la reprise, & le *Jardinier Solitaire* (2) assure le contraire. *Quoi qu'en disent plusieurs Jardiniers qui croient que le bois est nuisible à l'œil du pêcher quand on greffe*, mon expérience ne peut décider clairement; car des Greffes faites ainsi, les unes ont manqué, d'autres ont échappé : le plus sûr est de retrancher de ce bois, quand l'Ecusson est levé, autant qu'on le peut, sans déboîter le germe. C'est le sentiment d'un Auteur Hollandois: il dit expressément „ qu'il „ est nécessaire que la Greffe coupée „ conserve un peu de bois vers l'intérieur de l'œil, sans quoi elle ne „ prendroit jamais. (3) „ On coupe aussi à demi longueur les feuilles du bouton.

Voilà la préparation de la Greffe qu'on se hâte avec raison, d'employer

(1) Pag. 107. du Tome 1.

(2) pag. 304.

(3) Les Agréments de la Campagne; pag. 103.

Ch. XII. pour la soustraire à l'impression de l'air ;
 Des Greffes. en attendant qu'on ait disposé le sauvageon à la recevoir, on la tient à la bouche, par l'extrémité de la queue des feuilles qu'on a rognée.

On fait cependant, & avec plus de diligence qu'il est possible, une incision au sauvageon où son écorce est plus unie; cette incision doit être transversale, de la longueur de trois ou quatre lignes; ensuite on en tire une autre qui prend sa naissance à la première, & prolongée d'un bon pouce ou environ, tirant en bas, de sorte que les deux aient ensemble la figure d'un T. observant de ne pas enfoncer les incisions au-delà de l'écorce; car le bois blessé pourroit mettre quelque obstacle à la reprise.

Ces incisions étant faites, on écarte délicatement peu à peu les levres de cette ouverture, autant qu'il est nécessaire; ensuite on prend de la main gauche l'Ecusson, & de la droite on introduit cet Ecusson entre le bois & l'écorce, le conduisant avec le bout du manche du Greffoir, jusqu'à ce que la tête de l'Ecusson joigne la ligne supérieure du T. La diligence, en opérant, est nécessaire dans toutes les Greffes, mais sur-tout en celle-ci.

Dès que l'Ecusson est à son gîte, & y fait la fonction d'Emplâtre, comme

l'appelloient les Anciens * , on rabat l'écorce des côtés, qu'on avoit soulevée, de sorte que la Greffe en soit entièrement couverte, excepté l'œil qui doit rester libre. Pour maintenir le tout en bon état, on le régite avec plusieurs tours d'un fil de laine; on la préfère au chanvre qui ne prête point, & qui, par sa roideur, empêcheroit les écorces de se dilater à leur gré: la laine au contraire, par sa souplesse, étrangle moins la branche ou le pied par où la sève doit monter: or, il arrive que la ligature étant trop serrée, il se fait un dépôt de la sève, tant soit peu abondante qu'elle soit, dans l'endroit de l'insertion, l'humidité s'en évapore, la sève s'y épaissit, & forme une gomme qui successivement obstrue les vaisseaux, & empêche le passage des liqueurs, d'où s'ensuit la sécheresse & la perte de la Greffe: c'est par cette raison que, quand elle est bien reprise, on relâche insensiblement la ligature, si on a lieu de croire qu'elle serre trop.

Ch. XII.
Des
Greffes.

* *Junio Persicus inoculari potest, quod emplastrari dicitur præciso super trunco, & emplastratis pluribus gemmis..... Pallade, lib. 12. p. 394... His quidem diebus arbores inoculantur, quod genus incisionis, emplastratio vocatur.... Columel. Lib. 11. pag. 407.*

Au lieu de fil, je me trouve bien d'employer de l'écorce d'ormeau, de tilleul, ou de mûrier, que je tire en rubans des nouveaux jets de l'année. Comme ils sont plus plats, ils s'appliquent mieux, & séchant, ils laissent insensiblement à la Greffe plus de liberté de végéter à l'aise.

Mais, comme on a lieu de craindre que les Greffes ne s'éventent par les ouvertures que les liens ne peuvent pas fermer absolument, & que le soleil ne les dessèche, on prévient ces deux inconvénients; le premier, en bouchant les ouvertures qui restent à découvert avec l'un des ciments qu'on a décrits, & le plus maniable; l'on prévient aussi l'effet du soleil & de ses regards trop curieux, en ombrageant les sujets greffés avec quelque feuillage qu'on y met dessus.

Si l'on veut s'assurer mieux de la réussite de son travail, on charge le sujet qu'on greffe, de plusieurs Ecussons qu'on place en divers endroits du même sauvageon, mais non pas perpendiculairement l'un sur l'autre.

Comme cette sorte de Greffe se fait en deux saisons, on lui a aussi donné deux noms pour désigner ces saisons: on appelle l'une *Greffe en Ecusson à la pousse*, c'est-à-dire, qui se fait au mois

de Juin, temps auquel la sève étant en vigueur, excite la Greffe à pousser : l'autre dite *Greffe à Œil dormant*, se fait en Juillet, Août ou Septembre ; on attend quelquefois même un peu davantage, pour que la sève, tant de la Greffe que du sujet à greffer, soit sur son déclin, ce qui arrive plutôt ou plus tard, suivant le climat, l'exposition, & le terrain même ; car les arbres plantés en des terres humides & grasses, conservent leur sève plus long-temps que ceux qui vivent dans une terre sèche & sablonneuse ; ils doivent par conséquent être greffés quelques jours plus tard que les autres. On dit cette *Greffe à Œil dormant*, parce que le principe de vie qui se trouve dans l'œil de la Greffe, paroît comme endormi, & ne se réveille qu'au printemps ; jusques alors cet œil ne doit que se coller au sauvageon, & n'a besoin que d'un très-médiocre secours pour ne pas mourir. Il n'en est pas de même, quand on Ecussonne à la *Pousse*, le rameau d'où l'on doit lever l'Ecusson, ne sauroit être trop en sève, pourvu que son écorce soit bien aoutée, c'est-à-dire, assez fortifiée, pour se détacher aisément du bois qu'elle couvre, & emporter avec elle le germe intérieur qui fait la partie essentielle de l'Ecusson.

Quelle que soit la saison, la maniere d'opérer est la même quant à la Greffe ; il n'y a de différence que pour le sauvageon : l'on coupe sa tige à quatre doigts ou environ, au dessus des Greffes, dès qu'on les a posées comme il faut, afin que la seve qui monte, & qui voit qu'on a coupé le chemin par où elle passoit, & ne trouvant de libre que celui que la Greffe lui offre, elle s'y jette sans balancer ; & n'ayant que la Greffe à nourrir, elle le fasse sans lésine & sans regret ; au contraire, quand on greffe à *Œil dormant*, on n'abat cette tige qu'à la fin des gelées, au printemps suivant.

Quelques Greffeurs veulent qu'en Ecussonnant, on ne coupe que les branches du sauvageon qui peuvent empêcher de placer les Ecussions : la raison qu'ils en donnent, est qu'en étêtant l'arbre, on feroit retirer toute la seve vers la racine, & l'on en priveroit l'Ecussion. Pour moi, je n'ai fait aucune difficulté de ravalier le sauvageon, & d'en retrancher toutes les branches : j'ai seulement observé de laisser plus longue la partie de l'arbre greffé, sauf à la retailer deux pouces au dessus de la Greffe, & en biais du côté qui lui est opposé.

Lorsque l'on voit l'œil bien verd,

& prêt à faire son devoir dans la renaissance de la Nature, temps auquel, pour lui donner plus de facilité de pousser, on coupe par derriere la ligature des Ecussions sans la déplacer.

Ch. XII.
Des
Greffes.

Si le jet que ledit Ecussion pousse avec beaucoup de vigueur, ne fourchoit pas, il faudroit l'arrêter avec l'ongle, quand il aura la longueur de six à sept pouces, supposé que cet arbre soit destiné en espalier ou en buisson: mais, si l'on veut en faire un arbre à tige, il faut au contraire conserver le jet dans son entier, & n'en laisser subsister qu'un, afin qu'il forme une tige bien nourrie & bien droite.

Quand on n'a point pris de justes mesures pour la Greffe à *Œil dormant*, elle pousse quelquefois en automne, mais foiblement, & le petit jet n'ayant pas eu le temps de mûrir, se laisse aisément pénétrer au froid de l'hiver, & périt d'ordinaire. Quand on s'apperçoit de bonne heure de ce contre-temps, il faut desserrer la ligature, afin que le peu de sève qui reste en mouvement, se porte avec plus de facilité à la Greffe, & la fortifie; si l'on ne réussit pas de ce côté-là, il faut emmailloter la Greffe aux approches du froid, & la garantir ainsi de sa rigueur.

On peut aussi greffer en Ecussion à

Ch. XII.
Des
Greffes.

Œil dormant les grosses tiges d'arbres ; il n'y a qu'à couper leur grosse écorce, à la longueur de quatre à cinq doigts, & à la largeur de trois au plus, dans l'endroit où l'on voudra que la Greffe soit appliquée jusqu'à l'épaisseur d'une piece de douze sols, près du bois, & ne point du tout y toucher ; l'entaille sera faite de même qu'aux petites branches, & ainsi du reste. Il est constant que cette Greffe prendra aussi aisément sur ces grosses tiges, que si elle étoit appliquée sur les jeunes arbres.

Greffe en Flûte ou Canon.

Greffe en Flûte. COMME dans les autres Greffes leur nom marque le caractere qui les distingue, de même en celle-ci son nom désigne la figure qui lui est particuliere ; dans un sens, elle est plus sûre, mais elle est aussi plus difficile, & elle demande tout au moins autant de justesse, d'intelligence & de dextérité ; elle ne se fait que sur des pousses de l'année, au printemps, lorsque les arbres sont déjà parés de leur ornement.

„ On prend la branche dont on veut
„ greffer, ou un jet qui soit exactement
„ de la même grosseur que le jet du sau-
„ vageon ; car s'il étoit ou plus gros ou
„ plus petit, la Greffe n'auroit pas lieu.

„ Quand on est assuré de cette éga-
 „ lité, on décime le sauvageon, & on
 „ le dépouille de son écorce par le bout,
 „ ce qui demande qu'il soit en pleine
 „ seve; mais, avant que de le mettre
 „ ainsi à nud, on fait sur le rameau dont
 „ on veut greffer, une incision circulaire
 „ qui pénètre jusqu'au bois, & on en
 „ tire l'écorce en tuyau; elle doit porter
 „ deux bons yeux, l'un d'un côté,
 „ l'autre de l'autre, & de la longueur
 „ de deux ou trois doigts. Pour déta-
 „ cher ce tuyau, on le manie de toute
 „ sa longueur, on le presse du pouce,
 „ & on le tord avec ménagement,
 „ pour ne pas le fendre. Pour éviter
 „ ce défaut, ainsi qu'afin de ne pas
 „ séparer le germe du bois, on tord
 „ toujours du même côté le *Canon*, &
 „ l'ayant tiré, on regarde par dedans
 „ si le germe n'a rien souffert de l'ébran-
 „ lement. On doit, pour enlever ce
 „ *Canon*, le tirer par le haut, après
 „ quoi l'on travaille sur le sauvageon,
 „ on le dépouille aussi-tôt, &, tandis
 „ que son bois est encore humide, on
 „ y fait couler, sans perte de temps,
 „ le tuyau ou Greffe qu'on descend,
 „ le conduisant jusques à ce qu'il
 „ s'ajuste si bien avec son suppôt, qu'il
 „ paroisse y avoir crû; on couvre alors
 „ l'extrémité de la Greffe, soit avec

„ l'écorce du sauvageon qu'on en rap-
 „ proche, & qu'on lie tout autour,
 „ soit en couvrant le bout supérieur
 „ avec du ciment, pour empêcher que
 „ l'air & les pluies ne puissent pénétrer
 „ dans l'entre-deux du bois du sujet
 „ greffé, & de l'écorce nouvellement
 „ appliquée. „ *La Quintinie* donne une
 „ autre façon, & dit, „ d'entamer le bois
 „ de la branche greffée tout autour
 „ de l'exrêmité supérieure, de petits
 „ copeaux, sans les détacher, & de les
 „ faire retomber en maniere de fraise
 „ ou de bourlet, sur l'extrêmité de
 „ cette écorce, pour la couvrir & la
 „ tenir en sûreté contre les injures de
 „ l'air. „

On appelle cela *Gresser en Flûte*,
 parce que le tuyau que l'on y emploie,
 a quelque ressemblance au tuyau que
 les enfants détachent du saule, lors-
 qu'il est bien en seve, & dont ils font,
 pour s'amuser, une espee de flûte.

Cette espee de Greffe n'est conve-
 nable que pour les figuiers, châtai-
 gniers, marronniers, & autres sujets
 abondants en seve, & dont on ne veut
 point intéresser la moëlle. On ne greffe
 ainsi qu'au mois de Mai; c'est-à-dire,
 lorsque les sujets sont en pleine seve.

Autres Greffes.

Ch. XII.

ON pourroit encore dire quelque chose des *Greffes en approche*, & des *Greffes à emporte-piece*; mais, comme les premiers n'ont lieu que pour des sujets emportés ou qui sont dans des caisses, & qui par conséquent appartiennent plus au Parterre qu'au Potager, & que la *Gresse à emporte-piece* est celle dont on use principalement à la Ferme pour les oliviers de ce pays, on réserve de parler mieux de l'une & de l'autre à leur place.

Autres
Greffes.

Quoique j'aie donné à ma plume un assez vaste essor en traitant des *Greffes*, elle n'a point rapporté tout ce qu'il a plu aux Auteurs d'en dire, se copiant les uns les autres, à peu de différence près: mais je crois avoir dit tout ce qu'il y a d'essentiel, & qui peut suffire en y ajoutant la pratique. J'aurois eu trop à faire, si j'avois entrepris de relever toutes les erreurs, les puérilités & les fausses doctrines qui ont été publiées sur ce sujet, y en ayant peu que les Ecrivains aient traité plus amplement; & j'aurois sans doute moins instruit qu'ennuyé mes Lecteurs, si j'eusse voulu tout dire; j'ajouterai cependant encore quelques remarques

générales en faveur des nouveaux initiés, dociles, avec raison, pour profiter de l'expérience d'autrui.

Observations sur les Greffes en général.

Observations.

GREFFER ou Enter sont deux termes synonymes qui cependant sont plus ou moins en usage l'un que l'autre, suivant les Provinces où l'on s'en sert; ainsi l'on peut dire, par exemple, j'ai tant d'*Entes*, ou j'ai tant de *Greffes* de bon-Chrétien d'hiver, au lieu de dire, j'ai tant d'*Arbres Greffés*; on dit aussi en certains pays, & j'ai lu dans des Livres, *Enture* pour *Gresse*.

Greffer ou Enter signifient également faire changer d'espece ou de nature à un arbre, au moyen des opérations dont il a été parlé, & on le force d'adopter & de nourrir des fruits qui ne lui sont point ordinaires.

Quoique j'aie marqué sur chaque article de *Gresse* en particulier, ce qu'il convient de faire pour réussir, je ne crois pas moins utile de reprendre le même sujet en général, & de faire séparément quelques Observations qu'il eût fallu répéter plusieurs fois, & qui peuvent mieux ici, & plus commodément s'appliquer à plusieurs de ces opérations;

ainsi je conseille à ceux qui greffent ;
de les lire dans l'occasion.

Ch. XII.

Des
Greffes.

Selon un de nos antiques Maîtres *, on peut greffer tout arbre sur tout autre, pourvu que la structure de leurs écorces ne soit point différente : mais l'expérience postérieure a fait connoître que cette convenance d'écorces ne suffit pas, qu'il falloit encore, outre cela, qu'il ne se trouvât aucune contrariété dans le naturel, & que, sans ce mutuel accord, ou la Greffe ne prendroit point, ou elle ne formeroit qu'un arbre, pour ainsi dire, noué, qui, loin de porter de bon & d'agréable fruit, dépérirait insensiblement. L'on doit donc traiter de fable ce que *Pline* & d'autres ont dit après lui, qu'un seul & même arbre ait produit à la fois, des pommes, des poires, des pêches, des raisins & des noix ; car il est constant qu'il ne faut pas même qu'il se rencontre une si grande disparité entre les fruits, pour que le travail téméraire du Greffeur soit sans un succès présent ou de durée. Plusieurs fruits, quoique de même espèce, ne contentent pas pleinement.

* Columelle, *Lib. De incisone Arborum*, cap. 26. pag. 524. *Omnis surculus omni arbori inseri potest, si non est ei cui inseritur, dissimilis cortice.*

Ch. XII.
Des
Greffes.

Avant que de m'en être persuadé par la lecture des bons Auteurs, j'ai eu la hardiesse que je condamne; j'ai greffé sur un même sujet cinq especes de poires dont la maturité étoit successive; les Greffes ont repris, mais leur accroissement n'a pas été égal; la branche d'une espece languit peu à peu, tandis qu'une autre se soutenoit passablement; mais enfin l'arbre entier ne leur a pas longtemps survécu; la raison est que chaque Greffe est d'un régime différent: si les branches exigent plus de sève que le tronc ne leur en peut fournir, elles le sucent, l'affament, & l'empêchent ainsi de croître, & manquant de nourriture, elles y périssent d'inanition, tandis qu'une autre branche qui ne dépense pas autant de sève que le sauvageon lui en fait passer, périt aussi, mais de réplétion, par une espece d'engorgement: ainsi deux causes différentes produisent également la ruine totale du sujet, à moins qu'une des Greffes plus analogue, ne profite seule de la sève & en use convenablement.

Veut-on là-dessus une preuve d'expérience, & d'une autorité bien reconnue, je la tire du fameux Cultivateur, le *Frere Philippe, Chartreux*: „ Il avoit, „ dit-il, mis sur un poirier une Greffe „ de poirier, & une de pommier;

„ toutes deux portoient du fruit, mais
 „ la Greffe du pommier étoit chétive
 „ & petite, au lieu que celle du poirier
 „ qui se trouvoit sur son sujet, étoit
 „ forte & vigoureuse; il dit encore
 „ qu'un poirier greffé sur un pommier
 „ donnoit du fruit assez beau, quoi-
 „ qu'il ne fût pas aussi vigoureux que
 „ d'autres Greffes sur un sauvageon de
 „ son espece. „

Ch. XII.
 Des
 Greffes.

Ces expériences avertissent qu'il y a
 des regles à suivre dans l'art de greffer,
 & qu'on ne réussit pas toujours à forcer
 la Nature; qu'elle refuse même de se
 conformer aux excès capricieux d'un
 Jardinier entreprenant. Lorsqu'il s'a-
 gira du fruitier ou des grands arbres
 de la Ferme, on pourra spécifier en
 détail ce qu'on doit observer.

En attendant, établissons, & qu'on
 n'oublie jamais en greffant, cette leçon
 essentielle que *Lauremberge* donne aux
 Greffeurs; il faut, dit-il, qu'il y ait
 de l'uniformité entre la Greffe & le
 sauvageon: le défaut de parité empêche
 en partie ou tout à fait l'union de l'une
 & de l'autre espece, ou la rend tout au
 moins plus difficile *; en conséquence

* *In omni incisione quàm maximè convenit
 servare & retinere speciei similitudinem. Pomus
 inseratur in pomum; pirus in pirum. Ubi enim*

Ch. XII. *Mariage légitime* à l'union de deux
Des
Greffes. espèces de fruits qui ont quelque affinité
entr'eux, & le nom odieux d'*Adultere*
aux autres unions; & il fait là dessus
des comparaisons qu'on peut lire: il
est surprenant que cet Auteur qui est
d'ailleurs très-estimable, après avoir
établi des principes aussi certains, ait
cependant à la fin du même Chapitre,
adopté des méthodes de greffer qui sont
diamétralement opposées. Ces sortes
de contradictions ne se rencontrent que
trop souvent dans les Livres; de ce
genre est celle qu'on remarque en par-
ticulier, dans le *Nouveau Traité de la
Taille des Arbres fruitiers*. Le Jardinier
Daburon qui en est l'Auteur, après
d'assez bonnes leçons sur son métier,
veut, pag. 182, donner des *Instructions
& Secrets qui concernent les Jardins
Fruitiers*; & il débite mille fatuités
incroyables.

A cette occasion il paroît qu'il seroit
à souhaiter qu'on se fût contenté de
profiter de la riche & merveilleuse
invention de greffer, sans vouloir

*naturarum unitas, ibi unio felicius absolvitur:
Diversitas & discrimen specierum vel impedit,
vel tollit omnino, aut saltem difficiliorem reddit
coalitum, &c.* P. Laurembergii *Horticultura*.
Lib. 1, Cap. 24. pag. 109.

excéder,

excéder, & sans chercher par des tentatives bizarres, l'acquisition de monstres en fait de fruits, dont la durée ou l'utilité ne compense jamais la peine prise inutilement, l'ennui de l'attente & la perte des sujets. Je ne prétends pas cependant rien outrer moi-même : en condamnant toutes les tentatives que l'Antiquité a prônées, je ne m'inscris en faux que contre celles qui sont absurdes & manquent de vraisemblance : comme de greffer de la vigne sur des noyers ou sur des oliviers, dans l'espérance d'en recueillir des grappes de raisins qui donneroient de l'huile, ou de greffer de nos bons fruits sur des sujets qui n'ont avec eux ni alliance, ni affinité ; comme des poiriers sur des frênes, de cerises sur des lauriers, des marrons sur des hêtres & des chênes, &c. Je ne veux pas aussi limiter si fort l'adresse hardie du Jardinier, ainsi que fait un Auteur, selon lequel „ On ne doit pas „ seulement ne greffer des pommes que „ sur des pommes, & des poires que sur „ des poires ; mais qu'on doit greffer „ de l'aigre sur de l'aigre, & du doux „ sur du doux, du fruit d'été sur du „ fruit d'été, du fruit d'hiver sur du „ fruit d'hiver, du fruit qui a beaucoup „ d'eau sur celui qui en a pareille- „ ment beaucoup, du fondant & du

Ch. XII. „ cassant, chacun sur son espece. (1) „
 Des Greffes. Non, je ne veux pas arrêter, ou mettre des obstacles aux nouvelles découvertes; je dis seulement avec le célèbre *la Quintinie*, qu'il nous doit suffire que chaque bonne espece de fruit puisse heureusement être greffée sur des sauvageons ou autres sujets d'une nature à peu près semblable à la leur, & nous devons seulement profiter de toutes les visions des curieux qui nous ont précédés, pour ne pas tomber dans l'inconvénient de perdre autant de temps & de peine qu'ils en ont perdu pour faire des essais extraordinaires. (2)

Les plus expérimentés Enteurs ont établi qu'il faut cueillir les Greffes sur des arbres féconds de leur nature, & sur-tout dans l'année de leur fécondité. Nous convenons de cette vérité généralement admise; cependant selon le *Sr. du Pradel*, (3) on peut prendre des Greffes sur des arbres qui, à cause de leur jeunesse, n'ont point encore porté de fruit; il dit même avoir plusieurs fois levé heureusement des *Ecussons* sur les arbres Entés en coin au précédent mois de Mars; je le rapporte, pour enhardir

(1) Les Agréments de la Campagne. pag. 96.

(2) Tom. 2. chap. 11. pag. 55.

(3) Théâtre d'Agriculture, Liv. 6. ch. 22.

ceux qui s'en feroient un scrupule, & je le confirme même d'après ce que j'ai fait; car ayant reçu des Greffes de Lyon, dont il n'étoit échappé que peu d'arbres, je cueillis de leurs rameaux, & les sauvageons sur qui je les mis, ont rapporté du fruit aussi-tôt que leurs peres: je ne propose cependant cette conduite à imiter que dans des cas semblables, le mieux étant toujours de suivre la route la plus usitée.

Ch. XII.
Des
Greffes.

Hors d'une grande nécessité, on ne doit point cueillir, pour Greffer, des branches gourmandes, mais on préfere celles dont les yeux ou boutons sont près à près l'un de l'autre, ce qui marque un bois mûr, & disposé à fructifier, quand l'arbre est d'ailleurs sain & vigoureux.

On observe encore dans le choix des rameaux pour greffer, de les prendre, tant qu'on peut, sur les principales branches placées du côté du Levant ou du Midi, cet aspect rendant le bois plus aoûté & mieux en condition: mais pour élever un poirier qui se puisse former avec avantage, & faire une belle tige, on prendra la Greffe à l'endroit où la seve est abondante, c'est toujours au milieu de l'arbre plus que sur les côtés.

C'est une regle générale que celle

qu'admet avec raison *du Pradel*, « que
 » les Greffes ne peuvent prendre qu'avec
 » langueur, si les sauvageons n'ont la
 » seve prête pour les recevoir : donc,
 » pour faire de bonnes Entures, est
 » requis avoir deux choses contraires
 » à la fois, à savoir : le sauvageau
 » avancé, & la Greffe reculée ; ce qui
 » avient à cestui-là par la patience
 » de se laisser commencer debouter
 » par l'ordre de Nature, & à cestui-ci
 » par l'artifice susdit.

Si le sujet qu'on greffe, est jeune
 & encore foible, il est plus avantageux
 de le greffer bas que haut ; c'est une
 leçon de *Lauremberge* * approuvée par
 l'expérience journaliere.

Les arbres de tiges, c'est-à-dire,
 ceux qu'on veut laisser grandir, doivent
 être greffés sur des pétreaux, ou sur
 des sujets qui viennent de semence, &
 que j'ai appellés *Francs* : ils donnent
 des arbres plus forts, & plus en état par
 conséquent de bien nourrir les nou-
 veaux fruits qu'on leur fait adopter ;
 cela doit s'entendre des pommiers com-
 me des poiriers.

Pour les arbres qui doivent être nains,

* *In stipite tenero, quò inciso radici vici-
 nior, eò validius comprehendit ; quò remittit,
 eò debilius.* . . . Lib. 1. cap. 24. pag. 109.

vets que ceux des buissons & des espaliers, il faut greffer les poiriers sur des coignassiers, & les pommiers sur les rejetons de ces pommiers qu'on appelle ici *Pommes de S. Jean*. Quant aux fruits à pepins, on a déjà remarqué quels sont les sujets les plus propres à greffer, & sur lesquels les Greffes profitent davantage, selon la destination qu'on projette d'en faire.

Ayant observé avec tous les bons Auteurs, & d'après une expérience générale, qu'on ne devoit point faire de ces tentatives téméraires, par lesquelles on a souvent perdu le temps, la peine, les sujets, & qui, dans les plus favorables circonstances, n'ont donné que du fruit de peu de durée, ou mal conditionné. Je ne conseille pas non plus à ceux qui veulent jouir de leur travail, & qui connoissent combien courte est cette jouissance; je ne conseille pas ce que les deux amis* proposent pourtant, & dont ils font des leçons spécieuses de *Sur-Greffer* des sujets, quoiqu'ils donnent déjà de bons fruits; on en risque quelquefois la sûreté, & tout au moins on en retarde le produit: voici les raisons, on peut les examiner.

* Méthode, pour bien cultiver les arbres fruitiers, *ch. 5. pag. 45.*

„ On sur-greffe , pour avancer ou
 „ retarder la maturité des fruits , &
 „ pour en faire un mélange de goût.
 „ On sur-greffe encore , pour chan-
 „ ger une moindre espece en une meil-
 „ leure : mais observez de greffer tou-
 „ jours bon sur bon , autant que vous
 „ pourrez.

„ Il est certain que tout poirier ne
 „ s'accommodé pas de la seve immé-
 „ diate du coignassier , & par consé-
 „ quent que plusieurs ne s'en accom-
 „ modent que bien peu.

„ Il est donc à propos de greffer sur
 „ coignassiers ces arbres de bons fruits ,
 „ qui s'accommodent bien de la seve
 „ immédiate du coignassier , & sur
 „ ceux-ci greffer les poiriers qui ne
 „ s'accommodent pas de cette seve. „

Pour exemple ils proposent de sur-
 greffer la poire *Virgouleuse* sur le *Beurré-
 gris*, &c. En pommiers, de greffer la
Calville blanche à côtes, & de sur-greffer
 ensuite telle espece de pomme qu'on
 voudra, &c. Que de peine ! Que de
 risque ! Quelle attente !

Les mêmes inconvénients se présen-
 tent dans le conseil de ceux qui , pour
 prouver l'utilité de la Bâtardiere , éta-
 blissent en axiome , qu'un arbre replanté
 plusieurs fois , est beaucoup plus franc ,
 que si directement tiré de la Pépiniere , il

étoit placé en lieu à demeurer *. Quelle raison, en effet, peut démontrer que, si l'on dérange de sa possession un arbre qui prospéroit à sa place, & qu'on lui fasse perdre ses avances, son fruit, en quelque temps qu'il le porte, sera d'un meilleur titre. Si on veut être cru, il faut appuyer ce qu'on avance sur des principes certains. J'attends ces raisons solides pour m'y rendre : mais il est apparent que le premier Auteur de cette bizarre idée, l'a d'abord débitée pour se singulariser, & qu'au louable usage des Ecrivains, on l'a copiée sans examen, & on l'a fait ainsi passer jusqu'à nous.

Un curieux Observateur frappé de la rebutante lenteur que les Greffes font essuyer, quand on récepe un arbre, & qu'il faut en attendre des jets nouveaux, pour y appliquer les Ecussons, ce qui souvent emporte trois ou quatre ans, avant qu'on ait du nouveau fruit, a cherché le moyen d'abrèger ce temps qu'on perd ; il a fait quelques expériences qui lui ont parfaitement réussi ; & pour épargner aux autres l'ennuyeux dégoût qu'il avoit lui-même éprouvé, il nous a laissé „ la maniere de greffer „ des arbres de fruit à noyau, sans „ perdre aucun temps : en sorte qu'un

* Le Jardinier François, de la Pépiniere & Bâtardiere, *Session, 4. pag. 56.*

BIBLIOTHEQUE
MUSEUM
DES
ARTS
ET
METIERS

„ arbre qui aura fait de mauvais fruit
 „ l'année avant, en pourra porter de
 „ bons l'année d'après; „ je crois obli-
 ger quelqu'un en rapportant sa maniere.

Il distingue d'abord différentes especes de branches, & choisit celles qui sorties des plus fortes branches à bois, conservant le caractere de ces branches, doivent pousser en deux années, des branches à fruit.

C'est, dit-il, de celles-ci qu'il faut choisir les écussions; il est aisé de les connoître, en ce qu'elles sont plus grosses que les branches à bois: elles portent deux, trois, & quelquefois quatre feuilles sur chaque œillette, & même quelquefois cinq; les œillettes en sont plus distants les uns des autres, que ceux des branches à fruit, dont les yeux sont très serrés, mais leurs œillettes sont aussi moins éloignés que ceux des branches à bois, dont les yeux sont fort distants les uns des autres. Cette observation faite sur la branche dont on doit tirer les écussions, il faut encore remarquer sur cette même branche, les yeux qui sont triples, ce qui se connoît en cette maniere: „ L'œil
 „ destiné pour branche à bois, est
 „ situé entre les deux feuilles, & avance
 „ plus que les deux autres qui sont
 „ placés en dehors des deux feuilles,

„ lesquelles sont pour former des bran-
 „ ches à fruit : ce sont justement ces Ch. XII.
 „ sujets qu'il faut choisir pour Ecu- Des
 „ sonner, & il est certain que l'œil du Greffes.
 „ milieu poussera à bois, & les deux
 „ autres feront chacun une fleur, ne
 „ pouvant former des branches à fruit,
 „ vu qu'ils ont été interrompus dans leur
 „ route naturelle; de maniere que par
 „ cette méthode, posant douze écussions
 „ sur l'arbre, plus ou moins, suivant sa
 „ force, l'année suivante on est assuré
 „ d'avoir du bon fruit sur le même
 „ arbre qui en portoit du mauvais
 „ l'année précédente, mais comme la
 „ quantité du fruit emporterait une
 „ partie de la sève pour la nourriture,
 „ la prudence veut qu'on n'en laisse
 „ qu'à proportion de la force de l'arbre,
 „ & de ce qu'il en peut nourrir, sans
 „ altérer les branches à bois. „

Il y a cependant une observation à
 faire, qui est „ que dans les beaux
 „ Jardins où l'on doit plus observer la
 „ régularité que le profit, l'on ne doit
 „ point laisser de fruit sur l'écusson,
 „ parce que la sève étant employée à
 „ sa nourriture, n'en donne point ou
 „ très-peu, à la branche à bois, & ainsi
 „ laisseroit du vuide à l'espalier, au lieu
 „ qu'abattant les fleurs des écussions, la
 „ muraille sera tapissée la même année.

Ch. XII.
Des
Greffes.

„ Il est aussi très-bon, lorsque la
„ branche de l'écusson a poussé de la
„ longueur de huit à neuf pouces, de
„ la pincer par le bout, parce qu'elle
„ jettera un nombre d'autres petites
„ branches qui feront abondamment
„ du fruit l'année suivante. „ Par cette
méthode un espalier se trouvera aussi
garni qu'il étoit, & l'on aura du fruit
la seconde année, au lieu qu'il en auroit
fallu attendre quatre, en suivant l'usage
jusqu'à présent pratiqué : mais dans les
grands Jardins, l'on pourra laisser venir
dès la première année quelques fruits
sur les écussons que l'on aura appliqués,
& abattre avec le doigt tous les autres
qui pourroient pousser d'ailleurs. (1)

Pour donner une idée plus-distincte
des sujets sur lesquels on peut greffer,
& pour faire éviter toute équivoque
qui pourroit naître des noms dont je
me suis servi, je crois devoir ajouter
ici quelques explications : elles ne sau-
roient être inutiles.

Tous les Jardinistes conviennent que
le coignassier est le sujet le plus ordi-
nairement employé dans les Potagers,
pour y greffer dessus. Tous poiriers,
dit le *Jardinier François*, (2), viennent

(1) Académie des Sciences, année 1716.

(2) Section 7. pag. 90.

„merveilleusement bien sur les coignassiers, & , quand ils sont greffés Ch. XII.
 „en *Ecusson*, ils rapportent beaucoup Des
 „plutôt; le fruit en est plus beau, peint Greffes.
 „ou coloré, plus gros, sans comparaison, que quand ils sont greffés sur le franc. „ Cet Auteur croit avec quelques autres que de certains poiriers ne reprennent point sur la coignasse par une aversion naturelle qu'ils supposent se trouver entre le coignassier & certaines poires, au nombre desquelles ils mettent sur-tout le *Bon-Chrétien d'hiver*; mais, comme l'expérience est mon guide ordinaire, j'assure avec certitude, d'après elle, que j'ai toujours fait greffer ce *Bon-Chrétien* sur le coignassier, & que, comme les autres *Poiriers*, toujours il a bien repris, quand la Greffe a été faite comme il faut.

C'est encore un reproche qu'on fait au coignassier, de ne point nourrir assez les fruits dont on le charge, & de dépérir avec eux beaucoup plutôt que les arbres greffés sur d'autres sauvagesons. Des Auteurs l'ont justifié là-dessus, & fait voir que le reproche devoit tomber sur le Jardinier & non sur l'arbre *. Je puis encore paroître

* Voyez le *Jardinier François*, Section 8, pag. 93 & 94, & suivantes.

Ch. XII.

Des
Greffes.

dans cette querelle, & dire en faveur du coignassier, que j'ai dans le Potager des poiriers greffés depuis plus de quarante ans, qu'ils paroissent aujourd'hui comme dans leur verte jeunesse, & tiennent en fruit ce que leur feuillage & leurs fleurs promettent. Ceux qui opposent leur expérience à ce qu'on vient de dire, ne l'ont point peut-être faite que sur de mauvais sujets, ou sur des sujets de mauvaise espece, & mal greffés, car il faut savoir qu'il y a beaucoup de différence entre les coigniers & les coignassiers portant des coings tous les deux; & il est bon, & même nécessaire de distinguer ces deux especes d'arbres l'une de l'autre.

Le Coignier a l'écorce plus grise, tirant sur le blanc, & plus lisse, les branches plus ralliées & plus fourchées, les feuilles plus petites, les fruits plus pierreux, & d'une forme beaucoup moindre.

Le vrai ou noble Coignassier anciennement appelé *Coignasse*, pousse des branches plus droites; il a l'écorce plus noire, & comme velue; ses feuilles sont beaucoup plus larges; le fruit en est plus gros; sa chair est plus tendre, & son cœur est moins graveleux; j'en ai dont le fruit est extrêmement gros, & beau à proportion; il disputeroit, en

qualité, avec le *Coing de Portugal*, ce que je dis après un Seigneur qui a cette troisieme espece de coings, car je ne l'ai jamais vue.

Ch. XII.
Des
Greffes.

C'est donc le vrai *Coignassier* qu'il faut choisir pour greffer, si l'on veut en faire un poirier qui conserve toutes les bonnes qualités de son pere nourricier, qu'il pousse du bien plus beau bois, & qu'il donne de fruit beaucoup meilleur, que s'il avoit le *Coignier* pour suppôt : celui-ci ne peut répondre pleinement aux qualités de la Greffe qui lui est confiée; sa seve revêche & moins abondante, ne fournit point assez, pour former un bel arbre; & au lieu que le coignassier ne fait point de bourlet proche de la Greffe : il en paroît un au pied du coignier, qui témoigne par-là que son fonds est insuffisant pour nourrir son nouvel hôte qu'il laisse insensiblement dépérir.

Quoique ce soit après l'observation de plusieurs Auteurs, & sur des différences très-réelles qu'on a cru devoir distinguer le *Coignassier* du *Coignier*, la *Quintinie* n'en fait point deux arbres : mais il ne s'agit en cela que du nom, car il convient qu'on doit greffer sur les pieds vigoureux qui ont l'écorce unie & noirâtre, & font de beaux jets; au lieu que, quand ils sont rabougris &

chétifs, ayant l'écorce raboteuse, ils ne sont pas propres à la Greffe *. Quoi qu'il en soit de cette variété de sentimens, elle ne détruit en rien ce qu'on avance.

On entend par *Sauvageon* tout sujet qui n'est pas greffé, & qui doit l'être, soit qu'il vienne de semence, soit qu'on l'ait élevé de bouture, soit qu'on l'ait séparé du pied d'un arbre domestique, ou qu'il soit tiré du bois : ainsi tous les sujets sur lesquels on greffe, qu'on les ait acquis par la culture, ou qu'on les tienne de la seule Nature, doivent indistinctement porter la qualification de *Sauvageons*; & c'est le mal définir en disant que le *Sauvageon* est un petit arbre venu naturellement & sans culture, comme l'appelle l'Auteur du *Dictionnaire universel d'Agriculture* : mais s'accorde-t-il, s'entend-il avec lui-même, quand il dit tout de suite : *On ente le plus souvent sur un sauvageon d'amandier & de coignassier ?* & parlant des pépinières, il dit : *Quant aux sauvageons élevés des pépinières, &c.*

Le mot de *Franc* se dit d'un jeune arbre ou sujet qui n'a point été tiré des bois, mais qu'on a élevé de pepins ou de rejetons; ainsi l'on dit proprement

qu'un arbre a été greffé sur *Franc*, quand il l'a été sur un tel sujet. On a cependant encore étendu cette signification, & l'on s'en sert pour faire entendre qu'on a greffé un arbre sur un sauvageon de son espèce, ou sur un sujet déjà greffé de la même nature; c'est-à-dire, poirier sur poirier, pommier sur pommier, ce qu'on appelle *Greffer franc sur franc*.

Ch. XII.
Des
Greffes.

L'Auteur du *Dictionnaire universel* est-il bien instructif, lorsqu'il dit au mot *Franc*, *c'est un arbre qui n'est point sauvageon?*

Pétreaux, je me suis servi de ce mot pour marquer les sujets qui, dans les bois, naissent au pied de quelque arbre, qui poussent des racines, & qu'on détache de la souche; car les sujets qu'on trouve isolés, & qui viennent de *Brin*, comme l'on dit, rentrent dans la classe des sauvageons. On ne doit pas non plus donner le nom de *Pétreaux* aux productions qui tiennent au pied des arbres domestiques; il convient de laisser aux forêts, pour exprimer les arbres qu'elles nous donnent, le nom de *Pétreaux*, presque aussi sauvage qu'elles, & ne pas le transporter aux rejetons des arbres policés par la culture.

On vient de dire ce qui peut établir la distinction à faire entre *Rejetons* &

Ch. XII
Des
Greffes.

Pétreaux. Ces dénominations propres, appliquées particulièrement, contribueroient beaucoup à former des idées claires, & à éviter les équivoques où jette ordinairement la confusion. N'en est-ce pas une, par exemple, que de dire avec *Liger*, que *Pétreaux n'est autre chose que des sauvageons qui poussent du pied de quelque arbre que ce soit*? ainsi l'on dit, *les pruniers poussent des pétreaux*: en quoi il a été suivi par *Daburon* qui confond encore ce terme avec *Boutures*, & qui, dit-on, appelle aussi *Boutures ou Pétreaux les rejetons enracinés qui naissent au pied de quelques arbres, comme cerisiers, pruniers, &c **.

Je ne dissimule pas cependant que des Ecrivains dont le nom & la réputation sont respectables, ont dit en même terme, ce que *Liger* peut avoir copié; mais je n'insiste pas moins à soutenir cette précision que j'ai suivie; & je conseille tant au Jardiniste qu'au Jardinier, d'user de même d'une dénomination particulière & exclusive, qui caractérise & fasse connoître chaque chose sous son véritable aspect. Je déclare, au surplus, qu'en donnant ce conseil, & le pratiquant moi-même,

* Nouveau Traité de la Taille des Arbres, pag. 261.

je n'ai sincèrement en vue que d'appplanir la route, & de la rendre plus sûre, faisant éviter aux novices qui l'entreprendront, les méprises où pourroit les conduire cette variété de noms donnés au même sujet, quoiqu'ils en désignent plusieurs fort différents.

Ch. XII.
Des
Greffes.

Je sens ici que quelqu'un qui ne s'accommodera pas de mes réflexions, pourra bien trouver mauvais que je critique ainsi des Auteurs estimables; qu'il me critiquera moi-même à mon tour; que fais-je si, sans égard à la bonne volonté qui m'inspire, il ne poussera pas son humeur chagrine, jusqu'à me donner ironiquement le nom de *Legislateur de Campagne*. J'y consens, & ne cherche pas à me justifier; s'il le fait même avec de solides raisons qui me parviennent, je m'y rendrai de bonne grace; mais je prie seulement qu'on veuille faire attention au mauvais effet de ces noms appliqués sans justesse, & aux incertitudes qui naissent en lisant ces *Colporteurs Littéraires* qui, pour la plupart, ne savent que copier, & qui ne remplissent leurs inventaires que de ce que d'autres ont déjà dit.



CHAPITRE XIII.

De la Taille des Arbres en général.

De la Taille des Arbres en général.

SI l'Art de Greffer est, comme nous avons dit, le plus merveilleux du Jardinage, celui de *Tailler les Arbres* est la science la plus épineuse pour le Jardinier, & la plus importante pour les Jardins; c'est d'elle que leur ornement & leur utilité dépendent. On comprend assez à ce début, que ce ne doit pas être la première occupation d'un novice, puisque celui même qui s'y exerce depuis un certain temps, n'en connoît point encore bien toute l'étendue. La Taille des arbres est véritablement comme un chef-d'œuvre où l'apprentif ne parvient que par une attention réfléchie, & un travail dirigé par d'anciens & habiles Maîtres, si l'on veut le devenir soi-même: c'est que cette délicate opération exige tout-à-la-fois, le concours & de l'esprit, & de la main; car s'il y a des règles générales à savoir, il y a encore plus de cas particuliers qui prévalent à ces règles générales, & où le judicieux discernement de celui qui taille, se fait

connoître. Il doit non seulement décider pour le présent, quelles sont les branches qu'il convient de retrancher sur un arbre; mais il doit, dans ces exécutions souveraines, tellement avoir l'avenir en vue, qu'il puisse à chaque coup de serpette, rendre compte, s'il lui est demandé, du motif & des raisons qui le lui font donner, ce qu'il en prévoit, & ce qu'il se propose.

N'allez cependant pas, mon cher Lecteur, vous faire une idée trop sombre & rebutante de l'apprentissage d'une méthode prudente & éclairée; on l'acquiert par l'usage, pourvu qu'on soit en premier lieu dirigé par un Maître expert, qui dans les circonstances particulières à chaque arbre, conduise, pour ainsi dire, la main de celui qui opere; c'est par une telle pratique, bien mieux que par des préceptes qu'on apprend à tailler les arbres; il faut cependant commencer par étudier ces préceptes, quand on veut agir solidement, & tendre à la perfection de cet art scientifique. On va donc entrer dans le détail de quelques-unes des maximes généralement admises: on dit *quelques-unes*, car il ne seroit pas possible ou convenable de les rapporter toutes ici. *La Quintinie*, ce pere des Jardins, ayant lui seul presque fait un volume

Ch. XIII.

De la
Taille des
Arbres en
général.

Ch. XIII. De la Taille des Arbres en général.

sur la Taille des arbres; eh! Que ne nous ont pas dit encore après lui maints & maints Auteurs qui ont écrit sur ce sujet, comptant y renchérir. On rapportera ce que les uns & les autres ont dit de solide; mais, par une certaine brièveté, on tâchera d'instruire sans ennuyer, en traitant ce sujet que *Valmont* appelle *Un vaste Océan*.

Utilité de la Taille.

Utilité de la Taille. LES vues qu'on a, lorsqu'on taille les arbres, se réduisent à trois principales.

1^o. On cherche à prolonger la durée des arbres.

2^o. On veut leur faire prendre certaines figures qui plaisent aux yeux, & ornent l'endroit auquel ils sont destinés.

3^o. C'est pour avoir de plus beaux fruits, & garantir en partie ces fruits des secousses du vent qui les abat assez souvent de dessus les arbres élevés, surtout lorsque ces fruits sont de quelque grosseur.

Il est visible que, quand on retranche toutes les branches inutiles, pour la nourriture desquelles la sève se seroit partagée, cet arbre doit durer davantage par ce ménagement que l'on fait de ses forces.

Si l'arbre pousse en suivant les ordres de la Nature, il s'élançe, s'écarte, se replie selon son génie, & ne cherche aucunement à paroître, comme il convient, dans un Potager; il ne peut donc prendre cette belle figure, que sous la captivité des loix que le Jardinier lui veut imposer à l'aide de sa serpette.

Ch. XIII.
De la
Taille des
Arbres en
général.

C'est une vérité généralement fondée sur l'expérience, que le fruit qui croît sur des arbres nains ou sur les espaliers, est mieux nourri, plus beau, & qu'il est plus sûr que ceux qui viennent sur les arbres de haute tige, qui ne sont point arrêtés par la Taille: la raison en est déjà annoncée. La sève ne se perd point à nourrir de bois inutile; le soleil favorise davantage le fruit, à mesure que les arbres sont plus proches de la terre, ou placés contre des murs; ils profitent plus largement d'une chaleur mieux réfléchie. On a dit encore que les fruits y étoient conservés avec plus de sûreté contre la brutalité des vents, à laquelle les arbres sont d'autant plus exposés, qu'il ont plus de hauteur; ce qui a fait dire à *Horace*: *Sapius ventis agitatur ingens pinus*, &c. ce que l'on voit tous les jours arriver.

Après avoir vu l'utilité de la Taille, voyons sur quels sujets elle exerce son empire.

Ch. XIII.

Des Arbres nains ou Buissons.

Des Arbres nains ou Buissons. ON fait déjà communément que la Taille n'a lieu, en général, que sur les buissons, ou arbres nains, sur les espaliers, sur les contre-espaliers; ce sont les seules formes qu'on donne aux arbres du Potager. Il est question de prescrire la façon de les élever chacun dans la figure de sa classe.

L'Arbre *nain* fait connoître par son nom, qu'on ne le laisse pas s'élever autant qu'il voudroit; on l'affujettit en effet, dès le pied ou la tige qui ne doit être que d'environ huit ou dix pouces, depuis la terre jusques à la naissance des branches, encore ne lui donne-t-on cet espace, que pour laisser la facilité au colon de labourer ces arbres, sur-tout quand ils sont devenus grands.

„ La figure de ces sortes d'arbres
 „ doit être formée en rond, & ouverte
 „ du milieu en forme de coupe, pour que
 „ les fruits reçoivent l'influence du soleil
 „ qui les fait mûrir, & qui les colore;
 „ à ce vuide du milieu près, il ne doit
 „ point s'en trouver dans le pourtour;
 „ il doit être de tout côté bien garni de
 „ branches, mais sans confusion. „

La bonne grace d'un buisson demande qu'il ait la rondeur qui lui convient; qu'il soit évidé, mais point trop évasé; car ce lui seroit un défaut désagréable, s'il l'étoit trop.

Ch. XIII.
De la
Taille des
Arbres en
général.

Le nom de *Buisson* ne se prend point ici en mauvaise part, comme on voit; il quitte dans les Jardins sa signification générale, & il ne se donne qu'à des arbres fruitiers tenus bas, & presque sans tige, qu'on appelle vulgairement des *Arbres nains*, & à qui certains provinciaux donnent le nom d'*Arbres en bouquet*.

On appelle aussi *Buissonnier* ou *Buissonniere*, un espace de terrein tout planté d'arbres de cette espece.

Outre la Taille des arbres qui y sont soumis, il y auroit encore plusieurs choses à dire sur la maniere de les planter, sur la distance qu'il faut laisser de l'un à l'autre, &c. Mais ce qui n'est point ici, se trouvera dans le cours des mois.

Quant à la hauteur de la tête des buissons, c'est-à-dire, à la mesure à laquelle on doit les laisser monter sur terre, on comprend qu'elle ne se donne qu'à proportion que ces arbres croissent: mais, si l'on veut savoir à quelle élévation il faut les fixer, je dirai qu'il convient, autant qu'il est possible, que le buisson n'ait pas au-delà de six à

Ch. XIII.
De la
Taille des
Arbres en
général.

sept pieds. Il vaut mieux que ces sortes d'arbres croissent en étendue de circonférence & de largeur, que de les laisser monter plus haut : ce qui borneroit la vue, & sembleroit convertir le Potager en bois.

On ne parle point ici de l'espece de buissons dont parle Mr. *Pluche*, „ qui „ ont une forme de vase sur lesquels „ quelques Curieux pratiquent trois „ touffes, ou trois étages de verdure. „ Le premier étage est le plus large & „ le plus épais, & les autres s'élevent „ l'un sur l'autre, en diminuant par „ proportion. Cette figure, dit-il, a un „ air agréable ; & ils prétendent, (*ces „ Curieux*,) qu'elle ne leur donne pas „ moins de fruit *.

Outre que je n'ai point vu d'arbres fruitiers ainsi modelés, je doute qu'ils soient aussi fertiles ; & je crois que ces figures inconnues dans les Potagers, ne doivent avoir lieu que pour les arbrisseaux des Parterres.

Des Espaliers.

Des Espaliers. PAR *Espalier* on entend des arbres plantés le long d'un mur, dont les branches arrêtées à un treillage ou à quelque

* Spectacle de la Nature, Tom. 2. pag. 177.
chose

chose de semblable, y sont palissées avec une telle adresse, que chaque arbre tapisse la portion du mur qu'il occupe, à la façon d'un éventail déplié, ou d'une main ouverte.

Ch. XIII.
De la
Taille des
Arbres en
général.

Les Espaliers, dit le *Jardinier François*, sont le principal ornement des Jardins; rien n'est plus gracieux que leur vue, & ils rapportent beaucoup, quand ils sont soignés par un Jardinier entendu.

Il faut que les arbres soient bas de tige, plus que les buissons, pour garnir les murailles, à commencer environ à demi pied de terre; c'est ce qu'il faut soigner de bonne heure. Quand les murailles ont une certaine hauteur à laquelle un arbre seul ne peut parvenir qu'avec beaucoup de temps, on en peut mettre un à demi-tige entre deux inférieurs, afin de revêtir plutôt la muraille.

Les branches de ces arbres doivent être si bien distribuées, qu'il n'y en ait pas plus d'un côté que de l'autre, sans que les branches se croisent, ou laissent du vuide entr'elles, ce qui seroit un grand défaut.

Rien ne s'oppose plus à la beauté des Espaliers, que le vuide; ainsi l'on doit, sur toutes choses, s'appliquer à n'y en point laisser qui les déshonore; & il est quelquefois permis, il est même

Ch. XIII.
De la
Taille des
Arbres en
général.

recommandé de croiser certaines branches, & de les faire passer les unes sur les autres, plutôt que de souffrir ce désagréable vuide: mais ce n'est que par cette seule raison qu'on le tolere, & l'on doit corriger cette irrégularité tout aussi-tôt qu'il est possible, en amenant à leur place, quelqu'une des branches voisines, si la chose est possible; si elle ne l'est pas, on applique un ou plusieurs écussons sur le côté de la branche, qui est dégarni.

On ne doit jamais commencer la Taille d'un Espalier, qu'il ne soit entièrement dépalissé; car, outre qu'on taille plus aisément & plus vite, il arrive encore qu'en palissant pour la première fois après la Taille, on range mieux les branches conservées, au lieu que, souvent par paresse, pour ne pas défaire un lien, & en refaire un nouveau, on laisse une branche dans le mauvais état où on la trouve.

Quand l'arbre a poussé quelque branche sur le devant, qui ne soit pas facile à plier, & qu'elle fait un vilain effet pour la figure; s'il y a du vuide auprès, qu'on doive regarnir, au lieu de retrancher totalement cette branche, il faut alors la couper à l'épaisseur d'un écu, ou au moins sur le premier œil, dans l'idée

que des côtés il en sortira quelque
branche plus docile que sa mere.

Ch. XIII.

De la
Taille des
Arbres en
général.

Des Contre-Espaliers.

LE Contre-Espalier est composé d'arbres plantés en rangées, sur le bord des quarrés du Jardin qui sont le long des allées; on palisse ces arbres, on les attache à un treillage fait exprès, ou à des perches, & on leur fait prendre la même figure plate que les espaliers doivent avoir. Ces arbres ainsi rangés, sont appellés *Contre-Espaliers*, à cause que les arbres de ces rangées répondent aux Espaliers qui sont de l'autre côté; ils en diffèrent par la hauteur qui d'ordinaire ne doit point excéder celle de quatre à cinq pieds. Comme la mode étend son droit, elle a fait en général, proscrire des Jardins les Contre-espaliers; mais si on leur trouve des défauts, ils ont aussi leur bonne grace, quand ils sont bien gouvernés, & qu'ils se trouvent logés en des emplacements convenables. Ils n'ont pas, à la vérité, le secours de la muraille, pour augmenter l'effet du soleil, & les garantir de la violence des vents; mais, s'ils ne sont pas tant à l'abri que les Espaliers, au moins y sont-ils plus que les grands arbres, &

Ch. XIII.

De la
Taille des
Arbres en
général.

même que les arbres en buissons, parce que les perches auxquelles ils sont attachés, les régissent, & empêchent que le vent ne les fatigue : c'est pourquoy les gros fruits qui viennent sur ces arbres, sont plus en sûreté, & les fruits délicats y réussissent beaucoup mieux.

J'ose même dire que les Contre-Espaliers ont quelque chose de plus propre que les buissons : ils se parent agréablement de plus d'un côté ; de l'un & de l'autre ils étalent leur fruit ; ils n'occupent pas autant les planches, laissent plus de liberté à l'air, pour favoriser les plantes qui sont à leur voisinage.

C'est peu connoître le Contre-Espalier, que de l'appeller une *Haie d'appui*, & dire, *Contre-Espalier* ou *Haies d'appui* sont les arbres plantés vis-à-vis de l'Espalier, ainsi que porte le *Dictionnaire fautif & reprehensible* qui se trouve à la fin du second Volume de la *Quintinie*.

Que prétend nous enseigner le *Notaire de Laon*, quand il dit avec tant de confiance ? “ Le moins que vous
 „ pouvez tailler vos arbres, (le Contre-
 „ Espalier,) c'est le meilleur ; il faut
 „ seulement couper ce qui vient devant,
 „ derrière, ce qui ne vous agrée point
 „ dans l'arbre, & ce qui empêche les

„ passages, ne laissant auxdits arbres
 „ qu'une seule épaisseur de branche :
 „ & , quand lesdits Contre-Espaliers
 „ auront atteint à peu-près leur hau-
 „ teur, vous aurez soin de plier d'un
 „ côté & d'autre de vos arbres, les
 „ dernières branches de haut, & ferez
 „ enforte qu'elles s'étendent tout le
 „ long de la distance d'un arbre à
 „ l'autre, comme des bras étendus,
 „ & vous ne laisserez rien croître au
 „ dessus desdites dernières branches de
 „ haut, & couperez ou ébourgeonnerez
 „ tous les jets qui viendroient monter
 „ au dessus.

„ Voilà le seul secret, pour avoir
 „ de beaux arbres & des fruits en
 „ quantité, & cela a été ignoré de
 „ ceux qui ont écrit jusques à présent
 „ assurément *.

Pour moi, je ne suis point ennemi
 des Contre-Espaliers, & nonobstant
 les contradicteurs, je plaiderois volon-
 tiers la cause de ces pros crits, si elle
 devoit être jugée au milieu d'une allée
 que j'en ai fait border de chaque côté.

Ces trois sortes d'arbres sont les
 seuls dont on doit parler ici, parce
 qu'ils sont les seuls qu'on place dans

* Abrégé pour les Arbres nains & autres,
 pag. 30.

Ch. XIII. un potager. Pour les *Arbres de tige*, ou
 De la *de haut vent*, ou *de plein vent*, comme
 Taille des quelques-uns les appellent, outre qu'on
 Arbres en ne les dirige point par une Taille exacte
 général. & sévère, on traitera de ce qui leur
 est propre, en parlant du fruitier de la
 Ferme. Le Potager n'étant point le
 domicile ordinaire des arbres de cette
 étendue.

Quoique chacune de ces especes
 d'arbres demande quelques observations
 particulieres, il en est de générales qui
 doivent précéder. On en remarque deux
 qui sont la connoissance du bois de
 chaque arbre, & quel temps est le plus
 convenable pour les tailler.

*Distinction à faire des différents Bois
 des Arbres.*

Distinc- UNE connoissance préalable à la
 tion des Taille est celle qui nous apprend à
 bois des distinguer les bonnes branches des
 Arbres. mauvaises, les nécessaires des inutiles,
 pour façonner & mettre à profit les
 unes, & retrancher les autres.

On doit pour cela savoir d'abord que
 tout arbre a ce qu'on appelle de *faux
 Bois*, des *branches à Bois*, des *branches
 gourmandes*, des *branches chifonnées*, des
branches à fruit. Outre ces cinq sortes

de branches, des Auteurs* font mention de deux autres, & appellent les unes *branches mal placées* & les autres *bonnes branches* : mais ces deux-ci ne sont-elles pas comprises dans le *bon* & le *faux Bois* ? N'est-ce pas quelque légère tentation de singularité qui les a fait admettre ? Il ne faut pas avoir honte de suivre la trace des autres, quand ils marchent dans une route sûre.

Ch. XIII.
De la
Taille des
Arbres en
général.

Il convient maintenant de rapporter les marques qui caractérisent chacune de ces branches; de leur connoissance & de l'usage de cette connoissance dépend l'art de bien tailler; comme au contraire, quand on l'ignore, on ne peut que faire des fautes, & des fautes assez souvent irréparables : car *Tailler*, dans le sens qu'on le doit entendre, n'est pas simplement *couper*; tout le monde coupe, mais peu de gens taillent; rien n'est si aisé que de couper; mais, quand des mains ignorantes coupent sans discernement, leur hardie témérité quelquefois a de très-fâcheuses suites.

On appelle *Faux Bois* une branche qui grossit davantage, & devient plus longue que celle qui la porte; ses yeux sont plats, mal nourris, à peine formés,

* Méthode pour bien cultiver les Arbres à fruit, pag. 163.

Ch. XIII.
De la
Taille des
Arbres en
général.

& fort distants les uns des autres. *Œil* est un petit nœud pointu d'où naissent au printemps les jets & les feuilles qui y sont renfermées durant l'hiver.

Les *Branches à bois* sont, pour ainsi dire, la charpente nécessaire de l'arbre, ou celles qui font prendre à l'arbre la figure qu'on veut lui donner; c'est sur ces branches que viennent les branches à fruit.

Branches gourmandes, on donne ce nom à ces longs jets, plus gros que tous les autres, droits comme des cierges, qui prennent leur naissance sur les grosses branches d'où elles détournent la sève, pour se l'approprier au détriment des branches où cette sève devoit se porter, ce qui leur a fait donner le nom de *Branches gourmandes*, comme dévorant la substance du voisinage qu'elles appauvrissent; l'écorce en est unie, & très-nette; les yeux en sont plats, & éloignés les uns des autres.

Branches chifonnes: elles sont ainsi dites, parce qu'elles viennent en confusion entre les autres branches, & ne servent ni à former l'arbre par le bois, ni à donner de fruit; ce sont de petites branches déliées qui absorbent la sève sans honneur & sans profit.

Les *Branches à fruit* qui fondent

l'espérance du Jardinier, comme l'objet principal de ses soins, sont les plus aisées à connoître; elles sont plus minces que les branches à Bois, & mieux nourries que les branches chifonnées: ce qui les caractérise en particulier, ce sont leurs boutons; ils diffèrent de l'œil dont on a parlé, qui est pointu sur les autres branches, & petit; au lieu que sur celles-ci, les boutons sont assez gros, ronds, & contiennent la fleur qui doit précéder le fruit.

Ch. XIII.
De la
Taille des
Arbres en
général.

Mais je n'ai vu nulle autre part ailleurs que dans le *Dictionnaire* ajouté à la fin du 2e. Tome de la *Quintinie*, cette singulière définition, *Bource*, *Charge*, *Boutons à fleurs ou à fruit*, c'est la même chose. Ce prétendu *Dictionnaire des mots dont se servent les Jardiniers*, pour s'exprimer en parlant des Arbres fruitiers n'est que de trois pages; il en fourniroit cependant plusieurs à remplir, s'il falloit relever toutes les méprises de son Auteur; il est assurément bien déplacé à la suite de l'excellent Ouvrage de la *Quintinie*, à moins qu'il n'y soit mis comme des mouches sur un beau visage.

Le portrait qu'on vient de faire des branches de tout l'arbre, est d'après nature: il est cependant vrai de dire qu'il est plus aisé de le peindre, &

Ch. XIII. de le montrer en leçon, qu'il n'est
 De la sûr & facile de reconnoître sans erreur
 Taille des l'original, quand il s'agit d'opérer.
 Arbres en C'est l'usage & le long usage qui donne
 général. l'intelligence certaine, & un coup d'œil
 juste, pour en faire une sage appli-
 cation, sans se tromper.

Maniere de Tailler les Arbres.

Maniere
 de Tailler
 les Ar-
 bres.

L'ORIGINE de la *Taille* a cela de commun avec l'origine des *Greffes*, qu'elles sont l'une & l'autre cachées dans les ténèbres des premiers temps; on en trouve des préceptes & des exemples chez les plus anciens Auteurs; mais aucun d'eux ne nous apprend quel est le premier à qui l'on doit cette utile découverte. On a sur cela, fait, comme sur la *Gresse*, des contes que la *Quintinie* qualifie avec raison, de *fabuleux* & de *visibles*: cependant, comme ce trait manque à l'éloge que j'ai fait de l'âne, en parlant des *Fumiers*, je rapporterai, à l'honneur du Baudet, ce que le fameux Jardiniste a dit.

„ Dans une Province de Grece,
 „ qu'on nomme la Naupatie, Province
 „ abondante en vignobles, un âne
 „ ayant brouté quelques ceps de vigne,
 „ on s'apperçut que les ceps broutés
 „ avoient produit beaucoup plus de

„ raisins, que ceux qui ne l'avoient pas
 „ été, ce qui fit qu'on résolut de
 „ raccourcir dorénavant, ou, si vous
 „ voulez, de rompre ou couper, c'est-
 „ à-dire, de tailler toutes les branches
 „ de vigne : on dit de plus qu'effecti-
 „ vement on se trouva si bien de cet
 „ usage, que, pour marque de recon-
 „ noissance d'une si riche invention,
 „ on dressa dans un bel endroit de cette
 „ Province, une statue de marbre à
 „ cet animal, comme à l'Auteur de la
 „ *Taille de la Vigne*, c'est-à-dire,
 „ l'auteur de l'abondance du vin, &
 „ c'est, disent nos Livres, la véritable
 „ raison pourquoi on dépeint Bacchus
 „ monté sur un âne.

„ Or, comme on vit sensiblement
 „ qu'il étoit utile de tailler la vigne,
 „ on jugea delà qu'il ne le seroit pas
 „ moins de tailler aussi les arbres
 „ fruitiers ; & ainsi dans les premiers
 „ temps, on fit à ceci comme on a fait
 „ à l'égard de tous les autres Arts &
 „ de toutes les autres Sciences ; on
 „ commença grossièrement de couper,
 „ c'est-à-dire, de tailler aux arbres
 „ quelques-unes de leurs branches ; &
 „ petit-à-petit on a cherché à s'y rendre
 „ habile ; comme encore tous les
 „ jours, à force de raisonnemens &
 „ d'observations, on s'étudie de plus

Ch. XIII.
De la
Taille des
Arbres en
général.

en plus à s'y perfectionner. (1) Un Auteur plus moderne convenant dufait, veut ravir au Baudet la gloire qui lui est attribuée ici, & l'accorde à une Chevre qui, dit-il, donna l'idée de *Tailler la Vigne*, & il cite en garantie, *Hygin*, Fable 274; & *Pausanias*, Liv. 2. chap. 38. (2) Quoi qu'il en soit, tous attribuent au hasard, l'origine de la *Taille*, cet art industrieux.

La suite de ces observations a fait mettre de la différence entre les diverses façons de tailler; on les marque ici, pour s'épargner des répétitions qui pourroient déplaire, & ne serviroient qu'à alonger le discours.

On appelle *Taille courte* celle qui ne laisse que depuis deux jusqu'à six boutons à la branche raccourcie.

La *Taille longue* au contraire donne dix ou douze pouces à la branche: on lui donne cette longueur, afin que l'arbre ne pousse pas tant en bois qu'il le feroit, si on le railloit court, & afin qu'il pousse plus à fruit.

On dit *Tailler en crochet*, quand on coupe une grosse branche, ou même

(1) *Tome 1. Part. 4. ch. 1. pag. 433.*

(2) *De l'Origine des Loix, des Arts & des Sciences, & de leurs progrès chez les anciens Peuples, &c. Tom. 1. liv. 2. art. 5.*

une petite à trois ou quatre pouces, pour remplir un vuide, laissant pour les deux derniers boutons, ceux qui sont tournés du côté de ce vuide.

Tailler en talus ou en *ped de biche*, c'est couper une branche de telle sorte, qu'à son extrêmité la coupe en soit longuette & en pente. Cette taille doit être toujours à l'opposite du dernier bouton. On taille ainsi toutes les branches à bois & à fruit.

Dans la *Taille à l'épaisseur d'un écu*, on ne laisse que l'épaisseur d'un écu de bois à une branche gourmande, superflue, ou mal placée qu'on coupe : la sève ne trouvant plus de branche à remplir, perce, presque toujours, pour donner une ou deux branches à fruit, ou au moins un bouton à fleur.

Si elle ne perce pas, cette taille ne défigure point l'arbre, comme celle qui, laissant sur le devant ou le derriere des branches, ou même sur les côtés, de grands crochets, n'a plus dans la suite que des chicots qui défigurent & ruinent l'arbre.

D'ailleurs les fruits n'étant pas couverts de feuilles dans ces sortes de grands crochets, ils sont exposés à être brûlés par l'ardeur trop violente du soleil, & ils deviennent par conséquent moins gros, & moins bons.

C'est pour cela que dans les espaliers & contre-espaliers on arrange toujours les branches à fruit dans le milieu de l'arbre, & entre les branches à bois.

Temps de Tailler les Arbres.

Temps
de Tailler
les Ar-
bres.

LE sentiment de la plupart des Jardiniers qui ont à leur tête *la Quintinie*, est que l'on peut commencer la Taille des arbres, d'abord que leurs feuilles sont tombées, & la continuer durant tout l'Hiver, sans craindre que les gelées de cette saison nuisent aux arbres nouvellement taillés; c'est de quoi tous les bons Auteurs répondent, pour rassurer ceux qu'une pareille crainte pourroit arrêter. *La Quintinie* leur dit en particulier, qu'il supplie tous les scrupuleux de se défaire de cette appréhension, les assurant que l'expérience qu'ils en feront sans prévention, achevera de les guérir de cette erreur *.

Tous néanmoins ont divisé les arbres en trois classes, & déterminé pour chaque classe, des termes différents pour la Taille.

Il est, ont-ils dit, des arbres foibles & dans une espece de langueur; ils ne font que de très-petits & très-menus

* Tom. 1. part. 4. ch. 3. pag. 449.

jets, ce qui prouve qu'ils ont peu de seve, ou une seve fort affoiblie : on ne sauroit trop tôt soulager ces arbres, en les déchargeant des branches qu'ils ne peuvent nourrir, & qui d'ailleurs sont ou nuisibles ou superflues : on les taille donc en Novembre, en Décembre, & en Janvier, mais cependant plutôt dans ce dernier mois, que dans les précédents; on le fait alors plus utilement, que si l'on différoit jusqu'en Février & en Mars; cette Taille doit être proportionnée à la force des sujets.

Ch. XIII.
De la
Taille des
Arbres en
général.

Si les arbres sont gourmands en bois, & fort vigoureux, on les taille plus tard; on se trouve même bien de ne les opérer qu'en Avril.

Le plus grand nombre des arbres qui sont d'une moyenne constitution, on les taille dans le temps le plus ordinaire, c'est-à-dire, en Février & Mars, un peu avant qu'ils poussent, & à-peu-près quand une partie de leurs bourgeons commence à s'enfler pour fleurir, & l'autre à s'allonger, pour devenir branches, ce qui arrive plutôt ou plus tard, selon les années, lorsque l'air commençant à s'adoucir & à s'échauffer, les plantes qui avoient entièrement cessé d'agir pendant quatre mois, viennent à se réveiller, & recommencent d'entrer en action, ce qu'elles font

Ch. XIII.
De la
Taille des
Arbres en
général.

connoître à la tête de l'arbre, avant qu'aux racines; on peut alors tailler. Il faut avec cela faire encore attention à la différence des climats, à la bonté de la terre, à la vigueur ou à l'espèce de l'arbre; ce sont autant de causes qui font que les sèves arrivent de bonne heure, ou retardent; & le mouvement de ces sèves doit inviter le Jardinier à faire son devoir*.

Pour faire mieux goûter ce qu'on a dit au sujet des arbres foibles & des arbres très-vigoureux, on ajoute encore ici qu'il faut tailler les premiers au mois de Janvier, avant que la sève prenne du mouvement, afin de prévenir le mauvais usage qui s'en feroit en pure perte, si on lui laissoit le temps de se porter à des branches qu'on doit retrancher; par une raison contraire, on diffère jusques en Mars, & à la fin même, la Taille des arbres trop vigoureux, pour leur donner le temps de prodiguer leur sève trop abondante, & dont la modération est utile aux branches à fruit.

On a été si long-temps prévenu en faveur des lunaisons, de leur pouvoir universel, & en particulier, on a été

* On peut sur ce différent temps de Tailler, lire la *Quintinie*, Tom. 1. part. 4. ch. 3. il en donne des raisons très-sensibles.

autrefois si scrupuleux, pour choisir le moment précis auquel la lune daigneroit être favorable à la Taille des arbres, que cette erreur, quoique fort déréglée aujourd'hui chez les gens instruits, conserve encore de préjudiciables restes chez le vulgaire ignorant; ainsi l'on ne peut trop s'élever contre ce fantôme, pour guérir les gens de la campagne d'une maladie invétérée, c'est pourquoi j'en appelle à l'autorité bien respectable de la *Quintinie*, & je le cite, pour délivrer tout-à-fait, s'il se peut, de cette tyrannie d'opinions fausses, ceux qui pourroient encore y être assujettis.

Il est d'autant plus à croire cet Auteur dont tous les siècles admireront la candeur & les lumières, qu'il a été lui-même esclave de cette opinion; écoutons-le: « Pour ce qui est de la *Taille des Arbres*, & généralement de tout le *Jardinage*, l'observation des lunaisons est inutile, même chimérique; & comme, après en avoir été premièrement imbu, j'en suis enfin pleinement désabusé, j'espère parvenir aussi à délivrer les Jardiniers de cette sorte de visions ou d'ignorance, en même temps délivrer les honnêtes gens de cette sorte d'inquiétude *.

* Instructions pour les Jardins fruitiers & Potagers Tom. 1. part. 4. chap. 3. pag. 436.

Ch. XIII.
De la
Taille des
Arbres en
général.

Ch. XIII.
De la
Taille des
Arbres en
général.

J'ai cru cet avertissement d'autant plus nécessaire aux amateurs qui pourroient ouvrir des anciens Livres, afin de les prémunir contre l'avis de ceux qui diroient comme *Laurent*. * *On taille les Arbres en Février ou Mars, & même en tous les mois de l'année, en pleine lune, ou le jour précédent, ou le suivant tout au plus tard, sinon il faut attendre une autre lune.* Ce seul dictum renferme plusieurs hérésies en horticulture qu'on ne relève pas.

Afin de donner plus de poids au témoignage de *la Quintinie*, j'ajoute ce qu'il déclare dans le discours préliminaire, avant la Taille des arbres.

„ J'assure d'abord que je ne réser-
„ verai rien de particulier pour moi,
„ & qu'au contraire j'aurai une singu-
„ lière application, pour n'omettre
„ absolument rien de ce que j'y ai pu
„ comprendre jusqu'à présent, & de
„ ce que j'y pratique assez heureu-
„ sement, il y a si long-temps. „

Ces observations sur le *Temps de tailler les Arbres*, & les distinctions qu'on a faites de la constitution des arbres, sont sûres, & généralement approuvées

* Abrégé pour les Arbres nains & autres, &c.
J. Laurent, Notaire de Laon, In-12. Paris 1675
pag. 29.

de tous les cultivateurs ; mais il n'est pas facile d'en établir d'aussi claires, & d'aussi certaines sur la connoissance qu'on doit avoir du bois qu'on doit retrancher ou conserver, on dira cependant là-dessus ce que d'autres ont su, ou ce que nous savons nous-mêmes par expérience.

Ch. XIII.
De la
Taille des
Arbres en
général.

Regles générales sur la Taille des Arbres.

APRES avoir parlé des vues qu'on se propose dans la *Taille*, soit pour l'utilité, soit pour l'agrément qu'elle procure aux Jardins par les différentes formes qu'elle apprend à donner aux arbres, il s'agit maintenant d'examiner quelles sont les regles générales qu'on doit suivre dans la pratique de cet art qui est véritablement le chef-d'œuvre du Jardinage *, comme l'appellent ceux qui l'ont le mieux connu.

Regles
générales
sur la taille
des Ar-
bres.

Malgré l'accord général que tous les habiles Maîtres ont témoigné, pour convenir de ces vérités, il s'en est néanmoins trouvé qui les ont osé contredire; *Bradley assure avoir connu par expérience, que les fruits à pepin souffrent beaucoup,*

* Tom. 1. part. 4. ch. 2. pag. 435.

Ch. XIII.

De la
Taille des
Arbres en
général.

quand on les taille, &c. (1) D'autres, au témoignage de la *Quintinie*, disent que les grands Arbres qu'on ne taille jamais, & que ceux de certains Jardiniers qui, sans jamais avoir rien su couper, taillent néanmoins si heureusement, ne manquent pas de porter bien du fruit : d'où ils inferent que l'art de Tailler ne paroît pas nécessaire, ou du moins qu'il n'est pas difficile. Quoiqu'on veuille effrayer les novices, en leur exagérant les difficultés qu'il y a d'acquérir les connoissances nécessaires de cet art, comme la *Quintinie*, je n'ai rien à dire ; je n'estime pas qu'il leur faille répondre. (2)

Qu'il me soit encore permis de représenter que cette diversité d'opinions souvent contradictoires, qu'on rencontre à tout bout de champ dans les Livres d'*Agriculture*, doivent engager le Lecteur à savoir quelque gré de lui avoir amassé dans un seul livre les richesses d'une foule d'autres qu'il n'auroit pas eu le loisir, ou le courage de lire, mais sur tout de mettre ces richesses, pour ainsi dire, sous sa main, après les avoir dépouillées du faux éclat qui pouvoit le séduire, & des scories

(1) Nouvelles Observations physiques & pratiques sur le Jardinage, &c. Tom. 2. pag. 40.

(2) Tom. 1. part. 4. ch. 29. Observ. 63.

qui les altéroient, & de ne lui présenter que ce qu'un aveu général des Maîtres éclairés, & une expérience sûre lui font proposer.

Je suivrai cette même marche dans l'exposition des principes les plus essentiels de la Taille; leur connoissance servira tout-à-la-fois de lumière & d'encouragement à ceux qui commencent; car, dès qu'on peut savoir ces principes qui sont aisés à entendre, on trouve beaucoup de facilité à opérer avec succès.

On les rapporte sans ordre & sans liaison, soit parce qu'il seroit impossible de leur en donner, chaque cas étant sans rapport aux autres, soit encore parce que, quand la chose seroit possible, elle n'en seroit pas plus utile.

Quand on se présente devant l'arbre qu'on veut tailler, on doit toujours commencer par y jeter un coup d'œil qui en fasse l'examen en gros, pour juger de l'état général où il se trouve, & qui rende compte de l'effet qu'a produit la Taille précédente, afin d'en corriger les défauts, s'il en paroît, & de conserver toute sa beauté, si elle s'y trouve telle que l'arbre doit l'avoir.

Après qu'on a de cette façon pris une idée juste de son sujet, de ce qu'il

Ch. XIII.
De la
Taille des
Arbres en
général.

est, & de ce qu'il doit être, on peut se munir de la serpette, & en faire usage.

Comme il se peut, quelque exercé qu'on soit dans la Taille, qu'on fasse quelque faute d'inattention ou de négligence, il est à propos, il est même nécessaire, de faire une revue de son travail quelque temps après, pour y découvrir les défauts qu'on y pourroit avoir laissés par mégarde; il en est de cet article, comme des ouvrages d'esprit qu'on ne corrige jamais mieux qu'après qu'on les a laissés reposer.

La longueur des branches à bois qui d'ordinaire est fixée à cinq, six & sept pouces, doit cependant se régler sur beaucoup de choses, pour être ou plus ou moins étendue; par exemple, sur la vigueur ou la foiblesse de tout l'arbre, sur la grosseur ou médiocrité de la branche: cette longueur se règle aussi sur le vuide qu'on doit soigneusement remplir, pour être plus ou moins grande, selon que le vuide est plus ou moins grand; elle se réglera particulièrement sur la hauteur des autres branches à bois du même arbre, afin que les branches taillées fassent le même effet que les vieilles.

Si l'arbre donc est vigoureux, les branches demandent une Taille courte, pour l'ordinaire de cinq ou six pouces;

cette mesure ne doit pourtant pas être toujours invariable; la force & la grosseur des branches est la règle qui oblige quelquefois de les couper plus courtes, ou de les laisser longues jusqu'à huit, neuf & dix pouces, & même jusqu'à un pied & un pied & demi, ou peut-être davantage, sur-tout quand il s'agit des pêchers, pruniers & abricotiers qui sont en espalier.

Ch. XIII.
De la
Taille des
Arbres en
général.

Dans les arbres vigoureux, il n'y sauroit guere avoir trop de branches à fruit, pourvu qu'elles ne fassent point de confusion, & que la branche soit capable de porter le fruit, & de se soutenir d'elle-même, sans être au hasard de plier sous le faix, ou plutôt au hasard de rompre.

Il ne faut d'ordinaire, à quelque arbre que ce soit, laisser qu'une branche à bois, de toutes celles qui y sont sorties depuis la Taille de l'année précédente en un même endroit, à moins qu'elles ne soient nécessaires pour la perfection de la figure, & sur un arbre fort vigoureux; car alors on peut conserver deux & même trois branches, pourvu qu'elles ne prennent pas la figure d'une fourche.

Les branches à fruit périssent, après qu'elles ont porté, avec ces différences, qu'en fruit à noyau, cela se fait au bout d'un an, quelquefois elles en

Ch. XIII.

De la
Taille des
Arbres en
général.

durent deux ou trois au plus; & en fruit à pepin les mêmes branches durent quatre ou cinq ans. Il faut prévoir ces cas & ménager des branches qui puissent remplacer celles qui périront.

Lorsqu'une branche dont on attend de fruit, au lieu de répondre à l'espérance qu'on s'étoit faite, pousse d'autres grosses branches à cause d'une nourriture plus abondante qu'elle a reçue, il faut la retrancher, si elle se trouve au haut de l'arbre; si c'est au bas, on la taille comme les branches à bois: on consulte cependant dans l'un & l'autre cas, l'usage qu'on peut faire de ces branches, pour former & entretenir une belle figure à l'arbre.

Quand les branches foibles ont leurs extrémités médiocres, c'est une marque assurée d'une grande foiblesse, c'est pourquoi il les faut beaucoup raccourcir; quand elles les ont assez grosses, il les faut tenir un peu plus longues.

Il est certains arbres, comme les *Virgouleuses*, *Cuisse-Madame* &c. qui, les premières années, poussent avec tant de vigueur, qu'ils semblent ne point se soumettre à la Taille, & vouloir occuper plus de place qu'on ne leur en destine; il leur faut donner de l'étendue, pour exercer & amortir leur seve trop abondante ou trop fougueuse: sans cela,

cela, on n'aura que du faux bois, observant néanmoins de les réduire ensuite peu à peu, & de les conformer aux autres, dès que leur furie sera passée, & qu'ils se mettront à fruit.

Ch. XIII.

De la Taille des Arbres en général.

Les extrémités des pousses ou des jets qui se font bien avant dans l'automne, sur-tout après la diminution des seves, sont toujours mauvaises, & par conséquent doivent être retranchées comme fujettes à périr, & ne valant rien; on les connoît aisément par leur couleur particulière simplement ébauchée.

Quand on ravale une branche, c'est-à-dire, qu'on retranche une branche haute qui est dessus une plus basse, il faut qu'il ne reste pas la moindre partie de celle qu'on enleve; la plaie s'en recouvre plutôt, & mieux; si au contraire on ôte la branche basse, pour conserver l'autre, il faut la couper en talus, à l'épaisseur d'un écu, dans l'espérance qu'il en sortira quelque bonne branche nouvelle.

Ceux qui desireront avoir de gros fruits, doivent faire cas des petites branches courtes, bien nourries, chargées de boutons à fruit, les plus proches du gros de l'arbre, & les rogner, en ne leur laissant qu'un ou deux boutons à fleur, observant qu'il y ait toujours quelque bouton à feuilles à l'extrémité

Ch. XIII.
De la
Taille des
Arbres en
général.

de la petite branche coupée qui fasse un petit bouquet de feuilles, afin de garantir le fruit à naître de l'ardeur du soleil, & pour empêcher que la branche ne se desseche. Ces remarques d'un bon Auteur* sont confirmées par d'autres; mais le retranchement paroît trop sévère; car on risque de n'avoir point de fruit, au lieu d'en avoir de beau, laissant si peu de boutons: ne seroit-il pas mieux d'en laisser davantage, & d'en diminuer le nombre, lorsqu'il seroit noué?

Le *Curé d'Hénonville* recommande également de conserver le bouton à feuille, & il en donne deux raisons: la première est que le fruit en profite mieux, car étant à découvert, il n'acquiert sa perfection en aucun genre, ni de goût, ni de beauté; d'ailleurs il en est mieux nourri, les feuilles attirant la sève, & cette sève n'ayant point à nourrir ce qu'on a retranché.

L'autre raison que donne ce savant Jardiniste, pour autoriser cette taille, est que la branche se recouvre dès l'année même, au lieu que la coupant plus haut, & loin du bouton à feuille,

* Instruction pour les Arbres fruitiers, in 12. Paris, chez Sercy 1676, par M. Vautier, premier Médecin du Roi.

il reste au bout de la branche un petit chicot qui sèche, & qui ne peut se recouvrir qu'en deux ou trois ans *.

Ch. XIII.
De la
Taille des
Arbres en
général.

Le *bon Bois* essentiel à la figure de l'arbre, doit être ménagé avec beaucoup d'attention, relativement à la figure qu'on veut faire prendre à l'arbre.

On ne laissera point les branches chifonnes jouir tranquillement d'un bien dont elles méfussent, & qui est destiné aux autres de la famille qui en feront un meilleur usage; on doit tout au plus en tolérer quelqu'une, si elle peut servir à garnir les vuides, sans quoi point de grace; car, si l'on veut que l'arbre profite, il est essentiel de le décharger de tout ce qu'il y a d'inutile, de tout bois faux, ou sans aucune bonne qualité: mais si l'on ne doit pas exercer ce sévère retranchement, sans que la prudence conduise la serpette, il doit être implacable, hors, quand on aura de grandes raisons pour l'arrêter. On doit prendre garde de ne pas trop dégarnir les arbres, en les taillant, d'autant qu'il est aussi dangereux de leur ôter trop de bois, que de les laisser trop confus.

* La Maniere de cultiver les Arbres fruitiers; par le Sr. Gendre, Curé d'Hénonville, in-12. Paris, chez Sercy, chap. 9.

Ch. XIII.
De la
Taille des
Arbres en
général.

Cette observation est essentielle ; sur-tout pour le pied & le corps des arbres ; dans ces endroits il faut toujours tailler plutôt trop court que trop long, & raccourcir beaucoup les hautes branches, parce que la sève y montant avec plus de facilité, abandonne, pour ainsi dire, le bas de l'arbre qui dès-lors est mal nourri, & se dégarnit.

Il faut donner une taille courte aux branches qui poussent trop, & attirent toute la sève, & par-là nuisent aux branches plus foibles qui auroient besoin d'une portion plus abondante de nourriture, que ne leur laisse l'avidité des autres.

Les maximes qu'on vient de rapporter, doivent être reçues comme des regles fondamentales qui conviennent aux arbres fruitiers soumis à la taille : cependant ceux dont le fruit est à noyau, demandent une certaine conduite particulière qu'il est à propos de ne pas ignorer, & dont on va parler.

Taille des Pêchers.

Taille des Pêchers. LA Maniere de Tailler, soit en buisson, soit en espalier, est la même, n'y ayant point d'autre regle pour les uns que pour les autres : ces regles

s'appliquent généralement aux poiriers & pommiers; mais il y a sur les Pêchers des observations particulières à faire.

Ch. XIII.
De la
Taille des
Arbres en
général.

La première est « qu'on taille com-
 „ munément ces arbres, lorsqu'ils sont
 „ en fleurs; quelques Jardiniers atten-
 „ dent même qu'ils soient défloris,
 „ & que le fruit soit noué, fondés en
 „ ce qu'ils sont plus sûrs alors de ce
 „ qu'ils laissent; mais ce dernier usage
 „ est sujet à bien des inconvénients:
 „ quand on commence si tard la taille,
 „ ces arbres, fussent-ils seulement en
 „ fleur, combien n'en fait-on pas tom-
 „ ber, quelque attentif qu'on soit à
 „ les ménager; si au contraire ils sont
 „ plus avancés, la sève qui auroit
 „ nourri le bas des branches, si elles
 „ eussent été arrêtées de bonne heure,
 „ s'est portée avec abondance à leurs
 „ extrémités, & c'est-là que le fruit
 „ s'est arrêté; il faut donc, pour le
 „ conserver, ou laisser les branches
 „ d'une longueur excessive, qui ruine
 „ les arbres, ou il faut abandonner le
 „ fruit, pour ménager l'arbre; alterna-
 „ tive douloureuse pour les amateurs. »

Au surplus, dans la supposition qu'on
 tailleroit les Pêchers, lorsqu'ils sont en
 pleine fleur, quelle sujétion, pour pa-
 lisser après la taille? Quel dommage
 ne causeroit-on pas aux fleurs? Et com-

Ch. XIII.
De la
Taille des
Arbres en
général.

bien de temps & de difficultés de plus cette taille ne comprendroit-elle pas ? Sur ces raisons & sur d'autres encore que Mr. de Combe fait valoir dans l'excellent Traité que nous avons de lui pour la *Culture des Pêchers*; mais encore d'après sa propre expérience plusieurs fois annuellement répétée, cet habile cultivateur s'est affermi dans l'usage de tailler ses Pêchers à la fin de Janvier, & en Février; & il conseille à tout le monde d'en user de même, " malgré
,, le préjugé public qui s'élevera peut-
,, être contre telle nouveauté; on
,, s'apercevra bientôt que l'ouvrage
,, se fait mieux, plus vite & plus propre-
,, ment. „ Au reste, ce qu'il appelle
nouveauté ne l'est point tant, puisque
l'on trouve dans la *Quintinie* que c'étoit
la coutume, & qu'il ne s'est jamais
aperçu qu'il fût arrivé aucun inconvé-
nient d'avoir taillé tous ses Pêchers devant
la grande rigueur d'hiver (le plus rude
qu'aucun homme vivant se souvienne
d'avoir vu. On doit donc, selon ce
témoignage, ne pas s'en tenir à la pré-
vention commune des Jardiniers sans
réflexions; & c'est pour les en guérir,
que j'ai rapporté assez au long le senti-
ment de l'habile Mr. de Combe; il répond
avec cela fort solidement aux objections
que pourroient faire des Jardiniers trop

souvent prévenus contre toutes les routes qu'ils ne connoissent pas.

On peut cependant accorder quelque chose au préjugé général, & prendre un milieu entre ces deux facons de tailler les Pêchers : l'une qui confond cette taille avec celle des autres arbres, en prescriviant de la faire au mois de Janvier ; & l'autre qui la differe jusqu'à leur pleine fleurison : j'ai même pour garant de ce milieu à prendre, la *Quintinie* : il dit que pour tailler les Pêchers, « il est à propos d'attendre » qu'ils soient prêts à fleurir, afin de » connoître plus sûrement les boutons » qui fleuriront ; car il y en a beau- » coup qui quoique boutons à fleurs, » ne fleurissent pas pour cela ; le froid » de l'hiver ou l'abondance de la seve » nouvelle, & quelquefois la gomme » en détruisent beaucoup ; connoissant » donc les boutons heureux, on se » réglera sur cela, tant pour les bran- » ches à conserver, que pour la lon- » gueur à donner aux branches qui » sont conservées. »

Je ne suis point Mr. de Combe dans tout ce qu'il prescrit pour la conduite des Pêchers, j'aurois trop à dire après lui ; ce que je puis faire de mieux, c'est de renvoyer à la lecture du savant & utile Traité ; ce qui ne m'empêchera

pas cependant de dire encore quelque chose sur la *Taille des Arbres* de cette espèce.

On emploie la taille longue ou courte, suivant l'état des arbres; la plus ordinaire est de trois à huit pouces.

Il n'y a de bons boutons à fleurs, que ceux qui sont doubles, & qui ont un œil à bois entre deux: ceux qui se trouvent simples, quoique accompagnés d'un œil à bois, fleurissent bien; mais ne nouent pas, ou du moins très-rarement.

Il ne faut pas se trop laisser tenter par le fruit; le trop de charge jetteroit d'abord de la confusion dans les arbres, en ruineroit le milieu & le bas dans la suite.

A l'égard des petites branches, tant celles qu'on nomme *Chifonnes*, que les *Brindilles* si respectées de la plupart des Jardiniers pour le fruit, on les supprime, si l'on en a de meilleures, étant incontestable qu'une branche qui a un certain corps, nourrit mieux son fruit qu'une foible, & qu'il s'y arrête également dessus, malgré le préjugé commun, que les petites les retiennent mieux; on les garde cependant selon le besoin, & au défaut d'autres disposées à donner du fruit.

Il ne faut point s'équivoquer, & prendre pour des *Brindilles* certaines petites branches qui, pour l'ordinaire, n'ont qu'un ou deux pouces de longueur; car celles-là sont précieuses, & rapportent ordinairement de très-beau fruit.

Ch. XIII.
De la
Taille des
Arbres en
général.

Si les Pêchers sont un peu sur le retour, on ne sauroit les trop ménager; il faut les tailler courts, & seulement sur les meilleures branches; les petites ne doivent point absolument être conservées, parce que sur de vieux sujets, elles ne donnent que du fruit mal conditionné.

Quand, par hasard, un de ces vieux arbres pousse du pied une branche un peu vigoureuse, & qu'elle paroît capable de renouveler l'arbre, on doit la conserver précieusement, comme un fond d'espérance; mais si elle prend sa naissance sur quelque vieille branche, il faut la retrancher.

L'opération de la *Taille* est celle de toutes qui contribue le plus à la durée des Pêchers que l'on accuse de nous quitter trop tôt. Ne leur point donner trop de travail à faire, & bien entretenir celui dont ils sont capables, voilà tout l'art de la taille dont l'exposition est bien simple, mais qui a ses difficultés dans l'usage. On ne peut même bien comprendre les leçons, que vis-à-vis des

Ch. XIII.
De la
Taille des
Arbres en
général.

arbres qui en sont l'objet; & la pratique est le maître qui enseigne le mieux; on peut cependant donner quelques préceptes qui serviront de guide à ceux qui en ont besoin.

L'arbre étant dépalissé, on le décharge d'abord de tout ce qui se trouve de mort, & des branches usées; on taille ensuite les bonnes branches depuis trois jusqu'à huit pouces. A l'égard de l'extrémité de l'arbre, si elle a atteint la hauteur du mur, on y ménage la taille, de façon qu'il y ait toujours un bon pied de distance, de l'extrémité de la branche taillée jusques au bord supérieur du mur; on doit retrancher pour cela, toutes les branches qui ont produit du fruit l'année précédente, dans le projet que les branches inférieures les remplaceront.

Pour les branches à fruit, on ne les laisse point ordinairement de toute leur longueur, de crainte qu'elles se ruinent sous la charge, & ne soient plus capables d'aucune fonction, ni pour le bois, ni pour le fruit; on leur laisse cependant une longueur raisonnable, sauf à les raccourcir dans la suite, supposé qu'elles ne paroissent pas assez grosses, pour nourrir leur fruit.

Si le Pêcher est dégarni d'un côté, de branches à bois, & qu'il n'y ait que

de branches à fruit, il faut tailler court les plus grosses, afin qu'en nourrissant le fruit, elles poussent aussi du bois qui répare le vuide.

Lorsque l'arbre a poussé en branches gourmandes, & qu'auprès d'elles il n'y a pas de bonnes branches à bois, conservant cette branche gourmande, on la taille à dix ou douze pouces de long, pour suppléer à ce qui manque, & dans la suite on laissera une petite branche au bout de cette taille. *Le Jardinier solitaire* a reconnu par expérience, que cette petite branche qu'on laisse, attire la sève, donne de bonnes branches à bois & à fruit.

Il est encore bon d'observer que plusieurs branches sont improprement appelées *Gourmandes*, & que les Jardiniers ignorants retranchent sans aucune considération, ce qui est cause du peu de durée des espaliers. La principale de ces branches à bois est sensée le corps de l'arbre, & les plus grosses ensuite qui partent de ce tronc, sont comme les membres dont le tout ensemble forme l'arbre. Les branches à fruit ne doivent être regardées que comme les petites parties de ces membres qui étant foibles d'elles-mêmes, n'ont que très-peu de durée; on taille ces gourmandes prétendues au quatrième œil.

Q vj

Ch. XIII.

De la
Taille des
Arbres en
général.

Ch. XIII.

De la
Taille des
Arbres en
général.

Quand un Pêcher, sur-tout s'il est en espalier, ne fait plus de nouvelles branches bien nourries, on doit l'entendre, il avertit tristement qu'il s'en va; dans ce cas, il faut lui préparer un successeur pour l'année suivante, sans cependant y tailler aucune branche pour bois, mais conservant toutes celles qui paroissent pouvoir donner du fruit; en dernier témoignage de sa reconnoissance, il faut retrancher exactement toutes les branches chifonnes comme inutiles alors plus que jamais.

Taille des Abricotiers.

Taille
des Abri-
cotiers.

ON taille les Abricotiers comme les Pêchers, à la fin de Février ou en Mars, suivant l'état de la saison.

Il faut observer que l'Abricotier ayant beaucoup de seve, est sujet à se dégarnir du milieu, & se ruine en peu de temps, si on lui lâche la bride, ou qu'on tarde trop à le pincer, il va trop loin alors, & les pousses qu'il fait avec vigueur, emportent aux extrémités de l'arbre toute la seve, sans en départir que foiblement au bas, ce qui lui est nécessaire. Cette opulence déplacée étouffe les petites branches de derriere, ainsi que celles qui remplissent le milieu, & empêchent par-là le fruit de

prendre toute sa couleur, & le goût relevé qui lui convient; c'est pourquoy l'on doit peu ménager ces branches hautaines, à mesure qu'elles doivent s'élaner, & faire sur leurs écarts plus d'attention lors du palissage.

Mais, comme l'on n'entreprend point ici de prescrire tout ce que cette conduite demanderoit de soins, on en renvoie le détail à chaque mois.

Taille des Pruniers.

CETTE Taille devance celle des Pêchers; on s'y règle, selon la vigueur de l'arbre, on y laisse les branches à fruit; &, quand il est noué, on en ôte ce qu'il y a de trop; car cet arbre n'est point prudent dans son zèle, & quelquefois il se charge d'un poids excédant ses forces, & qui fait casser ses branches.

La bonne maniere de tailler les Pruniers est de leur laisser beaucoup de bois, & d'être réservé à l'égard des branches à fruit.

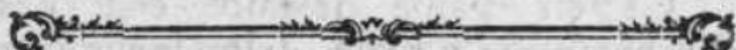
On est exact & sévère sur le retranchement des branches gourmandes que les Pruniers font assez en coutume de pousser.

On parle ici de cet arbre, parce qu'on l'admet dans plusieurs Jardins en buisson & en espalier, quand on a de

Ch. XIII.
De la
Taille des
Arbres en
général.

bonnes especes de fruit : le génie du Prunier est cependant de se plaire plutôt en plein vent, que d'être captivé sous la Taille, & le régime des arbres nains ; ainsi nous renvoyons à la Ferme ce qu'il y auroit encore à dire sur leur chapitre.

Quand les Pruniers, pour être trop vigoureux, sont difficiles à se mettre à fruit, sur-tout en espalier, il faut leur laisser beaucoup de vieux bois, sur-tout pour branches à fruit, observant cependant pour regle générale, d'éviter la confusion & le vuide.



CHAPITRE XIV.

*Des Outils pour la Taille des Arbres.
& de la Façon de s'en servir.*

Ch. XIV.
Outils
pour la
Taille, &
Façon de
s'en servir.

C'EST bien plutôt une vaine ostentation, qu'une utilité réelle qui faisoit autrefois un nombreux étalage d'Outils, tous, disoit-on, nécessaires & propres à servir aux Jardiniers occupés à tailler les Arbres. *La Quintinie* se moque avec raison, de cette fastueuse multitude d'Outils ; il l'a réduite à la Serpette & à la Scie. Non moins amateur que lui du facile & du simple, je n'admets, pour

l'usage ordinaire, que ces deux Outils. Si dans les planches j'ai fait représenter la serpe & une petite hache, c'est seulement dans le cas où il s'agit d'étronçonner de grands arbres, ou d'abattre des branches qui, par leur grosseur, ne font point de la coupe ordinaire.

Ch. XIV.
Outils
pour la
Taille, &
Façon de
s'en ser-
vir.

La Scie sert pour ôter le bois sec & vieux, dont la dureté seroit capable de gâter la serpette, ou pour décharger l'arbre de celui que la serpette ne peut couper d'un seul coup.

La Serpette au contraire doit servir à tailler tout le bois qui est jeune, vif, tendre, & d'une grosseur proportionnée à sa force.

On voit par-là l'usage de ces deux Outils, qui se suppléent l'un à l'autre, & qu'on peut avec eux faire tout le travail; n'employant jamais la serpette sur un bois où son tranchant s'émousseroit, la scie alors vient au secours: tout comme elle se repose, quand il est seulement question de branches qu'un seul coup de serpette donné adroitement, peut retrancher.

Cette adresse du Jardinier suppose une façon de s'y prendre qu'il ne paroît pas hors de propos d'expliquer aux commençants encore en apprentissage; car, faute de faire le travail avec les précautions nécessaires, l'apprentif court

Ch. XIV.
Outils
pour la
Taille, &
Façon de
s'en ser-
vir.

souvent risque de se blesser. Que les Maîtres ou ceux qui sont déjà initiés, me permettent de les quitter pour un moment, en faveur de ceux qui entrent à peine dans la carrière où ils sont déjà avancés; c'est donc aux profélytes que je vais parler.

Je les avertis qu'il faut en premier lieu s'affermir auprès de l'arbre à tailler, afin de pouvoir se servir, sans gêne, de sa force, de son adresse, & de ses Outils. L'ouvrier doit tenir sa serpette de façon qu'il puisse s'en servir, sans qu'elle vacille dans sa main; il commence alors à faire usage des remarques qu'on a ci-devant données sur la Taille.

Mais disons encore que, pour tailler avec moins de peine, il faut que celui qui coupe, soit à portée, sans se contraindre, de la branche sur laquelle il doit agir, c'est-à-dire, que cette branche réponde à-peu-près à son estomac. : il se baissera, si la branche est basse; &, si elle est trop haute, il montera sur quelque chose de proportionné, afin de pouvoir couper à son aise; car, quand on coupe de haut en bas, on risque de se blesser ou d'éclater la branche; il y a beaucoup moins de danger, lorsqu'on coupe de bas en haut, pourvu que, dans cette dernière façon, on ait la précaution de poser

la main gauche en dessous & tout auprès de l'endroit où l'on doit couper, pour tenir la branche si ferme, qu'elle ne puisse être trop ébranlée, & qu'elle résiste à l'effort que fait la main droite en coupant : sans cette attention nécessaire, si la main gauche se déplace, la serpette pourroit la rencontrer, & la blesser.

Pour obvier à cet inconvénient, il faut accoutumer, tant qu'il se peut, la main droite à contenir la serpette, de sorte qu'elle donne des coups secs, & qu'elle s'arrête tout court après l'effort qu'elle a fait en coupant, de peur qu'en chemin faisant à son retour, elle n'endommage quelque branche, & qui pis est, qu'elle n'attaque le Jardinier lui-même; car il ne faut point se promettre dans cet exercice, de ne recevoir jamais aucune égratignure du côté des arbres, ou quelque échappée de la serpette, à moins qu'un fréquent usage, ou qu'une longue habitude de tailler n'ait rendu fort adroit en coupant. Cette prédiction ou cet avis s'adresse aux commençants sur-tout.

Il a été déjà établi en règle, que, pour être plus assuré dans sa coupe, on doit tenir ferme la branche de la main gauche, l'ayant placée au dessous de l'endroit à couper; on n'en revient

Ch. XIV.
Outils
Pour la
Taille, &
Façon de
s'en servir.

Ch. XIV.

Outils
pour la
Taille, &
Façon de
s'en ser-
vir.

pas, pour le général, mais il est des circonstances qui font changer cette disposition.

Quand certaines branches vertes & assez grosses sont à ôter, & qu'il faut les condamner, on peut fort bien mettre la main gauche au dessus de la main droite, pour empoigner, & pour courber ou plier, si peu que rien, telles branches en les tirant à soi; par ce moyen elles deviennent beaucoup plus aisées à couper; & le spectateur est souvent étonné de voir qu'une si grosse branche ait cédé à un seul coup de serpette; mais, pour cela, il faut que la main gauche soit si loin de la droite, que l'effort que celle-ci fait pour couper ainsi d'un coup la branche, ne puisse pas se porter jusqu'à cette main gauche; c'est pour éviter cette rencontre fâcheuse & involontaire, qu'il faut, à mesure qu'en coupant, la main droite pourroit s'égarer vers la gauche, celle-ci s'éloigne, en emportant avec elle la branche qui vient de lui être livrée: sans cette fuite du danger, on y est quelquefois attrapé.

Mais ce n'est pas le tout de se savoir servir de ces Outils, il faut encore que ces Outils soient bons; car en ayant de tels qu'ils doivent être, on fait en un jour, beaucoup plus d'ouvrage; on

le fait mieux & avec plus de plaisir, qu'on ne sauroit faire en deux ou trois jours, si l'on n'en a que de médiocrement bons; à plus forte raison, quand on n'en a que de mauvais.

Cette bonté des Outils consiste en leur matiere & en leur forme.

Pour les serpettes, leur figure n'est rien moins qu'indifférente, quand on s'en rapporte à ceux qui les font; les unes sont trop courbes, les autres ne le sont point assez: les ouvriers ont pour cela, leur routine, dont on a de la peine de les écarter; mais ce n'est pas eux qu'il faut consulter là-dessus; &, si on n'en trouve point de contournées à son gré, il faut en commander exprès, dont on leur donnera le modele tel que celui qu'on trouve dans la *Planche cinquieme, figure premiere*; je conseille cette serpette, parce qu'elle est tournée d'une maniere qui m'a paru généralement la plus utile d'après l'expérience que j'en ai faite sur le témoignage de la *Quintinie*: voici sa description sur laquelle on pourra se faire bien entendre de l'ouvrier qu'on emploiera.

La lame doit avoir une médiocre longueur, environ de deux pouces, jusqu'à l'endroit où la courbure du dos commence, & ensuite toute la courbure jusqu'à l'extrémité de la pointe, doit

Ch. XIV.

Outils
pour la
Taille, &
Façon de
s'en ser-
vir.

Ch. XIV
Outils
pour la
Taille, &
Façon de
s'en ser-
vir.

encore avoir deux pouces, si bien que le tour du dehors ne doit être que de quatre pouces en tout; il faut de plus que le manche approche plus de la forme quarrée que de la ronde, qu'il soit d'une matiere un peu raboteuse; le bois de cerf y est tres-propre: sa grosseur doit remplir la main, pour qu'elle la puisse tenir bien ferme, sans qu'elle tourne, ou qu'elle lui échappe en faisant effort; une grosseur de deux pouces & huit lignes, ou tout-au-plus de trois pouces, est celle qui convient pour l'usage d'un homme qui taille actuellement toutes sortes d'arbres. Voilà pour la figure, ce qu'on peut souhaiter à une bonne serpette.

Mais il est essentiel encore que la matiere soit d'un bon acier & trempé à propos; de sorte que le tranchant ne se rebrousse, ni ne s'égraine, ou ne s'ébreche pas aisément. C'est l'affaire du Coutelier, c'est pourquoi il faut s'adresser au plus habile qu'on peut. Il est important que la serpette soit bien affilée, &, pour qu'elle ne perde rien de son état, il faut avoir soin de la nettoyer souvent de la crasse qui s'y amasse le long du travail; il est bon même d'avoir plusieurs serpettes, pour en changer, dès qu'on s'apperçoit que le tranchant de celle qui sert, ne coupe

pas bien, qu'il s'émouffe & perd de son fil.

Quant à la Scie, elle demande aussi quelques observations.

On doit en avoir de différentes grandeurs : celle qu'un Jardinier emploie à la taille pour le gros travail, doit être plus grande, & ne point se fermer, telle qu'elle est représentée dans la Planche des *Greffes*. On peut en avoir de moindres, que leur petitesse & leur forme rendent faciles à porter à la poche ; il suffit à celles-ci d'avoir cinq ou six pouces de longueur, & les grandes que j'ai, ont un peu plus d'un pied ; les unes & les autres doivent être ni toutes de fer, ce qui les rendroit molles, ni toutes d'acier, ce qui les rendroit cassantes ; le mélange des deux est ce qui les rend bonnes : ce mélange se fait, lorsqu'on les forge, l'on met alors de l'acier au milieu de deux lames de fer. *La Quintinie* convient de la bonté de cette Façon, en disant que les vieilles lames d'épée sont très-propres pour cela ; car elles sont ainsi forgées, & il la contredit, en voulant que les scies soient d'une *matière extrêmement dure & bien trempée* ; elles seroient alors très-sujettes à casser, au lieu que l'on n'a pas à craindre ce vice des autres qui peuvent bien se plier, mais qui ne

Ch. XIV.

Outils
pour la
Taille &
Façon de
s'en ser-
vir.

~~le~~ se cassent pas de même; on évite encore
 Ch. XIV. par la disposition des dents l'inconvé-
 Outils nient qu'il y a qu'elle ne se plie.

pour la On peut remarquer dans les planches
 Taille, & qui représentent des scies, que la pointe
 Façon de de leurs dents, au lieu d'être droite,
 s'en ser- est inclinée vers le manche; c'est
 vir. ainsi que j'ai fait faire toutes celles qui
 me servent ici; l'avantage que j'y
 trouve, c'est d'adoucir le travail, & de
 ménager l'Outil. Ce n'est d'ordinaire
 qu'en poussant, que la scie se casse;
 celles dont je parle, ne font rien ou
 fort peu dans ce mouvement; ce n'est
 qu'en les tirant qu'elles operent; & ce
 n'est point dans cette action rétroactive
 que se trouve le danger pour elles;
 qu'on l'essaie, si l'on veut, & l'épreuve
 persuadera ce que je dis. Il faut seule-
 ment observer de donner beaucoup de
 voie à la scie, c'est-à-dire, que ses dents
 soient bien ouvertes, & renversées l'une
 d'un côté, & l'autre de l'autre; observant
 avec cela, que l'épaisseur du dos, quoi-
 que fort, soit moins épais que le côté
 des dents, afin qu'il ne remplisse pas
 toute la voie que les dents ouvrent, si
 l'on veut que la scie joue aisément, sans
 quoi ses dents seront bientôt engorgées,
 ce qui rendra l'opération plus pénible,
 sur-tout, si elle se fait sur du bois verd.
 La Quintinie ne veut qu'un bon demi-

pouce de largeur pour les scies; je leur ai fait donner un bon pouce tout entier aux grandes, elles n'en sont pas moins utiles; elles n'en sont que plus fortes, & n'en servent que mieux.

Ch. XIV.
Outils
pour la
Taille, &
Façon de
s'en ser-
vir.

Pour ce qui est du manche, il doit différer de celui de la serpette; la grande scie le demande plus long, plus gros & arrondi, n'y ayant pas à craindre qu'il tourne dans la main; la lame l'assujettit assez. Quant aux petites scies qui se plient, on fait leur manche en rond & de la façon la plus commode, pour ne causer aucun embarras qui empêche de les porter à la poche.

On se sert de la scie différemment que quand on coupe avec la serpette; il faut placer la main gauche au dessus de la scie, de sorte qu'elle appuie ferme sur la partie qui est à scier, afin de l'empêcher de branler, autrement la scie ne passeroit pas assez bien; il faut en tenir le manche de façon que son gros bout ne vienne qu'à-peu-près au milieu de la paume de la main, & justement au dessous du pouce, & que là il soit en quelque façon arrêté, pour faire mieux agir la scie, ayant le premier doigt étendu le long du manche jusques sur le bord de sa lame, pour conduire plus directement l'action de la scie; car, si l'on varie, la scie se tortuera, & peut

Ch. XIV.

Outils
pour la
Taille, &
Façon de
s'en ser-
vir.

se rompre : il ne faut pas achever de scier le sujet tout-à-fait, jusqu'au bout, mais s'arrêter dès qu'on en est près, autrement on court risque que l'écorce de dessus se détache de la partie intérieure de la branche, & qu'il ne se fasse par conséquent, une écorchure dangereuse; c'est à la serpette de finir l'ouvrage de la scie, tant pour couper ce qu'elle laisse à faire, que pour ragréer ce que son action a, pour ainsi dire, brûlé; sans cette réparation, la plaie ne se consolideroit pas, ainsi qu'il a été remarqué en parlant des *Greffes*.

Outre le bon effet que la main gauche produit en affermissant la branche qu'on scie; elle peut encore faciliter l'opération en pliant tant-soit-peu la branche, ce qui facilite le jeu de l'Outil; mais il faut le faire si prudemment, qu'il n'arrive aucun éclat à la partie du sujet qui doit rester.

Comme en parlant des *Champignons*, j'ai fait redouter le dangereux effet de certaines especes, & averti du remede qu'on devoit y porter; je crois devoir aussi prescrire les moyens de guérir les blessures presque inévitables dans une longue taille, que j'ai fait craindre; je rapporte donc ce que la *Quintinie* dit la-dessus, à quoi je joindrai ce que l'expérience m'a appris encore de certain.

“ Les

» Les feuilles de vigne, dit ce grand
 homme, « sont un baume naturel qui est
 » très-propre à arrêter le sang des plaies
 » qu'on se fait en taillant; elles ôtent
 » la douleur, & font fermer la plaie
 » en peu de temps. Les feuilles les plus
 » tendres sont d'ordinaire les meilleu-
 » res; à faute de feuilles vertes, les
 » vieilles sont encore assez bonnes. J'ai
 » autrefois éprouvé ce remède, & mê-
 » me je l'ai éprouvé très-souvent sur
 » moi-même; & enfin je m'en suis
 » toujours si bien trouvé, que je con-
 » seille volontiers à nos nouveaux
 » curieux de s'en servir au besoin. »

Mais, comme il n'est point de feuilles
 de vignes lors de la première Taille, je
 conseille à mon tour, & pour le même
 usage, le suc & les feuilles écrasées
 d'une plante que l'on trouve toute
 l'année; c'est la Mille-feuille, Herbe
 au Charpentier, *Mille-folium, vulgare,*
album: j'en ai l'expérience, & j'ai vu
 une coupure assez grande arrivée par
 inadvertence, en taillant les arbres,
 qui fut parfaitement consolidée très-
 promptement. Je pourrois encore nom-
 mer d'autres simples, comme la Velvete
 ou Véronique femelle que *Tournefort*
 appelle *Linaria Segetum*: les Moisson-
 neurs se servent utilement de cette
 plante, quand ils se sont coupés; la

Perficaire dite *Persicaria mitis, maculosa*; la Marguërite sauvage; la Renouëe; la Bugle dont l'effet est aussi efficace. A défaut de ces plantes qui sont d'été, ou qu'on pourroit ne pas trouver, quoiqu'elles soient assez communes, on peut se servir du Baume universel, de l'huile de Millepertuis, du Baume verd de Metz, de l'eau de Rabel, du Baume du Sucrier, &c. Ce ne seroit point une provision messëante ni inutile à un Jardinier d'avoir une petite bouteille de quelqu'un de ces remedes, pour s'en servir au besoin.

Au reste nous ne finirions point sur ces préliminaires dont on vient de parler, si je voulois marquer ici tout ce que les Auteurs en ont écrit de plus: mais, si je ne rapporte point tout ce que j'en ai lu, je crois du moins en avoir dit assez, pour mettre en voie les Lecteurs de bonne volonté; je finirai donc par le portrait d'un bon Jardinier.



CHAPITRE XV.

Du Jardinier.

LE Jardin réuniroit en vain les qualités les plus désirables, grandeur suffisante, figure bien entendue, exposition favorable, terrain fertile, eau salubre & abondante, pour ranimer tous les agents : rien de tout cela ne feroit bien son devoir, si la main d'un Jardinier expert ne dirigeoit les productions. Au surplus, quelque intelligent & zélé que fût le Maître, il ne pourroit suppléer par une diligence assez assidue, à la paresse & aux autres défauts de celui qui travailleroit sous ses ordres. Un Jardinier est l'ame du Jardin ; il donne du mouvement à tout ; tout vit par lui, comme tout languit sans ses soins. Il est donc d'une extrême importance d'en avoir un qui possède les qualités que sa profession demande, si l'on veut que le Jardin soit tout-à-la-fois agréable & utile, qu'il plaise & qu'il rapporte.

Ces qualités regardent la personne du Jardinier, ou dépendent des talents qui sont à souhaiter dans son état.

Ch. XV.
Du Jardinier.

Par qualités de la personne, on entend l'âge, la santé, la figure, les forces; sous le nom de talent, on comprend d'abord la sagesse dans les mœurs, ensuite l'honnêteté dans les façons, enfin les connoissances qui sont nécessaires dans son métier; éclaircissons les traits de ce portrait.

Un Jardinier ne doit être ni trop jeune, ni trop vieux, voilà pour l'âge; les deux extrémités ont leur défaut; trop de jeunesse est suspecte d'ignorance, & sujette à des passions qui enfantent le libertinage, & détournent du devoir; un âge trop avancé fait craindre la paresse ou l'infirmité; on doit donc, quand on le peut, choisir depuis vingt ans jusqu'à soixante; ces limites répondent assez ordinairement de la santé & des forces. Pour la figure, elle ne doit rien présenter qui fasse se récrier.

On peut encore tirer d'autres inductions qui, quoique équivoques d'elles-mêmes, ne sont point cependant indifférentes pour juger du caractère: telles sont une propreté trop affectée, & au dessus de sa condition, ou une négligence habituelle dans les vêtements; on sent assez ce que l'un & l'autre de ces défauts indiquent; en un mot, il doit ne se trouver rien de rebutant dans la personne du Jardinier avec qui

son Maître se plaît à converser dans l'occasion, sur ce qui concerne son département.

Ch. XV.
Du Jardinier.

Car souvent on juge du mérite simplement à la vue, & quelquefois à la première, sans discussion, & même involontairement; on se sent tout d'un coup de l'estime & de l'inclination, ou du mépris & de l'aversion pour une personne qui se présente; ainsi l'air doux & modeste, une figure gracieuse sont à désirer dans les personnes qu'on attache à son service: l'enseigne n'est pas trompeuse pour l'ordinaire.

Telles sont à peu-près les qualités qu'on doit rechercher dans la personne. Quant à celles qui sont essentielles au mérite du Jardinier, j'ai mis à leur tête, & j'y mets encore la sagesse, un esprit de religion qui fasse agir, & regle les actions: c'est le fondement de toutes les vertus, & ce qui les rend solides. On ne peut être content d'un service dirigé par d'autres motifs. Tout se fait bien, autant qu'il est possible, quand la crainte de Dieu en est le principe; un bon Jardinier doit donc comme tout homme sensé, se comporter en chrétien dans tout ce qu'il fait.

L'honnêteté dans sa conduite ordinaire, qui dérive de ce principe de Christianisme, fait qu'un Jardinier n'est

point présomptueux sur son savoir, qu'il écoute avec docilité ce qu'on lui représente pour le mieux, sans avoir la nuisible honte d'avouer les fautes qu'il pourroit avoir faites dans son travail; ce n'est pas cependant qu'on trouve mal, quand il oppose son sentiment, quand il le croit meilleur; mais il faut qu'il le fasse avec une juste modération, & non en glorieux qui voudroit persuader qu'il en fait plus qu'on ne veut lui apprendre.

Il doit sur-tout avoir à cœur les intérêts du Maître, & les ménager; ne rien communiquer à l'étranger, qu'avec son consentement, ou de son ordre; ne rien détourner à son profit particulier, sans permission, non présumée, mais expresse. On pourroit sur cet article, pousser le détail plus loin; ce qu'on a cependant dit, fait assez entendre ce qu'on pourroit ajouter.

Il convient encore, mais essentiellement, que le Jardinier ait une connoissance générale & exacte de ce qui concerne la partie du Jardinage qu'on lui confie; pour s'en assurer, on lui fera les questions convenables. S'il s'agit de le recevoir, on lui demandera où il a appris son métier, quel temps il l'a exercé, dans quelle maison? S'il est possible, on prendra d'ailleurs quelques

éclaircissements, pour n'être pas trompé, l'on tâchera même de juger de son favori par la visite du Jardin qu'il a quitté; l'on voit si l'entretien de ce Jardin atteste le bon Jardinier, ce qui conduit naturellement à s'informer du dernier Maître, s'il a été content de son service, quel temps il l'a gardé, & pour quelle raison il n'est plus chez lui? Les réponses à ces questions feront juger du caractère, ainsi que du talent du Jardinier qui se présente, faisant attention néanmoins si l'humeur ou la malignité ne dicte pas les réponses.

Si l'on avoit arrêté le Jardinier sans ces préalables qui sont pourtant très-nécessaires, afin de connoître son mérite en Jardinage, on peut examiner sa conduite & son travail. Il faut qu'il connoisse en détail, les différentes espèces d'herbages & toutes les plantes qui doivent entrer dans l'assortiment de son Jardin, & la culture particulière que chacune exige; il doit savoir semer, planter, suivant les saisons, & arroser à propos, tondre les bordures & les arbrisseaux, conduire & greffer les arbres fruitiers, &c.

C'est encore un avantage, que le Jardinier sache lire & un peu écrire; quoique l'écriture ne lui soit pas indispensablement nécessaire, elle est

cependant très-utile, soit pour noter les graines, & tenir registre de tout ce qui se fait dans le Jardin, soit pour se perfectionner dans les observations, soit pour en rendre compte à son Maître, & pouvoir connoître les ordres qu'il en reçoit. Quelque connoissance du dessein peut encore lui être avantageuse dans plus d'une occasion; mais il ne faut pas attendre d'un Jardinier, qu'il ait des principes de la Géométrie, de l'Architecture, même de l'Astronomie, comme le demande *Boyceau de la Baraudière, Intendant des Jardins des Maisons Royales* *.

Ces circonstances sont absolument nécessaires, mais ce n'est pas simplement par ce qu'il y a d'essentiel, qu'on peut juger de ce que vaut le Jardinier; il y a mille petits soins dont l'ensemble est autant capable de donner de l'estime & de l'amitié pour lui, que d'autres plus considérables.

Il donne des preuves de sa vigilance, non seulement étant toujours le premier & le dernier au travail; mais encore si dans les moments de loisir, ou même les jours de fêtes, après avoir rempli les devoirs qu'elles exigent, au lieu de chercher de dangereux délasse-

* *Traité du Jardinage; chap. 5. pag. 25. Paris, chez de Sercy 1682.*

ments, il parcourt son Jardin, lui demande par des regards curieux, qu'il jette par-tout, quels sont ses besoins, ce qu'il attend de lui. Il montre son activité laborieuse, si dans les jours de travail, il ne souffre aucun vuide & aucun dérangement dans les planches, ni sur les arbres, rien qui les déshonore, comme la mousse & les nids des insectes, &c. s'il tient les allées avec une propreté qui satisfasse les yeux; sa sollicitude, par le soin qu'il prend, afin que rien ne manque de tout ce qu'on doit attendre du Jardin dans chaque saison, d'un bout à l'autre de l'année; il s'applique à étudier & à connoître le goût de son Maître, & s'il le voit porté à aimer les primeurs, il ne néglige ni couches, ni autres moyens, pour avoir toujours avant les autres Jardiniers, quelque production particulière ou précocce, charmé par-là de le contenter, & de gagner ses bonnes grâces dont il est plus jaloux, que de ses propres intérêts même: mais plus il paroît les négliger, & plus aussi le Maître doit-il récompenser des services qui méritent si bien sa libéralité, ce qu'il assaisonne d'un air de satisfaction; rien ne peut mieux payer l'attachement d'un domestique qui se connoît en valeur des choses.

Ch. XV.
Du Jar-
dinier.

On pourroit bien encore charger davantage le portrait qu'on vient de donner du Jardinier, mais peut-être n'en est-ce déjà que trop, pour faire dire à quelqu'un, où est-il donc, & où peut-on le trouver, l'original de ce beau portrait? Je réponds que je me suis chargé de le peindre, non de le procurer. Que chacun le cherche, fallût-il une lanterne, & qu'il se contente du plus de vraisemblance qu'il pourra trouver, à défaut d'une entière conformité.

Mais est-il trouvé ce Jardinier dont les qualités répondent parfaitement à l'idée qu'on en a donné, quelle satisfaction pour l'amateur de son Potager? Quel avantage particulier n'en retire pas ce Potager lui-même? Tout y réussit sous la main industrieuse & diligente de ce Jardinier; sa dextérité est imprimée par-tout; tout s'y montre à sa vraie place, dans une exacte police; chaque famille de cette République Potagere est bien réglée, y vit en paix, & y prospere, sans nuire aux autres; toutes les plantes y figurent avec symétrie, & jouissent tranquillement des biens convenables à leur nature & à leur besoin; de leur part sensibles aux soins laborieux qui, sans cesse, sont employés pour leur éducation, elles en témoignent leur juste reconnoissance, &

s'entr'aident mutuellement les unes les autres, pour que cette reconnoissance soit continuelle; aussi n'y a-t-il point de mois de l'année qui n'en fournisse la preuve; les saisons peuvent varier les scènes, mais elles ne tarissent pas la gratitude; ce sont toujours des présents nouveaux que le Maître reçoit; il en retire la plus grande partie de ses aliments; nulle herbe sauvage qui pourroit déranger l'ordre, être à charge aux autres, qui seroit simplement inutile, n'y est soufferte; les mauvais sujets sont bannis de cet état, dans lequel rien d'inutile, rien d'indécent, rien de mal-propre n'offense les regards délicats du connoisseur. Les arbres concourent avec les herbages, pour témoigner aussi leur sensibilité; ils présentent, ou promettent & annoncent d'avance, par d'agréables fleurs, les fruits délicieux qu'ils doivent fournir pour leur écot. Des allées alignées avec justesse, ou pratiquées avec des divisions qu'on a su ménager à propos, rendent par-tout l'accès facile, afin de tout voir avec plaisir & sans peine; elles sont bordées d'arbres dont une taille habile & exacte a fait des vases naturels, plus satisfaisants à la vue, & qui, par des fruits dont ils se chargent, font l'agrément des repas; & sont ainsi plus utiles que les vases

Ch. XV.
Du Jar-
dinier.

de pierre ou de métal, que l'art leur
 Ch. XV. substitue; ceux-ci peuvent bien attester
 Du Jar- l'opulence du Maître, mais ils ne sa-
 dinier. tisfont que les yeux.

Les murailles, loin de borner désa-
 gréablement la vue, offrent aux spec-
 tateurs, une décoration qui brille, &
 récréé successivement par la verdure
 des espaliers, par les fleurs dont ils sont
 parsemés, par les fruits qui couronnent
 cette riante tapisserie.

Que ne pourroit-on pas dire de ces
 superbes berceaux, & de ces cabinets
 enchantés qui sont adroitement prati-
 qués, pour s'y reposer par intervalles!
 Que ne diroit-on pas encore de mille
 autres décorations dues à la serpette
 & aux ciseaux du Jardinier qui les crée,
 pour ainsi dire, & les entretient? Oui
 c'est de sa main industrieuse & vigilante
 qu'on tient toutes ces beautés. Heureux
 le Maître qui possède un tel Jardinier!
 & heureux le Jardinier dont le Maître
 connoît & apprécie de semblables
 talents, si utiles pour lui, & si gracieux
 pour ceux qui visitent ses Jardins.





EXPLICATION

DES PLANCHES.

PLANCHE PREMIERE.

Plan-
che I.

Figure 1. Potager coupé par des allées bordées de plate-bandes qui sont garnies d'arbres-nains ou buissons, un jet d'eau au milieu.

Figure 2. Bosquet où se trouvent un boulingrin au centre, & un cabinet à chaque piece avec des sieges.

Figure 3. Parterre de gazon orné de quelque broderie en buis avec une plate-bande tout autour pour des fleurs.

Figure 4. Batardiere.

Au deux côtés du principal corps de logis sont deux berceaux.

Les points autour des murs de clôture y sont mis, pour marquer la place des espaliers.

En face du bâtiment, au bout de l'allée du milieu est une piece d'eau, ainsi qu'on en voit vers les deux bouts des berceaux.

P L A N C H E I I.

Figure 1. Couche toute dressée en état; on la suppose de la longueur convenable au Jardinier, & de la longueur & hauteur demandées dans le Chapitre fixieme; elle est faite avec du fumier, comme il est dit à ce Chapitre. Ce que celle-ci a de particulier, c'est qu'elle est portée par des chevalets, tels qu'ils sont représentés en la *Figure 2.* on en place dans la couche, autant qu'il lui en faut. *A* est une planche mise au haut de la couche; elle est portée sur les chevalets qu'on laisse à ce dessein déborder, autant qu'il le faut, pour la soutenir; afin qu'elle soit plus solide, on l'arrête contre d'autres planches posées de même, autour de la couche: l'effet de toutes ensemble est de contenir le terreau supérieur, pour que les arrosements ne l'entraînent pas, & qu'il soit en valeur jusques aux planches de tous les côtés; ces planches ainsi disposées, servent encore à soutenir, sans lésion de ce que contient la couche, quelque couverture qu'on veuille y mettre; c'est dans cette vue, & pour cet effet, que ces planches doivent s'élever quelques pouces au dessus du niveau de la couche.

Figure 2. Chevalets dont la forme doit être telle qu'on en donne la figure; leur longueur depuis *a* jusqu'à *b* doit être pareille à la largeur de la couche, de sorte cependant qu'ils débordent un peu de chaque côté, si la couche est isolée; ou d'un côté seulement, si elle est adossée contre un mur, afin de soutenir les planches ainsi qu'il a été dit; leur hauteur de *a* jusqu'à *c* doit avoir les deux tiers du total que la couche a de hauteur. L'utilité de ce chevalet est de procurer un moyen aussi facile que sûr, de réchauffer la couche toutes les fois qu'il le faut, sans dérangement, sans gêner les environs, & de communiquer une chaleur égale à toutes les parties de la couche; au lieu qu'en suivant l'usage ordinaire qui fait donner des réchauds par dehors, on occupe le terrain désagréablement; &, si ces réchauds ont un certain degré de chaleur, il arrive que les plantes situées au bord de la couche, en sont brûlées, tandis que celles du milieu n'en sont que peu échauffées.

Pour se procurer le bon effet qu'on attend des chevalets, on tire par un des côtés le fumier que contient chacun des chevalets, & on substitue du nouveau fumier à la place de celui qu'on ôte: on ne fait ce changement de fumier

que dans quelques-uns des chevalets, ou dans tous, si l'on veut, alternativement, ou tout de suite, selon qu'il paroît nécessaire. Il semble que l'inspection des figures explique assez ce qu'on pourroit encore dire.

Figure 3. Verriere d'une seule piece ou de plusieurs, suivant la longueur de la couche; elle doit avoir une largeur égale, afin de porter sur les planches qui l'entourent; on couvre la couche avec cette verriere, quand on veut faire jouir les plantes des faveurs du soleil, & les garantir en même temps du soufflé des vents qui pourroient les refroidir.

Figure 4. Est une espece de caisse qui sert à couvrir la couche; on en a une ou plusieurs pour cet effet; elle doit avoir aussi la même largeur que la couche, & une longueur proportionnée qu'on n'a pas cru devoir lui donner dans la planche où l'on n'a cherché qu'à en tracer la figure.

Figure 5. Claie ou Couverture qu'on peut mettre sur la verriere, pour la garantir dans les mauvais temps, & la conserver contre les orages; on peut encore en couvrir la couche même, ce qui la fait supposer d'une grandeur convenable; l'on ne cherche, en la représentant ici, qu'à se faire entendre.

Figure 6. Sous ce même chiffre sont représentées trois especes de Cloches différemment fabriquées, dont l'usage est de protéger quelques plantes en particulier.

Plan-
che II.

Façon de se servir de la Machine représentée dans la Planche III.

COMME il est avantageux, lorsqu'on a des remplacements à faire, de tirer de la Batardiere les arbres avec le plus de motte qu'il est possible, pour rendre leur transmigration moins dure, ce qui n'est pas aisé dans le procédé ordinaire; on a cru que ce seroit rendre service de proposer un moyen par le secours duquel la chose devint faisable.

Plan-
che III.

L'Académie des Sciences nous a donné une Machine pour cet usage*, que le Marquis de Coetnisan avoit imaginée: mais, outre qu'elle coûteroit fort cher, elle est un peu trop composée; nous lui préférons, ainsi qu'à une autre dont il est parlé au même endroit, celle qu'a inventé Mr. de Kergariou, associé du Bureau de Tréguier, dont il a donné le dessein à la Société d'Agriculture établie par les Etats de Bretagne, après s'en être lui-même servi pour

* Année 1724. pag. iii. & suiv. Tom. 4.

transplanter près d'un millier d'arbres de quarante-cinq pieds de hauteur, sans qu'il en ait péri un seul; c'est d'après les Observations de cette Société qu'on donne le dessein de cette Machine, & les explications suivantes*.

Cette Machine considérée en général, est composée de deux chevres affrontées, assemblées par le haut, à un poinçon, & par le bas, à deux racinaux qui portent un plancher mobile, d'un treuil appliqué aux bras d'une des chevres, d'un avant-train, d'un arrière-train & de deux poulies mouflées.

Pour mieux entendre le rapport & l'assemblage de ces pièces, il paroît nécessaire de les considérer séparément.

Les racinaux qui servent d'empechement aux bras des chevres affrontées, ont sept pieds de longueur, sur cinq pouces de grosseur; ils doivent être percés à leur bout, pour recevoir chacun un boulon de fer, destiné à les assujettir sur l'essieu de derrière; ils sont réunis du côté de l'avant-train, par une traverse qui a trois pieds & demi de longueur, non compris les tenons, &

* Corps d'Observations de la Société d'Agriculture, de Commerce & des Arts, établie par les Etats de Bretagne. *A Rennes, chez Jacques Vatar, 1760, Volume pour les années 1757, & 1758, pag. 186.*

EXPLIC. DES PLANCHES. 403

Plan-
che III.

cinq pouces six lignes, sur cinq pouces de grosseur; la plus forte dimension doit être dans son sens vertical: cette traverse porte sur l'essieu de devant par son milieu, & y est assujettie par une cheville ouvrière; la partie qu'occupe cette cheville, est la seule où la traverse ait cinq pouces six lignes d'épaisseur; cette pièce doit être délardée depuis ce point jusqu'aux racinaux, en formant une courbe insensible; cette précaution est nécessaire, afin que la traverse ne portant, pour ainsi dire, qu'en un seul point sur l'essieu de devant, le frottement soit moins sensible, lorsque l'avant-train tourne, que si la traverse portoit sur l'essieu, dans toute sa longueur.

Les quatre bras qui composent les deux chevres, ont douze pieds de longueur, & trois pouces sur quatre de grosseur; ils sont assemblés à tenons & mortaises sur les deux racinaux, à cinq pieds de distance l'un de l'autre; par le haut ils sont assemblés aussi à tenons & mortaises, à un poinçon de deux pieds de longueur, & de quatre pouces de grosseur: ces derniers assemblages sont fortifiés par un lien de fer qui embrasse les quatre bras des chevres à leur extrémité; ce poinçon est percé dans sa partie supérieure, pour recevoir une corde destinée à lier l'arbre à une

certaine hauteur, afin d'empêcher que sa tête ne l'emporte, tandis qu'on l'enleve.

Les deux bras de la chevre du côté de l'avant-train, portent un treuil élevé de deux pieds au dessus des racinaux; les tourillons de ce treuil roulent dans des anneaux de fer fixés par des collets aussi de fer, cloués sur les bras de la chevre.

Un cordage qu'on roule sur le treuil, répond à deux mouffles, l'une supérieure, qui porte trois poulies, dont celle du milieu a un plus grand diamètre, & reçoit la corde du treuil; l'autre inférieure, qui ne porte que deux poulies.

Tout cet appareil est élevé sur les deux essieux des roues; il est arrêté à celui de devant par la cheville ouvrière, & fixé à celui de derrière par les deux boulons de fer qui traversent, & l'extrémité postérieure des racinaux, & l'essieu même, en passant par des trous correspondants.

L'essieu de devant a cinq pieds six pouces de longueur, sans compter la partie qui traverse les moyeux des roues; il est plus long que celui de derrière, afin de donner du jeu aux roues, lorsqu'on passe par des chemins tortueux; l'essieu de derrière a quatre pieds six

pouces de longueur aussi, sans compter la partie qu'occupent les moyeux.

Plan-
che III.

Les roues ont deux pieds huit pouces de diametre total.

Un brancard est assemblé à l'essieu de devant.

Pour faire usage de cette Machine, il est nécessaire d'avoir quatre planches de quatre pieds quatre pouces de longueur, de dix pouces de largeur, de deux pouces six lignes d'épaisseur, entaillées par leur bout d'un demi-pouce; ces quatre planches forment un plancher mobile qui porte sur les deux racinaux.

Lorsqu'on veut transplanter un arbre, on commence par en dégarnir le pied tout autour, en faisant une tranchée assez large, pour laisser un libre passage aux roues de derriere, on lui conserve une motte d'environ trois pieds cubes.

Dès que la motte est bien dégagée, & que le fond & l'entrée de la tranchée sont applanis, on en approche la Machine, & on l'y fait entrer, après avoir ôté l'essieu de derriere; cette opération se fait aisément, parce que, comme on l'a dit, les racinaux ne sont fixés à cet essieu, que par deux boulons de fer, placés à leur extrémité; ainsi deux hommes en soulevant ces racinaux,

Plan-
che III.

dégagent la partie des boulons qui traverse l'essieu.

Après avoir ôté l'essieu, on fait reculer la Machine jusqu'à ce que le corps de l'arbre touche au poinçon qui réunit les deux chevres; alors on souleve les racinaux pour remettre l'essieu de derrière, & on le fixe avec les deux boulons de fer; on lie l'arbre par en-haut avec la corde qui passe à la partie supérieure du poinçon; & par en-bas, le plus près des racines qu'il est possible, avec une corde attachée à la moufle inférieure.

Dans cet état, on coupe avec une beche les racines & la terre du dessous de l'arbre, s'il est dans une terre forte & tenace, comme les terres argilleuses: cette opération se fait sans éboulement; mais, s'il est dans une terre légère ou sablonneuse, il faut serrer la motte avec une toile forte, pour l'empêcher de s'ébouler.

Dès que l'arbre est entièrement détaché, on l'éleve par le moyen du treuil, jusqu'à ce que le dessous de sa motte surpasse de quelques pouces les racinaux; tandis qu'il est suspendu, on passe par dessous les quatre planches qui forment le plancher mobile, après quoi on lâche doucement le treuil, jusqu'à ce que l'arbre soit posé sur ce plancher.

Comme dans le transport, il peut survenir quelques trémousses capables de faire sauter les boulons de fer qui fixent les deux racinaux à l'essieu de derriere, on doit lier les racinaux à l'essieu avec une corde; on peut même faire une œil à l'extrémité des boulons, & les fixer sous l'essieu avec des clavettes de fer: mais Mr. de *Kergariou* préfere les cordes, parce que d'un côté il faudroit donner plus de longueur aux boulons, ce qui augmenteroit la difficulté d'ôter & de remettre l'essieu, & que d'un autre côté les clavettes peuvent être oubliées, ou se détacher en chemin, ce qui mettroit la Machine en péril.

Plan-
che III.

Quand l'arbre est transporté dans l'endroit où on veut le planter, on dirige la machine, de façon qu'il réponde perpendiculairement à la fosse qu'on a creusée pour le recevoir; on fait agir le treuil, pour le soulever de quelques pouces, afin d'avoir assez de jeu, pour pouvoir ôter le plancher mobile sur lequel il est appuyé; on lâche ensuite doucement le treuil & la corde qui lie l'arbre par en-haut, jusqu'à ce qu'il soit descendu dans la fosse; on détache la corde qui le lie près des racines, & celle qui le contient près de sa tête; on ôte l'essieu de derriere, pour pouvoir

retirer la Machine, après quoi il ne reste qu'à remplir la fosse: il est essentiel de garnir sur le champ le pied de l'arbre de dix-huit ou vingt pouces de terre au dessus du sol, & de la bien presser; lorsque cette attention a été négligée, la plupart des arbres ont été renversés par les vents.

Explication des Figures.

Figure 1. a Les deux racinaux qui servent de base avec leur traverse du côté de l'avant-train.

b Cheville ouvriere qui assujettit la traverse à l'essieu de devant.

c Mortaises destinées à recevoir les bras des chevres.

d Boulons qui assujettissent les racinaux sur l'essieu de derriere.

Figure 2. a Planches dont on forme le plancher mobile.

b Entaille pour assujettir les planches sur les racinaux.

Figure 3. a Les bras des chevres.

b Poinçon auquel sont assemblés les bras des chevres par en-haut.

b Lien de fer qui affermit l'assemblage des bras au poinçon.

d Corde servant à lier l'arbre par le

le haut, pour empêcher que la pesanteur de sa tête ne l'emporte.

Plan-
che III.

e Treuil adapté aux deux bras de la chevre antérieure.

f Moufle à deux poulies.

g Moufle à trois poulies.

Figure 4. a La Machine entière, montée & chargée de l'arbre.

Figure 5. Mannequin dans lequel on a planté & élevé un arbre.

PLANCHE IV.

LES difficultés que l'on trouve pour greffer, en se servant des outils ordinaires, m'en ont fait imaginer deux qui m'ont paru plus aisés dans l'usage, & moins fatigants pour les sujets qu'on greffe. Le couteau dont on se sert à fendre des sujets un peu forts, donne de la peine à retirer ensuite, & on ne le peut, qu'en faisant éprouver à l'arbre des secousses nuisibles; je lui substitue le ciseau du N^o. I.

Plan-
che IV.

Figure 1. Le tranchant de cet outil doit être bon pour couper net; il peut être un tiers plus large, qu'il n'est représenté à la planche, pour embrasser tout le diamètre, & ne pas faire déchirer l'écorce des deux côtés; on peut, si l'on veut, en avoir deux de différente étendue; sa longueur doit être telle, qu'elle est ici marquée, ainsi que la

coudure en *a* : quand la fente est faite suffisamment, on ne fait que donner de bas en haut & directement un coup de marteau à la coudure avec quoi l'outil sort sans ébranlement préjudiciable.

Figure. 2. A la place de cet outil qu'on a retiré, l'on insere au milieu du sujet le *double coin* de la figure 2. pour dilater la fente, on se sert de l'un ou de l'autre bout de ce coin, suivant le diametre du sauvageon; on l'y enfonce autant qu'il le faut, pour placer aisément les greffes; &, si l'on veut les introduire avec plus de facilité, on n'a qu'à incliner un peu l'outil, ce qui fait ouvrir la fente, &, quand la greffe ou les greffes sont en place, on retire le coin avec un coup de marteau qu'on donne toujours directement à la coudure.

Je n'ose dire, il est pourtant vrai, que ce double coin, je l'ai imaginé, avant que d'avoir lu *la Quintinie* qui a donné le dessein de la figure 3. & le livre des Srs. *de la Riviere & du Moulin* : ces figures ont toutes deux leurs défauts.

Je n'attribue qu'au Dessinateur de la figure 3. d'avoir représenté les biseaux *a*, trop brusques pour pouvoir s'insinuer sans rebondir. Dans la figure 13. les deux pointes marquées aussi par lettre *a* n'ont pas le même défaut, c'est-à-dire,

la difficulté de s'insinuer, mais elles ont celui d'être trop courtes; car dans le Livre d'où cette figure a été tirée, ses pointes n'ont que cinq lignes de longueur, & elles en ont deux d'épaisseur; ce qui les rend capables d'éclater le sujet, & de rendre ainsi la fente plus longue & plus grande qu'il ne faut; d'ailleurs la figure en total, qui est représentée de plus de six pouces de longueur, paroît d'une forme moins commode par ses contours, que celui de la figure 2. C'est au Jardinier enteur à décider.

Je comprends fort bien que l'on ne cherche pas toujours à donner dans les Planches la juste mesure de ce qu'elles représentent, & que souvent même on n'a en vue que d'en donner une idée: mais c'est sur cette idée que tombent les difficultés auxquelles les figures 3 & 13 ont donné lieu.

Figure 4. Grande Scie dont on a expliqué dans le Chapitre XIV les raisons pour lesquelles ses dents sont ainsi inclinées vers le manche.

Figure 5. Greffoir ou Entoir, petit couteau dont je me suis toujours servi pour greffer. Aimant sur toutes choses, de simplifier les opérations, pour les rendre plus faciles & plus pratiquables, je le propose à ceux qui en voudront de

semblables; son manche est d'ivoire, arrondi par le bout qui est plat & mince à l'extrémité, de l'épaisseur d'une piece de deux sous. Ce manche est plus long que la lame; il sert très-bien; lorsqu'il s'agit de détacher l'écorce d'avec le bois sur les arbres qu'on greffe, & il aide à insérer les écussions, sans les froisser ni rompre. Voyez dans le Chapitre XII l'article *des Greffes en écussion*. Cette forme de couteau m'a paru plus commode, que celle dont *la Quintinie* donne la figure, Tom. 2. pag. 260. c'est ce qui me l'a fait proposer.

Figure 6. Espèce de coin qui doit être fait de bois dur, tel que buis ou bruyere, ou d'ivoire; il est représenté dans sa longueur. Lorsqu'on greffe en couronne, l'on s'en sert pour insinuer entre l'écorce & le bois, & y frayer la route du rameau ou greffe. Voyez dans le Chap. XII, l'*Art de Greffer en couronne*.

Figure 7 & 11. Greffes ou rameaux préparés, tout prêts d'être employés en couronne; ils sont représentés, pour être vus de différents côtés, & ils sont à-peu-près de la longueur qu'on les emploie.

Figure 8 & 10. Deux Ecussions vus sous différents aspects, & tels qu'on les pose sur l'arbre à greffer. Voyez la *Maniere de Greffer en écussion*.

Figure 9. Greffe prête à employer, quand on greffe en fente ; elle est représentée à - peu - près de la manière qu'elle doit être. Planche IV.

Figure 12. Tuyau ou Canon, tel qu'on doit le tirer, lorsqu'on doit greffer en flûte. Le Chap. XII expliquera mieux, & au long l'usage qu'on doit faire des pieces représentées dans la Planche.

P L A N C H E V.

Figure 1. Serpette dans toutes ses dimensions au juste, & telle qu'on la trouve dans la *Quintinie* : sa forme est meilleure que celle de la plupart de celles qu'on achete ; je l'ai en effet trouvée préférable, & je m'en sers, & la conseille. Planche V.

Figure 2 & 3. Petites Serpettes pour porter sur soi, à-peu-près semblables à la grande.

Figure 4 & 5. Petites Scies qu'on peut également porter dans la poche, pendant la saison du travail.

Figure 6. Petite Hache qui peut servir au besoin, au défaut de la serpe, représentée dans une des Planches du Potager.



T A B L E

DES MATIERES.

A

<i>Absynthe</i> ou <i>Alvine</i> .	page 197
Ses especes & son usage dans le Potager. <i>ibid.</i>	
<i>Amendements</i> propres au Potager. Voyez	
Engrais au Chap. V.	
<i>Amandes</i> semées à la pépiniere.	247
<i>Anes</i> , leur fumier.	47
<i>Animaux</i> nuisibles au Potager.	100
Caractere particulier de ces Animaux,	
& Précautions à prendre contre eux,	
	100-101
<i>Araignée</i> .	171
<i>Arbres-nains</i> ou <i>Buissons</i> , leur Taille &	
Conduite.	334
<i>Arrosements</i> .	30
Quand & Comment arroser, & Qualités	
de l'Eau, pages suivantes. Voyez encore	
ce qui est dit de l'Eau au Chap. IV.	
<i>Auronne</i> , son usage dans le Potager.	199

B

<i>Batardiere</i> (<i>De la</i>).	267
Ce qu'on appelle Batardiere; Maniere de	
l'élever, &c.	
	268
<i>Bordures</i> , De quoi on peut les faire dans le	
Potager. Voyez le Chap. X.	

<i>Boutures.</i>	page 255
Façon de les faire, & de quoi on les fait	256
<i>Buis. (Du)</i>	237
Ses especes différentes, celles dont on fait des bordures,	238
<i>Buiffons, Arbres-nains.</i>	334
<i>Buiffonniere, ce que c'est.</i>	335

C

<i>Campagnol, Animal nuisible au Potager; connu en ce pays sous le nom de Kate-courte.</i>	115
Moyen de le détruire,	116
<i>Champignons.</i>	96
Voyez Couche pour les Champignons, page 90. Remede contre les accidents causés par les Champignons.	96
<i>Chenilles.</i>	140
Leur Description, leurs différentes Especes, & Moyen de les détruire. Voyez Chap. V.	
<i>Cheval, son Fumier.</i>	49
<i>Chevre, son Fumier.</i>	54
<i>Coignassier & Coignier, en quoi ils different.</i>	324
<i>Cochon, son Fumier.</i>	51
<i>Couches. (Des)</i>	76
<i>Couches Angloises.</i>	89
<i>Couche avec des feuilles d'arbre.</i>	88
<i>Couche de tan.</i>	89
<i>Couche pour des Champignons.</i>	90
Façon de faire les Couches, tant les Couches sourdes qu'autres, nouvelle Construction de Couches. Voyez le Chap. VI.	
<i>Courtilliere, appelée en Provençal, Taillecebe.</i>	123
Moyen de s'en défaire,	124

Cyprès (Petit) ou Garde-robe dont on fait
des bordures. page 200

E

- Eau (De l')*. 30
Observation sur les différentes Qualités de
l'Eau. Qu'elle est la plus propre pour les
arrosements. Recherche curieuse & inté-
ressante sur les Diversités des Eaux. Moyen
de corriger les défauts qu'elles peuvent
avoir, &c. Voyez tout le Chap. IV.
- Ecureuil*, ennemi des fruits. 118
Moyen de le détruire, 119
- Emplacement* convenable au Potager & Distri-
bution de ses parties. 1
Voyez tout le Chap. I.
- Engrais* 44
Fumier & Amendement convenable au Po-
tager. Voyez tout le Chap. V.
- Espaliers. (Des)* 336
Ce que c'est, leur Utilité & leur Taille, p. f.
- Contre-Espaliers.* 339
Ce que c'est, leur Taille, & leur Conduite,
340
- Excréments humains* appellés *Poudrette* par les
Jardiniers, & par les Chymistes, *Civette*
d'Occident. 58
Son Usage & ses Préparations. 59
- Exposition* du Potager. 10
Ce que c'est qu'Exposition, quelle est la
meilleure; lisez tout le Chap. II.

F

- Fourmis.* 125
Différents Moyens de s'en défaire, 126
- Fraisières* servant de bordure au Potager. 226
Différentes Especes de Fraisières, leur Des-

cription, leur Culture, Temps de les planter,
Moyen d'avoir des Fraites en Automne.

pag. 226

Franc, ce qu'il signifie parlant des Arbres. 326

Fumier pour le Potager. 44

Fumier des Anes, Fumier de Cheval, de
Cochon, de Lapin, de Mouton, des Oi-
seaux, de Pigeon, de Vache & de Bœuf,
de Volaille, Temps & Maniere de fumer.
Voyez le Chap. V.

G

Garde-robe. Voyez petit Cyprès.

Goutte. Remede contre ce mal. Voyez
Tanaïsie.

Graines (Des). 187

Qu'est-ce qu'on entend par Graines ?
Nécessité de les étiqueter; leur Durée;
Comment les garder; elles contiennent
toutes les plantes à venir. On peut lire tout
le Chap. IX.

Greffes (Des). 274

Différentes Façons de Greffer, Temps de
Greffer 289. Greffe en Croix. 288. Greffe
en Ecusson. 294. Greffe en Couronne. 291.
Greffe en Fente ou en poupée. 277. Greffe
en Flûte ou Canon. 304. Autres Greffes. 307.
Observation générale sur les Greffes. 308.

Grillon, Grillet ou Grillot, insecte nuisible
au Potager. 132

Moyen de s'en défaire, 133

H

Hysope, plante pour des bordures du Po-
tager. 201

Ses Espèces, Sentiment de quelques Auteurs
sur l'Hysope de la Ste. Ecriture. 202

J

Jardin. Voyez Potager.

Jardinier. (Du) page 387
 Les Qualités qu'il doit avoir, sa Science, &c.
 Voyez tout le Chap. XV.

L

<i>Lapin</i> , son Fumier.	52
<i>Lavande</i> servant de bordure au Potager.	204
Ses Espèces différentes, Usage de ses fleurs,	205
<i>Lerot</i> , espèce de Loir.	120
<i>Limaçon</i> , <i>Limace</i> , <i>Limas</i> .	152
Ses Espèces, comment les prendre ?	153
<i>Lairs</i> ou <i>Loirs.</i> (Des)	119
Ses Espèces, Moyen de s'en défaire.	120

M

<i>Marjolaine</i> servant de bordure au Potager.	206
Ses Espèces, sa Culture,	207
<i>Marum-cortusi</i> , pour bordure du Potager.	209
Divers Sentiments des Auteurs sur cette plante, son Pays, sa Description, Prédi- lection des Chats pour le Marum.	210
<i>Mélisse</i> ou <i>Herbe de Citron</i> , <i>Citronnelle</i> .	210
Sa Description, sa Culture, &c.	
<i>Moutons</i> , leur Fumier.	53
<i>Mulets</i> , leur Fumier.	50
<i>Mulots</i> ou <i>Rat-Sauterelle</i> .	115
Distinction de ses Espèces; Description de chacune; Moyens différents de les détruire.	
<i>Musaraigne</i> ou <i>Muset</i> , espèce de souris.	113
Son Naturel, son Génie, & sa Description, Moyen d'en garantir le Jardin.	

N

- Noyaux (Des Fruits à).* page 247
 Comment semés en pépiniere, Comment greffés, &c. 248

O

- Observations préliminaires,* page 1
Oiseaux (Des). 102
 Comment se défendre du dommage qu'ils causent sur-tout aux semences ? Quels Oiseaux ? Comment les écarter par des épouventails ? Comment les prendre ? 103
Oiseaux, leur Fumier. 56
Outils pour la Taille des Arbres, & Façon de s'en servir. 374

P

- Pépiniere.* 240
 Conduite de la Pépiniere. Voyez dans le Chap. XI tout ce qui la regarde.
Perce-oreille, ou Forbicin, ou Oreillere. 163
 Cet insecte endommage plusieurs plantes, & les fruits en particulier; il y en a de plusieurs especes; il a mille ruses. Moyen de le surprendre & de le détruire; il est nuisible aussi à l'homme. 164
Pétreaux, rejets ou arbres qui naissent au pied des autres, dans les forêts. 327
Pigeons, leur Fumier ou Colombine. 54
Plantes. Il leur est utile de changer de place. 44
Potager ou Jardin Potager. 1
 Quel doit être son Emplacement, sa Figure page 4. son Exposition, &c. Voyez au Chap. I. & II.

- Puceron.* page 134
Il y en a de verds & de noirs. Comment les détruire ou les écarter?

R

- Rats (Des).* 108
Ils font un grand dégât dans les Jardins, comme dans les maisons. On trouvera dans le Chap. V. ce qu'il faut faire pour s'en délivrer.
- Rhue.* 210
On en fait des bordures pour la variété.
- Romarin.* 213
Il sert à faire des bordures hautes dans le Potager; son Pays natal, sa Description, & les usages qu'on en peut faire, *ibid.* & suiv.

S

- Sariette pour bordures au Potager.* 220
- Sauge.* 214
Description de la grande Sauge, 216; de la petite Sauge, 217; de la Sauge frisée, 217, Usage de la Sauge. 218.
- Sauvageons.* 261
Qu'entend-on proprement par Sauvageon. 326
Voyez le Chap. de la Pépinière.
- Serpolet (Du) pour bordures du Potager.* 220
- Serre (De la).* 176
Comment on doit la construire? l'Exposition

qu'elle demande. Conduite qu'il faut garder.
Voyez tout le Chap. VIII.

Souris. Voyez Rats.

Statice (De la) pour bordures. page 222

Cette Plante vivace qui a plusieurs usages dans le Parterre, sert aussi au Potager pour les bordures; sa Description. Les Auteurs ne s'accordent pas sur le terrain qui lui convient; elle vient naturellement ici.

T

Taille des Arbres en général. 330

Regle sur la Taille des Arbres, 355. Temps de tailler les Arbres, 350. Maniere de tailler les Arbres, 346. Utilité de la Taille, 332. Taille des Pêchers, 364. Taille des Abricotiers, 372. Taille des Pruniers, 373.

Tanaïse. 218

Description de la Tanaïse, Remede fait avec la Tanaïse contre la Goutte, 219.

Taupes. 104

Le désordre qu'elles causent au Jardin, mérite l'attention du Jardinier, pour détruire cet animal. Inutilité des moyens que propose le Diction. E'conomique. Appâts & autres moyens plus sûrs pour se défaire de la Taupe.

Terre propre au Potager. 19

Moyen d'en corriger les défauts. Distinction des Terres, Lisez le Chapitre III. Composition d'une Terre gardée en réserve, pour

servir au besoin, page 72. Voyez encore le Chap. V.

Terreau, ou Terrau, ou Terrot. 60

Il y a différent Terreau, son Utilité & les Usages.

Thim (Du) commun & citronné. 220

Ces plantes aromatiques sont agréables en bordure.

Tigres. 156

Ces insectes aussi jolis aux yeux des Naturalistes Spectateurs, que détestés des Jardiniers, sont l'ennemi cruel de plusieurs arbres. Ce que les Auteurs ont pensé, pour les faire périr, Chap. V.

Tiquet appelé en Provençal, *Nieron.* 161

Remède contre le dégât fort commun que cet insecte cause aux semailles du Printemps.

Vaches. 51

De quelle Utilité est leur Fumier, & en quelles occasions profitable.

Vermisseau à six pattes. 155

Insecte qu'on ne découvre qu'au dégât qu'il fait. Moyen de l'en punir.

Vers ou Vermisseaux. 167

Leur famille est très-nombreuse, & ils font beaucoup de désordre dans un Potager. Comment on peut les surprendre, lorsqu'ils se montrent.

Volaille, son Fumier. 65

Diversité de sentiments sur sa bonté, &

TABLE DES MATIERES. 423

sur son usage.

Urine servant d'engrais. 60

Jugement qu'on en doit porter ; usage
qu'on en peut faire.

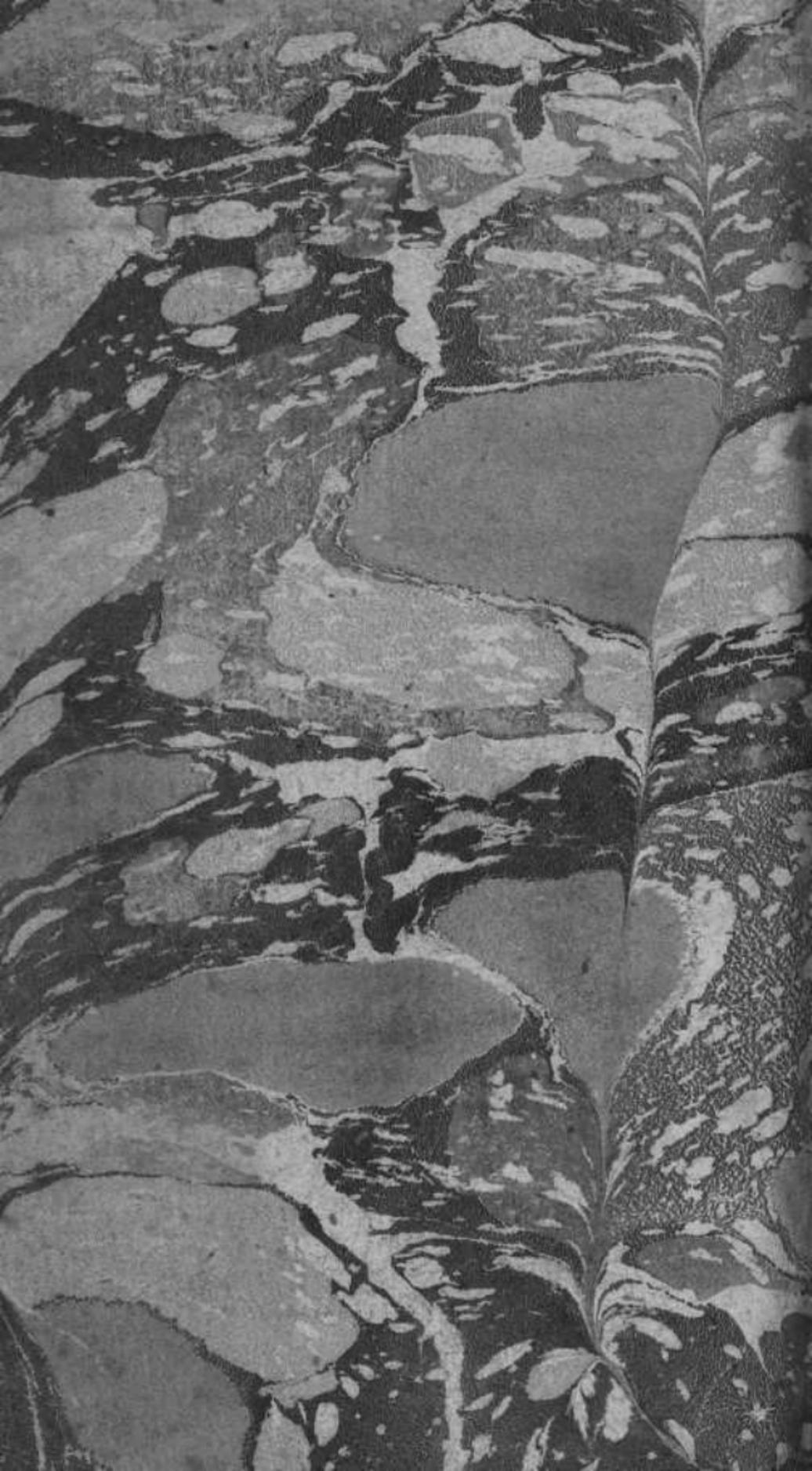
Fin de la Table des Matieres.

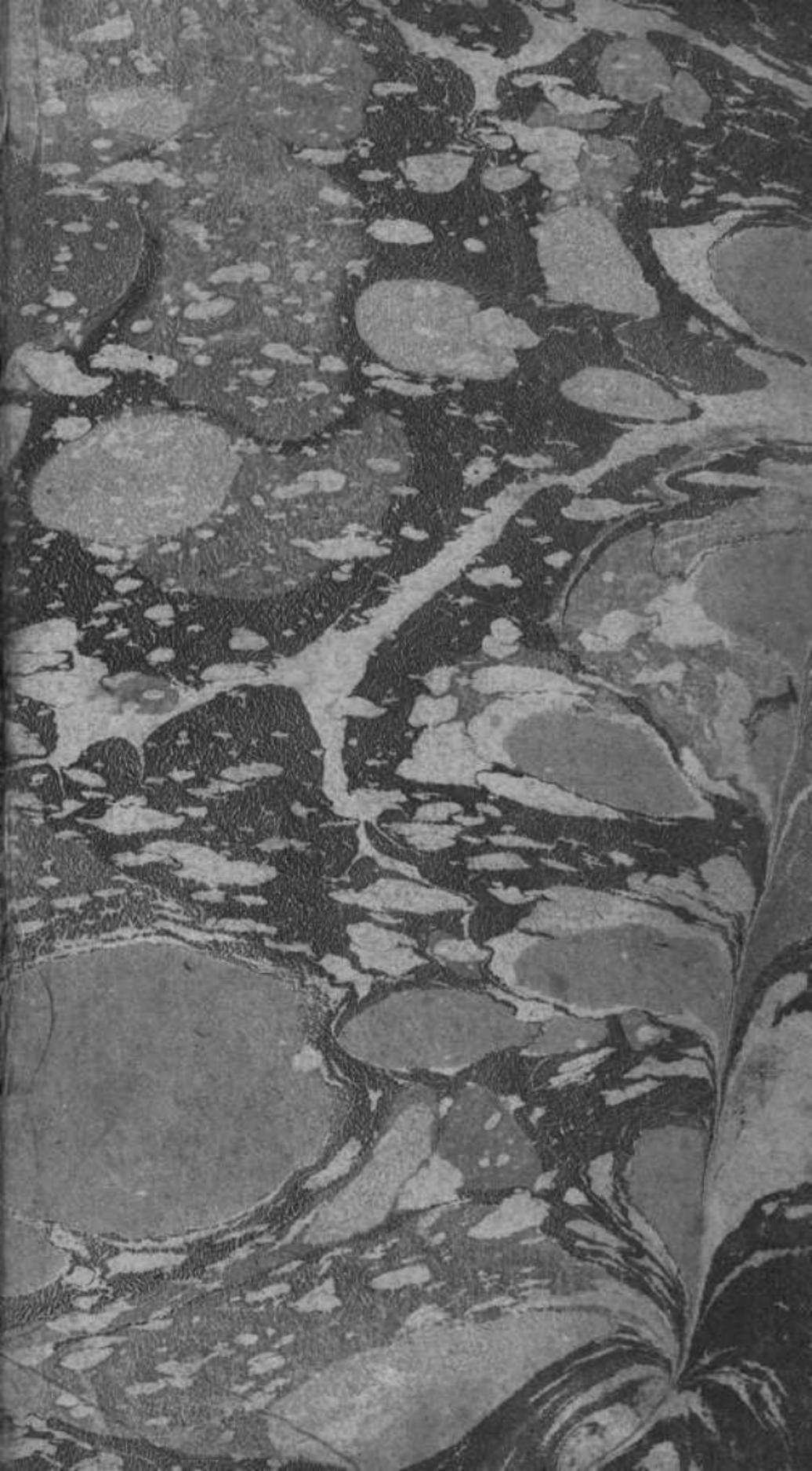


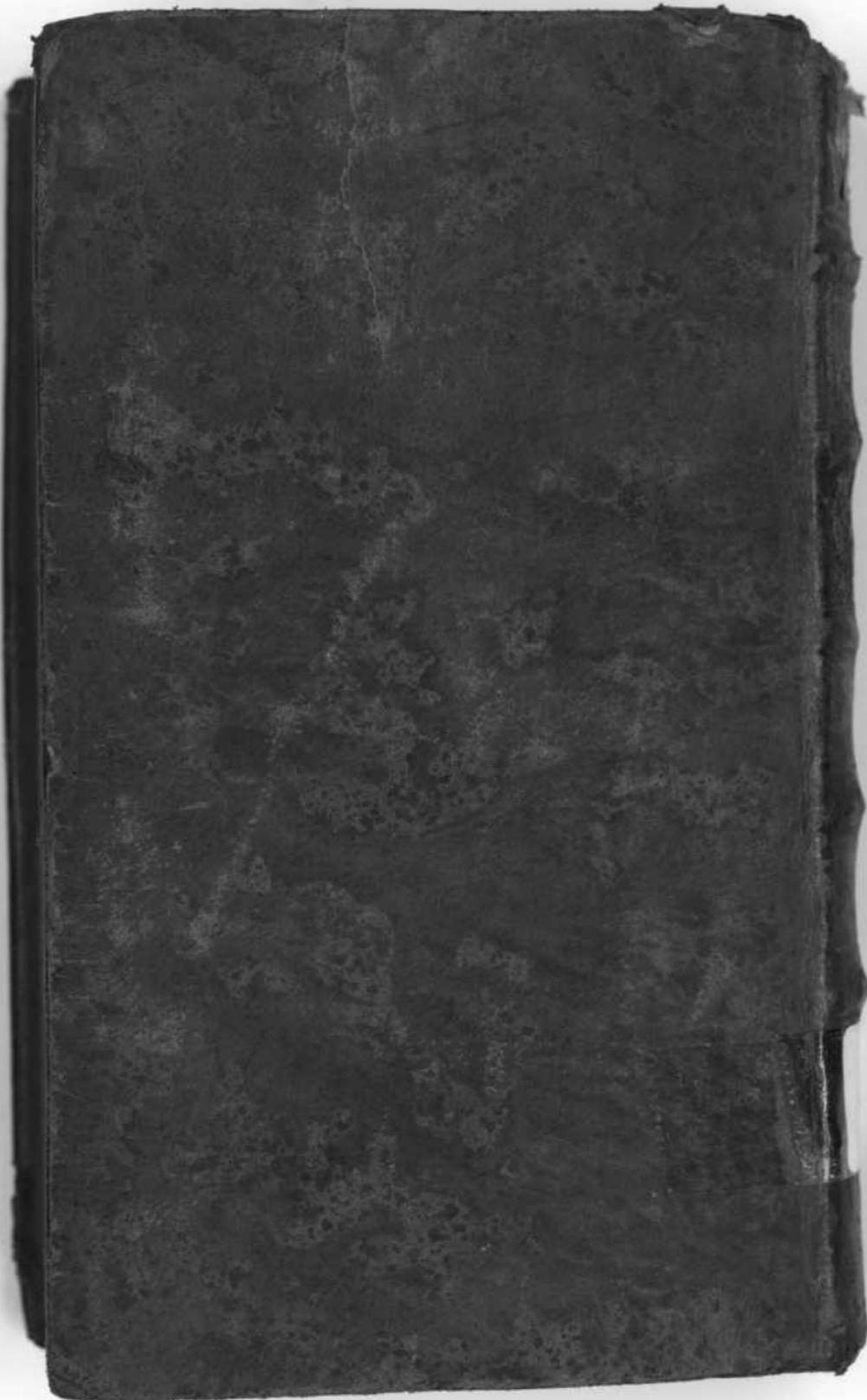












ANNEE
CHAMPET

1

ANT
497